Pierre Béhel

Apotheosis

Être humain, devenir divin

Roman

Cette œuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

http://www.pierrebehel.fr

Retrouvez l'ensemble des œuvres de Pierre Béhel sur son site web :

http://www.pierrebehel.fr

A p o t h e o s i s

A p o t h e o s i s

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Publié en 2021, le présent roman est issu d'une refonte de « *Apotheosis, les hommes-dieux* » publié en 2014 (voir la postface pour les détails). Il en existe une réinterprétation publiée sous le titre « *Les dieux humains* ».

A p o t h e o s i s

Livre premier
Les dieux parmi nous

Apotheosis

Chapitre 1

Se glisser dans les airs, à la vitesse de son choix, et voir défiler sous lui les paysages enchanteurs donnaient toujours une sensation de bonheur à Elijah. Il était sur son monde et y voyageait librement. Il n'avait pas à se limiter en vertu de lois physiques. Il pouvait être là et l'instant d'après ailleurs. La gravité, la vitesse de la lumière, la viscosité de l'air et toutes les autres contraintes n'avaient plus ici de sens pour lui. Et tout cela sans que nul ne l'aperçoive.

Son endroit favori demeurait une montagne, la plus haute du monde de Trom. Il l'avait fait surgir bien des années plus tôt et l'avait modelée à son goût. C'était une sorte de vieux volcan éteint. Un pic gigantesque défiait les nuages venant s'enrouler autour de lui. Et ce pic s'élargissait très nettement à sa base où prenait place un gigantesque cratère écroulé sur un des bords. De ce fait, la montagne prenait la forme d'un être puissant à la tête dans les nuages et tenant dans ses bras de pierre le contenu du cratère.

On trouvait dans celui-ci un petit lac et, tout autour, de la forêt. Le lac se vidait dans une rivière passant par la partie écroulée.

Elijah aimait prendre sa forme humaine et s'asseoir au sommet du mont dont il avait émoussé la pointe à cette fin. De là, il pouvait regarder Trom. Il

admirait son œuvre. Il se réjouissait des nombreuses vies qu'il avait fait éclore.

Elijah s'était résolu bien des années plus tôt à s'avouer l'évidence. Il aimait Trom comme un père aime son fils.

Et c'est pourquoi il appréciait tant de s'y rendre. Ses rêves s'y déroulaient le plus souvent, du moins ceux dont il se souvenait. Quand il le pouvait, Elijah se détendait, dans son lit ou sur une pelouse au soleil, quittait la Terre et se rendait sur Trom.

A l'université, certains de ses camarades s'adonnaient à des paradis artificiels chimiques et prohibés. Lui n'avait pas besoin de ça. Il possédait son propre paradis. Il l'avait créé et pouvait s'y rendre à loisir.

Elijah ne se souvenait plus quand il avait réellement commencé à se rendre sur Trom. Il était jeune, très jeune. Au début, ce monde était vague, changeant, instable. Il n'avait pas même de nom. Selon son humeur, il faisait surgir des créatures monstrueuses ou bien des adorables petites boules de poils.

Petit à petit, Trom avait pris de la substance. Il avait acquis son nom.

L'essentiel fut fixé durant la pré-adolescence d'Elijah. Ensuite, Trom ne cessa plus de croître en cohérence, en subtilité, en précision. Elijah visitait désormais son monde avec la méticulosité d'un artiste peintre muni d'un pinceau à un seul poil. Quand il

voyait quelque chose d'inadéquat, il veillait à le corriger de suite. Dès lors, cette correction devenait un fait éternel sur Trom.

Qu'il était dommage de ne pas pouvoir en faire de même sur Terre.

A p o t h e o s i s

Chapitre 2

Quitter Trom. Elijah détestait ce moment. Pourtant, il était bien obligé de s'y résoudre régulièrement. Il lui fallait manger, dormir, se rendre à l'université... Toutes sortes de choses que Trom ne lui permettait pas de faire. Il lui fallait revenir sur Terre, ramener sa conscience dans son corps, cesser de se déplacer sans limitation dans l'éther de son monde.

Quitter Trom était en lui-même désagréable. Quand c'était parce que son corps était secoué comme un prunier par sa mère, c'était pire encore.

« Réveille toi, Elijah. Nous t'attendons pour manger. »

Elijah se contenta de grogner. Mais le grognement fut suffisamment affirmatif pour que Nathalie Grubler laisse son fils en paix. Elle quitta la chambre en maugréant contre la paresse de son fils.

S'il ne se levait pas aussitôt, Elijah savait qu'elle reviendrait. Inutile de résister. Trom, de toutes les façons, était loin désormais. Il était revenu sur Terre.

Elijah commença par s'asseoir sur le bord de son lit. Revenir de Trom était non seulement désagréable mais souvent fatiguant. Il fallait quelques instants pour qu'il reprenne pleinement conscience de sa situation terrestre. Mais, à l'inverse, une fois ce moment désagréable passé, un voyage sur Trom lui donnait de

l'énergie pour plusieurs heures. Il pourrait travailler ce soir, après le repas, sans difficulté. Il devait encore écrire cette dissertation pour le cours de littérature de l'imaginaire.

Le professeur, Stéphane Laireur, bénéficiait d'une matière pour le moins agréable. Mais il parvenait à faire comprendre à ses élèves -sauf les moins doués- la rigueur nécessaire dans la création d'un univers de fiction. Trom lui devait une plus grande cohérence.

Parfois, Elijah se disait qu'il pourrait écrire des romans sur son monde. Mais il reculait toujours devant la remise en cause de cette règle jamais brisée jusqu'à présent : garder le secret sur Trom. Ce monde était son monde. Nul ne devait en profiter en dehors de lui.

Elijah parvint enfin à se lever. Il évita le piège sordide de la pente du toit, conservant ainsi un crâne intact, et jeta un œil par la fenêtre. Le soleil était couché depuis quelques instants et il rougeoyait encore dans l'horizon.

Il franchit sa porte et se dirigea vers l'escalier. Passant devant la chambre de ses parents, il y jeta un œil. Tout était bien rangé, propre, comme ses parents aimaient.

Sur chacune des deux tables de nuit prenait place une figurine d'une trentaine de centimètres. Sur celle de sa mère, il s'agissait de la représentation d'une elfe, une certaine Arwen Undomiel. Son père avait préféré Bilbo le Hobbit. Ses parents étaient depuis toujours des fans

d'heroic-fantasy en général et des œuvres de John Ronald Reuel Tolkien en particulier. La légende familiale prétendait qu'ils s'étaient rencontrés dans la file d'attente d'une exposition consacrée à l'univers de l'écrivain britannique et à ses multiples interprétations et déclinaisons cinématographiques, ludiques ou autres.

Elijah trouvait toujours drôle de regarder ses parents s'offrir, en moyenne une fois par an, des soirées nostalgiques en regardant dans leur chambre divers vieux films, souvent en deux dimensions, tirés de l'œuvre de John Ronald Reuel Tolkien. Pourquoi ne pas s'obstiner à regarder des films muets en noir et blanc tant qu'on y était ?

Quoiqu'il en soit, Elijah se doutait bien que le choix de son prénom n'était pas dû au hasard. Quand Guillaume et Nathalie Grubler s'étaient mariés, sans doute s'étaient-ils promis de rendre ainsi hommage à l'un de ces films. Elijah était le prénom d'un des acteurs principaux de l'un d'entre eux. Au moins, c'était original.

Et depuis son enfance, Elijah avait baigné dans les univers d'héroïc-fantasy comme d'autres vont au catéchisme catholique, protestant, musulman ou autre. Il en était resté, sans doute, une forme d'intérêt pour les. univers fantastiques. Mais jamais Trom n'avait abrité d'elfe, de nain, de gobelin ou de troll. Il y avait bien eu des monstres pouvant ressembler à des dragons mais il les avait fait disparaître.

Son univers ne devait être qu'à lui.

A p o t h e o s i s

Ses parents avaient connu, quand ils étaient jeunes, la grande épidémie de Grippe de Néandertal[1]. Cette maladie n'avait pas grand'chose à voir avec la grippe mais le nom lui était resté. Des villes entières (y compris l'ancienne capitale du pays) voire des régions s'étaient vidées de leurs habitants, du moins des survivants, durant des années. Morbourg, où ils vivaient, s'était claquemuré, isolé. Les gens avaient plutôt bien suivi les consignes sanitaires d'isolement. Beaucoup étaient morts, bien sûr, même dans la famille Grubler, mais, en quelques années, il n'était plus resté que des mauvais souvenirs.

Avoir connu un tel désastre doit nécessairement avoir des conséquences sur la mentalité des jeunes. Fuir le monde réel en se réfugiant dans l'heroic-fantasy était une manière, sans doute, de survivre à l'horreur puis aux souvenirs de l'horreur. On parlait peu de ce temps là dans les familles.

1 Voir *Le survivant solitaire* et *Pendant que le monde s'écroule*, du même auteur.

Chapitre 3

Le Mont Elijah. Il n'hésitait plus, depuis quelques temps, à nommer ainsi sa montagne préférée sur Trom. Après tout, ce monde était le sien et il pouvait bien y disposer de la plus haute des montagnes pour le rappeler. De là, il voyait son monde s'étaler à ses pieds.

Les forêts couvraient les terres émergés. Définir la faune et la flore avait été un travail long et fastidieux, surtout sans prendre la moindre note. Il ne fallait pas que son monde secret puisse être violé, que son existence puisse être découverte à l'occasion de celle de quelque papier.

Pourtant, Elijah ne voyait pas de raison d'avoir honte de sa passion pour son monde. Celui-ci n'était-il pas magnifique ? Il ne pouvait qu'ignorer s'il était seul à ainsi se créer un monde personnel où il serait dieu. Si chacun se taisait, chacun pouvait aussi bien disposer d'un monde ce type. Comme chacun disposait d'un sexe dissimulé dans des vêtements sans, en général, en faire état. Dissimuler Trom, c'était de la pudeur.

Mais Elijah était considéré, notamment à l'université et auparavant à l'école, comme un original passant son temps en rêveries paresseuses. Il devait donc être, si ce n'est unique, en tous cas dans une situation rare. C'était sans doute cette originalité qu'il souhaitait dissimuler au maximum. Plutôt passer pour un rêveur paresseux que de faire savoir qu'il était dieu.

Apotheosis

Etre le dieu du monde de Trom était une fierté et un bonheur.

Au sommet du Mont Elijah, il faisait froid. Telle avait été la volonté du dieu. Quand il était plus jeune, Elijah avait tenté de tordre les lois physiques de l'univers de la Terre, comme d'inverser certaines forces. Mais une gravité répulsive rendait le monde pour le moins bizarre et sans substance. Au fil du temps, un équilibre était intervenu pour que le monde fut stable et intéressant, le rendant assez proche de l'univers terrestre. Ainsi, en haut des montagnes, la baisse de pression atmosphérique abaissait la température.

Elijah avait d'ailleurs été troublé d'apprendre, dans un article d'une revue scientifique, que les grandes constantes régissant l'univers terrestre (vitesse de la lumière, constante de Planck, etc.) permettaient un univers stable qui serait irrémédiablement détruit si elles variaient, même faiblement. Comme si un horloger avait ajusté précisément ces constantes afin de créer un univers intéressant.

Et Trom était non seulement magnifique mais intéressant. Sous son ciel orangé, la lumière de son étoile double jaune et rouge éclairait une forêt à dominante bleue et des océans verts. Il fallait bien s'amuser un peu, au moins avec les couleurs ou des manques par rapport à la Terre.

Apotheosis

Si l'étoile centrale du système ressemblait au soleil, jaune, jeune et puissante, une deuxième étoile gravitait à la manière d'un Jupiter qui aurait réussi à s'allumer. L'axe de rotation de Trom étant droit par rapport au plan de son orbite, les saisons étaient donc dictées par la proximité de cette deuxième étoile avec un rythme bien supérieur à celui de l'année.

Il arrivait à Elijah de se rendre sur quelques planètes du système stellaire de Trom. L'une, notamment, l'attirait par l'étrangeté qu'il y avait développée. Elle tournait sur une orbite proche de la seconde étoile mais à une vitesse très différente, et passait ainsi, au fil des saisons locales, d'un état quasi-liquide à une boule de roche glacée. D'autres n'étaient que des géantes gazeuses ou bien des rochers sans atmosphère.

Sur Trom, Elijah avait voulu donner corps à ses révoltes. Les humains exploitant au delà du raisonnable les océans de la Terre, les océans de Trom étaient remplis d'une sorte de petite algue flottante très toxique donnant la couleur verte si caractéristique de leurs eaux. Ces algues se nourrissaient du soleil et de l'atmosphère avant de rendre au fond de l'océan leurs cadavres, à moins qu'elles n'aient été dévorées par des poissons peuplant les profondeurs mais incapables de trop s'approcher de la surface.

Elijah avait aussi conçu plusieurs races intelligentes au fil du temps, issues de diverses branches de l'évolution, dont l'une dans les océans.

Mais il existait une race qu'il préférait, les Flédeurs.

En fait, cette race lui avait posé de lourds problèmes de cohérence. Il avait donc dû la recréer à plusieurs reprises. Il s'y était attaché comme un artisan est plus particulièrement fier d'une œuvre difficile.

Il en avait tout d'abord fait des sortes d'anges. De belles ailes couvertes de plumes blanches les rendaient magnifiques dans leurs grands vols migratoires. Sauf qu'ils étaient ainsi dotés de six membres au lieu de quatre, spécificité gênante dans un monde où tous les êtres sont construits sur une symétrie et un modèle général de type terrestre. De plus, l'anatomie d'un tel être est un casse-tête épouvantable pour que des muscles puissent s'attacher à des pièces osseuses assez solides afin de permettre le vol sans empêcher la respiration.

Un jour, il en avait eu assez et avait redessiné ses Flédeurs. Mais son attention particulière avait amené les êtres de cette race à s'installer autour du Mont Elijah.

Pour échapper aux animaux sauvages de la forêt, un village s'était même construit au centre du cratère. Spontanément, les Flédeurs du village avaient construit une muraille percée d'une grille pour boucher l'effondrement donnant accès à leur abri. La rivière

passait par la grille. La muraille ne comportait pas de porte : créatures volantes, les Flédeurs n'en n'avaient pas besoin.

Découvrant cette habile construction, Elijah fut fier de ses créatures préférées.

Juché au sommet de son mont, Elijah regardait son monde. Les vents glacés n'avaient pas de prise sur lui. Il ne les ressentait pas mais avait conscience d'eux. Parfois, il les laissait l'emmener dans d'autres parties du monde.

Et il aimait cela.

Apotheosis

Chapitre 4

Le vent glacé fouettait le visage d'Elijah. Il détestait l'hiver. Il regarda le ciel et vit que la neige tomberait dans la journée, comme annoncé à la météo. Il accéléra son pas, par crainte d'être pris dans les bourrasques.

La famille vivait sur le bord de Seiglebourg. Ce quartier se situait à la limite de Morbourg, tout à côté du village côtier de Saint-Alban. L'université n'était pas très loin de chez ses parents : il suffisait de franchir le Bois de Seiglebourg pour atteindre le campus, à la limite de Monville où se situait l'hôpital de l'agglomération.

Elijah se rendait à l'université le plus souvent à pieds. Une petite demi-heure de marche à travers le bois entretenait la forme. Les routes étaient agréables à parcourir par toutes les saisons. A côté de ses camarades habitant plus loin et qui devaient traverser la ville en transport en commun, Elijah avait de la chance. Il le savait.

Le campus était moderne. On avait rebâti l'université depuis l'époque, pas si lointaine, où ses parents y avaient fait leurs études, dans des cursus différents. Sans cette fameuse et légendaire file d'attente, ils auraient pu ne jamais se croiser au milieu de milliers d'étudiants et, ainsi, ne jamais donner naissance à un brillant jeune garçon.

Apotheosis

Elijah passa son badge en regardant la caméra de contrôle et la deuxième grille du sas s'ouvrit. Il pénétra sur le campus avec un peu d'avance. Les larges allées étaient encore pratiquement désertes, même si quelques groupes d'étudiants bavardaient debout sur les pelouses.

En été, les mêmes s'allongeraient. Les filles exigeraient de pouvoir retirer leurs T-shirts pour bronzer. Et, comme tous les ans, la direction refuserait de changer le règlement qui l'interdisait. Les soirées étudiantes bien arrosées suffisaient largement pour que les garçons puissent admirer publiquement l'anatomie féminine. L'inverse était bien sûr vrai. Et il n'était pas rare qu'une étudiante soit piégée, avec une vidéo tournée en direct dans une de ces soirées, le cadreur évitant de filmer son camarade qui s'activait dans la jeune fille. Les hommes payaient pour voir ce genre de vidéos, pas les femmes. Cela orientait le marché et l'angle de vue.

Elijah entendit son prénom appelé derrière lui. Il se retourna. Adriana Poussiche l'avait rattrapé en courant et s'était jetée sur lui. Ostensiblement, elle l'avait embrassé goulûment. Il détestait ces démonstrations publiques d'affection. Elle le savait. Mais il s'était senti obligé de la serrer dans ses bras.

Quand leurs lèvres se séparèrent, il comprit soudain la raison d'une telle mise en scène. Deux amies d'Adriana les avaient rejoints. Une d'elle l'avait abordé au restaurant universitaire, dans la file d'attente. Adriana

l'avait vue faire. Autant bien marquer son territoire. Embrasser ainsi Elijah devant la coupable signifiait clairement : « touche pas à mon mec, salope ».

Elijah ressentit soudain une profonde nostalgie de Trom, même si la partie inférieure de son corps avait, lui, plutôt la nostalgie des étreintes nocturnes de la jolie blonde.

La totalité d'Elijah n'avait aucune envie de se séparer d'Adriana. Celle-ci remplissait parfaitement tous les rôles nécessaires. Elle était suffisamment jolie pour qu'Elijah n'ait pas l'air ridicule devant ses camarades. Bonne élève et cultivée, elle disposait d'une agréable conversation. Et sa passion pour le réalisme, le documentaire et la peinture sociale aidait souvent Elijah lorsque les sujets d'exercices ne relevaient pas de la sphère imaginaire. A l'inverse, les cours de Stéphane Laireur étaient l'occasion pour Elijah de rendre quelques menus services à la jeune étudiante.

Mais, d'un autre côté, pour se changer les idées, quelques échanges de fluides avec l'amie entreprenante de sa maîtresse en titre pourraient être agréables. Il était dommage qu'Adriana soit attachée à l'exclusivité. Elle appelait cela la fidélité.

Elijah ne pouvait s'empêcher de penser à la facilité de sa vie sur Trom dès qu'il se penchait sur les mille difficultés d'une vie quotidienne sur Terre. Être dieu, quoi de plus simple ?

A p o t h e o s i s

Il prit la main d'Adriana pour l'emmener à sa suite vers le bâtiment de la faculté de lettres modernes. Ce matin, le premier cours concernait la magie comme outil de rupture des règles du réel. Et Stéphane Laireur était bien sûr en charge de cet exposé appelé à balayer les contes et le roman, du Moyen-Age à l'ère contemporaine. Quelques références notées dans les travaux de préparation laissaient entendre que l'enseignant le plus populaire de l'université débuterait son cours dans l'antiquité tardive, avec l'Âne d'Or, d'Apulée. On était à la limite du programme de lettres modernes.

Chapitre 5

Elijah s'assit au sommet de sa montagne. Il aimait s'y installer sous forme humaine. Ce matin là, des nuages venaient le caresser.

La vue d'un dieu est assez curieuse. Il voyait les nuages, comme il sentait leur caresse fraîche, mais il pouvait voir son monde sans rencontrer d'obstacle. Il ne ressentait pas plus le vent glacé. Il n'avait pas de sens sur Trom. Il avait conscience de Trom.

Il se laissa glisser le long de la paroi à pic qui menait dans l'ancien cratère. Le trajet en lui-même faisait partie du bonheur de visiter ce monde. Inutile de déplacer sa conscience directement où il voulait se rendre.

Sur les bas flancs, des arbres fruitiers étaient remplis de grosses baies rouges. Elijah les savaient succulentes. Un Flédeur s'était posé au sommet d'un arbre. C'était un jeune adulte au duvet très clair, presque blanc, avec juste quelques tâches couleur caramel. Il devait mesurer un peu moins de deux mètres d'envergure. Ses pieds préhensiles s'accrochaient aux branches tandis qu'il cueillait des baies.

Il s'était fabriqué un panier en hautes herbes tressées dont il avait croché l'anse autour de son long cou. Il usait habilement de ses membranes reliant ses

bras et ses jambes pour écarter les branches et atteindre les plus beaux fruits.

Elijah s'approcha pour admirer son œuvre.

Soudain, le Flédeur referma ses ailes sur son butin et commença à regarder autour de lui avec suspicion. Il se sentait observé. Elijah s'éloigna un peu. Après quelques secondes, le Flédeur reprit son travail. Cela contraria le dieu. Comment ses créatures pouvaient-elles prendre conscience de son existence ?

Continuant à descendre vers le sol, il tomba alors nez-à-nez avec une sorte de tigre engoncé dans une carapace grise le faisant ressembler à un scarabée à dents. Elijah sourit. C'était sans doute ce prédateur que le Flédeur avait senti. Cet animal n'était pas volant mais il pouvait sauter haut. Sans doute ce spécimen particulièrement puissant avait-il réussi à sauter la barrière au dessus de l'écoulement de la rivière.

Pour lui, l'ancien cratère devait être une sorte de garde-manger : toute une tribu de Flédeurs y vivait en ayant confiance dans leur barrière, ne se méfiant pas de prédateurs.

L'animal se contracta puis bondit vers le sommet de l'arbre. Il franchit les premières barrières de feuilles sans difficultés mais en générant un fort bruissement. Le Flédeur l'entendit et s'envola. La mâchoire de l'animal se referma sur une branche désertée.

A p o t h e o s i s

Un couteau rattrapa l'animal tandis qu'il redescendait vers le sol. Le jeune Flédeur dut battre des ailes avec vigueur pour reprendre de l'altitude : lancer le couteau l'avait obligé à accepter une chute de plusieurs mètres. Sur le sol, le corps du prédateur gisait, le couteau enfoncé dans la bouche.

A p o t h e o s i s

Chapitre 6

Elijah avait voulu que son monde soit vivant, que l'on y naisse, que l'on y meure. Mais avoir assisté ainsi à une rencontre violente et mortelle entre un prédateur et un Flédeur l'avait choqué. Il ne s'y attendait pas. Preuve était faite que le monde de Trom évoluait sans lui. La création était désormais autonome du créateur.

Le jeune Flédeur reprit position sur une branche à côté de celle qu'il avait abandonnée, désormais brisée d'un coup de mâchoire. Il regarda vers le sol. Le prédateur gisait sur un lit de feuilles, encore agité de quelques soubresauts. Le manche du couteau dépassait de la gueule ensanglantée.

La métallurgie semblait avoir fait de redoutables progrès ces derniers temps. Mais il est vrai que le temps passait de façon de plus en plus imprévisible sur Trom. Dès qu'Elijah s'absentait quelques minutes, plusieurs générations de Flédeurs pouvaient être mortes. Ou bien, à l'inverse, moins d'un instant s'était écoulé sur Trom tandis qu'Elijah venait de consacrer toute une journée à ses études universitaires. Cela perturbait le dieu.

Quelques minutes s'écoulèrent avant que le jeune Flédeur soit rassuré. Il descendit alors sur le sol en se servant de ses ailes comme d'un parachute. Restant prêt à s'envoler à la moindre alerte, il s'approcha avec précaution du cadavre. Il en fit le tour. Toujours méfiant

malgré tout, il hésita à avancer de quelques pas vers la gueule ensanglantée.

Elijah s'approcha de lui. Le dieu savait que la créature était morte, comme il pouvait savoir tout ce qui existait, vivait ou mourait dans son monde. Mais, en se plaçant aux côtés du jeune Flédeur, il regarda l'animal avec les yeux de la proie potentielle. La bête était impressionnante. Le dieu ressentit une réelle fierté d'avoir conçu une telle créature.

Le cadavre avait une longueur plus importante que l'envergure du Flédeur. Un humain y aurait vu un tigre dont les poils auraient muté en écailles. Le dos et le sommet du crâne étaient couverts d'écailles plus larges et plus épaisses, souvent jointives, formant de ce fait une sorte de carapace. Mais l'animal disposait bien d'un squelette interne. Les écailles des pattes ou du cou, au contraire, demeuraient particulièrement fines et flexibles.

En combat rapproché, il devait être possible de planter un couteau dans le torse ou de trancher une patte. Mais il fallait alors éviter les redoutables mâchoires sans oublier des griffes rétractiles valant bien, chacune, tous les couteaux humains. Elijah n'aurait pas voulu rencontrer une telle créature sur Terre sans être très lourdement armé et protégé dans un char d'assaut.

Le dieu était fier de ses deux créatures, le prédateur et la proie qui s'était défendue. L'habileté l'avait, cette fois, remporté sur la puissance brute,

l'intelligence sur la force, mais il ne devait pas en être toujours ainsi, sur Trom comme ailleurs.

Le jeune Flédeur regarda autour de lui comme s'il sentait encore une présence. Il s'approcha alors de la gueule du cadavre, prit le manche de son couteau et le retira avec force.

Il fit un grand pas en arrière et regarda, incrédule, la lame couverte de sang. Il rangea son arme dans son panier, toujours pendu à son cou. Il n'était plus autant rempli. La moitié de sa récolte s'était répandue durant l'aventure.

Il alla trancher quelques lianes dans les arbres alentours et entreprit d'attacher une sorte de licou au cadavre. Une fois son œuvre achevée, il se mit à marcher en traînant la bête. Elijah le regarda s'éloigner.

Le dieu s'éleva alors dans les airs, observant la scène de façon globale.

Le cratère semblait inexpugnable, ceint des deux bras rocheux, juste séparés par une courte brèche laissant s'échapper la rivière. La colonie de Flédeurs installée auprès du petit lac avait bouché partiellement cette brèche avec une barrière laissant juste s'écouler la rivière au travers d'une grille.

L'animal qui avait réussi à sauter cette barrière était particulièrement puissant. Elijah se rendit à l'endroit et comprit alors ce qui était arrivé. Le sommet de la barrière était en effet détruit. La bête avait sauté et

attaqué le sommet à coups de griffes et de dents, toujours au même endroit, assez éloigné de la rivière pour disposer d'un sol ferme d'où sauter, et ce jusqu'à faire s'écrouler l'empilement de pierres. La bête s'était alors hissée dans la brèche puis avait sauté de l'autre côté.

Trom étonnait tous les jours un peu plus son créateur.

Elijah fit demi-tour, traversant la forêt bleue, regardant bien autour de lui comme s'il devait craindre d'autres prédateurs. Se souvenant qu'il était dieu, il rit de lui-même. Les animaux présents étaient tous de pacifiques végétariens, volants ou non.

Il parvint enfin au lac. L'eau y était fraîche mais agréable. Des Flédeurs s'y baignaient, les plus jeunes chahutant dans un coin. Elijah observa la scène avec attendrissement. La paix et la joie demeuraient la règle sur son monde.

Soudain, tous se figèrent en regardant le même endroit de la rive. Des femelles poussèrent des cris stridents. Elijah dirigea un regard inquiet vers ce qui affolait la tribu.

Le jeune mâle venait d'arriver en tirant le cadavre du prédateur.

Les femelles entourèrent les jeunes qui s'accrochèrent à leurs cous avant qu'elles ne s'envolent.

Les mâles, eux, approchèrent en formation de combat du cadavre et de leur congénère.

Tandis que les femelles posaient les jeunes dans les sortes de nids situés dans les arbres et dans lesquels la colonie vivait, plusieurs mâles donnaient des coups de pieds au prédateur mort. D'abord, les coups furent légers, furtifs, rapides, avant de reculer. Puis ils devinrent plus confiants. Bientôt, ils furent si violents et répétés que la carapace de la bête se fractura en plusieurs endroits. Il y eut des cris de joie.

Un conciliabule démarra. Des femelles commençaient à redescendre en ayant laissé les enfants à l'abri dans les arbres. Des mâles y montèrent pour aller chercher des armes et des outils.

Tandis que plusieurs femelles commençaient à découper la bête, le jeune mâle qui l'avait amenée prenait la tête d'un groupe se dirigeant vers la muraille. Ils y furent en quelques coups d'ailes. D'autres entreprirent des patrouilles en cercles concentriques autour de la colonie, en volant ou au sol. Chacun était lourdement armé, prêt à faire face à un autre prédateur.

Elijah observait tout cela avec joie et fierté. Son monde était beau mais pas inerte. La lutte pour la vie laissait des victimes mais créait aussi des héros, comme ce jeune mâle.

A p o t h e o s i s

Chapitre 7

Sur la rive du lac, le cadavre épluché du prédateur tournait sur une broche. Une jeune femelle soufflait sur le foyer pour en accroître les flammes et accélérer la cuisson. Les mâles étaient rentrés, autant ceux partis réparer la brèche dans la muraille que les patrouilleurs. L'heure était au récit.

Le héros du jour prit place, debout, sur une sorte de grosse pierre tandis que les autres Flédeurs s'étaient assis nonchalamment sur le sol, grignotant les succulentes baies rouges. Mais nul ne perdait un mot du récit.

« Moi, Bat, je cueillais des apfreds, perché dans un arbre, quand j'ai senti la Présence. J'ai eu peur. Je me suis refermé sur ma récolte. Et j'ai décidé de m'envoler. A cet instant, un scaratigre a sauté vers moi et m'aurait dévoré si la Présence ne m'avait pas averti. J'ai alors lancé mon couteau et j'ai touché le scaratigre dans la bouche. Son crâne a été percé par la lame et il est mort en quelques instants.

J'ai continué de sentir la Présence qui me rassurait quand je me suis approché du scaratigre. Il était mort, je n'avais pas à avoir peur. Alors j'ai repris mon couteau et vu que la Présence disait vrai.

J'ai alors décidé de ramener le cadavre à la tribu pour notre repas. Et aussi comme preuve qu'un scaratigre avait réussi à pénétré notre clos. »

Le plus âgé de la tribu vint se placer à côté du héros et prit alors la parole.

« Nos pères nous ont conduit dans le clos car ils sentaient la Présence au sommet de ce mont avec plus d'intensité que partout ailleurs. Peut-être notre installation La gêne. Elle pourrait avoir décidé de se débarrasser de nous. Il nous faudrait alors retourner dans les grands arbres de la forêt ou dans les grottes des autres montagnes, comme les mineurs de métal. »

Le jeune héros contesta aussitôt, mais avec respect.

« Vénérable, la Présence était amicale, fière et heureuse. Elle m'a prévenu de l'arrivée du scaratigre. »

« Le scaratigre pourrait-il constituer un message ? Il a réussi à franchir la muraille. C'est la première fois. »

« Nous nous sommes crus invulnérables dans le clos. Nous ne prenons plus autant de précautions que nos frères des autres colonies. C'est une erreur. Cette attaque qui n'a fait aucune victime nous la rappelle. La Présence nous a adressé un message très clair. »

« Tu as sans doute raison » opina le doyen.

Elijah fut surpris de ces discours qui parlaient de la Présence. Etait-il ainsi ressenti par ses créatures les plus douées, ses créatures favorites ?

Le dieu s'évanouit dans les brumes de son sommeil terrestre.

Chapitre 8

Elijah était fatigué. Sa journée avait été épuisante. Un examen d'histoire contemporaine sur l'effondrement de l'Union Soviétique et des Etats-Unis le rendait dubitatif sur ses capacités, même s'il avait toujours été bien classé jusqu'à présent. Et les manœuvres jalouses d'Adriana le fatiguaient. Elle s'était interposée entre une de ses copines et lui le midi à la cantine. Il avait senti une vraie tension. Il se demandait si c'était une bonne idée de continuer de sortir avec cette fille. Pourtant, il avait accepté d'aller la rejoindre au sport le samedi suivant.

Enfin, il y avait l'hiver. Sortir de l'université le soir alors qu'il fait déjà nuit n'est pas agréable. Il lui restait à réaliser une demi-heure de trajet à pieds.

La route était bien éclairée sur toute sa longueur, avec des trottoirs. Mais les bois devenaient sombres à quelques mètres à peine des lampadaires. A cette heure-ci, les voitures avançaient rapidement, comme les autobus.

Elijah devinait plus qu'il ne voyait les branches, les arbres, les buissons. Des trous dans les branchages permettaient d'apercevoir, parfois, quelques étoiles.

Mais il faisait froid. Et le paysage était sinistre en regard des merveilles de Trom.

Il sortit d'une de ses poches ses oreillettes et les plaça dans chaque oreille en les mettant en route. Elles entrèrent en contact, via le réseau de proximité, avec sa montre. Repoussant la manche de son anorak, Elijah découvrit son poignet pour y accéder, regardant l'heure au passage. Oui, il était tard.

Il fit basculer l'affichage de l'écran pour faire défiler la liste des musiques dont il disposait sur son serveur domestique. La connexion réseau mobile n'était pas toujours excellente dans les bois mais restait suffisante pour écouter quelques chansons.

Il passa sans y prendre garde devant un arrêt de bus. Il n'utilisait presque jamais ces moyens de transport où l'on était chahuté et où les rencontres n'étaient pas toujours amicales, surtout à cette heure et dans ce quartier.

Mais on l'appela. Il se retourna d'instinct, sans réfléchir, sans envisager à temps de faire celui qui n'avait rien entendu.

« Eh, mec, t'as une belle retmon. T'es un losseg de chardri, toi. »

Trois voyous, plus jeunes que lui, attendaient le bus, sans doute pour rejoindre le quartier déshérité de La-Mare-au-Notaire. Et celui qui semblait être le chef de la petit bande l'avait interpellé. Ses gestes étaient clairs : il voulait la montre.

S'il cédait pour la montre, Elijah savait qu'il faudrait tout donner : son argent, ses oreillettes, ses vêtements... et qu'il serait de toutes les façons battu,

peut-être à mort. On racontait des histoires horribles sur ce qui se passait le soir dans les bois.

Elijah se mit à courir vers chez lui. Il courut le plus vite qu'il put.

Derrière lui, les trois voyous avaient engagé la poursuite. Mais ils ne faisaient pas de sport : trop pauvres pour ça. Ils préféraient sans doute manger des hamburgers bas de gamme et gras plutôt que des steaks de vraie viande naturelle avec des légumes. Ils étaient obèses, habitués à prendre le bus pour un oui ou pour un non, à ne faire d'effort que pour se lever d'un fauteuil à la seule fin d'aller chercher une mauvaise bière dans le réfrigérateur.

Au bout d'à peine cent mètres, ils avaient abandonné la chasse, crachant leurs poumons. Elijah, lui, avait pris le rythme et poursuivit à petites foulées vers son quartier en souriant de leur déconvenue. Le jogging, perdre son temps à courir pour la seule raison de courir, était bien un sport de gosse de riche, de losseg de chardri.

Elijah se remit à marcher en arrivant dans sa rue. Il fallait que son rythme cardiaque reprenne une apparence normale. Ne rien dire à sa mère. Elle s'inquiéterait et exigerait qu'il ne rentre plus à pieds en passant par le bois.

Malgré les risques, Elijah aimait cette route. Et il n'était pas si fréquent qu'il finisse sa journée si tard.

A p o t h e o s i s

Chapitre 9

Trom. Trom est calme. Trom est sérénité. Trom est paix pour l'âme d'Elijah. Du sommet de sa montagne, il regardait sa création.

Il admirait les mille nuances du ciel orangé. Cette teinte étrange pour un Terrien n'est dû qu'à quelques nuages de gaz dans la très haute atmosphère, bien au dessus des nuages de vapeur d'eau. Et bien au dessus aussi de l'un de ces nuages bleus-verts dont Elijah voyait l'approche.

Il y en avait deux, pas très loin l'un de l'autre. Sans doute était-ce une formation unique qui s'était brisée récemment dans une tempête. Ce déchirement n'avait pas dû être sans douleur mais les deux nuages avaient pu ainsi continuer de vivre, sans atteindre le poids fatidique qui l'aurait fait chuter sur le sol et mourir.

Cependant, l'un des deux, le plus grand, commençait à perdre de l'altitude. Elijah ressentait de la compassion pour ses créatures. Il alla se porter à la rencontre du plus grand des nuages bleus-verts. Il alla le soutenir, moralement s'entend, car il ne voulait pas intervenir dans le destin inéluctable, fixé par les règles de ce monde. La mort fait partie de la vie. Même sur Trom.

Au cœur du nuage, il y avait déjà beaucoup de cadavres de ces micro-algues qui s'agglutinaient,

croissaient et se multipliaient sous l'influence de la vapeur d'eau de l'atmosphère, de l'azote, de mille composés divers et des soleils. Parfois même, un oiseau est pris au piège de ces nuages terribles qui lui prennent ses substances.

Mais, sur Trom comme ailleurs, la gourmandise est mauvaise conseillère. Trop de micro-algues se sont reproduites et agglutinées. Ce nuage-ci était devenu trop lourd.

Arrivé à la limite de l'atmosphère dense, le nuage végétal s'effondra soudain. Une grande vague bleue-verte tomba sur les arbres bleus de l'immense forêt. Elle se désagrégea aussitôt. La majorité des algues aériennes mourraient sous la pression et la température que l'on rencontre au niveau du sol. Mais il en restait des vivantes, surtout au sommet des arbres.

Un doux Zéphyr les remmena plus loin. Elles regagnèrent les plus grandes hauteurs des cieux. Et, tandis que leurs sœurs contribuaient à l'enrichissement de l'humus de l'immense forêt, les quelques survivantes regagnaient leur paradis pour y croître et prospérer de nouveau. Jusqu'à la prochaine alerte.

Elijah laissa la Nature faire. Il l'avait créée. Il ne pouvait que se féliciter qu'elle accomplisse son œuvre.

La naine rouge commençait à s'éloigner de Trom. Le cœur de l'été allait laisser la place à ce qui, ici, tenait lieu d'automne. Le soleil jaune principal aussi

désirait se retirer. La rotation de la planète l'envoyait éclairer d'autres régions. La nuit tombait.

Soudain, Elijah se sentit comme appelé. Il fut surpris. C'était la première fois. Sa conscience se retourna vers sa montagne. Il fut en son sommet plus vite que jamais.

Mais il n'y avait rien. Si Trom était un rêve, en voilà un moment étrange. Elijah ne pouvait croire à une fausse alerte ou à une illusion. Il sentait l'appel. Il savait que quelque chose arrivait.

Et puis il compris.

L'altitude était trop élevée pour qu'un Flédeur puisse voler jusqu'au sommet du mont. Bat gravissait la montagne sur ses pattes, ses quatre pattes. Jamais un Flédeur n'avait fait cela. Jamais un Flédeur n'avait ressenti le désir de le faire. Ou, en tous cas, jamais un Flédeur n'avait osé.

Epuisé, Bat parvint au sommet tandis que le soleil jaune entamait sa chute. Elijah sut que le Flédeur s'était mis en route de bonne heure mais, malgré tout, c'est à la nuit presque tombée qu'il atteignait son but. Et il avait froid.

Elijah le regardait. Et le Flédeur lui rendait son regard. Le Terrien fut troublé par ce regard.

Bat, bien qu'au bord de l'épuisement total, se prosterna de la façon la plus humble qu'il put imaginer. Elijah fut gêné.

« Bat, relève toi, je ne t'ai pas fait créature habile et debout pour que tu nies la force que j'ai mise en toi. »

Le Flédeur eut un mouvement de recul. La surprise, la peur, un mélange des deux. Il se redressa aussitôt, malgré son envie de s'allonger.

« Je me nomme Bat et je suis venu Vous rendre grâce » prononça alors distinctement le Flédeur.

Elijah sentait cela depuis le début de la scène mais il en fut tout de même surpris. Il ne répondit d'abord rien. Puis il osa : « je sais qui tu es et j'ai lu dans ton cœur ce que tu voulais. »

Bat retira son panier du tour de son cou. Il était rempli de ces délicieuses baies que l'on trouvait sur les arbres en bas de la montagne. Le Flédeur n'avait rien mangé durant son ascension. La faim le tenaillait mais il avait déposé un panier intact aux pieds d'Elijah. Bat attendit.

Elijah ne savait pas trop quoi dire ou quoi faire. C'était tout de même la première fois qu'une créature le traitait en dieu.

Bat attendait. Elijah sentit une crainte l'envahir, que son offrande ne soit pas acceptée, que la Présence le trouve trop insignifiant.

Alors Elijah sut qu'il devait agir en dieu puisque créateur il était.

« Bat, ton cœur est pur et je te remercie de ton offrande. Je suis fier de tes efforts pour venir ici, au sommet de ma montagne la plus sacrée. Assois-toi et partageons ce repas auquel tu m'as invité. »

Elijah s'assit, imité aussitôt par Bat. Il se demanda ce que manger un fruit de Trom allait lui faire, ce qu'il allait ressentir. Alors, il prit l'une des baies apportée par Bat et il la fit parvenir à ce qui devait être sa bouche, invitant le Flédeur à en faire de même. Il eut soudain conscience de l'excellence de ce fruit.

La joie de Bat fut soudain rafraîchie par un vent glacé. La nuit tombait. Il fallait qu'il redescende dans la forêt ou il mourrait de froid.

« Lève-toi, Bat. »

Le Flédeur obéit.

« La nuit va tomber et le froid va être ici terrible pour toi si tu restes car ainsi a été créé ce monde. Le sommet des montagnes n'est pas fait pour les Flédeurs et il leur faut éviter de s'y rendre.

Mais parce que tu as osé entreprendre cette ascension, je fais de toi mon messager.

Ce monde peut vous sembler étrange. Parfois peut-être vous semblera-t-il hostile. Mais il constitue un équilibre. La vie et la mort appartiennent autant à ce monde. L'une engendre l'autre. Mais il m'appartient d'en fixer les enchaînements.

Tu ne chercheras pas la mort, ni pour toi-même, ni pour tes frères Flédeurs ni pour aucune autre créature de ce monde. Tu ne la donneras que pour te nourrir ou te défendre, comme tu as procédé face à ce scaratigre.

Tu engendreras la vie autant que tu pourras mais tu accepteras quand la mort viendra prendre sa part sans,

cependant, rien faire pour la favoriser car c'est à moi et à moi seul qu'il appartient de dire qui la mort doit prendre et quand.

Enfin, tu m'honoreras mais sans jamais te mettre en danger. »

Elijah se demandait s'il avait bien tout dit, s'il n'oubliait rien d'important. Il se sentait investi d'une mission au dessus de ses forces.

Devant le silence de son dieu, Bat posa une question.

« Mais, quand mes frères me demanderont qui m'envoie comme messager, que devrais-je leur répondre ? »

Elijah sourit. Bien sûr, il manquait cela.

« Tu leur diras que je suis le Créateur de Trom. Je suis l'Unique qui fit émerger ce monde du Néant. »

Il y eut un silence. Bat considéra celui-ci comme un congé donné par son dieu. Il inclina la tête en resserrant ses ailes, pour former le salut le plus majestueux des Flédeurs. Elijah songea soudain qu'il fallait prendre quelques précautions.

« Tu leur diras aussi que je donnerai des messages quand cela sera utile. Maintenant, la nuit va être là. Il est temps pour toi de rentrer dans ton foyer. »

« Oui, Seigneur Créateur. »

« Bat, as-tu foi en moi ? »

« Oui, Seigneur Créateur. »

« Alors, rentre au plus vite. Prends appui sur cette pointe rocheuse que tu vois s'avancer vers le vide

et saute vers le centre de ton village. Quand tu seras en l'air, écarte tes bras et tes jambes, redresse-toi à l'horizontal. Tu planeras alors de plus en plus doucement. Tu auras froid, tu connaîtras le vertige et la douleur mais tu pourras revenir chez toi vivant. »

Ainsi fut-il.

A p o t h e o s i s

Chapitre 10

« Eh bien, Mademoiselle Poussiche ? »

« Je... »

Stéphane Laireur descendit de son estrade et vint se pencher sur l'étudiante en posant ses poings sur ses hanches. Il était certes plus moqueur qu'en colère mais Adriana rougit de honte, d'autant que même Elijah, à côté d'elle, ne pouvait s'empêcher de pouffer. Eh bien quoi, n'avait-elle pas le droit de fermer les yeux quelques secondes ? Bon, d'accord, elle avait légèrement ronflé malgré les coups de coude d'Elijah. Ce cours l'endormait presqu'autant que la fatigue due à sa courte nuit.

Elle détestait la littérature de l'imaginaire. Quel dommage qu'une bonne note soit nécessaire pour passer en année supérieure.

« Alors, reprenons pour Mademoiselle Poussiche, mesdames et messieurs. Quelle est la différence essentielle entre '*La Fin de l'Eternité*' d'Isaac Asimov et '*La Machine à Voyager dans le Temps*' d'Herbert George Wells ? »

Il inspecta toute la salle d'un regard circulaire. La plupart des étudiants trouvaient leurs notes particulièrement intéressantes. Elijah ne pouvait, lui, pas s'empêcher de continuer de pouffer, malgré le regard assassin de son amie.

« Monsieur Grubler, peut-être, peut nous suggérer quelque chose ? »

« Moi ? »

Ce fut au tour d'Adriana de sourire.

« Dans les deux cas, ce sont des fables qui respectent le principe de base : une histoire imagée qui sert à délivrer une morale. »

« J'ai demandé une différence. »

« Wells se préoccupe de la situation sociale dans la Grande Bretagne de la fin du dix-neuvième siècle et il ne fait voyager son héros dans le temps que pour mieux découvrir le présent, sans apporter de solution au delà de son indignation. Asimov, lui, se préoccupe de l'avenir. La morale est eschatologique. Il veut démontrer que l'humanité doit accepter les épreuves sans chercher à les esquiver. »

« Wells veut modifier le destin de la Grande Bretagne, à la façon de l'Eternité, n'est-ce pas ? »

« Il veut influer l'avenir mais pas épargner les épreuves. Il sait que l'humanité affrontera toujours des dangers. Toute son œuvre est d'ailleurs profondément pessimiste.

« Et Asimov ? »

« Je dirais qu'il est plutôt optimiste, même scientiste parfois. Il a une foi quasi-inébranlable dans le machinisme, dans la science au sens large, de la physique à la psychologie, des mathématiques à l'histoire. Wells se méfie de la science. »

Une sonnerie retentit dans le bâtiment.

Apotheosis

« Mesdames, messieurs, je vous demande encore quelques secondes d'attention » hurla Stéphane Laireur pour couvrir le bruit des étudiants rangeant leurs affaires.

« Pour la prochaine fois, vous me préparerez une présentation sur le sujet du pouvoir de la science au travers de la littérature. Je tiens à ce que vous multipliez les exemples précis de sources diverses. Les meilleurs plancheront devant vous. Pour vous aider, allez voir aussi bien du côté de la science-fiction française, notamment Barjavel, que des différents courants américains et anglais, comme Asimov et Wells. J'espère que nous aurons bientôt fini ce module sur la science au travers de la science-fiction. Il nous restera encore à voir l'influence de la fiction sur le progrès technique réel. Après, nous passerons au mythe du vampire, et notamment sa vision en psychanalyse et en sexopsychologie. Bonne soirée. »

L'enseignant attendit sagement que ses étudiants aient quitté la salle pour sortir à son tour et verrouiller la porte. Il ressentait le besoin de rejoindre son bureau, de s'y isoler, et de glisser dans une réparation à ses fatigues. Quelque chose l'y appelait.

Le cours de littérature de l'imaginaire était l'un des derniers ce jour-là. Le campus était déjà presque vide. Adriana boudait. Elle marchait en silence à côté d'Elijah.

« Ne boude pas : tu vas encore avoir besoin de mes lumières pour écrire ta présentation... »

La jeune femme répondit par un regard assassin. Elle détestait ce cours et, en plus, il fallait que son amant vienne lui rappeler à quel point elle était dépendante de son talent. Elle pourrait toujours se venger dans le cours de traitement de l'actualité mais Elijah n'y était pas si mauvais qu'elle pouvait l'être en littérature de l'imaginaire.

Ils sortirent du bâtiment au milieu de la cohue. La bande d'étudiants ne se dispersa pas. Le flux partit entièrement vers la grande porte du campus. Ce n'est qu'à cet endroit là que chacun recouvra son individualité : franchir les sas de sécurité ne pouvait se faire qu'un par un.

La plupart se dirigèrent vers le métro. Quelques téméraires s'apprêtèrent à prendre le bus. Elijah accompagna Adriana jusqu'au parking. Elle enfourcha son scooter électrique. Mais avant qu'elle ne se coiffe de son casque, les lèvres d'Elijah s'étaient posées sur celles de la jeune femme.

Elle sourit. Elle aimait le goût de son amant. Mais elle ne prononça pas un mot. Il fallait qu'elle n'achève de bouder que chez elle, c'était une question d'honneur. Demain serait un autre jour. Elle mit son casque et démarra.

Elijah la regarda s'éloigner puis se dirigea vers le bois.

Apotheosis

Depuis le matin, il se sentait joyeux, doté d'une sorte d'énergie positive. Même Adriana l'avait remarqué. C'était un peu comme s'il volait sur un petit nuage à chaque pas, comme s'il avait apporté un peu de Trom sur Terre. Il sourit à cette pensée et força le pas. Il avait hâte de pouvoir retourner sur Trom.

Il emprunta la route vers son domicile d'un cœur léger. Il était l'un des derniers à rentrer chez lui à pieds. Mais ce n'était pas une originalité gênante. Il donnait ainsi l'impression d'être sportif.

Soudain, il se retrouva face à un petit gros qui lui souriait méchamment en lui barrant le chemin. Ils devaient avoir plus ou moins le même âge mais l'autre était habillé comme un pauvre de La-Mare-Au-Notaire.

« Alors, chardri, tu me files ta retmon ou je véripule ta lègue ? »

Elijah mit un certain temps, en fronçant les sourcils, à reconnaître le jeune voyou puis à comprendre ce qu'il voulait. Il se retourna et vit que le chemin lui était barré de chaque côté par les voyous de l'autre soir. Il y en avait même un quatrième sur le trottoir d'en face. Difficile de dire s'il était vraiment avec eux mais, de toutes les façons, s'ils le pillaient, il y en aurait pour tous les quatre. Rien que la montre...

S'il était sur Trom, il les aurait fait disparaître d'une simple pensée. Mais il était sur Terre. Comme tous les jeunes de l'Université, il avait fait du karaté, de la boxe, du judo... mais ils étaient trois.

Les trois voyous restaient à bonne distance, en silence. Le chef s'approcha, un sourire carnassier lui éclairant le visage, même s'il lui manquait quelques dents. Elijah ressentit la peur. Mais, curieusement, il n'avait pas l'impression que c'était la sienne.

Pourtant, il allait passer un sale quart d'heure et serait sans doute amené à rentrer chez lui plus ou moins nu, avec quelques contusions. En étant optimiste.

La peur venait du petit gros. C'était le chef et il avait peur de ne pas se montrer à la hauteur. Son autorité semblait en danger, sa seule petite autorité, la seule petite réussite de sa vie. Et il avait aussi peur d'Elijah. Un bourgeois qui fait du sport, ça se défend. Le voyou sortit un couteau.

Elijah lui souriait depuis qu'il ressentait sa peur. C'était un sourire froid, méprisant. Il renforçait la peur chez l'adversaire.

Sur son côté comme dans son dos, les deux autres voyous ne bougeaient pas. Ils restaient à une certaine distance. Le chef devait montrer sa compétence. Elijah avait vu juste.

Il n'avait plus qu'un seul adversaire mais cet adversaire était armé. Il avançait doucement.

Elijah se concentrait sur le couteau. Sans celui-ci, corriger ce petit gros aurait été un jeu d'enfant. Quelques centimètres de métal qui changeaient tout. Il

souhaita le voir anéanti. Il souhaita le voir fondre. Cela devint une obsession.

Le voyou lâcha son arme avec un cri de douleur. Sur le sol, la lame rougeoyait dans la nuit. Elijah se rendit compte que les trois voyous regardaient la lame, incrédules.

L'étudiant hésita. Devait-il profiter de la surprise pour écarter le petit gros de son chemin et s'enfuir ? Il réfléchissait encore aux différents scénarios possibles quand ses agresseurs s'enfuirent dans les sous-bois. En face, le quatrième attendait désormais sagement son bus.

Elijah se mit à courir pour rentrer chez lui, au pas de gymnastique. Il n'arrêtait décidément pas de faire du jogging. Mais comment cette lame avait-elle été chauffée jusqu'à briller dans le noir ?

A p o t h e o s i s

Chapitre 11

Trom semblait changé. Elijah s'y était réfugié dès que possible. Il avait dissimulé à ses parents ses mésaventures. Il ne voulait pas se faire sermonner sur les dangers à prendre la route des bois. Il ne pouvait pas comprendre comment cette lame avait rougi. Il avait besoin de calme, de repos. Il avait besoin de Trom. Mais Trom n'était plus tout à fait Trom.

Elijah s'élança du haut de sa montagne pour parcourir la planète. Il ressentait quelque chose de nouveau parcourir le monde qu'il avait créé, quelque chose qu'il ne reconnaissait pas mais qu'il ne parvenait pas plus à réellement saisir.

Bien des années semblaient s'être écoulées depuis son dernier passage. Encore un effet de distorsion temporelle. L'étoile rouge approchait de son point de plus grande proximité avec Trom, l'été régnait. Mais ce n'était pas la chaleur ambiante qui gênait Elijah. Le froid, la chaleur, les chocs, l'humidité, tout cela n'avait pas d'importance. Il en était conscient. Mais il ne ressentait rien au sens humain du terme.

Il croisa un petit nuage d'algues. La vague bleue-verte se mouvait dans la haute atmosphère en projetant une grande ombre sur la forêt bleue. Elijah ressentit cette vie grouillante. La caresse des algues fut douce bien qu'il n'ait pas de peau pour la ressentir. C'était un

nuage jeune, de petite taille. Mais ce qu'il cherchait n'était pas là.

Il descendit dans la forêt. Il vit des Flédeurs se rassembler dans une clairière. Celle-ci était située autour d'une petite colline artificielle en arc de cercle. La colline (ou faut-il mieux parler d'un tertre ?) ressemblait, en plus petit, au Mont Elijah. Elle était cependant assez grande pour qu'un groupe d'une centaine de Flédeurs puisse tenir dans son cœur échancré.

Face à l'ouverture du tertre, il y avait une statue au sommet de la colline. Elijah fut intrigué et il se rapprocha pour mieux voir, en admettant que ce terme soit approprié. Il eut un choc en regardant la statue. De toute évidence, elle lui ressemblait, même si les traits du visage avaient pris une forme particulière tenant d'un visage de Flédeur. Les membres écartés de la statue n'étaient pas réunis par des ailes membraneuses.

La statue souriait. Elle était campée sur ses deux jambes légèrement écartées et ses bras semblaient imiter la construction, comme pour attraper de bons amis.

Un Flédeur bondit de la foule puis battit des ailes pour monter aux côtés de la statue. Il portait autour du cou un panier typique. Il y prit une grosse baie rouge qu'il posa aux pieds de la statue et une autre qu'il mangea. Puis il rejoignit la foule. Un autre recommença alors le même manège.

Elijah sentit de la ferveur dans cette foule. Le tas de baies devenait impressionnant. Alors, il vint les goûter. Le goût succulent lui envahit ce qui ressemblait le plus à ses papilles.

Aussitôt, la foule des Flédeurs s'agenouilla. Elle ressentait sa présence.

Que dire ? Fallait-il qu'il parle ?

Elijah se retira de l'endroit. Il parcourut la planète. Un peu partout, il trouva des temples semblables. Il en émanait quelque chose d'étrange. La créateur devait-il être fier ou bien apeuré ? Il était désormais clairement leur dieu. Et cela le troublait.

Sur Terre, Elijah n'était pas religieux. La religion au sens ancien tendait d'ailleurs partout à disparaître, sauf dans les régions les plus reculées du monde, dans quelques pays primitifs. Bien sûr, il existait toujours des interrogations sur le sens de la vie, de la mort, de ce qui nous entoure et ainsi de suite. Cela passionnait les amphithéâtres des cours de philosophie ou d'histoire. Adriana adorait ces cours.

Peut-être la jeune femme serait-elle de bon conseil.

Le phénomène semblait limité aux seuls Flédeurs. Les animaux n'étaient pas atteints. Pas plus que les plantes. Pour avoir un dieu, il convenait de disposer d'une conscience et d'un certain libre-arbitre.

A p o t h e o s i s

Elijah avait négligé, ces derniers temps, d'aller voir les océans. Il se promit d'y retourner.

Mais le sommeil l'appelait. Il avait besoin de dormir. Sa journée avait été fatigante et sa soirée des plus éprouvantes.

D'abord, des voyous, puis des adorateurs.

Chapitre 12

Plusieurs mois étaient passés sans qu'Elijah trouve une explication à l'affaire du couteau brûlant. Il n'avait plus revu les trois voyous. Et il n'avait plus vécu pareil phénomène. Gardant son secret, il n'avait pas plus demandé conseil à Adriana. Pourtant, le culte s'étendait sur Trom. Les rituels se précisaient sans qu'il n'ait à intervenir. Et il n'osait pas intervenir. Par contre, il ne pouvait plus s'empêcher de goûter les succulentes baies qu'on lui apportait. Il en était le créateur et s'en réjouissait chaque fois.

Mais les examens semestriels approchaient. Si ses notes pouvaient le satisfaire dans toutes les matières, le cours de Stéphane Laireur demeurait son point fort. A l'inverse, il ne rechignait pas à se faire un peu aider par Adriana pour les matières trop basées sur le réel, de l'histoire à l'analyse d'actualité.

Plus tard, quand il serait diplômé, il ne pourrait plus compter sur sa petite amie pour l'aider dans son travail. Surtout s'il devenait à son tour enseignant, ce qui était une possibilité. Il lui fallait donc travailler ses matières faibles.

Allongé sur son lit, il renonça à Trom. Il resta éveillé. Il remis sa montre et chaussa sa paire de lunettes. Automatiquement, celle-ci s'alluma, détecta la montre et s'y connecta. Elijah détacha les deux

écouteurs intra-auriculaires des branches des lunettes et les enfonça dans ses oreilles. Une petite fibre optique reliait chacun à sa branche d'origine.

Image et son artificiels occupèrent les sens d'Elijah. Les lunettes s'opacifièrent et donnèrent à l'étudiant la sensation d'être dans la pièce principale de son nœud Emenu, sur son serveur domestique.

Son avatar se matérialisa dans l'univers virtuel à l'attention des éventuels autres connectés. Mais cette pièce était privée. Même Adriana n'y avait pas accès. Il était donc seul. Et Elijah préférait toujours la vue subjective. Il ne voyait donc son avatar qu'en passant devant un miroir virtuel. Il n'avait pas jugé utile la présence d'une telle coquetterie dans cette pièce privée et ne se vit donc pas.

En fait, cette pièce était presque vide et sans aucun confort virtuel. Elle comportait essentiellement des bibliothèques où il stockait des informations plus ou moins personnelles. Il y avait placé son outil de dialogue en direct, afin de pouvoir appeler qui il voulait sans risquer d'être surpris par un visiteur. Et, bien entendu, son moteur de recherche s'y trouvait également, pour la même raison.

Il décida de parcourir Emenu à la recherche des informations dont il avait besoin en sautant de nœud à nœud via les connexions du réseau pair-à-pair qui avait succédé au vieil Internet du temps de ses parents.

Elijah agitait les mains devant ses lunettes et celles-ci transcrivaient ces mouvements dans la

virtualité d'Emenu sous la forme de déplacements de l'avatar ou de saisies de commandes. La détection de mouvements était devenue l'interface homme-machine la plus efficace et la plus courante depuis des années même si taper un texte ou réaliser certains travaux comme la programmation nécessitait encore un clavier comme au temps jadis, tellement plus pratique.

L'étudiant avait du travail. Il commença par lancer son moteur de recherche documentaire sur la piste de documents relatifs à la deuxième guerre civile américaine, celle qui aboutit à l'explosion de la super-puissance du vingtième siècle, à la création de la République de Bâton Rouge, de l'Etat Libre du Texas, de la Fédération de Nouvelle Angleterre... Il savait que la crise économique était la cause initiale. Il se rappelait que la disparition du rôle central du dollar dans les échanges financiers avait entraîné la perte de toute puissance par des Etats-Unis endettés au delà du raisonnable. Ce pays était en effet désormais incapable de recourir à la planche à billets sans limite.

Mais ne savoir que cela serait insuffisant pour réussir assez brillamment son examen d'histoire. La requête se mit à parcourir les nœuds Emenu directement reliés au sien, comme le centre documentaire de l'université ou le nœud privé d'Adriana, puis les nœuds reliés à ceux-ci et ainsi de suite, selon la logique pair-à-pair du Réseau. Les réponses les plus rapides à lui revenir provenaient donc évidemment des nœuds les plus proches, dans lesquels il avait pleinement

confiance. Mais un document inédit venu des tréfonds d'Emenu pouvait très bien receler une information intéressante, pourvu que l'identité du propriétaire de l'information soit claire et qu'elle permette d'avoir confiance.

Comme beaucoup d'enfants, il s'était fait prendre la main dans le sac, à l'école primaire, en donnant du crédit à une histoire rocambolesque issue d'un nœud lointain peu identifié. Sa classe avait ri, le professeur l'avait sermonné et il ne s'était plus fait prendre. Il valait mieux commettre ce genre d'erreurs lorsque l'on est jeune. Cela marqua l'enfant et cultiva ensuite son esprit critique.

Elijah laissa la requête active tandis que le tableau au mur de la pièce virtuelle se remplissait de liens vers des documents. D'un geste, il plaça en ordonnée la crédibilité des nœuds origines des documents issue d'un service de classification de l'université et en abscisse l'âge du document. Il plaça un filtre pour ne pas recevoir les œuvres déclarées de fiction. Il ajouterait plus tard d'autres dimensions de classements.

Il sortit de la pièce et se rendit dans son salon virtuel. L'endroit était davantage public. Il y rencontra d'ailleurs l'avatar d'Adriana. Comme pour la plupart des jeunes femmes, l'avatar ressemblait beaucoup à sa propriétaire même si quelques fantaisies avaient été ajoutées ici ou là.

Inutile de maigrir ou de se rajouter quelques centimètres : Adriana respectait physiquement les critères courants définissant les jolies femmes. Mais elle s'était amusée à transformer ses oreilles en leur donnant un petit côté pointu, à la manière des elfes. Et jamais la véritable Adriana ne se promènerait dans la réalité juste vêtue d'une courte tunique blanche presque transparente comme son avatar le faisait.

« Bonjour, Adriana » prononça-t-il, mots répétés par son propre avatar avec le mouvement des lèvres approprié.

« Salut. J'ai vu que tu avais lancé une recherche sur mon nœud et, donc, que tu étais connecté. Pourquoi tu n'as pas d'indicateur de présence comme tout le monde ? »

« Tu sais bien que je ne suis pas comme tout le monde... »

Elijah n'avait nullement envie d'expliquer pourquoi son indicateur de présence était simplement strictement réservé à ses parents. Il voulait pouvoir voyager dans Emenu sans être traqué par sa petite amie ou par quelque connaissance que ce soit. En plus, il craignait les pirates profitant de l'absence de quelqu'un pour pénétrer son nœud, y voler discrètement des données ou corrompre ce qui y existait.

Les deux jeunes s'assirent dans les fauteuils virtuels. Elijah utilisa l'un des écrans muraux pour afficher sa recherche documentaire.

« Tiens, tu révises la fin des Etats-Unis ? C'est tombé l'an passé. Moi, pour les examens, je parie plutôt pour la période entre les deux premières guerres mondiales et même pour un sujet sur la naissance de l'Union Soviétique. Ca fait des années qu'aucun sujet n'a abordé cette période. Bon, pendant que ton nœud cherche des documents, tu viens chez moi ou tu préfères m'accompagner faire quelques courses ? »

Il allait répondre quand un signal retentit. C'était un des camarades de l'université qui voulait rentrer dans le nœud d'Elijah. Il précisait dans sa demande qu'il voulait parler de la vision psychanalytique du mythe du vampire. Il ne comprenait rien au dernier cours de Stéphane Laireur.

« Tu voulais savoir pourquoi je n'avais pas d'indicateur de présence ? Eh bien, en voilà une bonne illustration. »

Elijah laissa l'importun à la porte sans répondre, simulant l'absence, et sortit du nœud en tenant l'avatar d'Adriana par la main. Ils utilisèrent une autre porte, donnant sur une rue calme d'Emenu. Ils parcoururent la courte distance qui séparait l'accès d'Elijah à une rue commerçante. Les nœuds des voisins prenaient des formes les plus variées. Résidant à côté de lui dans Emenu, l'un de ses amis d'enfance avait récemment transformé sa petite maison en château médiéval. En face, une cathédrale de verre signalait un étudiant en commerce : il se voyait déjà à la tête d'une

multinationale, avec un siège occupant tout un gratte-ciel.

Au croisement, Adriana l'entraîna vers la droite. Puis elle pénétra dans un magasin de vêtements. L'avatar d'Elijah fut bien obligé de la suivre.

« Alors, qu'en penses-tu ? » l'interrogea-t-elle en lui montrant une petite robe bleue.

« Essaye la, pour voir. »

L'avatar perdit sa tunique blanche et gagna instantanément une robe bleue cintrée à la taille, coupée dans une étoffe soyeuse. Les manches courtes bouffantes laissaient apparaître les bras clairs d'Adriana.

« Certes, c'est mignon. »

« Tu ne sembles pas convaincu. »

L'avatar de la jeune femme mima une moue déçue.

« Je trouve que tu pourrais choisir juste une tunique et un pantalon. »

« Justement, j'en ai beaucoup de pantalons et de tuniques. Je voudrais avoir une robe. »

« Je trouve que ce bleu n'est pas terrible. Trop éclatant. »

« Mademoiselle veut-elle voir nos autres coloris ? »

La vendeuse avait jailli sans que les deux jeunes ne la voit arriver. Adriana hocha la tête. La robe changea de couleur à raison d'une teinte par seconde. La jeune femme fit stopper le défilement lorsque la robe fut d'un parme clair.

L'avatar d'Elijah sourit : « Cette teinte te va à merveille »

La vendeuse renchérit : « cette teinte est très à la mode. Est-ce que cette robe vous convient ainsi ? »

« Je la prends » confirme Adriana en tendant son bloc virtuel d'identification à la vendeuse. Il s'illumina quand la véritable Adriana composa son code sur son clavier et qu'il fut validé par sa banque.

« Vous serez livré à votre domicile, à la taille inscrite dans votre fiche personnelle, dans quarante-huit heures. »

« Merci » conclut Adriana en ressortant dans la rue, suivie par Elijah.

L'étudiant l'entraîna vers un point de téléportation.

« On va chez toi ? »

« Pas comme ça. Je voudrais que tu viennes vraiment. J'ai envie de me retrouver dans tes bras. »

L'avatar disparut sur un dernier sourire. Adriana s'était déconnectée. Elijah n'avait plus le choix. Mais il repassa par chez lui avant de quitter Emenu.

Il voulut tout d'abord mémoriser les résultats de recherche et télécharger en local les documents qu'il consulterait calmement plus tard. Et il en profita pour lancer une autre recherche, sur la naissance de l'Union Soviétique. Adriana avait souvent de bons pressentiments.

Enfin, Elijah consentit, avec regrets, à se déconnecter d'Emenu. Son avatar disparut du monde virtuel.

Celui-ci continuait d'exister et de vivre sans lui, partout dans le monde. Même son propre nœud personnel, sur son serveur domestique, continuait son existence propre. Comme Trom. Mais Emenu avait été créé par d'autres, bien des années plus tôt. Guillaume et Nathalie Grubler, comme tous ceux de leur génération, avaient dû renoncer à Internet, comme leurs propres parents avaient renoncé au télex et à la machine à écrire.

Elijah rangea les écouteurs intra-auriculaires, retira ses lunettes et soupira. Quittant Emenu et ne se réfugiant pas dans Trom, il lui restait à affronter le plus ennuyant des mondes, ce que l'on qualifiait par consensus de réalité. Même s'il devait ce soir connaître quelque joie à l'invitation et en compagnie d'Adriana.

Ouvrant le tiroir de sa table de nuit, il s'empara d'une boîte de préservatifs qu'il enfourna dans sa poche. Puis il se leva.

Apotheosis

Chapitre 13

Trom était calme. Le Mont Elijah était plongé dans l'obscurité, le soleil principal se trouvant de l'autre côté de la planète. Quant à la naine rouge, elle était suffisamment lointaine pour n'être plus qu'une vague lueur. La planète connaissait l'hiver. Et, pour achever de plonger l'endroit dans les ténèbres, une vague qui aurait pu, dans d'autres circonstances, être verte passait entre les étoiles perçant la nuit et le sommet de la montagne.

Les algues volantes ondulaient au rythme des vents d'altitudes. Leur nuage commençait à atteindre une taille critique : s'il ne se déchirait pas rapidement, il tomberait.

Elijah regardait son monde. Il en admirait l'harmonie et en ressentait une grande fierté. Il n'avait pas besoin de lumière pour voir. N'était-il pas dieu ? Il ressentait son monde, son moindre atome. Il n'avait pas besoin d'yeux pour voir, de nez pour sentir ou d'oreilles pour entendre.

Etait-ce la proximité d'Adriana, sur Terre, qui l'influençait ? Elijah voulait voir la vie naître. La peau d'Adriana frottait sa propre peau d'homme, dans un monde où il n'était pas dieu. Elle respirait doucement mais les oreilles terrestres du dieu de Trom ne s'en préoccupaient guère. La propre respiration d'Elijah était calme. Il en était ainsi parce qu'il voyageait dans Trom.

A p o t h e o s i s

Elle s'était endormie après avoir fait l'amour. Pas lui. Il avait préféré connaître d'autres plaisirs. Satisfaire sa libido en compagnie d'une jolie femme ne lui suffisait pas. Il voulait Trom.

La conscience d'Elijah se concentra au sommet de sa montagne d'où elle descendit. Elle se trouva bientôt dans le village de Flédeurs qui se situait au cœur du volcan effondré.

Il faisait nuit. Tout semblait si calme. Les Flédeurs se trouvaient tous dans leurs étranges nids, dans les arbres bleus. Ces nids ressemblaient plutôt à des cabanes en osier. Ils étaient fabriqués en tressant les lianes qui poussaient dans certains arbres.

Elijah parcourut les alignements de nids. Il entendit bientôt ce qu'il cherchait. Sa conscience viola l'intimité d'un couple. Mais Elijah voulait voir le mâle vigoureux féconder la femelle. Celle-ci connaissait une excitation extraordinaire. Les efforts du mâle ne seraient en effet pas vains cette fois. Il expulsa sa semence dans le corps de la femelle comme son instinct le poussait à le faire. Mais la synchronisation était réellement miraculeuse. La semence n'aurait pas à attendre car un œuf se présentait. La semence l'enveloppa tandis que la voie naturelle de sa sortie se dilatait.

Elijah eut l'impression de sentir des yeux, qu'il n'avait pas sur ce monde, s'humidifier. Une Première Naissance d'un futur Flédeur était toujours émouvante. L'oeuf fut recueilli par sa mère lors de sa sortie, tandis

que les conduits naturels se refermaient. La semence du mâle avait déjà pénétré sa membrane souple. Les gamètes avaient entamé leur course vers le cœur de l'oeuf, là où la première, la meilleure d'entre elles, aurait l'honneur de féconder son homologue féminine pour créer un nouvel être.

Le jeune dieu avait imaginé ce mécanisme en veillant à corriger tout ce qu'il estimait mal conçu chez les humains et les autres animaux terrestres. Ainsi, la coquille de l'oeuf était souple pour éviter qu'elle ne se brise. La sortie précoce du corps maternel évitait tous les désagréments connus par les mammifères, notamment la grande difficulté de développer un être avec un crâne destiné à être plus vaste que l'espace disponible pour sortir du bassin de sa mère.

La femelle Flédeur, aidée par son compagnon, se massa les glandes couvrant son ventre puis y posa son œuf. Le lait jaillit alors lentement, au bon rythme pour qu'il soit aussitôt absorbé par la paroi souple. Il fallait nourrir le nouvel être.

Elijah entendit alors d'autres bruits, plus loin, qui l'incitèrent à quitter ces deux Flédeurs. Ceux-ci entendirent aussi et se sourirent l'un l'autre, anticipant le bonheur qu'ils auraient bientôt, comme leurs voisins.

Elijah passa ainsi dans un nid à quelque distance de là. Un autre couple était rassemblé, la femelle couchée portait sur son ventre un œuf assez gros pour couvrir tous ses seins. Il avait bien grossi depuis sa

ponte. Et, surtout, il s'agitait. La femelle avait le plus grand mal à le maintenir en place et l'aide de son compagnon n'était pas superflu. Le couple était inquiet. C'était leur premier enfant.

La paroi de l'oeuf s'éclaircissait en son sommet. Il fallut de longs efforts au bébé pour jaillir en la déchirant. Dès la première ouverture réalisée, le père aida son enfant à entrer dans le monde.

« Quelle drôle de manière de naître » commenta Adriana.

Elijah sursauta. Il avait bien reconnu la voix de sa compagne. Il prit soudain conscience qu'elle était là, tout comme lui, bien qu'un peu moins formée. Les Flédeurs ne la voyaient pas plus que lui. Mais on ne cache rien au dieu créateur d'un monde.

Il ouvrit les yeux dans l'obscurité de la chambre d'Adriana. La jeune femme se retourna vers lui et lui parla doucement, encore dans les brumes du sommeil.

« Oh, je t'ai réveillé en sursautant ? »

« Non, je ne dormais pas. »

« J'ai fait un drôle de rêve. Tu semblais y être mais pas réellement. Il y avait de drôles de créatures ressemblant à des chauves-souris, vivant dans des nids cachés dans les arbres. Et ces créatures pondaient des œufs souples d'où le petit sortait en déchirant les membranes. Et puis... Et puis... »

Les yeux d'Adriana se refermèrent doucement, elle ne parvenait plus à lutter contre le sommeil.

A p o t h e o s i s

Le cœur d'Elijah battait la chamade dans sa poitrine. Comment une telle chose était-elle possible ? Comment sa compagne s'était-elle introduite dans son monde, celui qu'il avait toujours fermé à quiconque ? Elle en ignorait même jusqu'à l'existence.

Il mit du temps à s'endormir.

A p o t h e o s i s

Chapitre 14

Elijah parcourait Trom en tous sens, affolé. Il avait pu n'y revenir que le lendemain soir de l'irruption soudaine d'Adriana dans son secret le mieux gardé. Non, son monde était bien là, intact. Il n'y avait pas trace de sa compagne. Aurait-il rêvé ?

Trom est un rêve. A la question, il ne pouvait donc que répondre positivement.

Le jeune dieu décida de s'éveiller, laissant Trom à son destin.

Allongé sur son lit, il chaussa ses lunettes et introduisit ses écouteurs intra-auriculaires dans ses oreilles. L'ensemble s'alluma automatiquement en se connectant à sa montre. Devant les yeux d'Elijah, c'est son serveur domestique qui se présenta, plus exactement son nœud Emenu.

L'avatar se situait dans la pièce privée, comme à chaque connexion. C'était son emplacement par défaut. Il tourna sur lui-même pour permettre à l'étudiant d'observer l'ensemble du lieu. Rien ne semblait avoir été piraté. Par mesure de précaution, il lança une analyse de sécurité. Le serveur domestique fut momentanément surchargé et les mouvements de l'avatar devinrent saccadés. Atteindre des documents n'était pas envisageable pour le moment. Autant attendre.

Profitant de cette immobilité forcée, Elijah se demanda s'il ne devenait pas paranoïaque. Certes, il avait vu Adriana dans son monde mais Trom n'avait rien à voir avec Emenu. Pourquoi une brèche de sécurité dans l'un se répercuterait-elle dans l'autre ? Et, pour commencer, Adriana s'était-elle vraiment introduite dans Trom ?

Le rapport d'analyse se déroula sur l'écran mural de la pièce privée. D'un geste de la main, Elijah lui fit prendre tout l'espace affiché pour pouvoir le lire en détail. Aucune intrusion n'avait été détectée, malgré les habituelles tentatives. Le rapport disparut de l'affichage lorsqu'il fut archivé d'un autre geste.

L'avatar d'Elijah sortit de la pièce privée pour rejoindre le salon. Il s'approcha du communicateur inter-noeuds. Le témoin de présence d'Adriana était vert : elle était connectée et autorisait son ami à le savoir.

L'intérêt d'Emenu résidait tout de même dans la capacité à se déplacer instantanément d'un nœud à l'autre. Elijah n'appela pas Adriana par le communicateur et choisit de mettre en route le téléporteur. Le menu déroulant afficha un annuaire des destinations qui lui étaient autorisées. Dans la catégorie « favoris », le nœud d'Adriana était en tête de liste. L'avatar appuya son doigt sur le bouton correspondant.

Un flash de lumière bleu signala la téléportation de l'avatar.

Aussitôt, il se matérialisa dans l'entrée de la demeure virtuelle d'Adriana, inspirée d'un petit château du Moyen-Âge.

Le majordome s'approcha et prononça clairement : « je vais annoncer Monsieur ». Puis, il se repositionna contre le mur, d'où il venait. L'automate de sécurité avait adopté le ton obséquieux utile. Il faudrait qu'Adriana lui dise quel logiciel permettait une telle personnalisation, bien qu'Elijah n'en voyait pas du tout l'intérêt pour sa propre demeure.

La porte du salon s'était ouverte, révélant une Adriana radieuse dans sa nouvelle robe bleue. Enfin, parme claire.

« Salut Elijah. J'ai eu la robe virtuelle en cadeau avec la véritable robe. Elle est mignonne, hein? Elle te plaît ? »

L'avatar de la jeune femme tourna sur lui-même pour qu'Elijah puisse admirer la nouvelle acquisition sous tous les angles. Il fallait bien qu'il approuve pour éviter qu'elle ne boude. Elle aborda spontanément l'objet de la visite de son ami sans qu'il n'ait rien à suggérer.

« Hier soir, quand je me suis endormie après que nous ayons fait l'amour, j'ai fait un drôle de rêve. Ce qui était drôle, c'est que tu y étais. Et nous regardions de bizarres créatures. Elles ressemblaient à des chauve-souris à forme humaine et semblaient plus ou moins ovipares. Mais les œufs étaient souples. Tu semblais très intéressé. Moi, j'étais plutôt intrigué. Mais ni l'un ni

l'autre nous n'étions apparemment visibles des créatures. C'est drôle, hein ? »

« Oui, en effet... Et tu comptes y retourner ? »

« Y retourner ? Mais, Elijah, comment veux-tu retourner dans un rêve ? »

« On peut essayer en y pensant très fort, quand un rêve vous plaît... »

L'avatar d'Adriana explosa de rire, à l'image de sa propriétaire dans la réalité. C'était un effet de l'automatisme de recopie d'humeur.

En reprenant son sérieux, Adriana changea de sujet.

« Bon, tu peux passer ce soir ? »

« Tu sais bien que nous avons du travail. Et puis, tous les soirs... »

« J'angoisse en pensant à demain. Je n'aime pas sa matière. Stéphane Laireur le sait. »

« C'est un professeur honnête. Il ne juge que les compétences de ses élèves. Il est réputé pour ça. »

« Vivement que ça soit fini. L'an prochain, je n'aurai plus l'obligation de suivre le module de littérature de l'imaginaire. »

« Pour ça, il faut que tu le valides cette année. »

« Je sais... »

« Quel sujet te ferait plaisir ? »

« Je ne sais pas. Un truc comme la psychanalyse des personnages. Ca, c'était intéressant. Et le parallèle avec le cours de psychosociologie a été sympa. Par

contre, je détesterais un sujet sur le médiéval-fantastique ou une bêtise de ce genre. »

« Ah, la réalité... Tu ferais bien de rêver de temps en temps. »

« Et toi un peu moins. Tiens, je vais essayer de penser très fort à ce rêve idiot d'hier. On va voir si ça marche, ton truc. Allez, salut. »

« Salut. »

Elijah ne laissa pas le temps à son avatar de traduire son angoisse. Il se déconnecta.

Apotheosis

Chapitre 15

Elijah avait embrassé Adriana et puis il était entré dans la petite salle. Un autre étudiant préparait dans un coin le sujet qui lui était échu. Celui qui venait de sortir leur avait souri au passage.

Stéphane Laireur salua sa victime suivante et lui tendit un seau en plastique transparent où une dizaine de papiers pliés en quatre venaient d'être secoués en tous sens. Elijah soupira et enfonça sa main dans le seau pour en retirer un des papiers.

Il le déplia et le lut à haute voix. « Classification des causes d'apocalypses ».

« Vous avez un quart d'heure pour vous préparer » confirma l'enseignant.

Elijah alla s'asseoir à l'une des tables libres tandis que son prédécesseur planchait sur « le voyage dans le temps et ses conséquences ». Il ne pouvait pas s'empêcher de suivre l'exposé de son condisciple. Il le trouva assez médiocre et les grimaces discrètes de Stéphane Laireur semblait montrer que le professeur était du même avis.

Le sujet qu'Elijah devait présenter était simple. La création de son plan ne prit que quelques instants (Une introduction générale sur l'étymologie du terme, le genre littéraire dans l'antiquité tardive et la dérive sémantique du nom liée à l'usage exclusif durant des siècles pour désigner le dernier livre du Nouveau

Testament ; Un développement en deux parties : causes propres à l'humain, causes extérieures ; deux sous-parties : causes fortuites, causes désirées ou recherchées ; une troisième partie plus ou moins de conclusion sur la moralité que l'auteur recherchait...). Trouver les exemples était également simple.

Sa conscience dériva de l'exposé ennuyeux de son prédécesseur vers le seau en plastique. Il ne se rendit pas compte immédiatement de l'étrangeté qu'il y avait à prendre conscience du contenu des papiers, comme s'il était sur Trom en ayant la parfaite connaissance de chaque molécule. Mais il était sur Terre.

Pourtant, il pouvait lire : « gestion géopolitique des ressources dans la saga de Dune, de Franck Herbert », « Visions et rôles symboliques des extra-terrestres dans les différentes périodes (début vingtième siècle et avant, Guerre Froide, Période Moderne) », « l'écologie politique au travers de l'œuvre d'Ursula Le Guin », « l'uchronie, fable pour exorciser le présent », « comparaison des organisations socio-politiques et des modalités du totalitarisme de *1984* (George Orwell) et de *Le Meilleur des Mondes* (Aldous Huxley) », « usage de la rupture de réalité dans les œuvres fantastiques de Marcel Aymé », « usage des codes de genres : cyberpunk, steampunk, médiéval-fantastique... »... Le dernier sujet désespérerait Adriana, songea Elijah.

Mais il y avait un dernier papier : « psychanalyse du mythe des vampires ». Voilà un sujet pour Adriana !

C’est au bout de plusieurs minutes qu’il prit conscience de ce qu’il faisait. Il sursauta.

C’est à ce moment que son prédécesseur se leva et sortit, grognon.

Adriana entra à son tour, salua le professeur et plongea la main vers un papier où était écrit « usage des codes de genres : cyberpunk, steampunk, médiéval-fantastique... »

Mais le papier avec « psychanalyse du mythe des vampires » était juste à côté. Juste là. Il suffisait que ce papier arrive dans sa main plutôt que l’autre.

Adriana eut l’air surprise. Elle retira sa main du seau un peu brusquement, avec un papier au fond de sa paume, pas juste saisi du bout des doigts. Stéphane Laireur eut l’air contrarié et regarda rapidement autour de lui avant de fixer quelques secondes Elijah. L’étudiant baissa la tête et vérifia son plan et ses exemples.

Le professeur, soudain d’une humeur moins joyeuse, s’exclama : « eh bien, mademoiselle, quel est votre sujet ? »

« Pardon, Monsieur. »

Et elle lut, avec une grande joie dessinée sur son visage : « psychanalyse du mythe des vampires ».

« Vous avez un quart d’heure pour vous préparer » répéta une nouvelle fois Stéphane Laireur.

A p o t h e o s i s

Elijah attendit son amie à la sortie de la salle. Il était inquiet. Les questions de l'enseignant avaient été dures, son ton sévère. Pourtant il était certain d'avoir bien traité son sujet.

Enfin, Adriana, tout sourire, sortit à son tour. Elle l'embrassa. Son oral s'était merveilleusement passé.

Chapitre 16

Stéphane Laireur était fatigué. Les examens oraux n'étaient pas ce qu'il préférait. Mais, cette fois, quelque chose s'était passé. Quelque chose qu'il cherchait depuis des années. Il savait qu'en choisissant d'enseigner cette matière, il trouverait un jour ou l'autre un individu ayant ce profil. Il ne pensait pas, pourtant, que cela prendrait autant de temps. Les dieux étaient-ils donc si rares ?

Ce n'était pas la fille. Il la connaissait. Elle détestait sa matière. Le garçon ? Il couchait avec la fille comme tout le monde le savait et pouvait vouloir l'aider. Le mobile tenait. Et puis, il était en effet un peu rêveur. Là encore, la réputation était établie.

L'enseignant avait vu le papier jaillir littéralement du fond du seau jusque dans la paume de la fille. Il avait ressenti la magie à l'œuvre.

Le petit bureau était l'un des derniers éclairés dans toute l'université. Stéphane Laireur mettait au propre ses notes sur les étudiants. L'excuse tenait pour se présenter un peu tard aux portes. Il avait besoin de reprendre des forces...

Il verrouilla la porte puis il déplia sur le sol une sorte de petit tapis qu'il dissimulait dans une armoire mais assez grand pour qu'il s'y allonge. Il se plaça un coussin sous la tête et ferma les yeux.

Apotheosis

L'espace était sombre, juste percé des têtes d'épingles lumineuses que l'on nomme ici aussi les étoiles. La conscience de Stéphane Laireur se focalisa sur sa planète favorite.

Elle n'avait aucune vie autochtone. Mais elle était devenue la capitale d'un vaste empire. Toutes les races de ce cosmos y envoyaient des représentants. Les richesses du sol et sa position stratégique au cœur des routes les plus fréquentées avaient attiré tous les aventuriers puis tous les grands commerçants. Puis les industriels. Puis les familles.

Seule planète peuplée sans race intelligente pouvant la revendiquer pour elle seule, elle avait été choisie comme capitale par tous. Stéphane Laireur l'avait soufflé à quelques ambassadeurs influents venus lui rendre son culte, dans le temple principal de la planète.

Tant de temps s'était écoulé depuis cette fondation...

Stéphane Laireur parcourut la planète Anaquine. Partout, des usines, des cheminées crachant des fumées toxiques... Il n'y avait ici aucune nature à préserver, alors pourquoi se gêner ?

Les vaisseaux spatiaux sortaient à la chaîne. Plus loin, un centre de culture hydroponique faisait pousser des sortes de grosses fraises vertes riches en protéines. Les gens les plus divers, de toutes les races de ce cosmos, se croisaient dans les rues. La plupart portaient

des scaphandres plus ou moins lourds. Certains se déplaçaient avec difficulté, regrettant une pesanteur trop forte, tandis que d'autres bondissaient joyeusement à chaque pas.

Apotheosis

Chapitre 17

Elijah apparut, comme toujours, dans sa pièce privée. Il préférait entrer dans Emenu par là avant de se rendre là où il devait. Il jeta un rapide coup d'oeil dans son salon pour vérifier qu'Adriana ou quelqu'un d'autre ne s'y trouvait pas. Mais pourquoi aurait-il de la visite dans son nœud ? Tout le monde allait là où il fallait, ce matin...

L'avatar se dirigea vers le téléporteur. Elijah agita les mains en l'air devant ses lunettes pour saisir les caractères adéquats sur le clavier virtuel. Le flash lumineux signala la téléportation.

A peine arrivé, il fut bousculé en dehors de la cabine. Il avait lui-même, sans le vouloir, jeté dehors un précédent occupant. Personne ne s'excusait : on passerait son temps à le faire dans un endroit encombré comme celui-là.

Le nœud Emenu de l'université reproduisait à peu près fidèlement l'architecture extérieure des bâtiments réels. Chaque porte d'entrée pouvait cependant être affectée à telle ou telle fonction avec un accès rapide à celle-ci. Etant donnée l'actualité, la plupart avait été affectée aux résultats d'examens.

L'avatar d'Elijah présenta son identifiant au passage de la porte et se retrouva, seul, devant le tableau de ses résultats dans une pièce isolée. Il put l'examiner sous toutes les coutures. Ses notes étaient bonnes.

Comme il l'espérait, son épreuve de « littérature de l'imaginaire » demeurait sa plus grande réussite. La drôle d'impression qu'il avait eu lors du passage de l'examen n'avait pas eu de conséquences. Il téléchargea la feuille de résultats, avec le sceau numérique de l'université. Il pourrait s'en vanter devant ses parents ce soir.

Il se rendit aussitôt chez Adriana sans passer par une cabine de téléportation, juste par la fonction de saisie directe d'adresse. Il connaissait suffisamment par cœur celle d'Adriana pour se le permettre.

Le château était pavoisé. On trouvait même un drapeau portant un dragon sur une tourelle. Elijah soupira : « Ces filles ! Elles passent leur temps à paramétrer de ces bêtises sur leurs nœuds ! »

Il n'eut pas le temps d'admirer longuement les lieux. Le majordome automate se dirigea vers lui. Elijah lui remit son identification.

« Monsieur, ma maîtresse m'a demandé de vous jeter dehors si vous veniez ici. Elle exige que vous vous déconnectiez immédiatement, que vous alliez prendre une douche et que vous rangiez votre chambre. Elle sera chez vous dans un temps estimé de 13 minutes. Pardon. Estimation revue : 17 minutes pour cause d'embouteillage sur la route. »

Un quart d'heure ! Un quart d'heure pour ranger sa chambre ! Et prendre une douche en plus !

L’avatar disparut aussitôt. Elijah avait arraché ses lunettes et les écouteurs intra-auriculaires avaient fait « pop » en jaillissant des conduits auditifs.

Apotheosis

Chapitre 18

Les lèvres chaudes d'Adriana s'étaient séparées de celles d'Elijah. Les deux jeunes étaient repus l'un de l'autre. Leurs succès respectifs les comblaient.

Adriana validait, certes de justesse, son module de littérature de l'imaginaire. Elle obtenait de bien meilleures notes dans les matières l'intéressant. Le cycle de journalisme l'attendait donc. Durant l'été, elle devait d'ailleurs faire son stage dans un magazine. Elijah ferait le sien dans un studio de design de nœuds Emenu d'entreprises, malgré des notes en informatique un peu faible bien qu'honorables.

La main d'Elijah flattait du bout des doigts le flanc de sa compagne couchée à ses côtés. Il lui embrassa un sein puis l'autre tout en continuant de la lire en braille. Elle lui souriait comme seule une femme satisfaite peut sourire.

« Tiens, pendant que j'y songe... » s'exclama soudain Adriana.

Elle changea de position pour bien se caler tout contre son amant en le serrant fortement dans ses bras. Elle poursuivit seulement après.

« J'ai essayé de revenir dans cet étrange rêve que j'avais fait avec toi l'autre jour. C'est vrai que ça marche quand on y pense fort. Mais tu n'y étais pas cette fois. C'est vraiment un monde bizarre. Il y a même des

nuages végétaux. Je me demande d'où j'ai bien pu inventer tout ça. »

« Ah bon ? »

Elijah s'était arrêté de caresser la jeune femme. Il dissimulait son rictus inquiet dans le creux de son épaule. Elle était retournée sur Trom. Comment cela était-il possible ? Il fut interrompu dans sa réflexion par une claque sonore donnée sur sa fesse gauche.

« Bon, on a assez rêvé. Debout. Allons déjeuner à l'université. Nous y retrouverons sans doute tous les autres. »

« Nous prenons ton scooter ? »

« Bien sûr. Je ne vais pas te laisser aller à pieds, tout de même. Même si tu n'utilises plus le tien, je présume que tu as toujours ton casque... »

Elijah prit soin, avant de partir, de rapidement déposer ses résultats d'examen sur les nœuds de ses parents. Si toute la famille partageait le même serveur domestique, chacun avait son propre nœud individuel.

Mais moins d'un quart d'heure plus tard, le scooter électrique bondissait sur la route. Elijah n'aimait pas tellement être le passager d'Adriana : elle conduisait comme une dingue. Mais, à cette heure là, le risque était faible sur ce court trajet de petites routes peu fréquentées à travers le bois.

De fait, il ne fallut que quelques minutes pour arriver à l'université. Au restaurant universitaire, les deux amants y retrouvèrent leurs amis. Les succès

étaient généraux parmi les présents. Les absents ruminaient leurs échecs seuls.

Le groupe se sépara pour remplir les dossiers de pré-inscription de l'année suivante dans les différentes sections.

Apotheosis

Chapitre 19

« Monsieur Grubler, je peux vous parler ? »

Elijah se retourna. Il portait en mains le dossier d'inscription dans l'année suivante de littérature générale. Stéphane Laireur lui sourit.

« Monsieur Laireur ? »

« Je vois que vous restez parmi nous l'an prochain. C'est une bonne nouvelle. Je voulais justement vous parler de votre avenir. Mais allons dans mon bureau, voulez-vous ? Nous y serons mieux. »

Stéphane Laireur ferma la porte et invita Elijah à s'asseoir tandis que lui-même prenait sa chaise professorale. Le bureau les séparait comme il sied entre un maître et son élève.

« Quel avenir professionnel envisagez-vous, Monsieur Grubler ? »

« J'effectue un stage dans une agence de conception de nœuds Emenu. Mon père a insisté pour que je travaille un peu en entreprise. »

« Mais ce n'est pas un choix qui vous convient ? »

« Je préférerais me consacrer uniquement à la littérature. »

« Enseignant-chercheur à l'université ? »

« Ce serait mon rêve, oui. »

« Vous avez le profil si l'on en croit vos notes. Mais peut-être êtes-vous encore un peu trop rêveur. Même si je l'ai été avant vous. »

« Pardon ? »

« Je vais être franc avec vous, jeune homme. Vous avez triché à l'examen. »

« Quoi ? Mais... »

« Pas pour vous. Mais pour votre amie. Vous lui avez remis un sujet dans lequel elle pourrait se défendre au mieux. Le papier lui a jailli dans la paume. Elle n'avait rien demandé et n'a rien compris. Moi si. Je ne vous ai pas sanctionné parce que vous n'avez pas cherché à profiter de votre don et je ne l'ai pas plus sanctionnée parce qu'elle n'avait rien demandé et n'a pas eu conscience de ce que vous aviez fait. »

« Mais, c'est... C'est ridicule ! »

Elijah se leva, furieux, et ouvrit la porte. Il n'eut pas le temps de franchir le seuil. Il sentit la porte se refermer malgré toute la force qu'il mettait à tirer la poignée.

« Revenez vous asseoir. Cela nous évitera d'abîmer le matériel de l'université. »

La voix de Stéphane Laireur était résolue mais comportait un léger accent amusé. Elijah laissa la porte se refermer et obéit. Il avait ressenti une drôle d'impression autour de la porte, comme si une force venant de dans son dos s'exerçait contre le bois.

« Vous commencez à comprendre. Je sais que vous avez ressenti ce qui a fermé la porte. J'ai moi-

même ressenti cette même force quand je tenais le seau avec les sujets d'examen. Vous m'intéressez, Monsieur Grubler. »

Elijah serait son dossier dans ses bras contre sa poitrine. Il avait désormais peur de son professeur préféré.

Un livre jaillit de la bibliothèque située à sa droite. Mais il avait d'abord claqué contre le bois pour qu'Elijah l'entende. Il ne décolla que lorsque l'étudiant eut d'abord tourné la tête vers lui.

Peur. Agression. Objet dangereux en approche. Pas le temps de penser. Agir. Maintenant. Papier. Détruire papier. Chaleur. Chaleur comme celle du couteau, le fameux soir. Agiter les molécules du papier. Feu.

L'ouvrage prit feu et tomba aux pieds d'Elijah. Instinctivement, l'étudiant piétina ce qui n'était déjà plus qu'un tas de cendres.

Stéphane Laireur se leva à demi pour admirer avec un léger sourire le tas de cendres. Puis il se rassit.

« Pas mal. Je changerai le tapis, ne vous inquiétez pas pour ça. Vous voyez que je ne m'étais pas trompé. »

Elijah tremblait en regardant son professeur. Il restait silencieux.

« Ne soyez pas stupide. Et, surtout, n'ayez pas peur. Je vous ai juste obligé à faire une petite démonstration. Le livre ne vous aurait pas frappé de toutes les façons. Je déteste la violence. J'espère que

mon estimé collègue Gérard Sohle me pardonnera d'avoir fait réduire en cendres son ouvrage le plus vendu, sur la végétation extra-terrestre dans les romans d'anticipation. Mais c'est un ouvrage assommant. Et pas seulement quand il jaillit des bibliothèques. »

Elijah se leva et, tremblant, marcha à reculons jusqu'à la porte qui, cette fois, s'ouvrit sans difficulté.

Le professeur sourit : « Nous nous reverrons bientôt, je pense. »

L'étudiant s'enfuit en courant. La porte se referma seule derrière lui.

Chapitre 20

Elijah déposa son dossier au secrétariat sans adresser la parole à quiconque. L'agent administratif qui lui prit lui demanda même s'il allait bien. L'étudiant lui répondit affirmativement, d'un quasi-grognement, sans convaincre. Mais il était débarrassé des considérations administratives. C'était l'essentiel.

Dès qu'il fut en dehors du bâtiment administratif, il se remit à courir, jetant de temps à autre un œil dans toutes les directions pour vérifier que Stéphane Laireur ne le suivait pas. Il ne pensa pas à regarder les fenêtres. Derrière l'une d'entre elles, dans son bureau, le professeur regardait l'élève paniqué s'enfuir.

« Dire que j'ai été comme lui... » soupira-t-il.

Il téléchargea dans sa montre le dossier pédagogique d'Elijah Grubler, avec l'adresse de son domicile. Il allait l'étudier en détail plus tard. Mais, pour l'heure, il pouvait rentrer chez lui. Sur le chemin, il jetterait un œil sur l'endroit où vivait ce garçon. Il suffisait de passer par les bois pour ne pas trop se rallonger. Jusqu'à présent, il n'avait guère eu de chance. Shaad, Naheul, Anaquine et, maintenant, un monde qui restait à découvrir. Quatre dieux en plus de huit siècles.

Stéphane Laireur rangea ses affaires et se dirigea vers son automobile, au parking intérieur de l'université, emmenant dans un sac plastique son tapis légèrement

brûlé. Il allait devoir en racheter un avant la prochaine rentrée. Il veilla à bien fermer sa porte.

Elijah se présenta au sas de sortie de l'université dans un tel état d'excitation qu'il lui fallut trois essais pour franchir la barrière : il ne parvenait pas à fixer correctement le temps voulu la caméra d'identification biométrique. Enfin, il fut dehors. Il ne savait pas quoi penser, auprès de qui prendre conseil. Etait-il simplement devenu fou ?

L'étudiant se mit à courir vers chez lui. Mais son allure n'était pas celle d'un footing. Il courait trop vite, trop irrégulièrement. Il regardait sans cesse derrière lui. Il s'épuisa alors qu'il était encore au début de la traversée des bois. Il s'assit sur un banc, à un arrêt d'autobus. Sa respiration était hachée, irrégulière mais ample. Son cœur battait la chamade.

Et il ne parvenait pas à associer deux idées cohérentes. Devait-il tenter de retrouver le calme et la sérénité sur Trom ? Ce n'était sans doute pas une bonne idée d'y aller en ayant son corps au milieu des bois, si fragile, si vulnérable. Non, il fallait d'abord rentrer chez lui. Mais il était tellement épuisé. Et tellement inquiet pour son monde, son enfant.

« Ah ben ça alors, le losseg de chardri de jadis ! »

Elijah se retourna en entendant l'exclamation. Les trois voyous étaient là, armés de battes de base-ball. Le petit gros était cette fois en retrait. Il avait perdu son

rang mais ses yeux brillaient d'une haine farouche contre le jeune étudiant.

Courir ? Impossible. Il n'était plus en mesure de le faire.

Après tout, n'avait-il pas déjà été dans une situation de ce genre ? N'était-il pas capable de les affronter ? Le désespoir et la folie peuvent s'associer pour générer des miracles.

Elijah regarda fixement la batte du nouveau chef. Elle n'était pas en bois. C'était un mélange de matières synthétiques avec une armature en métal. Du bas de gamme mais solide. Elijah ressentit chaque constituant de l'arme. Il ressentit les atomes bouger selon les mouvements browniens. Les atomes ressentirent la colère d'Elijah. Leur agitation s'accrut brutalement. Les molécules commencèrent à se briser.

Le voyou lâcha sa batte enflammée.

« Putain de sorcellerie ! Mais comment il fait ça ? »

« Tu vois ? C'était pas une jade que je racontais autrejour avec mon couteau en feu ! » s'exclama l'ancien chef.

Le troisième voyou avait sauté en l'air vers l'étudiant en brandissant sa batte et s'apprêtait à lui en asséner un coup sur le crâne.

« M'enfous des sorciers, moi. Je butte. »

La porte avait été poussée par le vent, le mouvement de l'air, il y avait moins d'une heure, dans le bureau de Stéphane Laireur. L'air était abondant dans

ce bois. Il ressentit la colère d'Elijah. Une dépression cyclonique apparut dans le dos du troisième voyou. L'air des alentours s'y engouffra brutalement. L'agresseur fut projeté en arrière et se retrouva assis par terre à plusieurs mètres, sa batte s'explosant sur le sol.

Elijah entendit une voiture s'arrêter sur la route. Mais il n'eut pas le temps de s'en préoccuper. L'ancien chef de la petite bande avait réussi à suffisamment s'approcher pour lui donner un violent coup de poing sur la tempe. L'étudiant se retrouva allongé sur le sol, à moitié inconscient.

« Maintenant, tu vas payer, sorcier ! »

L'ancien chef ne se préoccupait plus de reconquérir sa primauté. Il n'agissait que par haine. Il tenait à sa merci celui qui était à l'origine de sa chute, de la perte de sa seule réussite sociale, avoir été chef d'une petite bande de voyous. Il leva sa batte, la dernière à être intacte.

Mais le poids du bâton devint soudain considérable. Le voyou avait porté sa batte derrière sa tête, pour prendre de l'élan, mais il ne parvenait plus à la ramener devant lui. Elle l'entraînait vers l'arrière. Il la lâcha.

« La gravité peut varier, parfois » sourit Stéphane Laireur.

Le professeur se tenait au bord de la route, les mains dans les poches. Il avait garé son automobile et en était descendu le plus calmement possible. Et il était là,

toujours calme, avec son étudiant au visage ensanglanté à ses pieds.

Les trois voyous se regroupèrent autour du nouveau venu, sans oser cependant trop s'approcher.

« Tanpu ! Suce ta mère pissenlit par les racines ! »

L'ancien chef voulut lui sauter à la gorge. Ses mains ne parvinrent pas à s'approcher du cou désiré. Il avait été projeté en arrière par un vent des plus bizarres.

« Ca suffit. Vous en savez trop, tous les trois, maintenant. »

Stéphane Laireur ne souriait plus. Les trois voyous se tordirent de douleur et se mirent à crier. Mais leurs cordes vocales s'enflammèrent en premier, les privant de toute possibilité d'émettre le moindre son.

En quelques instants, ils cessèrent même de bouger tandis que leurs chairs noircissaient à vue d'oeil. Des flammèches jaillirent de leurs corps pour dévorer leurs vêtements.

Il ne resta bientôt plus qu'une carcasse carbonisée à la place de chaque voyou.

Elijah, à quatre pattes, regardait. Il ne pouvait rien faire d'autre. Il eut envie de vomir. L'agonie des agresseurs avait été brève.

L'étudiant sentit une main le saisir sous l'aisselle. Le professeur l'obligea à se relever. Mais il tenait à peine sur ses jambes. Il dut se rasseoir sur le banc de l'arrêt de bus. Il ne pouvait pas parler. Il

regardait alternativement les trois corps calcinés et son professeur.

« Oui, je les ai tués. C'est cela que tu me reproches par ton regard de vierge effarouchée ? Je comprends tes scrupules. Mais ils t'ont déjà agressé et ils allaient recommencer jusqu'à avoir ta peau. Surtout, ils en savaient trop désormais. Il faut être discret, Elijah. Attends moi ici. Il faut nettoyer avant que quelqu'un ne passe. »

Elijah ne répondit rien. Il n'était plus en mesure de répondre. Il s'allongea sur le banc. Son souffle était court, rapide. Son cœur peinait à suivre le rythme exigé par le reste du corps.

Stéphane Laireur modifia la gravité sous les corps, avec un léger gradient entre les têtes et les pieds. Les trois cadavres se soulevèrent et avancèrent de ce fait jusque sous les arbres. Des bulles d'air emprisonnées dans des galeries de lombrics se mirent alors à enfler considérablement, chassant la terre autour d'elle. En quelques secondes, un trou de taille suffisante se créa aux pieds du professeur.

Les trois cadavres se retrouvèrent au dessus puis ils furent de nouveau soumis à la gravité ordinaire. Un vent se leva alors pour rabattre la terre sur les corps. Pour écraser le tertre, la gravité fut de nouveau modifiée un peu plus bas, quelques mètres sous le sol, durant quelques instants. La terre fut ainsi bien tassée.

De l'eau atmosphérique, brutalement rafraîchie, se condensa à quelques centimètres au dessus des

endroits où avaient brûlé les trois voyous. Le ruissellement nettoya les dernières traces. Une augmentation localisée de la température permit à l'eau de sécher quasi-instantanément.

Allongé sur son banc, Elijah n'avait pas eu besoin de regarder pour avoir conscience des actes de son professeur. Comme dans la salle d'examen, il avait conscience de ce qui l'entourait. Il se sentait faible. Son cœur était en train de lâcher. Cela aussi, il en avait conscience.

Des gouttes de pleurs coulèrent sur ses joues tandis qu'il murmurait : « Trom. Trom. Trom. »

Stéphane Laireur vint lui murmurer à l'oreille : « calme toi. Tout va bien. C'est fini. Je te remmène chez toi avec ma voiture. »

Elijah sentit qu'on le soulevait dans des bras. On l'enlevait. Il fut bientôt assis dans un siège confortable. On lui passa une ceinture de sécurité. Puis le véhicule démarra, imposant une accélération à un corps qui ne pouvait plus rien supporter. Il s'évanouit.

Trom. Trom. Trom.

Le ciel de Trom lui apparut. Il le rassura. Enfin quelque chose de connu, d'habituel, de compréhensible, de maîtrisable. Elijah était revenu chez lui.

Il se sentit glisser dans les courants aériens, laissant glisser sous lui la forêt bleue. Il croisa un nuage d'algues qu'il traversa pour en sentir la douce caresse.

Apotheosis

Un appel s'adressa à lui. Il descendit parmi les représentants de sa race élue. Il était dans un temple, au milieu d'une forêt. On lui donnait des baies succulentes. Il en fut réconforté. Il aurait eu des yeux, il aurait pu pleurer de bonheur. Il se contenta de répandre sa joie parmi les officiants.

Saisis par la grâce de leur dieu, les Flédeurs s'agenouillèrent soudain. Ils furent saisis d'une extase. Oui, il était leur dieu. Et il les aimait.

Les laissant achever leur orgasme mystique, Elijah eut besoin de se rendre sur son mont sacré. Il ne s'y précipita pas. Il préféra franchir les distances en toute conscience. Il profita ainsi du paysage de sa création.

Il aperçut un océan. Là aussi, la vie grouillait, même si le dieu s'y rendait moins souvent. Il se répéta sa promesse d'y redescendre. Mais, pour l'heure, il avait besoin de réconfort.

Quelque chose, malgré tout, le perturbait. Elijah ressentait comme une présence à ses côtés. Une présence impalpable, incompréhensible.

Enfin, Elijah arriva sur son mont. Il s'y dressa. Il s'ouvrit comme dans une profonde inspiration immatérielle pour ressentir au mieux l'air doucement parfumé de la planète. Et il admira sa création.

« Un bien bel endroit que ce Trom » admit une voix derrière lui.

Elijah se retourna. Stéphane Laireur était là. Vaporeux, pas réellement matériel, sans doute invisible à tous les yeux en dehors des siens, mais bien présent.

L'étudiant prit peur. Son monde était violé pour la deuxième fois.

« Calme toi, Elijah. Je ne te veux aucun mal. Ton corps est en ce moment dans ma voiture qui est garée devant chez toi. Il faudrait que tu en descendes : je voudrais rentrer chez moi. Je vais te laisser reprendre tes esprits en paix. N'oublie pas que tu as brillamment réussi tes examens. Ai l'attitude adéquate envers tes parents et tes amis. Pour le reste, nous en reparlerons. »

« Mais comment êtes-vous là ? Comment peut-on ainsi pénétrer dans les rêves... »

« Tu as créé un monde, Elijah. C'est bien plus qu'un simple rêve. Très peu d'humains sont capables de le faire. Moins encore sont capables de le maintenir jusqu'au moment où il acquiert une autonomie propre, où des créatures dotées de raison se mettent à adorer leur créateur. C'est leur culte qui te donne tes pouvoirs magiques, Elijah. Rien de plus. Maintenant, reviens sur Terre. »

Elijah quitta Trom avec une nausée inhabituelle. Il se trouvait en effet dans la voiture de son professeur. Stéphane Laireur lui tenait la main.

L'enseignant décrocha la ceinture de sécurité d'Elijah. La sienne était déjà retirée.

« Ca va mieux ? »

Elijah le regarda avec une certaine crainte. Devait-il lui parler de leur rencontre sur Trom ? C'est lui qui en prit l'initiative.

« Non, tu n'as pas rêvé, Elijah. J'étais sur Trom avec toi. Quand on a la proximité requise, on peut s'introduire dans le monde d'un dieu. Comme je te l'ai dit, il faut d'abord que tu te remettes de tes émotions. Ensuite, nous discuterons. »

« Quelle heure est-il ? »

« Pas loin de cinq heures. Tu devrais te dépêcher. Prends une douche, cela te permettra de retrouver une certaine fraîcheur. Et puis, avant que je n'oublie : félicitations pour ta réussite aux examens. C'est cela la nouvelle importante que tu dois colporter. Rien d'autre. »

Elijah ouvrit la portière. Il sortit de l'automobile. Mais, en refermant, il se retourna vers son professeur.

« Avant que je n'oublie, je vous remercie de m'avoir sauvé et ramené chez moi. »

« Je t'en prie. A bientôt, Elijah. »

Chapitre 21

Situé en centre ville, pas très loin de la gare de Morbourg, l'appartement de Stéphane Laireur était assez vaste pour un célibataire. En lien avec son métier, les murs étaient couverts de bibliothèques où l'on trouvait toutes sortes d'ouvrages. Il avait en effet gardé de sa jeunesse un besoin charnel de posséder du papier. Un livre s'estimait d'abord à sa tenue, à sa reliure.

Il aimait caresser le cuir souple d'éditions rares et anciennes. Il en flattait chaque face avec l'ensemble de sa main. Puis il écartait doucement les couvertures, jamais trop, pour ne pas les abîmer. Les pages s'ouvraient en général au hasard. Alors, du bout des doigts, il se glissait dans l'ouverture, atteignant ce qu'il cherchait. Ce n'est qu'à cet instant que pouvait débuter le plaisir ou, du moins, sa recherche.

Le papier doux ou même parfois rêche lui apportait une sensation qu'il ne retrouvait pas dans les ustensiles modernes. Il plaignait les jeunes qui ne connaissaient rien de cette étrange sensualité qu'il y a à cultiver dans la manipulation d'un livre.

Même si, officiellement, il n'avait pas quarante ans, il se souvenait d'un temps où l'électronique n'existait pas, où la simple possession de papier, dans certains endroits, pouvait signifier la mort. Les livres qu'il possédait dataient de ces temps anciens, qu'ils fussent de simples livres de poche, dont l'équivalent

n'était plus qu'électronique, ou bien des éditions de luxe avec couverture cuir. Bien entendu, pour pouvoir les étudier avec ses élèves, il avait dû acquérir les ouvrages courants en formats électroniques. Mais il rechignait toujours à les utiliser.

Bien des années auparavant, Stéphane Laireur avait vu des nazis brûler des piles de livres, d'immenses tas de livres. Aujourd'hui, il suffirait d'effacer des fichiers. C'est moins spectaculaire. Cela mobiliserait moins les foules manipulées.

La technologie avait permis la guerre. Les nouveautés scientifiques avaient permis sa conclusion dramatique. Depuis, Stéphane Laireur préférait éviter tous les sujets technologiques ou scientifiques. Trop de mauvais souvenirs étaient attachés à l'atome comme aux savants.

En rentrant chez lui, après avoir déposé sa voiture dans le parking de son immeuble, le professeur jeta un œil dans un miroir situé dans l'entrée. Il était fatigué et cela expliquait peut-être la réapparition d'une ridule auprès de son sourcil gauche. Il se concentra sur sa peau. Il eut conscience de chaque pli, de chaque faiblesse des couches du derme. La ridule disparut presque aussitôt.

L'enseignant resta immobile quelques minutes. Il s'examina de la tête aux pieds, juste en fermant les yeux et en prenant conscience de son corps. Il ne mit que quelques secondes à trouver l'origine de son inquiétude.

Apotheosis

Dans son poumon droit, quelques cellules s'étaient mises à proliférer de manière anarchique. Elles s'écartaient de leur programmation génétique. Un cancer. Le système immunitaire n'avait pas réagi, comme d'habitude.

Heureusement, la tumeur était encore des plus limitées. Les cellules saines étaient nombreuses autour. Détruire cette petite portion de poumon ne poserait pas de problème. La chaleur se propagea un peu au delà de la tumeur, détruisant un peu plus de tissus que nécessaire. Stéphane Laireur grimaça en ressentant la petite brûlure.

Il fallait aussi qu'il stimule quelques cartilages s'il ne voulait pas connaître de nouveau les affres de l'arthrose. Mais, ça, ça pouvait attendre. Il était préférable d'être couché pour modifier son corps sur l'appareil locomoteur. Cela pouvait être douloureux. Malgré son entraînement, en plusieurs siècles de pratique, il ne parvenait pas encore à parfaitement maîtriser les influx nerveux. La douleur restait son ennemie.

Et c'était une ennemie insidieuse et perverse. Elle poussait à la paresse, au déclin, au glissement vers un corps retrouvant petit à petit sa déchéance naturelle. La douleur poussait vers la mort qui aurait dû être la sienne depuis si longtemps s'il n'avait été qu'humain.

Mais il était dieu. Et un dieu se doit d'être immortel. Même sur Terre.

Avant de manger, il décida de regarder en détail le dossier pédagogique d'Elijah Grubler.

Il avait, envers les appareils électroniques, des sentiments partagés. Il s'en méfiait, tout d'abord. Il en avait connu l'émergence. Il avait dû apprendre à s'en servir, à passer d'une génération technologique à l'autre. Il les haïssait parfois. Les progrès technologiques s'accompagnaient d'une traçabilité accrue des individus et changer d'identité pour ne pas révéler sa divinité devenait chaque fois plus problématique. Tout fichage lui donnait la nausée. Et il craignait trop ce qui pourrait arriver si son secret était percé. Enfin, malgré tout, il succombait à leurs charmes.

Ainsi, parcourir Emenu était devenu, pour lui, un plaisir. Il pouvait y consulter tout ce qu'il désirait ou y rencontrer de nombreuses personnes dans le monde avec plus de réalisme, de proximité avec le monde physique, qu'à l'époque du web et de l'antique Internet.

Et pouvoir transporter toutes sortes de documents ou d'œuvres dans une simple montre était tout de même pratique. D'autant que cette « montre » (il avait toujours des réticences à appeler ainsi autre chose qu'un bel objet mécanique se contentant de donner l'heure) lui permettait de se connecter à son serveur domestique et, ainsi, à tout Emenu.

Stéphane Laireur s'assit à son bureau, placé contre un mur blanc, et posa sa main gauche sur le meuble. Il manipula sa montre de sa main droite,

projetant un clavier sur la surface du bureau et les informations à consulter sur le mur. Les détecteurs de mouvement repéraient la circulation des doigts du professeur sur le clavier virtuel ou sur l'écran, malgré la dextérité de l'utilisateur.

En quelques minutes, il avait vérifié qu'aucune information ne laissait présager la divinité de l'étudiant. Peut-être était-elle récente. Ou peut-être avait-il toujours été discret. S'il n'avait pas été dieu lui-même, se serait-il aperçu du petit tour de passe-passe au moment de l'examen ? Probablement pas.

Malgré tout, la réaction face aux trois voyous sentait l'amateurisme de très bas étage. S'il n'était pas intervenu, l'étudiant serait sans doute mort à l'heure qu'il était. Quel gâchis probable. Pour Stéphane Laireur, il semblait clair qu'Elijah Grubler découvrait sa divinité. Il n'était qu'un très jeune dieu. Et cette divinité le mettait mal à l'aise. Il n'avait pas encore appris à en jouir.

Ceci dit, le monde de (comment l'appelait-il déjà ?) Trom semblait intéressant. Primitif, certes, mais intéressant.

Stéphane Laireur eut alors envie de revoir Naheul.

Apotheosis

Chapitre 22

La montagne verdoyante était brisée de mille vallées luxuriantes où coulaient des rivières glacées. Celles-ci étaient alimentées par la fonte des neiges. Et, en ce début de printemps comme tous les autres, il restait encore beaucoup de neige et de glace. Seules les vallées larges et profondes commençaient à se sortir de la gangue blanche.

Les arbres, des sortes de fougères géantes, couvraient déjà les endroits dégagés. Ailleurs, leur vie se limitait dans le sol. Lorsque la neige tombait, chaque année, leurs feuilles mourraient et il fallait se contenter des réserves accumulées dans de profondes racines.

Des humanoïdes aux longs cheveux blonds et aux grands yeux totalement bleus vaquaient à leurs occupations dans un petit village construit autour d'une petite rivière. Les maisons mêlaient la pierre et le bois. Eux aussi étaient sortis d'hibernation récemment. Ils étaient encore faibles, même si de jeunes enfants étaient déjà nés cette année, ayant été conçus à l'automne, comme il convient.

Les légumes de printemps s'étaient développés durant l'hiver, sous terre. C'étaient des racines. Il fallait éviter de tout manger afin que les réserves se reconstituent pour l'année suivante. Et il était encore trop tôt pour manger des arbres. Quant aux animaux, la plupart étaient toujours en hibernation.

A p o t h e o s i s

Le grand sommeil de l'hiver restait pour tous une trêve sacrée : nul ne pouvait être dérangé durant cette pause annuelle. Et, pour se protéger, toutes les espèces s'enfouissaient. Les humanoïdes possédaient, à cette fin, des caves sous leurs maisons.

Naheul était un monde fortement cyclique. Sa conceptrice l'avait voulu ainsi. Il y a bien longtemps.

Stéphane Laireur observait la petite tribu. Il lui arrivait de venir chercher ici le calme absolu qui régnait en hiver. Mais, en général, il préférait le printemps ou l'été.

Le forgeron venait d'allumer sa forge pour la première fois de l'année. Il y eut des cris de joie. Il donna à boire une sorte d'alcool fort à tous ceux qui se trouvaient à proximité de son échoppe. Tout, dans ce monde, était prétexte à partager des réjouissances. Mais le niveau technologique ne s'élevait guère.

Le minerai que l'on trouvait à proximité fut versé dans la cheminée. Il commença à fondre rapidement. Mais il faudrait une bonne heure avant qu'une lame de métal liquide ne coule dans son moule.

Le dieu se détourna, anticipant l'ennui. Il alla voir son temple. Le prêtre venait de dégager la neige sur son toit. Il n'y avait pour l'heure qu'un peu d'encens qui brûlait. La grande cérémonie ouvrant l'année n'aurait lieu que dans quelques jours.

Apotheosis

Depuis qu'on priait Stéphane Laireur sur ce monde, l'entrain religieux n'avait jamais été suffisant pour lui fournir une magie puissante. Le monde de Naheul, quelque part, conservait la mémoire de ses temps anciens. Le dieu actuel de Naheul peinait à aimer ce monde. Et, en retour, les humanoïdes peinaient à le prier.

Mais le printemps était arrivé pour tous. Stéphane Laireur se réjouit de ressentir ce qui allait constituer une petite distraction. Les humanoïdes avaient entendu le grognement. Les enfants étaient rentrés dans les maisons, avec les femmes. Les hommes, au contraire, en avaient jailli avec leurs épées et leurs fourches.

L'animal dévorait un tas de racines constitué derrière une maison. Il ressemblait à une sorte de varan auquel un créateur dément aurait rajouté des ailes écailleuses et de puissantes dents pointues. Mais il entendit les paysans approcher.

Il se détourna de son repas pour faire face à la troupe qui s'avançait. Il déploya ses grandes ailes et ouvrit la bouche. Puis il cracha dans l'air un mélange d'hydrocarbures et de sels de sodium. Spontanément, le mélange prit feu, tenant les agresseurs à distance.

L'animal était jeune et inexpérimenté. Il ne prit pas garde aux toits. Un solide guerrier, passé par là, lui bondit sur le dos en lui enfonçant un dard métallique

entre les ailes. Un cri terrible jaillit de la gorge enflammée. L'animal s'effondra. Il était mort.

Stéphane Laireur fut déçu que la lutte fut si brève. Un dragon plus imposant ou plus expérimenté aurait fourni un bien meilleur spectacle. Soupirant, laissant les humanoïdes se réjouir de cette viande succulente qui leur arrivait par surprise, le dieu revint sur Terre pour y dormir.

Chapitre 23

Elijah buvait rarement du Champagne et à peine plus souvent de l'alcool. La tête lui tournait alors même qu'il était dans son lit, pendant que toute la maison dormait. Il avait bien fallu fêter sa réussite, un sans faute. Et, décemment, il ne pouvait gâcher la soirée avec ses histoires bizarres.

Comment annoncer à ses parents qu'il serait une sorte de dieu parce que, depuis son enfance, sans rien leur dire, il avait créé un monde cohérent ? Comment leur dire qu'il semblait doué de pouvoirs magiques sur Terre parce que des créatures ressemblant à des chauves-souris le priaient ? Sous l'effet du Champagne, il envisageait alors l'hypothèse la plus absurde. Sa mère pouvait lui annoncer tout de go : « eh bien, mon chéri, je suis heureuse que tu t'en aperçoives enfin. Tout le monde est dieu chez nous. S'en rendre compte, c'est juste comme un dépucelage. On n'en parle pas plus que de sexe en famille. »

Non, c'était absurde. Les voyous qui l'avaient agressé n'étaient pas des dieux. Ses amis n'étaient pas des dieux. Adriana n'était pas une déesse, enfin, pas dans ce sens là en tous cas.

Il avait besoin de savoir. Avait-il rêvé ? Etait-il devenu fou ? S'était-il simplement évanoui et avait-il été ramené en voiture par son professeur l'ayant trouvé dans la rue ?

Il se leva discrètement. Il posa ses pieds nus sur le tapis et marcha le plus silencieusement possible jusqu'à la fenêtre. S'il était dieu, que pouvait-il faire qui soit invraisemblable mais laisse une trace indélébile et certaine ? Et il ne fallait pas, non plus, qu'il se fasse repérer. Être dieu... Visiblement, si c'était le cas, il fallait le cacher.

Il fit voyager sa conscience aux environs. Il descendit dans la cour puis dans la rue. Il y avait des poubelles sorties tout le long du trottoir. Le service de ramassage passait en effet de bonne heure le lendemain matin.

Les ordures à moitié en décomposition puaient. Elijah n'avait pas le nez dessus, bien sûr, mais sa conscience ressentait les gaz pestilentiels. A moins que ce ne soit son imagination. La poubelle puait dans son esprit parce qu'une poubelle pue toujours.

Elijah fut soudain pris de haine envers ces ordures qui le défiaient, lui, un dieu, niant qu'il sache à quel point elles sentaient mauvais. Il ressentit le papier gras s'agiter. Les molécules s'entrechoquèrent de plus en plus. La température s'éleva en son cœur. Puis le papier gras s'alluma. La flamme se propagea à d'autres emballages, des étiquettes de boites de métal. Ce métal maudit voulait résister à un dieu mais Elijah ne voulait pas de résistance. Les atomes entrèrent en résonance. Le métal fondit. L'eau contenue dans les épluchures s'évapora. Le feu se propagea dans toute la poubelle

sans qu'Elijah eut quoique ce soit à faire. La pression des gaz chauds fut suffisante pour faire sauter le couvercle. L'air frais ranima les flammes.

Apotheosis

Chapitre 24

Une sirène de police réveilla Elijah. Il ouvrit un œil. Il était allongé sur le ventre, le visage enfoui dans son oreiller, le lit en désordre. Appuyer sur l'interrupteur. La lampe de chevet s'alluma. L'étudiant jeta un regard sur la pendulette. Il était à peine cinq heures du matin. Il grogna.

A moitié endormi, il se leva et alla voir par la fenêtre. Dans la chambre d'à côté, ses parents étaient eux aussi en train de se lever. Par la fenêtre, on voyait une voiture de police arrêtée devant la maison. Son gyrophare continuait d'illuminer la nuit. Mais la sirène s'était tue.

Plus loin, dans la rue, on voyait d'autres gyrophares, d'une autre couleur, signalant que le véhicule de ramassage des ordures s'éloignait doucement.

Elijah sortit sur le palier. Sa mère, inquiète, regardait l'escalier par lequel avait disparu son père.

« Tu es réveillé, Elijah ? »

L'étudiant grogna affirmativement. Les mères ont toujours des questions stupides. Évidemment qu'il était réveillé puisqu'il était debout devant elle sans jamais avoir été atteint de somnambulisme.

« Ton père est allé voir ce qui se passe. »

Elijah retourna à la fenêtre de sa chambre et écarta les rideaux. Il vit son père discuter par dessus la

barrière avec un policier qui portait quelque chose. Sa curiosité poussa sa conscience jusqu'à côté d'eux. Le policier portait un extincteur.

« Ne vous inquiétez pas. Juste un feu de poubelle. Des voyous qui passaient par là, sans doute. »

Un autre policier était agenouillé, regardant les dégâts. La poubelle avait fondu.

« Ca a bien brûlé, dis donc. Le métal des conserves a même fondu. »

Le policier agenouillé ramassa les cendres et les pièces fondues et les plaça dans une sorte de grand sac noir. Lequel expliquait quelque chose à son père ? Celui debout.

« On emmène les restes pour le laboratoire. Juste histoire de vérifier qu'il n'y avait pas d'engin explosif. Mais c'est probablement juste un papier allumé qui a été jeté dedans. Je ne sais même pas si les gars du labo font vraiment des analyses quand on leur ramène des poubelles. Mais les ordres... »

« Faut-il que je passe au commissariat pour porter plainte ? »

Ca, c'était son père. Le policier debout répondit. Maintenant Elijah distinguait bien les voix.

« Non, pas la peine. Je vais faire le procès-verbal immédiatement. Allez juste chercher votre carte d'identification pour signer électroniquement. J'ai fait pareil avec les gars du camion poubelle qui ont découvert les faits. »

« Entendu. J'arrive. J'en profite pour rassurer ma femme. »

Son père revenait en courant vers la maison. Elijah revint sur le palier. Son père remontait les marches quatre à quatre.

« Alors ? » demanda sa mère.

« Ce n'est rien. C'est juste des voyous qui ont fait brûler la poubelle. Je vais signer le procès-verbal et la plainte tout de suite. Et après je me recouche. »

« Il n'y a plus de risque ? »

« Non, non, un policier a éteint les dernières flammèches. »

« Je retourne dormir alors » soupira Elijah.

Il retourna dans sa chambre et se rallongea. Mais il ne pouvait pas dormir. Pas tout de suite. Pas maintenant. Et si le feu avait été vraiment allumé par des voyous ? Elijah ferait un autre test, à la lumière du jour. Si possible devant quelqu'un de confiance. Quelque chose de moins minable qu'un feu de poubelle.

Etre dieu, cela devait servir à autre chose que foutre le feu à des poubelles, tout de même.

Apotheosis

Chapitre 25

Adriana et Elijah disposaient encore de quelques jours de tranquillité avant de démarrer leurs stages. La jeune femme était une témoin rêvée pour le dieu naissant. Mais il ne fallait pas trop lui en dire. Juste la rendre témoin de quelque chose de bizarre ? Pourquoi pas ?

Elijah remonta dans sa chambre après avoir pris son petit déjeuner. Il s'était levé tard. Ses parents étaient partis travailler. Il mit ses lunettes et enfonça les écouteurs dans ses oreilles. Aussitôt, il se retrouva dans son nœud Emenu.

Le détecteur de présence d'Adriana était au vert. Elle était connectée. Sans quitter sa salle privée, il lui envoya une demande de connexion directe à partir de son mur virtuel communiquant. En retour, il eut aussitôt le visage agacé de l'avatar de son amie.

« Imbécile. Si tu sortais de ton bunker privé dont tu me refuses l'accès, de temps en temps... »

« Tu es chez moi ? »

« Dans ton salon, oui. »

L'avatar d'Elijah rejoignit le salon. Il y trouva en effet Adriana.

« J'étais venu te dire que ça serait bien si on allait se balader, tous les deux... »

« Précisément, je voulais te le proposer ! Que dirais-tu de faire le tour du petit lac, dans le bois à côté de chez moi ? Je peux y être dans une heure. »

« Une heure ? Mais ça va être l'heure de manger ! On prend des sandwiches ? »

« Entendu. J'en ai des tout prêts dans le congélateur. »

« A dans une heure, au parking du lac, alors. »

« A tout de suite. »

L'avatar de la jeune femme disparut. Elijah se déconnecta également.

Une heure, cela lui laissait le temps de jeter un œil à l'endroit où les trois voyous l'avaient agressé. Et c'était sur le chemin. Si les cadavres avaient été enterrés là, il y aurait des traces.

Il courut dans la cuisine se saisir de sandwiches congelés pour les mettre à cuire. Ils resteraient suffisamment au chaud dans le compartiment adapté de son sac à dos. Il prit aussi une petite bouteille d'eau minérale et un tube de compote de pommes et ananas pour le dessert. Puis il prit sa douche et s'habilla.

En enfilant les lanières de son sac à dos, il ressentit comme une certaine peur. Il savait qu'en franchissant le seuil de sa maison, il allait au devant de son destin. Il allait savoir.

Elijah marchait rapidement. Il entra dans le bois au bout de quelques minutes et suivit la route vers

l'université, le chemin qu'il avait emprunté durant toutes ses études. Il le connaissait par cœur mais, pourtant, aujourd'hui, il lui semblait effrayant.

Enfin, il arriva à l'arrêt de bus. Il regarda le trottoir et ne vit rien de particulier. Puis il s'engagea sur la terre. Il y avait bien une zone de boue séchée où l'herbe semblait avoir oublié de pousser. Quelques mètres carrés, tout au plus. Une forme irrégulière où trois corps auraient pu à l'aise s'allonger en désordre. Mais rien ne semblait présager d'un quelconque phénomène paranormal ou d'un incendie.

L'étudiant s'enfonça dans le bois. Encore une fois, il manquait de l'herbe sur une zone d'environ deux mètres de diamètre, cette fois assez régulière. C'était cette régularité qui pouvait être suspecte : les endroits privés d'herbe étaient fréquents dans le sous-bois. La terre était bien tassée. Rien ne laissait envisager qu'on avait creusé ici.

Pourtant, Elijah ressentait quelque chose. La magie avait été à l'œuvre ici même. Il laissa sa conscience s'enfoncer dans le sol. Il n'eut pas à aller très loin. Deux mètres à peine sous terre, il y avait trois corps empilés en désordre. Trois corps brûlés en profondeur. Des lombrics s'y introduisaient et appréciaient la viande cuite, et même franchement trop cuite. Des arthropodes commençaient aussi à découper des pans de chair ou à y pondre des œufs, bénissant ce cadeau du destin.

Elijah eut un haut-le-cœur. Il ressentait même les « sentiments » des lombrics et des arthropodes ! Cette folie n'était de toute évidence que le fruit de son imagination.

Trébuchant durant quelques mètres sur la moindre irrégularité du terrain, l'étudiant s'éloigna, sujet à une nausée dont il n'était pas coutumier. Il mit quelques instants à reprendre totalement ses esprits, marchant au plus vite à travers le sous-bois.

Puis il s'engagea sur un sentier qu'il connaissait bien. Il put ainsi rejoindre le lac au plus court.

En arrivant sur le parking, il vit qu'Adriana venait d'arriver. Elle était en train de ranger son casque dans le coffre de son scooter électrique et en avait déjà extrait son sac à dos qu'elle avait enfilé. Elijah vint l'embrasser. Elle le sera dans ses bras et il en fit de même. Main dans la main, ils s'engagèrent sur l'allée goudronnée qui faisait le tour de ce petit lac.

Cette petite promenade romantique était l'une de leurs préférées. Ils l'avaient faite mille fois.

Pourtant, cette fois, quelque chose intrigua Adriana. Elle stoppa, entraînant l'arrêt de son compagnon. Elle lui montra le lac. A une dizaine de mètres d'eux, l'eau bouillait. Il y avait un fort dégagement de vapeur. Et c'était un phénomène très localisé, pas plus de deux mètres de diamètre. Soudain, il y eut comme un changement brutal dans le

phénomène. La vapeur cessa de se diffuser et redescendit en neige sur une zone désormais gelée.

« Est-ce que tu vois ce que je vois ? » s'enquit Adriana.

« L'eau qui bouillait ? »

« Et qui est maintenant gelée. »

Les rayons du soleil d'été firent fondre rapidement ce qui se révéla n'être qu'un tout petit disque de glace. En quelques minutes, plus aucune trace ne restait du curieux phénomène.

Elijah arborait un sourire inquiet.

Apotheosis

Chapitre 26

Elijah dut se rendre à l'évidence : il était bien un dieu. Mais Adriana s'était plainte de sa prestation quand ils avaient couché ensemble chez elle, après la promenade. Elle l'avait accusé de ne pas penser à ce qu'il faisait voire, peut-être, de penser à une autre. Il fit ce qu'il pouvait pour la rassurer, accroissant l'intensité de ses caresses, mais, de fait, il pensait à sa divinité davantage qu'au plaisir de sa compagne ou même au sien.

Rentré chez lui, il mit ses lunettes et ses écouteurs et se précipita dans Emenu. Il déclencha son moteur de recherche avec des concepts comme « homme-dieu » ou « homme divin ». Il eut droit à quelques légendes hindoues parmi les premières réponses : cela provenait du serveur documentaire de l'université. Puis le nœud de l'un de ses amis fit remonter de la documentation sataniste. Etrange. Il ne pensait pas que ce petit intello s'intéressait à ça. Etre un homme se prenant pour un dieu (psychanalyse), être un homme de dieu (engagez-vous rengagez-vous dans la prêtrise), etc. Mais rien qui ne ressemblait de près ou de loin à ce qu'il vivait.

Le moteur de recherche tourna des heures mais ne trouva rien de pertinent. Il ne restait donc que Stéphane Laireur comme source d'information.

L'étudiant se connecta à l'annuaire de l'université et chercha le nœud du professeur. Il en trouva l'adresse sans difficulté. Il prit alors un téléporteur pour se rendre jusque chez lui. L'avatar se matérialisa à l'extérieur d'un cube placé sur une voie secondaire d'Emenu. Apparemment, il n'y avait qu'une seule porte d'accès.

Le cube était pratiquement un nœud de base, à peine paramétré. C'était étrange. La plupart des professeurs sont aussi consultants ou bien écrivent des livres et doivent donc se promouvoir d'une manière ou d'une autre. Ils soignent par conséquent leurs nœuds. Pas Stéphane Laireur.

Il y avait une porte des plus simples, un artefact issu des briques de base d'Emenu. A côté, on trouvait une boîte aux lettres, posée là en deux secondes quand le professeur avait créé son nœud. Il n'y avait pas de témoin de présence.

A tout hasard, l'avatar d'Elijah se présenta à la porte et frappa. La porte s'illumina en rouge, délivrant un message de service non personnalisé. Franchir la porte était prohibé. Tenter de contacter directement le propriétaire du nœud (non-nommé) était prohibé. A quoi servait la boîte aux lettres, alors ? Il s'en approcha, cherchant à déposer un message. Là encore, il y eut une alerte système non-personnalisée. La boîte était inopérante.

« On fait plus accueillant » songea Elijah.

Il retourna dans son propre nœud et utilisa un annuaire des domiciles postaux dont l'accès était payant. L'adresse de l'enseignant apparut. L'avatar saisit le renseignement et le plaça dans sa montre. Par ce geste, la montre physique d'Elijah allait stocker l'information avec une réplication sur son serveur domestique.

Apotheosis

Chapitre 27

Trom connaissait une période chaude. L'été approchait. Elijah était inquiet. Il ressentait une perturbation dans son monde mais ne parvenait pas à en déceler la source.

S'asseyant au sommet de son mont, il admira son œuvre. Oui, il était dieu. Du moins ici. Il voyait, partout sur la planète, des Flédeurs l'adorer, lui faire sacrifice de baies succulentes. Il se nourrissait de cette adoration plus que des baies.

Mais, pas très loin du Mont Elijah, il y avait comme une zone d'ombre. Le jeune dieu se rendit enfin compte que ce qui l'inquiétait provenait de là : une clairière. Mais pourquoi s'inquiéter ? N'était-il pas dieu ? N'était-il pas tout puissant ?

Il concentra sa conscience sur l'endroit. Mais il voyait trouble. Les plantes semblaient avoir changé. Certaines étaient vertes comme sur Terre au lieu du bleu habituel. Il y avait même des roses rouges. Comment cela était-il possible ? Etait-ce une zone de recouvrement avec la Terre ?

Enfin, il comprit.

Une famille apportait un jeune Flédeur qui s'était brisé les deux jambes en tombant d'un arbre. Une branche acérée lui traversait l'abdomen. Il allait mourir.

Apotheosis

Il fallait qu'il meure. Ainsi est la règle sur ce monde. La vie comme la mort en font partie.

Mais la famille déposa l'enfant sur un autel étrange, qui n'était pas comme dans les temples dressés en l'honneur d'Elijah. Ici, pas de construction imitant le Mont Elijah. Pas plus d'officiant ordonnant de longs cortèges de Flédeurs venant offrir des baies.

Non, l'autel était composé de rondins de bois juste empilés. Et, entre les rondins, des Flédeurs avaient coincé des roses rouges.

Adriana posa sa main sur le jeune Flédeur. Souriante, elle s'amusa à faire disparaître le pieu crevant l'abdomen du jeune Flédeur. Elle ressouda les jambes brisées en riant. Etre une déesse l'amusait beaucoup.

Elle s'applaudit elle-même quand elle fut acclamée par la famille et bénie par le jeune qui marchait et bondissait comme si jamais il n'avait été accidenté. Adriana devenait une déesse de Trom mais sans en respecter les règles.

Elijah hurla et s'enfuit sur son mont. Les Flédeurs présents prirent peur. Adriana fut secouée puis disparut.

Partout aux alentours du Mont Elijah, les Flédeurs regardaient le sommet avec inquiétude. Un hurlement abominable se faisait entendre. Une nuée ardente semblait exploser et percer les nuages d'algues passant au dessus, ouvrant une voie de feu vers les profondeurs célestes. Puis tout se calma soudain.

A p o t h e o s i s

Elijah se redressa dans son lit. Il avait crié. Ce qu'il craignait s'était produit. Sa mère entra dans sa chambre.

« Tu as crié, Elijah ? Que se passe-t-il ? »

« Un cauchemar, maman, un cauchemar. »

Apotheosis

Chapitre 28

Stéphane Laireur habitait un appartement dans un immeuble du centre ville. On pouvait s'y rendre sans changement en utilisant le bus. Elijah attendit le lendemain matin de sa découverte. Mais il devait vraiment, maintenant, parler à son professeur.

L'étudiant regarda l'appartement. Les volets étaient ouverts. Il laissa dériver sa conscience. Il ressentit son professeur, assis à sa table de travail, en train de lire des mémoires rédigés par des étudiants de première année. Il souriait parfois devant des imbécillités inédites. Un immense rire faillit renverser sa chaise lorsque le professeur parvint à un mémoire attestant que l'absence de sang dans le corps des robots avait empêché Isaac Asimov de traiter le thème du vampire.

Elijah pouvait lire les mémoires en même temps que le professeur et se surprit à rire avec lui. Mais il était dans la rue. Il étouffa son hilarité dans sa main posée sur sa bouche.

Soudain, Stéphane Laireur interrompit son travail. Il parla à la cantonade : « eh bien, Elijah, monte ici si tu es venu me voir. Inutile de balader ainsi ta perception pour m'espionner en douce. »

Elijah se retira de l'appartement et rougit. Puis il approcha de la porte de l'immeuble. Il n'eut pas à

appuyer sur le bouton de la sonnette. La porte s'ouvrit d'elle-même.

En arrivant au bon étage, il constata que son professeur l'attendait sur le palier.

« Entre », lui dit-il.

« Bonjour, Monsieur. »

« Bonjour. Mais ne m'appelle plus Monsieur quand nous ne sommes que tous les deux. Après tout, nous sommes des dieux, toi et moi. »

Stéphane Laireur referma la porte quand Elijah fut rentré avec lui puis il l'emmena au salon, le faisant asseoir dans un divan.

« Que veux-tu boire ? J'ai du soda, du café... »

« Je veux bien un café, merci. »

« Tu as des soucis ? »

« Un certain nombre, je l'avoue. Tout d'abord, ce qui s'est passé dans les bois, avec vous. »

« Tes scrupules sont à ton honneur, Elijah. Tuer n'est pas une bonne chose. Mais, en l'occurrence, nous n'avions pas le choix. Ils en savaient trop pour continuer à vivre. »

« Pourquoi ne pas effacer leurs mémoires ? »

Stéphane Laireur sourit. Mais il ne répondit pas tout de suite. Il attendit que les deux tasses de café lévitent depuis la cuisine et viennent se poser sur la table basse. Alors que son élève tentait de faire croire que plus rien ne le surprenait, le professeur reprit son explication.

« Le café est froid : je l'ai fait il y a plus d'une heure. Mais tu sais comment le réchauffer à la bonne température, n'est-ce pas ? De la même manière, tu sais déjà -ou tu ne tarderas pas à savoir- faire léviter des choses ou des individus. A chaque fois, de quoi s'agit-il en fait ? Rien de plus que de la manipulation de quelques constantes physiques, de quelques phénomènes simples. Voilà ce dont nous sommes capables sur Terre. Rien de plus. Effacer une mémoire supposerait de savoir précisément comment le cerveau fonctionne, de repérer la zone concernée et de modifier la configuration des neurones. Mais, cela, je ne sais pas le faire. »

« Mais quand je peux projeter ma conscience, ce n'est pas... »

« Non, en effet, c'est autre chose. Plus tu seras puissant, plus tu pourras prendre conscience d'une zone étendue autour de toi. Cela demande aussi de l'entraînement. Il faut savoir, par exemple, distinguer les voix dans une conversation. »

« Ma question va peut-être vous paraître idiote mais pourquoi cacher cela ? Pourquoi ne pas révéler à chacun comment devenir un dieu ? »

« En réalité, très peu de gens sont capables d'être des dieux. Il faut savoir se fixer sur la création d'un monde et le rendre suffisamment cohérent, stable et durable pour qu'y émergent des consciences. Et il faut que ces consciences dotées de libre arbitre se mettent à t'honorer. C'est très complexe. Même créer un seul monde n'est pas à la portée de n'importe qui. A partir de

là, tu comprends qu'il faut être discret. Comment penses-tu que le bon peuple réagirait si on lui disait que certains individus sont capables de prendre conscience de l'univers autour d'eux -de lire les pensées traduiraient les mauvais journalistes- et même de le modifier par voie de magie ? Ce serait la traque. L'extermination. Non, Elijah, crois moi, il faut être discret. Et garder notre secret. Coûte que coûte. Même s'il faut tuer pour cela. »

Elijah hocha la tête. Il avait compris. Il n'approuvait pas ce monde horrible qu'on appelle la Terre, où tout est si cruel et si compliqué. Mais il avait compris.

Il porta sa tasse à ses lèvres. La température était parfaite. Elijah commençait à maîtriser l'art de manipuler la chaleur et le froid.

« Il y a aussi autre chose, Monsieur... »

« Plus de Monsieur entre nous. Appelle moi Stéphane quand nous ne sommes pas devant d'autres personnes. »

« Excusez-moi. Mais vous avez dit, sur Trom, quand vous me rameniez chez moi, que ce sont les prières qui me donnent de la puissance magique ? »

« En effet. Plus tu es prié avec ardeur, plus tu seras un dieu puissant. C'est pour cela qu'il est intéressant d'avoir un monde riche avec de nombreux adorateurs. Et, si tu peux, plusieurs mondes. »

« Plusieurs mondes ? Alors qu'il est si compliqué d'en fabriquer déjà un ? »

« Je veux dire plusieurs planètes dans ton monde. »

Stéphane Laireur toussa.

« Excuse-moi, j'ai avalé de travers. Mais je suis désolé : il faut que je termine de corriger les mémoires des étudiants de première année. Nous pourrons nous revoir... »

« Une dernière chose, si vous voulez bien. »

« Vas-y, je t'en prie. »

« Mon amie, Adriana, est entrée dans mon monde, comme vous. Elle y est entrée par accident, sans le vouloir, alors que nous venions de faire l'amour. Et, maintenant, elle perturbe Trom. Elle fait preuve d'une compassion qui dérègle le monde et qui lui attire le culte de certaines de mes créatures. »

Stéphane Laireur changea d'expression. Son sourire s'effaça.

« Tu es sûr de ce que tu dis ? »

« Absolument. Elle a sauvé un jeune Flédeur devant moi et elle a transformé une partie de leur planète pour la faire ressembler à la Terre. »

« C'est très grave. La consistance de ton monde va en pâtir. Une guerre de dieux peut détruire un monde. »

« Elle ne se rend pas compte de ce qu'elle fait. Il faut que j'aille lui parler. »

« Chasse la. Maintenant. »

Le professeur avait presque crié, faisant sursauter Elijah. L'étudiant hocha la tête. Encore une fois, il avait compris.

« Bien », conclut Stéphane Laireur en se levant.

Elijah le suivit jusque dans l'entrée, le salua en le remerciant et sortit. Il fallait qu'il rentre chez lui tenter de contacter Adriana.

Stéphane Laireur revint vers son bureau. Il s'assit mais ne réussit pas à reprendre son travail. Si Trom devait disparaître, ce sont des années de recherche qui allaient être brutalement anéanties. Non, maintenant qu'il avait trouvé Elijah et Trom, il devait faire en sorte de sauver ce monde, coûte que coûte. Naheul et Anaquine avaient survécu. Pas Shaad. Il ne fallait pas refaire deux fois la même erreur.

Mais, pour atteindre ses objectifs, Stéphane Laireur devait d'abord prendre des forces.

Chapitre 29

Il y avait, dans le monde d'Anaquine, une planète aux confins des planètes créées. Elle se nommait Dahibah. Bien que très aride, elle possédait une population nombreuse et variée. La race dominante autochtone, cependant, était marginalisée sur son propre monde. Elle vivait dans le désert, dans des villes troglodytes.

Les véritables villes s'étaient constituées autour des astroports. Dahibah était un lieu de crimes et de trafics. Et toute l'économie s'y était construite autour de la contrebande. Du réparateur de vaisseaux spatiaux au fabriquant d'aliments, tous vivaient en fait sur le crime, même si chacun, sur place, pouvait se prétendre honnête.

Comme dans tous les mondes d'Anaquine, chaque ville possédait son temple au dieu. Il convenait de bien prier. C'était essentiel pour que le dieu ferme les yeux sur les actes des uns ou des autres.

Les autochtones, des sortes de mantes religieuses ayant une paire de pattes préhensiles, possédaient eux aussi leurs temples, loin dans le désert. S'ils n'avaient rien à cacher au dieu, ils n'en priaient pas moins.

Stéphane Laireur faisait voguer sa conscience sur ce monde. Il savait qu'il obtiendrait ce qu'il voulait le

plus facilement ici. La Grande Faille n'avait-elle pas été conçue pratiquement à cette fin ?

Cette dépression coupait largement la surface en deux, repoussant lentement deux plaques continentales qui s'entrechoquaient de l'autre côté de la planète, créant une grande montagne. Comme le coulissement était tout sauf régulier, il existait un peu partout des collines, des fractures, de petites montagnes et de grandes vallées.

Les doigts du dieu pénétrèrent la grande faille et commencèrent à en écarter les lèvres. Partout, sur la planète, la terre tremblait. Des immeubles commencèrent à s'écrouler dans chaque ville. Même les cités creusées dans la roche des autochtones subissaient des dégâts.

Comme à chaque fois, en pareille posture, le réflexe de toute la population locale fut de se précipiter dans les temples. Les oraisons furent psalmodiées avec la plus grande ferveur.

Lorsque toute la planète se fut mise en prière, les doigts de Stéphane Laireur lâchèrent la Grande Faille. Aussitôt, la terre cessa de trembler.

Orbitant autour de la planète où il avait été guidé involontairement par son professeur, Elijah fut saisi d'horreur. Comment pouvait-on ainsi malmener ses propres créatures, juste pour se faire prier ? L'étudiant sentit son professeur quitter cet univers. Il revint sur le

trottoir de sa ville. Heureusement, il était assis sur un banc public. Sinon, sans doute serait-il tombé.

Lui qui voulait juste pouvoir rire de nouveau avec les mémoires des étudiants de première année s'était retrouvé au cœur d'un drame cosmique. Et son professeur était tellement occupé qu'il ne l'avait pas même remarqué.

Elijah développa de nouveau sa conscience. Il voulait savoir si Stéphane Laireur allait faire quelque chose qui expliquait sa soudaine cruauté.

L'enseignant était toujours en transe devant son bureau. Mais il n'était plus dans le monde d'Anaquine.

Sept dragons de belles tailles volaient en formation vers le petit village. Le monde de Naheul était habitué aux luttes contre les dragons. Mais sept d'un coup contre un seul petit village, c'était beaucoup. On aurait dit que ces créatures voulaient venger leur congénère tué quelques jours plus tôt, alors qu'il dévorait tout un stock de racines comestibles.

Les dragons avaient jailli de nulle part. On ne les connaissait pas. Ils étaient apparus, soudain, au milieu du ciel. Un troupeau migrateur, peut-être.

Un dragon ne pouvait pas cracher du feu en piqué : il se brûlerait lui-même. Mais, en pratiquant un vol en V, la meute pouvait capturer des paysans, qui dans sa gueule, qui dans ses serres.

Devant la menace, les femmes et les enfants s'étaient réfugiés dans le temple du village.

Accompagnés des prêtres, ils entonnèrent les mélopées sacrées.

Satisfait, Stéphane Laireur guida les lances et les flèches des hommes vers les points faibles des cuirasses des assaillants. Les paysans avaient eu raison de prier : il y aurait de la viande fraîche, abondante et succulente pour le dîner.

Du haut d'une montagne, Elijah n'en croyait pas son absence d'yeux. Il quitta Naheul plus vite encore que Stéphane Laireur. Ce dernier ne remarqua rien.

Chapitre 30

Pendant qu'il rentrait chez lui, Elijah retournait dans son esprit tout ce qu'il avait vu et entendu. Son professeur préféré lui apparaissait sous un jour nettement moins sympathique depuis qu'il l'avait vu torturer ses créatures pour s'en faire prier. L'urgence, de toutes les façons restait de déloger définitivement Adriana de Trom ou bien de la forcer à en respecter la cohérence.

Partager la dévotion des Flédeurs poserait-il vraiment problème ? Elijah se demandait toujours à quoi pouvaient bien servir ses pouvoirs, mis à part faire quelques tours amusants. D'un autre côté, si Adriana ne respectait pas les règles, Trom serait détruit en perdant sa cohérence.

Restait à convaincre Adriana. Passer par Emenu ? Lui parler de vive voix ? Cela risquait d'être inefficace : elle ne croyait pas à la réalité de Trom. Elle risquait de ne pas même vouloir écouter. Il fallait donc lui parler dans Trom.

Il rumina son discours durant le reste de la journée. Affûtant ses arguments, prévoyant des réponses aux objections, il se prépara à convaincre son amie de laisser Trom en paix. Il ne devait pas être si compliqué que cela d'être dieu, tout de même. Lui y était bien parvenu !

Elijah se réveilla tard le lendemain. Il se tourna et se retourna durant des heures dans son lit, repoussant le moment de se confronter à Adriana. Puis, enfin, il se leva. Il était l'heure de déjeuner.

Elijah prit une bière au passage dans le réfrigérateur pour se donner du courage et se prépara un rapide repas à base de plats surgelés. Puis il rejoignit sa chambre, s'allongea de nouveau sur son lit et décida de pénétrer dans Trom.

Il lui fallait tout d'abord assurer la cohérence et la solidité de son monde en renouant avec toutes ses parties. La visite depuis longtemps différée au fond des océans s'imposait.

Elijah nageait dans les eaux les plus obscures et les plus profondes avec la même aisance qu'il volait au travers de l'air ou de l'espace de Trom. Il était dieu et sa conscience n'était pas de ce monde.

Il commença par sentir la caresse des algues de surface. Cousines des nuages verts, celles-ci étaient cependant extrêmement toxiques pour tous les organismes de la surface de ce monde mais pas pour les créatures des profondeurs. La couleur émeraude des océans et des nuages d'algues contrastait avec le bleu turquoise des forêts couvrant les continents. Cette inversion des couleurs avec la Terre avait amusé Elijah. Il n'y avait aucune autre raison à cette étrange harmonie picturale.

La toxicité des algues de surface, par contre, était inscrite dans un plan écologique et eschatologique. Elijah avait toujours été attristé par l'exploitation humaine outrancière des océans terrestres. Il avait donc fait en sorte que cela soit impossible sur Trom.

Quittant la surface, Elijah s'enfonça dans le liquide obscur. Contrairement à la Terre où la lumière pénètre raisonnablement sur une certaine profondeur, la présence de la couverture d'algues rendait les eaux noires pratiquement dès la surface.

Il n'y avait aucune espèce ayant développé des organes créant de la lumière : celle-ci était simplement inconnue. Si jamais, par accident, une avalanche de photons venait à jaillir, nul ne s'en rendrait compte ici. Aucune créature n'avait été dotée de quoique ce soit pour en jouir ou s'en offusquer.

Elijah descendit donc dans l'obscurité en suivant les algues mourantes qui tombaient. Elles nourrissaient des poissons ou, du moins, des créatures marines qui en tenaient lieu. Elles avaient une forme qui pouvait, selon les cas, les faire ressembler tantôt à une raie, tantôt à une méduse.

Ici, la mort signifiait tomber. Les créatures cherchaient toutes à gagner la surface toxique, mue par un instinct étrange. Et, pour que les choses soient bien claires, les pratiques écologiques venaient renforcer ce tropisme. Plus on descendait dans les profondeurs, plus

les prédateurs devenaient redoutables, se nourrissant de la strate juste au dessus.

Enfin, les ultimes cadavres couvraient le fond de l'océan et s'y décomposaient. Une fois réduits en fine poussière, par la simple convection, la substance remontait alors compléter les nourritures des créatures proches de la surface.

Il arrivait cependant que les mouvements ascendants soient plus vifs. Trom demeurait une planète volcanique. De terrifiantes explosions sous-marines le rappelaient de temps à autre, créant parfois une petite île en surface comme, plus loin, des portions de continent pouvaient soudain s'enfoncer dans les océans, anéanties dans des déflagrations assourdissantes.

Des sortes de gros lézards de mer, dotés de pattes préhensiles et d'une gueule entourée de multiples tentacules, rampaient lentement au fond des océans. Leur forme rompait avec les codes esthétiques des strates écologiques plus proches de la surface. Ils étaient les monstres ultimes, pour tous ici comme sur Terre. Ils étaient le produit des cauchemars d'Elijah et leur présence n'était pas pour rien dans la faible attirance du jeune dieu pour les océans.

Entre elles, ces créatures, cependant, étaient parfaitement pacifiques. Elles se nourrissaient de tout ce que leur dieu faisait tomber des hauteurs. Et c'était bien suffisant. Elles rappelaient ainsi que la peur et la

répulsion étaient plus souvent liées à des appréciations esthétiques qu'à un véritable danger.

Avec le temps, Elijah les avaient admises dans son amour divin. Mais cet amour était un peu lointain. Quelque part, ces créatures en ressentaient de la souffrance.

Pourtant, Elijah les avaient dotées de conscience. Et celle-ci se tournait vers la surface inaccessible pour y chercher des réponses à leurs questions dans leur étrange langage ondulatoire. Ils disposaient de deux grandes oreilles ayant fusionnées de part et d'autre de leur gueule, formant ainsi une collerette. Ils avaient ainsi la possibilité d'écouter les ondulations produites par leurs congénères avec leurs tentacules voire, pour les plus grossiers, avec leurs pattes et le reste de leur corps.

Le langage subtil ne connaissait évidemment pas la couleur, l'idée même de lumière leur étant inconnue. Mais un nuancier comparable décrivait les ondulations et les autres mouvements de l'eau voire du sol, quand un volcan se réveillait ou que, simplement, quelque chose tombait sur le fond de l'océan.

S'il attachait rarement sa conscience dans les profondeurs des océans de Trom, Elijah, malgré tout, était ici autant chez lui que parmi les Flédeurs. C'était son monde.

Pourtant quelque chose l'inquiétait. Au début, le jeune dieu n'y avait pas prêté attention. Il était toujours

mal à l'aise au milieu des lézards géants capables d'avaler un Flédeur entier comme un humain goberait une cacahuète. Mais il comprit bientôt que quelque chose d'autre que de vagues souvenirs de ses cauchemars d'enfants venait le narguer dans ces profondeurs.

Une petite troupe de lézards convergeait vers une source de lave volcanique. Des officiants y jetaient des poissons apportés par les participants au fur et à mesure de leur arrivée.

Au dessus de la source, inspirant les ondulations d'un lézard en transe qui enseignait aux autres, Elijah reconnut Stéphane Laireur.

Le jeune dieu approcha alors sa conscience avec fureur du lieu de ce culte odieux et contre nature. Stéphane Laireur disparut brutalement. Elijah avait-il rêvé ?

Il ne devait pas prendre de risque. Il choisit cet endroit pour se révéler. Saisissant que le lézard prophète était entièrement dévoué à son professeur en écoutant ses ondulations, aussi transparentes qu'un langage humain pour le dieu, il fut saisi d'une colère divine.

Elijah choisit un autre lézard, un vieillard vénérable et énorme. Il le saisit dans une bulle de gaz volcanique. Ses ondulations de peur se firent soudain plus calmes alors que l'ensemble de la foule s'était tournée vers lui, se demandant comment le sauver de la mort atroce auquel le volcan semblait l'avoir voué.

A p o t h e o s i s

Devenues tranquilles, ses ondulations furent comprises par les autres.

« Maudits soyons-nous d'avoir sacrifié à un faux dieu. Wwuii nous a attiré ici car le faux dieu l'a séduit. Mais le dieu véritable s'est révélé à moi. Le dieu véritable est celui qui a créé Trom, sa surface et sa profondeur. »

« Que racontes-tu, dément ? » s'offusqua Wwuii.

De la nappe de lave jaillit alors une flèche de feu qui transperça l'officiant, le tuant net. Le corps s'effondra trop proche de la crevasse, une patte y tombant même. Une convection de l'eau, presque contre nature, attira la cadavre dans les flammes sous-marines.

En tombant, les tentacules de Wwuii formèrent des mots que tous ressentirent.

« Je suis Elijah votre dieu, créateur des profondeurs et de la surface. Et vous n'aurez pas d'autre dieu que moi. Je vous ai laissé me découvrir par vous-mêmes mais vous avez choisi l'erreur en adorant un faux dieu. Je me révèle à vous aujourd'hui pour réparer cette erreur. Toute adoration m'est due. »

L'effroi saisit les lézards. Certains reculèrent, sur le point de fuir. Mais le culte fut rapidement repris, cette fois au bénéfice seul d'Elijah.

Le jeune dieu s'éveilla sur Terre sans continuer son tour de Trom. Il se demanda ce que ce qu'il avait vu signifiait.

Apotheosis

Chapitre 31

Durant le dîner avec ses parents, Elijah fit tout pour ne rien laisser transparaître de ses émotions et de ses inquiétudes. Il hâta au maximum le moment où, enfin, il put retourner dans sa chambre sous le prétexte de se connecter à Emenu afin de contacter Adriana.

Il réussit à s'attirer des gloussements moqueurs de sa mère et des « ah, là, là, moi aussi j'ai été jeune » de son père. Mais il parvint à s'isoler assez rapidement. Il était cependant trop énervé pour se retrouver serein sur Trom.

Il avait choisi de concentrer sa conscience sur son mont afin de patrouiller sur son monde à partir de ce point sacré. Et l'endroit où Adriana avait conçu sa distorsion n'était pas très éloigné de là.

En s'insérant dans la substance de Trom, il ressentit une vive douleur. Des ondes d'horreur se propageaient sur toute la surface du monde. Les Flédeurs fuyaient la région. La conscience d'Elijah les entendait hurler de terreur.

A l'endroit où Adriana avait conçu son temple, il n'y avait plus que des flammes hautes comme sa montagne sacrée. Ces flammes prenaient le visage de Stéphane Laireur. Mais le regard du professeur était tourné vers l'intérieur du périmètre. A ses pieds hurlait Adriana qui tentait de préserver de toutes ses forces son

petit paradis. La taille de celui-ci se réduisait à vue d'oeil.

Deux faux dieux se battaient dans ce monde où le vrai dieu prenait conscience du carnage.

Elijah fit soudain face à son professeur en prenant la même taille que lui. Adriana, l'apercevant, cria son désarrois, voulant comprendre ce cauchemar, et l'appela à l'aide.

« Que faites-vous ici, sur Trom ? » tonna le vrai dieu.

« Je t'ai dit qu'il fallait éliminer la distorsion d'Adriana et Adriana elle-même. L'as-tu fait ? Non ? Eh bien, je m'en occupe. »

« Occupez-vous de vos mondes et laissez-moi Trom. Ici, on ne torture pas de créature pour les pousser à vous rendre un culte. J'aime mon monde et chaque être que j'ai créé ! »

« J'ai déjà perdu un monde en ne parvenant pas à en garder la cohérence. Son dieu en est mort, son monde aussi. Pour un deuxième monde, Anaquine, je n'ai pas commis les mêmes erreurs et j'en suis aujourd'hui le propriétaire. »

« Et qu'en est devenu le créateur ? »

« La créatrice est devenue une loque. Qu'importe. J'ai obtenu son monde. Mais comment connais-tu mes mondes et mes pratiques pour m'y faire adorer avec passion ? »

Elijah décida de cacher désormais tout ce qu'il pouvait à son enseignant. Sa réponse fut donc évasive.

« Vous y pensiez très fort l'autre jour. »

« C'est exact. »

« Et, par conséquent, vous vous apprêtez à prendre possession de Trom... »

« C'est vrai que tu es un garçon intelligent, Elijah... »

« Mais pourquoi avoir déjà éliminé deux dieux et capturé leurs mondes alors que vous disposiez déjà de votre propre monde ? »

« Je te l'ai expliqué : la puissance d'un dieu est liée aux cultes qui l'honorent. Plus il y a de mondes, plus il y a de cultes, plus il y a de puissance. »

« Mais pour quoi faire ? »

« Ce que tu ne feras jamais, Elijah. »

L'étudiant se sentit repoussé violemment. Sa conscience dut reculer. La zone soumise par Stéphane Laireur lui échappa totalement.

Soudain, il y eut un ultime cri d'Adriana. Une énorme masse enflammée l'écrasa totalement, détruisant son temple. La présence de la jeune déesse avait cessé. Stéphane Laireur souleva la tornade de feu dans les airs pour laisser la surface du sol se refroidir. Il n'y avait plus que des cendres. Elijah sentit la puissante magie noire de son professeur à l'œuvre. Il crut être transpercé de mille poignard tandis que la forêt se recomposait.

Surtout, la tornade criait d'une voix forte : « je suis votre nouveau dieu. Vous vous inclinerez devant

moi et m'adorerez. » Elle répétait son message sans cesse, enfonçant à chaque fois plus de poignards dans la conscience du dieu attaqué.

Elijah quitta son monde. La douleur cessa aussitôt.

Chapitre 32

Elijah se força à ne pas crier en se redressant dans son lit. Il mit sa main contre sa bouche pour que son halètement ne soit pas perçu de ses parents. Son cœur battait contre ses côtes comme un marteau sur une cloche emportée par une tempête.

Adriana. Il fallait qu'il parle à Adriana. Tout de suite.

Revêtant ses lunettes et enfonçant les écouteurs dans ses oreilles, le jeune dieu aux abois se retrouva dans Emenu. Il ne prit pas la peine d'utiliser l'interface aisée du télétransporteur. Il saisit l'adresse électronique d'Adriana directement dans la zone de contrôle de localisation.

Cette manière de se matérialiser dans le séjour du château médiéval d'Adriana était particulièrement grossière selon les règles de politesse d'Emenu. Mais tant pis. Le témoin de présence était rouge : Adriana n'était pas dans Emenu.

Elijah se dirigea vers le gong et le frappa. Il attendit une minute. Rien ne se passa. Il frappa de nouveau. Rien. Il recommença sans s'arrêter. La montre de la jeune femme devait jouer un véritable concert de demandes de contact. Elijah étant présent dans les contacts directs, sa fiche devait surgir sur l'écran de la montre. Ce n'était pas une demande anonyme qu'elle pouvait ignorer.

Soudain, le château disparut. Un bref instant, Elijah se retrouva dans une zone totalement blanche. Puis il fut expulsé et se matérialisa dans sa propre zone de référence, sur son propre nœud. Le nœud d'Adriana avait été éteint.

Une expulsion de ce type n'était plus arrivée à Elijah depuis des années. La dernière fois, c'était un magasin en ligne qui fermait quelques heures pour une mise à jour informatique. Il avait reçu plusieurs avertissements. Et puis le nœud avait été coupé.

Une panne informatique étant quasiment exclue, cela voulait dire que, devant l'insistance de la demande de contact, Adriana avait éteint sa montre, ce qui entraînait par défaut l'extinction du nœud.

Elijah déboula comme un fou dans le salon familial. Ses parents le regardèrent bouches bées. Jamais ils ne l'avait vu dans un tel état d'excitation, arrivant à peine à parler.

« Il est arrivé quelque chose à Adriana. Il faut que j'aille la voir. »

« Maintenant ? A cette heure ? » s'étonna sa mère.

« Oui. Mon scooter est toujours dans le garage ? »

Son père remarqua : « mais tu ne l'as plus utilisé depuis des mois ! Les batteries doivent être totalement vides. D'ailleurs il faudrait mieux l'entretenir : il te sera pratique pour te rendre à ton travail, dans une semaine. »

« Il faut que j'aille chez Adriana maintenant. »

« Maintenant ? » répétèrent, ahuris, ses parents en s'entre-regardant.

Elijah courut jusqu'au garage et retira le plaid qui protégeait son scooter. Il ne l'avait plus utilisé depuis des mois mais les batteries étaient encore suffisamment chargées. Le jeune dieu revêtit son casque.

« Tu es sûr d'aller assez bien pour conduire ? » s'inquiéta son père tout en ouvrant la porte du garage.

D'un signe de tête, Elijah voulut le rassurer. Puis il démarra en trombe et se dirigea vers la maison de la famille d'Adriana, près de la côte, sur la route qui menait à Saint-Alban. Il n'en aurait que pour quelques minutes.

Alors qu'il n'était plus très loin de sa destination, Elijah stoppa net et laissa passer l'ambulance dont la sirène déchirait la nuit. Profitant du chemin libéré par le véhicule d'urgence, le scooter d'Elijah se glissa dans son sillage pour aller plus vite.

Mais le jeune dieu fut surpris de voir l'ambulance s'arrêter devant chez Adriana.

Il gara son scooter, prenant à peine le temps de mettre en place l'antivol, et se glissa derrière l'équipe de secours, réglant sa propre course sur la leur.

Apotheosis

Chapitre 33

Dans le séjour familial, le père d'Adriana retenait dans ses bras puissants sa femme en pleurs, pratiquement en crise d'hystérie. A leurs côtés, sa jeune sœur se rongeait les ongles, les yeux rouges.

Laissant l'équipe de secours agir dans la chambre d'Adriana, Elijah salua la famille de son amie. Tous furent surpris de le voir.

« J'ai tenté de joindre Adriana et... »

« C'est moi qui ai coupé sa montre qui nous cassait les oreilles » expliqua sa sœur.

Son père reprit sur un ton de procès-verbal : « Elle s'était allongée pour se reposer. Cela lui arrivait souvent ces temps-ci. Nous aurions dû nous méfier. Même si elle niait avoir des ennuis de santé, tentant de nous rassurer avec ses sourires épanouis. Ce soir, elle a soudain poussé un grand cri. Nous sommes tous allés voir. Elle était allongée sur son lit, inerte, et avec un... avec un... »

« Avec un filet de bave qui lui coulait de la bouche. Et impossible de lui faire reprendre conscience. Son regard allait dans le vague, les pupilles dilatées. »

Bouleversé, Elijah tourna les yeux en silence vers la chambre qu'il connaissait bien. Il laissa dériver sa conscience. Il vit Adriana sur son lit, les médecins s'affairant autour d'elle, lui prenant son pouls, vérifiant sa respiration...

Le corps vivait. L'âme n'était plus.

« Il ne doit pas y avoir de trace, jamais » dit une voix dans la tête d'Elijah. Il sentit alors la magie à l'œuvre.

Les médecins avaient-ils senti quelque chose eux aussi ? Ils s'étaient arrêtés dans leur élan, brutalement.

Elijah comprit soudain : un filet de sang coulait par une oreille.

« Elle n'est pas transportable en l'état. Accident vasculaire cérébral majeur. Il va falloir trépaner et ponctionner ici avant de l'embarquer. Prévenez immédiatement le central : il nous faut un bloc opératoire dès notre arrivée. Comment est le cœur ? »

C'était un médecin qui dirigeait. Cette voix là était prononcée avec des cordes vocales. La voix intérieure, elle, était magique. C'était celle de Stéphane Laireur.

« Le cœur a lâché : il n'y a plus rien sur l'électrocardiogramme » répondit une infirmière.

« Putain de merde. Une fille si jeune et jusqu'ici en pleine forme d'après son dossier de santé. Ce n'est pas possible. »

Un réanimateur avait arraché les vêtements de la jeune femme sans ménagement. Il posait les plaques du défibrillateur sur sa douce poitrine. Il y eut une décharge. Les muscles se tétanisèrent, faisant bondir le corps dans le lit.

« Toujours rien », constata l'infirmière.

Elijah sentait le cœur de la jeune femme comprimé par une force puissante qui l'empêchait de battre. Et cette force était sans commune mesure avec la sienne. Il ne pouvait rien faire. Il choisit de fuir, en pleurs.

Apotheosis

Chapitre 34

« Adriana est morte. »

« Pardon ? »

Son père ne voulait pas croire Elijah quand il l'appela. Et celui-ci ne pouvait rien lui expliquer. Pas ici, pas maintenant.

« Tu rentres à la maison ? » demanda-t-il.

« Non. Pas tout de suite. Il faut que je m'occupe d'elle. Et que je me repose un peu ici. »

Il coupa la communication.

Il fallait qu'il affronte Stéphane Laireur. Il n'avait pas le choix. Ou alors il serait le prochain à avoir un petit accident vasculaire cérébral, le prochain dont le cœur serait comprimé par une force inconnue.

Le jeune homme remit son casque. Et il redémarra son scooter. Il n'avait pas le temps de prendre le bus ou autre chose. Il fallait aller vite. Rejoindre le quartier de la gare. Retrouver l'appartement de son professeur.

Apotheosis

Chapitre 35

La conscience d'Elijah s'introduisit dans la serrure de la porte. Elle donna l'impulsion nécessaire pour que le mécanisme électronique déclenche l'ouverture. Le corps d'Elijah pénétra aussitôt dans l'immeuble, se dirigeant pratiquement comme par instinct vers l'appartement de l'enseignant.

La rage rendait Elijah enfin conscient de sa divinité. La nécessité lui donnait l'occasion d'utiliser ses pouvoirs. En effet, être dieu, ce n'est pas incendier des poubelles. Être dieu, c'est ne pas accepter d'obstacle. Être dieu, c'est le pouvoir. Être dieu, c'est l'immortalité. Elijah allait se battre pour ne pas mourir à son tour.

Arrivé devant l'appartement du professeur, Elijah projeta sa conscience à travers la porte. Stéphane Laireur était allongé sur son lit.

Être dieu, c'est être omniscient, omnipotent, omniprésent.

Elijah se projeta dans Trom avec rage. Son monde n'avait pas changé en apparence mais toutes les créatures étaient troublées. La conscience d'Elijah était bloquée en maints endroits. Trom changeait d'allégeance.

« Tu viens prendre ta raclée, gamin ? »

La colonne de feu était toujours là et s'adressait à lui. Il fit face malgré le rire dément.

Omniprésent. Elijah se matérialisa dans le temple principal de Dahibah. Une explosion de fureur divine le mit entièrement à bas. Une immense colonne de feu et de fureur s'élevait dans les airs tandis que la terre tremblait.

« Un nouveau dieu vous est donné » tonnait la colonne.

Omniprésent. Dans un village du monde de Naheul, on se réjouissait d'avoir tué sept dragons tandis que l'on pleurait les morts. Mais les pleurs comme les cris d'allégresse cessèrent quand le temple de la ville explosa.

Une immense colonne de feu et de fureur s'élevait dans les airs tandis que la montagne était secouée par la fureur divine.

« Un nouveau dieu vous est donné » tonnait la colonne.

Sur Trom, Stéphane Laireur se rendit compte soudain que quelque chose l'agressait dans ses propres mondes.

« Comment as-tu osé ? »

Elijah lui fit face.

« Pourquoi avez-vous osé ? »

« Je vais t'anéantir comme j'ai anéanti ta petite copine. »

« Pourquoi ? »

« Pour l'immortalité, imbécile ! Tu découvres à peine tes pouvoirs. Tu n'iras pas plus loin. Tu ne rajeuniras pas ton corps comme je peux le faire. Je vais te... »

Elijah en savait assez. Il se retira de Trom, laissant la boule de feu frapper un coin désormais vide de forêt.

La fureur d'Elijah se concentra dans le corps de Stéphane Laireur. Un point chaud se développa dans le thorax de l'enseignant. La douleur rappela la conscience de celui-ci sur Terre.

La porte de son appartement s'ouvrit. Une bourrasque projeta Elijah à l'intérieur. Puis la porte claqua.

Stéphane Laireur était debout. Furieux.

« Puisque tu as encouru les foudres de dieu... »

Elijah ne disait rien. Une flammèche perça la chemise du professeur. Celui-ci poussa un cri et s'effondra à genoux. La force de l'enseignant se concentra sur son thorax, refroidissant aisément ce que la faible magie de son agresseur tentait d'échauffer.

« Puisque la force chimique est trop faible... » songea Elijah.

Sa conscience descendit d'un niveau. Il vit les molécules. La magie de son professeur tentait de les assembler pour une bataille. On était encore trop proche de sa conscience. Elijah passa aux atomes.

Apotheosis

Son professeur était vieux. Il l'avait avoué. Il se rajeunissait. Mais de combien ? Avait-il reçu un enseignement en physique nucléaire avant ses études de lettres ? Elijah prit le risque. Neutrons et protons s'accouplaient sous l'impulsion d'une des forces fondamentales. Trop près. Il fallait descendre encore. La force de cohésion des quarks fut soudain troublée. Des noyaux atomiques pourtant parfaitement stables se mirent à exploser.

L'énergie dégagée fut considérable. Un premier noyau, un deuxième, un troisième... Pas suffisamment pour qu'une réaction en chaîne nucléaire n'anéantisse les environs mais assez pour dégager de grandes quantités de chaleur localement. Les dérangements chimiques n'étaient plus rien. Stéphane Laireur, à l'éducation trop ancienne, ne comprenait pas d'où venait cette énergie terrifiante.

Il relâcha son attention des molécules pour essayer de comprendre ce qui se passait à un niveau nettement plus petit. Elijah le ressentit. Il voyait le corps de son professeur, à genoux, tandis qu'il était lui-même allongé sur la moquette, encore dans la position où la bourrasque l'avait posé.

Alors l'élève tua le maître. Toutes les molécules de la couche graisseuse de sa peau se mirent à s'agiter. Stéphane Laireur prit feu en hurlant.

La magie agitait le lieu. Mais la raison avait quitté le corps paniqué en train de brûler. Stéphane Laireur n'était plus capable d'ordonner une contre-

attaque. Il avait été surpris. Il agitait sa magie comme un noyé agite les mains. Des bourrasques parcouraient l'appartement comme si un typhon s'était déchaîné.

Le lobe pré-frontal fut réduit en cendres.

Le vent cessa aussitôt.

Elijah se leva. Il vint voir le cadavre noirci. Stéphane Laireur était mort.

Apotheosis

Chapitre 36

Elijah sortit rapidement de l'appartement, repoussant la porte d'entrée sans prendre la peine de la verrouiller. Il descendit dans l'atrium de l'immeuble et vit son visage dans un miroir.

Il avait une bosse au front. Elijah sourit. Il avait heurté le sol ou un mur, il ne savait plus, un peu brutalement lorsque la bourrasque l'avait emporté. Mais c'était du passé. Elijah avait retrouvé son calme. Il se concentra sur sa bosse et la fit disparaître.

Alerté par les cris, des voisins étaient entrés chez Stephen Lehrer. La porte s'était ouverte en la poussant. Ils découvrirent le corps calciné.

Le lendemain, les journaux annoncèrent dans les pages consacrées aux faits divers le cas étrange de combustion spontanée d'un professeur de l'université. L'adresse et le nom ne furent pas publiés. Mais Elijah savait de qui on parlait.

L'enterrement d'Adriana occupa suffisamment les esprits pour que seul le tragique et inexplicable décès de la jeune fille soit retenu de ce soir là.

Apotheosis

Chapitre 37

Trom avait retrouvé son calme. Les Flédeurs effrayés regagnaient leurs habitations habituelles. Il ne restait rien du temple à Adriana. Stéphane Laireur avait même recomposé la forêt. Elijah n'eut rien à faire. Les Flédeurs qui se risquèrent, plus tard, dans cette zone ne trouvèrent rien de particulier.

Des profondeurs des océans aux sommets des plus hautes montagnes, Trom était calme et Elijah l'admirait. Elijah l'aimait.

Elijah apprit à aimer le monde d'Anaquine. Il dut pour cela en découvrir les nombreuses planètes, au delà de la planète-capitale et de Dahibah. Il commença par remodeler les temples de chaque planète qu'il visitait, en suivant un jour tel vaisseau, un jour tel autre, ou simplement en errant dans les poussières de l'espace. Il révéla aux Illuminés leur nouveau dieu.

Bientôt, il se sentit appelé de plus en plus souvent sur telle ou telle planète. Spontanément, un temple avait été remodelé et on l'adorait lui. La fermeture de la Grande Faille de Dahibah avait sans doute été responsable de la propagation aussi rapide de sa nouvelle religion. L'amour d'un dieu, de toutes les façons, se ressent.

Qu'il était agréable d'être le dieu d'un monde si avancé techniquement où aller plus vite que la lumière ne posait aucune problème.

De la même façon, Elijah fit la connaissance de Naheul. C'était un monde aux antipodes d'Anaquine. On y trouvait tout ce qu'Elijah avait refusé d'inclure dans Trom.

« Ce monde plairait tant à mes parents » pensait-il souvent. Mais Elijah se refusa toujours à révéler sa divinité à quiconque, à commencer par ses parents.

Ici aussi, les temples et la religion furent modifiés pour plaire au nouveau dieu qui s'était révélé. Et tout cela était bien.

Malgré tout, Elijah gardait un attachement particulier à Trom. Ce monde était sa création personnelle. Et lorsqu'il voulait se reposer de ses émotions, c'est sur sa montagne sacrée qu'il venait. Il se trouve que, suite au décès d'Adriana, il eut besoin souvent de ce réconfort.

« Je te salue, Bat » dit le jeune dieu lorsqu'il vit arriver le Flédeur.

Encore une fois, celui-ci avait escaladé le mont sacré et apporté des baies. Il en déposa la moitié, qu'Elijah consomma comme un dieu tandis que son adorateur consommait l'autre moitié.

« Seigneur Créateur, je suis venu à Vous car nous avons eu peur, l'autre jour, tandis que des dieux semblaient se battre. »

« Bat, tu seras de nouveau mon messager. Tu diras à tes frères et à tes sœurs que de faux dieux ont voulu s'emparer de Trom. Mais je suis le seul dieu. Rappelle-toi, Bat, de ce que je t'ai dit : je suis le Créateur de Trom. Je suis l'Unique qui fit émerger ce monde du Néant. »

« Et ce combat... »

« Ce combat a vu s'affronter le vrai dieu et de faux dieux qu'il faudra toujours combattre. Que la voie que de faux dieux proposent soit plus agréable, cela arrive. Guérir, ne jamais souffrir, cela peut paraître bien. Mais, à l'échelle d'un monde, cela ne l'est pas.

Les Lois que j'ai faites sont bonnes pour tous et ainsi pour chacun. Tous vous devez accepter ces règles qui donnent le bonheur véritable. Même si, parfois, il faut que certains souffrent ou meurent. Que serait un monde où l'imprudence serait réparée par une simple prière ? Où manger et donc tuer serait impossible ?

Bat, je te confie ton peuple. Apporte lui la sagesse. Mais ne sois pas plus exigeant avec lui que ne l'est ton dieu. Pardonne leurs fautes comme je leur pardonne. Et aimez vous les uns les autres. »

« Seigneur Créateur, j'obéirai à Vos Commandements. »

Après les salutations, Bat se plaça sur le piton rocheux. Il jeta un dernier regard vers l'endroit le plus

sacré de la montagne la plus sacrée. Puis il sauta. Il écarta les membres pour déployer les membranes qui lui servaient d'ailes.

Elijah le suivit. Sa conscience s'attacha à la trace du Flédeur dans le ciel. La créature souffrit du froid dans la descente mais il avait déjà tant souffert dans la montée que cela lui sembla sans importance.

Le dieu admira la foi de sa créature. Il la suivit dans ses zigzags. Il survola ainsi la forêt bleue. Il soupira d'aise devant les innombrables vies qui s'y agitaient. Il sentit la douceur des feuilles qui amortissent un atterrissage.

Quand Bat fut revenu parmi les siens, il leur délivra le Message du Créateur. Tous y reconnurent une grande sagesse.

Un soir, alors qu'Elijah était revenu au village de Bat, Sa Présence devait être sensible. Il y avait une sorte d'ambiance consacrée dans le village.

Au sommet de l'arbre le plus haut, Bat regardait le ciel. Il n'y avait aucun nuage, ni de vapeur d'eau, ni d'algues. Et les étoiles brillaient.

Les Flédeurs, observant deux étoiles aux mouvements très différents, avaient rapidement atteint un certain degré scientifique en astronomie. Il n'est pas impossible qu'Elijah les aida un peu. Quoiqu'il en soit,

la véritable nature des étoiles et des planètes leur était connue.

Et Bat regardait le ciel immense constellé d'étoiles.

Et son dieu regardait avec lui.

« Tout de même, si notre monde était le seul possédant de la vie, accueillant une race capable d'aimer le Seigneur, que de place il y aurait de perdue. »

Elijah soupira pour lui-même : « il faudra donc que je m'attelle à créer d'autres planètes et d'autres races... »

Apotheosis

Livre deuxième
Les sabbats de la sorcière

Apotheosis

Chapitre 1

Le fleuve de lave serpentait dans la caverne en irradiant de sa lumière rouge sur toutes les parois de pierre. Il passait alors dans la caverne suivante par un petit tunnel creusé au fil des siècles par la masse en fusion. A moins que les cavernes ne soient juste le résultat du refroidissement de la lave qui se serait trop éloignée du flux central. Les théologiens de Shaad discutaient sans cesse de ce point. Et la Déesse ne répondait jamais très clairement.

Elle venait juste participer à leurs jeux, s'abreuver de leurs prières. Les Shaadins l'honoraient et l'adoraient. Ils ressentaient Sa présence mais seuls quelques uns prétendaient L'avoir déjà vue ou, plutôt entr'aperçue.

Le monde de Shaad était constitué de cavernes s'enchaînant les unes aux autres par des conduits plus ou moins étroits. Certains étaient des tuyaux pour la lave. D'autres avaient été creusés par les Shaadins pour qu'ils puissent circuler entre les cavernes.

La pierre ainsi retirée contenait parfois des métaux qui, chauffés convenablement dans la lave, permettaient de créer des outils. Ces outils servaient bien sûr en premier lieu à creuser plus efficacement la roche.

Au fil du temps, le domaine des Shaadins s'agrandissait. Ils creusaient et trouvaient toujours une

caverne au bout d'un certain temps. Beaucoup de ces cavernes étaient sombres et sans intérêt. Elles servaient alors parfois à stocker des âmes. C'est ainsi que la Déesse avait nommé les créatures qui jaillissaient en hurlant de la lave.

Les âmes avaient bien deux bras comme les Shaadins. Mais leurs jambes étaient autant dépourvues de poils que leurs bras. Et ces jambes se terminaient sous forme de pieds étranges ressemblant à des mains abominablement déformées et dont le pouce aurait été collé aux autres doigts. En fait, les âmes n'avaient pas de sabots. De la même façon, elles ne disposaient pas d'une longue queue poilue pourtant très utile pour fouetter l'air ou équilibrer un saut par dessus une coulée de lave.

Ces pauvres créatures jaillissaient en hurlant de la lave. Elles semblaient y brûler mais jamais totalement. Dès qu'une âme avait jailli à proximité d'un groupe de Shaadins, plusieurs de ceux-ci se précipitaient pour la capturer. Il convenait tout d'abord d'attendrir la viande de l'âme.

Pour cela, les Shaadins possédaient des outils dont la conception avait été inspirée par la Déesse. Ces outils pouvaient rompre les os des âmes, écraser une partie de leur corps ou bien, simplement, appliquer sur leur peau la chaleur prélevée sur un fleuve de lave.

Les âmes ne cessaient en fait pratiquement jamais de hurler, sauf lorsqu'elles dormaient, dans des cavernes où elles étaient stockées. Soit elles hurlaient

parce qu'elles venaient de jaillir de la lave, soit elles hurlaient parce que les Shaadins attendrissaient leur viande. Et même lorsque, enfin, les Shaadins découpaient les âmes en morceaux pour les manger, elles continuaient de hurler.

Leur bouche se taisait enfin quand leur tête avait été séparée du corps. Mais le souvenir de ces hurlements restait comme tabou. Les Shaadins ne mangeaient donc pas les têtes des âmes. Ces têtes étaient rejetées dans la lave.

D'où venaient les âmes ? Du fleuve de lave répondaient toujours les jeunes Shaadins. Et c'était là une vérité certaine. Mais, de toute évidence, ces âmes n'y étaient pas nées. Elles semblaient en fait souffrir de leur présence même sur le monde de Shaad. Tout, en ce monde, semblait les faire souffrir : la lave, les arêtes tranchantes des rochers, les traitements infligés par les Shaadins pour attendrir leur viande...

Ce qui perturbait beaucoup les théologiens concernait d'ailleurs la forme de la Déesse. Celle-ci, quand elle avait été aperçue, ne ressemblait pas à un Shaadin ou à une Shaadine. La Déesse ressemblait à une âme. Mais, au contraire des âmes, la Déesse ne hurlait jamais. Elle ne souffrait pas sur Shaad. Elle aimait Shaad.

Alors les théologiens avaient prié la Déesse. Et la Déesse avait répondu.

Les âmes provenaient du monde d'origine de la Déesse. Elles étaient de la même espèce. Mais ces âmes

s'étaient mal comportées sur ce monde. Shaad était de fait un lieu de punition pour elles.

Les Shaadins aimaient leurs cavernes, leurs fleuves de lave et leur Déesse. Que leur monde soit, pour d'autres, un lieu de punition leur déplaisait. Mais ces créatures immondes nommées âmes n'inspiraient aucune pitié. Aucune âme ne semblait même connaître la Déesse.

Peut-être, dans l'Autre Monde, la Déesse était-elle connue sous un autre nom. Ce Nom Caché fut l'objet de nombreuses spéculations théologiques.

Chapitre 2

La campagne était verdoyante en cette fin de printemps. Le pays semblait bien calme. Les vaches paissaient dans les prés. Des paysans les trayaient. Les jeunes oiseaux piaillaient dans les haies, réclamant l'attention de leurs parents. Tout semblait parfaitement normal. Il n'y avait pas même un bouc à l'horizon.

Le chevalier Stephen von Kirchburg chevauchait en tête. Il avait revêtu son armure et sa cotte de mailles avant d'entrer dans le comté. Droit et fier sur son destrier blanc, il scrutait l'horizon de tous côtés, à la recherche d'une trace quelconque de ce qui justifiait sa présence et celle de ses compagnons. Il portait l'épée au côté, prête à être brandie. D'autres armes étaient moins accessibles mais pourraient jaillir en quelques instants.

L'allure du chevalier était lente. Il était en effet suivi par la mule du Père Bernardo de Novare. Cette mule trottinait autant qu'elle pouvait sous le poids des bagages et de son passager.

Enfin, sur un petit cheval gris, l'écuyer Adso de Ley observait les faits et gestes du chevalier. Il tentait de copier l'attitude hautaine de celui-ci tout en veillant à conserver un minimum d'humilité liée à sa fonction. Il était là pour apprendre et servir. Le temps où il serait lui-même adoubé n'était pas encore venu. Il lui faudrait attendre pour cela encore quelques années.

La route que la petite troupe suivait parcourait les nombreux champs de la région. Elle s'enfonça dans un petit bois en tournant. Le chevalier redoubla de vigilance. Mais il fallut pour traverser le sombre endroit moins que le temps nécessaire à la récitation d'un Pater Noster.

La pâture où les trois hommes arrivèrent était en pente et la route y serpentait. En face, elle remontait, plus droite, jusqu'en haut d'une colline. Elle arrivait alors à la muraille de Heulbourg, percée à cet endroit d'une porte flanquée de deux tours.

Parler de muraille était tout de même un peu exagéré. Comme beaucoup de petites villes, Heulbourg était cerclée d'une palissade essentiellement composée de bois et de torchis. La pierre, plus coûteuse, était réservée aux fondations, à quelques piliers et aux premiers niveaux des petites tours. Le haut des tours de garde, tout comme l'étroit chemin de ronde, étaient faits de bois. Et les toits étaient couverts de chaume.

De combien d'hommes d'arme le comte disposait-il ? Sans doute bien peu. Dix. Quinze peut-être. En cas de besoin, les paysans pouvaient être armés. Les plus grands périls ordinaires de l'endroit devaient être des meutes de loups ou quelques troupes de brigands errants.

Mais la seule présence de la petite troupe supposait qu'un péril différent menaçait la contrée.

Apotheosis

La porte de la ville était ouverte. En voyant approcher une troupe composée d'un chevalier, d'un prêtre et d'un écuyer, nul n'avait jugé bon de fermer. Deux hommes se placèrent dans l'embrasure pour attendre les visiteurs et leur demander la raison de leur venue.

« Holà, messires. Qui va là ? »

« Je vous salue. Je suis Sire Stephen von Kirchburg et je suis accompagné du Père Bernardo de Novare et de mon écuyer Adso de Ley. Suite à la demande du Comte Eudes, nous avons été missionnés ici par Monseigneur le Duc et Monseigneur l'Evêque. »

Le chevalier montra aux gardes une lettre cachetée avec le sceau ducal. Le prêtre fit de même avec un document portant le sceau de l'évêque. Seul l'écuyer n'avait rien à montrer. Il appartenait au chevalier et le suivait comme bagage.

« Soyez bénis, messires, car nous vous attendions avec grande impatience » s'exclama l'un des gardes. Il se mit alors à courir dans la rue centrale dans la direction du donjon que l'on voyait plus loin.

L'autre garde se contenta de se mettre sur le côté, invitant d'un geste respectueux les trois hommes à suivre son comparse. Il ajouta simplement : « Messire le Comte vous attend, mon ami l'ayant prévenu de votre arrivée. »

De fait, trois palefreniers attendaient sur le parvis partagé entre l'église et le donjon. Ils s'occupèrent des

montures tandis que les cavaliers étaient accueillis sur le seuil de la résidence seigneuriale par le Comte Eudes en personne.

Le maître de céans les fit entrer dans la salle d'audience. Celle-ci n'avait rien de la grandeur de la salle d'audience ducale. Au palais du duc, la présente pièce aurait pu n'être qu'une chambre. Et le trône du comte ressemblait davantage à une grande chaise qu'à autre chose. Il y avait bien quelques sculptures mais guère détaillées et rien de métallique.

Le comte avait saisi les lettres de l'évêque et du duc, brisé les sceaux et regardé longuement les deux documents. Son attention scrupuleuse démontrait qu'il ne savait pas lire. Mais il ne pouvait évidemment l'admettre devant ses nobles visiteurs. Le sens des lettres était de toute façon connu.

Il s'adressa donc sans hésiter aux trois visiteurs.

« Mon Père, Messires, je vous remercie de votre présence et je remercie Messeigneurs l'évêque et le duc d'avoir donné suite à ma requête. Mais je présume que votre voyage vous a fatigué. Je vous propose donc d'aller vous reposer. J'espère que vous honorerez ma table de votre présence ce soir, y compris, si vous le permettez, le jeune écuyer. »

Le chevalier répondit pour l'ensemble des visiteurs. « Nous vous en remercions et honorerons votre aimable invitation. Et où se situeront nos quartiers

durant notre séjour, que j'espère, malgré votre bon accueil, le plus bref possible tant ma mie me manque ? »

Le comte Eudes sourit. Chacun semblait avoir souri à l'évocation de la mie du chevalier, allusion grivoise et malséante. Mais le comte se réjouissait en fait surtout de la brièveté du séjour de ses invités, chaque invité étant ruineux.

« Je tenais que votre logis soit confortable et j'ai demandé à l'aubergiste de vous réserver ses trois meilleures chambres. Elles communiquent et comportent chacune une cheminée. L'auberge se situe sur le parvis, en face de l'église. Vos montures, quant à elles, sont dans les écuries du château et seront pansées et nourries. »

Les trois visiteurs saluèrent le seigneur du lieu et se retirèrent. Nul ne fit allusion à l'absence de chambres d'invités dans le petit donjon.

Apotheosis

Chapitre 3

Le dîner était profondément ennuyeux pour les trois visiteurs mais ceux-ci, bien entendu, veillaient à ce que cela ne transparaisse pas dans leurs propos ou leurs attitudes. Le Comte Eudes n'était pratiquement jamais sorti de ses terres, sauf pour se rendre à la cour du Duc. Sa conversation était limitée.

Il appréciait les récits de guerre du chevalier Stephen comme d'entendre parler de la Curie et de la cour papale par le Père Bernardo de Novare. Adso de Ley s'était tu : c'était là son rôle.

Il se trouvait que le Père Bernardo de Novare avait été envoyé prêcher sur les terres du Duc alors que le chevalier Stephen y retournait après de longs mois d'expéditions. Quand la requête du Comte était arrivée, l'évêque et le duc s'étaient concertés et avaient décidé d'envoyer ces deux là s'occuper de cette fameuse sorcière. Et l'écuyer avait suivi son maître.

Les volailles rôtissaient dans la vaste cheminée de la salle d'audience qui était aussi la salle de banquet. Les deux domestiques apportaient au fur et à mesure les plats sur la table. Outre les trois visiteurs, le Comte Eudes et son épouse, ne prenaient place autour de la table que le vieux curé et deux officiers. Il restait peu de place.

Bien entendu, le comte avait tenu à excuser ses quatre fils et ses deux filles, chacun retenu pour quelques obligations. Eudes se réjouissait que l'une de ses filles ait été envisagée comme épouse du troisième fils du duc. Mais le chevalier Stephen garda pour lui son sourire intérieur. De telles épousailles n'étaient guère un honneur : le troisième fils, un certain Robert, était connu pour être un imbécile, un incapable et un débauché. Il désespérait son père qui ne savait pas quoi en faire. Le marier au plus vite et l'envoyer dans une petite garnison aux marches de la province avait été envisagé.

Enfin, le chevalier Stephen parvint à amener la discussion sur l'objet de leur mission.

« Messire comte, pouvez-vous nous parler de cette fameuse sorcière qui terroriserait vos gens ? »

« Eh bien, j'en sais peu de choses. A vrai dire, il n'y a guère de perturbations visibles mais les villageois sont effrayés. Et... Enfin... Mon Père, peut-être faudrait-il... »

Il fit signe au vieux curé, en train de mordre à pleines dents dans une cuisse de canard, pour qu'il prenne la parole. Le curé réussit à articuler un « mais bien sûr, messire comte » tout en reposant sur la table ce qui restait de sa cuisse de canard. Une fois qu'il eut avalé prestement ce qui encombrait sa bouche, il commença à décrire ce qui perturbait la contrée.

« Les récoltes sont assez bonnes et nulle maladie étrange ne nous frappe. La sorcière est discrète. Mais il existe mille maux courants, comme autant d'épreuves

que Notre Seigneur nous envoie. Et certains, dit-on, ont recours à cette sorcière et à ses potions pour se sortir à bon compte d'une épreuve châtiant leurs péchés. Des guérisseuses faisant commerce avec le démon, admettons-le, existent un peu partout dans le royaume et nous n'aurions pas dérangé Messires pour si peu. Mais il y a plus grave. Des hommes, plutôt jeunes et portant beau, considérés comme de bons partis, ont parfois disparu dans les bois alors qu'ils s'approchaient de chez la sorcière. D'autres sont revenus et m'ont entretenu de faits que seule une succube aurait pu commettre. »

« Voudriez-vous dire qu'ils ont été séduits et abusés pour que la sorcière s'empare de leur semence ? » l'interrompit Bernardo de Novare.

« C'est tout à fait cela, en effet. Et certains témoignèrent également avoir visité l'Enfer tandis qu'ils emplissaient le ventre de la succube avec leur semence. »

Le chevalier Stephen soupira. Plutôt qu'une sorcière, il voyait plutôt là une catin que des paysans regrettaient de visiter. Ils se donnaient bonne conscience en prétendant avoir été abusés. Rien que quelques coups de fouet sur les coupables ne pourraient régler.

Il demanda donc : « et mis à part ces cas de séduction, avez-vous constaté des maléfices plus... »

Stephen cherchait des mots qui n'humilieraient pas son hôte. Il n'en trouva pas avant que le vieux curé ne réponde.

« Une combustion spontanée et maléfique répondrait-il à ce que vous aimeriez trouver, messire ? »

« Une combustion spontanée ? »

« C'est le dernier en date des maléfices qui ont frappé notre paroisse. Et le plus spectaculaire en fait. Celui qui nous décida finalement à quérir votre aide. On nous avait rapporté des cas de paysans s'approchant trop près de chez la sorcière et qui avaient été chassés par des vents violents, par des arbres s'abattant devant eux ou par mille autres signes prouvant qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Mais l'un de ces paysans chassés de la sorte a voulu, par défi sans doute, se rapprocher de la maison. Il le fit donc discrètement tandis que ses amis qui l'accompagnaient s'enfuyaient en hurlant.

Il vit la sorcière sans qu'elle ne le remarque dans un premier temps. Il y avait une enfant qui s'amusait en courant autour de la maison. Le paysan s'empara de l'enfant et l'emporta avec lui en l'empêchant de crier. Il pensait sans doute que l'enfant avait été enlevé par la sorcière.

Mais la sorcière le vit alors et le poursuivit. Quand il arriva chez lui, dans une clairière pas très loin de chez la succube, il enferma l'enfant dans un réduit en attendant de nous l'amener. La sorcière ne sortit pas de la forêt. La maison brûla entièrement. »

« Eh bien quoi, une torche jeté sur un toit de chaume est-elle œuvre de magie ? »

« Il n'y eut pas de torche. Le réduit où était l'enfant explosa, permettant à celui-ci de rejoindre la

sorcière de son propre gré. Et la famille du paysan s'enfuit. Mais le paysan lui-même prit feu. Il se consuma devant son épouse et ses enfants. Il ne resta plus de lui qu'un cadavre calciné. Je l'ai vu de mes yeux avant de l'enterrer chrétiennement. Et la sorcière avertit la famille, en lui ordonnant de répéter l'avertissement à tout le village, qu'elle détruirait ainsi tous ceux qui cherchent à lui nuire. »

« Voilà qui est en effet plus intéressant que ces histoires de séduction » jugea le chevalier Stephen.

Bernardo de Novare le reprit : « je conçois que le chevalier soit plus intéressé par des manifestations violentes mais vous me permettrez, moi, de ne pas sous-estimer les cas de séduction. La séduction, surtout du fait d'une succube, est la première arme du Malin. N'oublions pas que, sous forme du Serpent, il séduisit Eve qui, à son tour, séduisit Adam. Et depuis cet instant, les femmes ont été les premières à succomber mais aussi les premières à relayer la maléfique séduction. Non, ne négligeons pas cette séduction. Pourrait-on rencontrer l'un des séduits ? »

Le comte sourit et s'exclama : « jusqu'à demain matin, vous pourrez en rencontrer un sans difficulté. Il s'agit d'un brigand que l'on a capturé aisément tant il était ébahi de sa mésaventure. Et il doit être pendu demain. »

« Messire Comte, je suis désolé de devoir intervenir dans votre droit de haute justice mais il nous

est nécessaire d'interroger ce témoin avant qu'il ne soit exécuté » insista Bernardo de Novare.

Le chevalier Stephen approuva la requête.

« Eh bien, à vrai dire, je ne vois pas de raison de différer de quelques heures l'exécution. Est-ce que cela sera suffisant ? »

« Je l'espère, Messire. »

Tuer un témoin avant qu'il ne soit convenablement interrogé ! Voilà qui heurta le chevalier Stephen autant que Bernardo de Novare. Le comte Eudes était bien un imbécile.

Le dîner dériva alors sur des banalités avant que, enfin, les trois visiteurs puissent aller dormir.

Chapitre 4

C'était jour de sabbat sur Shaad ! La Déesse était là, au milieu de ses créatures. Les sabots des Shaadins martelaient la roche en rythme, jouant la musique sacrée conçue pour honorer leur créatrice, une musique à base de percussions aux mille subtilités. Un sabot frappant à plat le sol ne fait pas le même son qu'une frappe de côté selon tel ou tel angle.

Les Shaadins dansaient le long des fleuves de lave. Ils en oubliaient même de capturer les âmes qui continuaient de jaillir de la roche en fusion. Mais celles-ci ne hurlaient qu'à peine moins : elles souffraient des brûlures de la lave et s'épouvantaient du spectacle s'offrant à leurs yeux.

Ce spectacle était pourtant magnifique. Les lieux de la fête étaient éclairés par les reflets rouges de la fusion minérale sur les parois obscures des cavernes. Et les danses des Shaadins se projetaient en ombres sur ces parois.

Au milieu des danses, il y avait la déesse. Elle tournait et retournait sur elle-même. Sans sabot, elle ne frappait pas le sol mais se contentait de l'effleurer. Ses pas aériens contrastaient avec la lourdeur des martellements produits par les Shaadins.

Enfin, certains Shaadins entrèrent en transe. Dès qu'ils se sentaient prêts, ils migraient vers le centre des farandoles, poussés par quelque force obscure. Les

Shaadines s'offraient alors aux mâles en hurlant leur dévotion à la Déesse. Mais leurs hurlements n'étaient pas ceux des âmes. Elles hurlaient aussi leur jouissance de s'offrir et d'être empalés par divers orifices, voire au travers de leur peau, par les mâles en rut. Comme à chaque sabbat, de nombreux autres Shaadins seraient engendrés.

La Déesse dansait de ses pas aériens mais regardait aussi les Shaadins la fêter en menant leurs réjouissances orgiaques. C'était peut-être elle qui faisait le plus peur aux âmes. La Déesse leur ressemblait trop.

Et sans doute sentaient-ils inconsciemment que la fin de la fête signifierait que toutes les âmes en peine seraient rapidement capturées. Alors commenceraient les véritables supplices et la vraie douleur.

Ce sabbat était particulièrement réussi. Les transes y furent nombreuses. Surtout, la Déesse était en compagnie de sa fille. Les Shaadins la connaissaient mais elle était presque absente. Elle était appelée la Fille Triste. Elle ne semblait pas aimer Shaad. Elle ne participait pas réellement aux sabbats. Elle ne dansait pas. Elle ne disait rien. Elle regardait sa mère tristement et attendait. Lorsque sa mère se retirait, la fille la suivait.

Les Shaadins n'avaient jamais vraiment eu d'explication sur cette fille. Et ils aimaient trop leur déesse pour risquer de la froisser en posant des questions indiscrètes. Une mythologie s'était construite et plusieurs traditions coexistaient.

Aussi soudainement que le sabbat avait débuté, il cessa. Les transes s'arrêtèrent. La déesse n'était plus là.

Les Shaadins furent alors affamés après tant de dépenses physiques. Heureusement, de nombreuses âmes étaient disponibles.

Cassandra ouvrit les yeux. Elle jouissait encore de son voyage au sabbat. Elle utilisa le linge posé près de sa couche pour essuyer ce qui restait sur son visage de la pommade de graisse de jeune bouc. Cette pommade contenait des décoctions de diverses plantes : de la belladone, de la salsepareille, de l'euphorbe... Elle retira ensuite d'entre ses cuisses la baguette de chêne enduite de la même pommade.

Son cœur reprenait un rythme normal. Epuisée par son sabbat, elle resta allongée sur sa couche. Elle rajusta la lourde couverture de laine pour couvrir son corps car Cassandra commençait à avoir froid.

Elle se souvint alors que sa fille Tamara était lovée contre elle. Toutes deux étaient nues. Mais alors que Cassandra souriait largement tandis que s'estompaient les jouissances du sabbat, Tamara regardait avec tristesse autant qu'amour sa mère. La fille restait silencieuse.

Cassandra essuya le peu de pommade posé sur le visage de la jeune fille. A son âge, une dizaine d'années, il fallait être prudent car un usage immodéré des pommades et des onguents pouvait être fatal aux

enfants. Comme elle n'était pas pubère, elle ne portait pas plus de bâton de chêne entre les cuisses.

Quand, enfin, Cassandra eut récupéré un peu d'énergie vitale, elle saisit le menton de sa fille entre deux doigts, avec affection, pour l'interroger.

« Alors, Tamara, as-tu aimé ce sabbat ? Je t'ai sentie à côté de moi et les Shaadins t'ont perçue également mais tu n'étais pas vraiment avec nous. »

« Non, je n'aime pas tes sabbats, Maman. Shaad est effrayant. »

Cassandra sourit.

« Shaad est semblable aux sabbats de ma mère et, avant elle, de ma grand-mère et ainsi de suite. Mais les Autres Mondes prennent bien des formes. Il te suffit de trouver celui qui te convient. »

« C'est déjà fait, Maman. »

« M'y emmèneras-tu un jour ? »

« Peut-être. »

Chapitre 5

La prison du comte ne comportait que deux cachots dans les soubassements du donjon. Il n'y avait pas vraiment de salle d'interrogatoire mais juste une pièce pour les gardes avec un chevalet pour y attacher le prisonnier et une cheminée où l'on pouvait faire chauffer des fers. Bernardo de Novare eut l'air triste en voyant le peu de moyens disponibles. Il soupira.

Accompagné du chevalier, il s'engagea dans le couloir menant aux deux cachots. Le plafond était bas, les portes suivaient un arc roman très classique. L'odeur était celle de toutes les prisons, faite d'humidité, de crasse, de pourriture et de peur.

Le gardien du lieu, qui était aussi bourreau, attendait les deux visiteurs devant la porte du seul cachot occupé. Il l'ouvrit à leur approche. L'odeur de prison y était plus forte encore et le soupirail clôturé par plusieurs barreaux, en haut du mur face à la porte, peinait à faire pénétrer de l'air frais dans la cellule.

A l'intérieur, un homme déjà âgé, plus de trente ans à coup sûr, était prostré sur un matelas bourré de paille humide. Il portait des chaînes lui entravant les deux poignets et les deux chevilles. De toute évidence, il attendait son supplice avec résignation.

L'homme redressa la tête lorsque le prêtre rentra dans son dernier logis et il se jeta à ses pieds.

« Mon Père, je vous supplie de recommander mon âme à dieu. Notre Seigneur doit savoir combien je me repends de mes pêchés. »

« Notre Seigneur connaît autant l'étendue des pêchés que celle du repentir. Et Il est juste et bon. Mais le repentir doit s'accompagner d'actes pour prouver sa sincérité. »

La voie de Bernardo de Novare était, douce, presque musicale. Elle respirait la compassion et la bonté.

« Mon Père, je ne peux pas rendre ce que j'ai volé car, pour mes pêchés, j'ai aussi beaucoup dépensé... »

« Ce n'est pas de cela dont je parle, mon fils. »

Bernardo de Novare montra alors au prisonnier Stephen von Kirchburg.

« Mon fils, mon compagnon et moi-même n'opérons pas pour le comte mais avons été missionnés par Monseigneur l'Evêque et Monseigneur le Duc. Nous voulons tout savoir sur cette sorcière qui vit dans les bois et que vous auriez, nous a-t-on dit, rencontrée. »

Le prisonnier s'inclina jusqu'à se frapper le front sur le sol, se redressant juste pour embrasser le bas de la robe de bure du prêtre.

« Mon Père, j'ai pêché, il est vrai, mais, cette fois là, ce n'était pas de ma volonté. J'ai été ensorcelé. »

« Nous vous écoutons, mon fils. Nous vous écoutons. »

« Je brigandais dans les bois, en provenance du Nord d'où nous avions dû fuir pour échapper aux milices, et nous venions, mes compagnons et moi, de détrousser un bourgeois en voyage quand nous nous enfonçâmes un peu trop dans cette forêt qui nous était étrangère. Nous surprîmes alors une femme qui était en train de ramasser du petit bois. »

Le prisonnier s'arrêta. Il hésitait à poursuivre.

« Mon fils, nous avons peu de temps, continuez. »

« Mon Père... Je... dieu me pardonne ! »

« Vous ne pourrez recevoir l'absolution que pour les pêchés que vous avouerez, mon fils. »

« Eh bien, après avoir détroussé un bourgeois, nous voulions trousser cette femme. »

« Chose courante chez les brigands. Nulle séduction maline ne semble ici à l'œuvre. Que s'est-il passé alors ? »

« Elle ne s'est pas enfuie. Elle n'a pas tenté de le faire. Nous avons même cru un instant, en voyant son petit sourire diabolique, qu'elle consentirait à nos jeux sans que nous ayons trop à la forcer. Mais elle nous regarda l'un après l'autre, lentement, tandis que nous approchions. Elle fit la moue en regardant chacun de mes compagnons et me sourit. Tous sauf moi se mirent alors à hurler comme si le Diable les emportait encore vif en Enfer. Et, de fait, ils se mirent à grésiller avant de se transformer en torches. Ils s'étaient déjà tus à cet instant là mais leurs cris m'avaient paralysé. Quand je

réalisais ce qui s'était passé, je tentais de m'enfuir. Mais un vent terrifiant me fit face, un vent si fort que je ne pouvais pas avancer. »

Le prisonnier était effondré, la face presque contre le sol.

« Continuez, mon fils. »

« Ma dague devint si chaude que je la lâchais en criant. Je me retournais vers la démone et elle était déjà à côté de moi. Elle me sourit, me caressa les cheveux et me dit que je ferai bien l'affaire. Les cordelettes retenant mes vêtements se mirent à brûler et le bas de mon corps fut bientôt nu. La sorcière m'attrapa par ma virilité. Elle força mon organe à se dresser. Je me retrouvais, sans savoir comment, allongé sur le dos. Puis elle troussa elle-même ses jupes et s'installa sur moi. Elle obtint ma semence et se releva sans jamais perdre ni son calme ni son sourire. Je fus alors soulevé dans les airs et, passant par dessus le faîte des arbres, je me retrouvais allongé sur la route. Or le bourgeois que nous avions détroussé avait quéri le gué qui, manque de chance, patrouillait pas très loin. Et c'est ainsi qu'ils me firent prisonnier. »

Le prisonnier se tût.

« Mon fils, avez-vous tout dit ? Est-ce bien l'entière et exacte vérité ? »

« Oui, mon Père, absolvez-moi, je vous en supplie. »

Le bourreau se pencha à l'intérieur du cachot et, s'adressant aux deux visiteurs, se fit suppliant à son tour.

« Mon Père, Messire, il est l'heure et Messire Comte attend. La corde est en place. »

Le prisonnier se mit à hurler et à pleurer. Il joignit les mains et supplia le prêtre, se trémoussant d'horreur.

« Mon Père, j'ai tout dit, absolvez-moi, je vous en supplie. »

« Pas encore, mon fils. Quand vous avez constaté que vos compagnons avaient brûlé sous l'effet du feu infernal invoqué par cette créature, qu'avez-vous ressenti ? Vous êtes-vous senti attiré par cette créature ? »

« Non, mon Père. Je n'avais aucune attirance. J'avais peur. Mais elle fit en sorte que je sois allongé au sol. Bien que je n'ai plus aucune intention de la trousser, elle réussit par ses maléfices à obtenir ma semence. »

« Avez-vous ressenti du plaisir ? »

« J'avais peur, mon Père. J'avais peur. »

« Je vous ai demandé si vous aviez ressenti du plaisir, pas si vous aviez eu peur. »

« Ses caresses maudites et contre-nature me firent ressentir une certaine félicité, en effet. »

« Il est bien possible qu'il s'agisse d'une sorcière. Pour l'heure, je crois que Messire Comte nous attend tous. Soyons ponctuels. »

Le prisonnier s'accrocha à la robe de bure.

« Absolvez-moi, mon Père, absolvez-moi ! »

« Je vais vous accompagner jusqu'à la potence où je prononcerai l'absolution, mon fils. »

Apotheosis

Laissant le malandrin pleurer à genoux, le prêtre et le chevalier sortirent du cachot sans un regard en arrière. Ils se dirigèrent vers le parvis et attendirent au pied de la potence. Celle-ci n'était pas même posée sur une estrade : il y avait juste un mât vertical, planté dans le sol du parvis, haut comme deux hommes et, au sommet, était fixée à angle droit une poutre horizontale moitié moins longue que le mât. Une poutrelle formait avec les deux autres pièces un triangle équilatéral afin d'assurer la solidité de l'ensemble. Au bout de la poutre horizontale avait été installée un anneau de métal dans lequel une longue corde avait été passée. Ses deux bouts traînaient au sol.

Le comte et ses fils attendaient au premier rang de la foule qui commençait à s'agglutiner, s'amusant par avance du spectacle qui allait être donné. Une bonne partie de la population du village devait être présente selon l'estimation du chevalier Stephen. Adso de Ley s'était mêlé à la populace et n'aurait, pour rien au monde, raté l'occasion d'assister à la pendaison d'un brigand.

Bientôt, le condamné fut traîné hors de la prison par le bourreau et un autre homme d'arme. Il ne résistait pas mais ses pieds entravés ne lui permettaient guère de marcher. Il leva la tête et regarda la potence avec un mélange d'horreur et de résignation.

On le posa, debout, juste en dessous de l'anneau métallique. Il ne bougea pas. Le bourreau prit l'un des

bouts de la corde et se reprit à trois fois avant de parvenir à faire un nœud convenable. Il passa alors la boucle de la corde autour du cou du condamné et serra juste comme il fallait.

Un garde vint poser une échelle contre le mât de la potence. Avec l'aide d'un autre garde, le bourreau obligea le condamné à reculer puis à monter barreau après barreau à l'échelle. L'exécuteur des hautes œuvres s'empara alors de l'extrémité libre de la corde et vint la nouer autour du mât de telle sorte que toute la corde fut bien tendue. Enfin, une corde plus fine fut nouée autour du ventre du condamné afin de retenir les bras près du tronc sans permettre aux mains de se saisir de la corde qui allait briser le cou.

Le prisonnier regarda le prêtre avec supplication.

Le Père Bernardo de Novare s'approcha alors de l'échelle et s'adressa à voix haute au condamné. Le curé de la paroisse était là mais s'inclina au passage de l'envoyé de l'évêque et le laissa faire.

« Le Seigneur est ton Juge. Qu'il constate l'étendue de tes pêchés et celle de ton repentir. »

Se signant à plusieurs reprises, il récita une prière en latin plus bas, à la seule attention du condamné. Celui-ci répondit tantôt « amen », tantôt « et cum spiritu tuo ». Quand il eut achevé sa tâche, le prêtre s'éloigna de plusieurs pas, revenant au premier rang de la foule, à côté du chevalier.

Le bourreau regarda le comte. Celui-ci opina du chef. Le condamné leva les yeux au ciel et s'exclama : « pardonne moi, ô mon dieu... »

Ses paroles furent brutalement interrompues par la nouvelle tension que la corde exerça soudain sur son cou. En effet, le bourreau avait retiré l'échelle et le corps du condamné oscillait sous la potence, une langue horrible cherchant l'air hors de la bouche. Ses pieds s'agitaient dans une sorte de danse ridicule qui amusait beaucoup le bas peuple. Nombreux étaient ceux qui applaudissaient devant le spectacle.

Ni le comte, ni ses fils, ni le chevalier, ni le prêtre n'applaudirent. Ils conservèrent une attitude digne et silencieuse, même si elle était plutôt réjouie.

Chapitre 6

Deux semaines s'étaient passées depuis que les brigands avaient voulu violer Cassandra. Un seul de ces hommes avait été choisi et accepté pour sa semence, les autres avaient été tués. La sorcière décida donc de savoir si le petit jeu auquel elle s'était livrée avait atteint son objectif.

Elle s'allongea sur sa couche et prit conscience d'elle-même. Elle s'examina le bas-ventre. Et elle constata tristement que sa matrice était toujours vide de toute implantation. Tamara n'aurait donc pas encore de petite sœur. Ni de petit frère. Il faudrait recommencer. Mais elle n'aimait guère forcer des hommes à remettre leur semence. Elle préférait qu'ils jouissent en elle de manière naturelle.

Mais elle devait se faire une raison : sa réputation sulfureuse éloignait les hommes dans tout le comté. Et puis, à son âge... Elle allait atteindre trente ans. Plusieurs dents lui manquaient. Elle n'avait plus le charme de ses quinze ou vingt ans. Raison de plus pour faire vite. Il fallait absolument trouver un homme et le garder jusqu'à ce qu'il la féconde.

« Ton corps est toujours vide, sans ma petite sœur, n'est-ce pas, Maman ? »

Cassandra sursauta. La clairvoyance de Tamara la surprenait toujours. Etait-elle déjà capable d'examiner

les choses au delà de la surface visible ? A son âge, cela aurait été un exploit.

« En effet, ma chérie, je ne porte pas encore ta petite sœur. »

Tamara s'éloigna tristement. Elle avait de l'ouvrage. Il fallait qu'elle s'occupe des poules, comme sa mère lui avait demandé. Elle n'était pas encore sortie vers la basse-cour quand elle se figea soudain. Elle dit juste : « une femme arrive ».

Projetant son esprit aux alentours, examinant les bosquets et les sous-bois, Cassandra ne trouva d'abord rien. Mais elle savait que sa fille n'aurait pas dit cela sans raison. Et elle n'avait pas dit « quelqu'un » mais « une femme ».

Enfin, Cassandra trouva la présence signalée par sa fille. C'était une femme, en effet. Elle était habillée bourgeoisement mais marchait seule. Elle portait une vaste cape munie d'un chaperon couvrant sa tête.

« Tamara ? »

« Oui, mère ? »

« Ne va pas t'occuper maintenant des poules. Cache toi dans le cagibi et ferme le rideau. La femme que tu as vue arrive. Je ne veux pas qu'elle te découvre. »

Sans un mot, Tamara obéit. Dehors, le soleil était en train de se coucher. La femme venait discrètement, de toute évidence. Cassandra se leva, arrangea sa robe, se saisit d'un peigne et démêla ses cheveux.

Prenant un tison enflammé dans la cheminée, elle alluma la lampe à huile. Elle reposa ensuite le tison sous le chaudron où chauffait une mixture. En fait, il ne s'agissait que d'une soupe additionnée d'herbes odorantes. Mais n'importe quel inquisiteur aurait pu jurer qu'il s'agissait là d'un brouet satanique.

Depuis qu'elle avait repéré la femme, Cassandra la suivait en esprit. L'intruse marchait en silence. Si cette femme n'avait pas été repérée de loin par Tamara, Cassandra aurait pu être surprise. Aucun bruit. Une démarche souple, féline. Des précautions de guerrier dans la manière de poser les pieds au sol.

Cassandra sourit. La femme s'était immobilisée. Elle était juste devant la porte de la modeste chaumière. Elle hésitait. Enfin, elle soupira et frappa.

« Entrée, madame, et fermez la porte derrière vous tant le fond de l'air est frais ce soir » lui cria Cassandra.

La femme poussa la porte, entra toujours silencieusement et referma comme il lui avait été demandé. Elle resta là, debout, la tête baissée couverte de son chaperon.

En face, Cassandra la toisait, les poings sur les hanches. Elle n'avait pas que ça à faire.

« Eh bien, madame, que puis-je faire pour vous ? »

La femme sursauta. Une voix fluette et apeurée répondit.

« Vous ne le savez pas ? »

La sorcière haussa les épaules.

« Je ne veux pas être désagréable en cherchant. »

« Mon fils est malade. Il a une fièvre maline et sa tête le fait souffrir. Le médecin ne parvient à rien. »

La femme décrivit autant qu'elle put les symptômes du mal. Elle répondit à toutes les questions de la sorcière. Celle-ci conclut l'interrogatoire par un « bien, je vois ce que c'est. »

Elle alla farfouiller sur des étagères, ouvrant des bocaux, retirant ici ou là quelques feuilles séchées ou des racines. Elle posa sa récolte dans un mouchoir blanc. Elle tendit alors la main à la visiteuse, la paume vers le haut. Celle-ci comprit. Elle retira une bourse d'un pli de ses vêtements. Elle l'ouvrit et prit du bout des doigts, une à une, des pièces qu'elle posa dans la main de la sorcière jusqu'à ce que celle-ci referme sa paume.

Cassandra posa l'argent et le mouchoir contenant les plantes sur son établi. Elle prit un mortier et un pilon. Puis elle se mit sans attendre à l'ouvrage, écrasant l'ensemble de sa récolte jusqu'à en faire, avec un peu d'eau, une pâte molle. Elle renversa le contenu du mortier dans le mouchoir et noua ce dernier.

Enfin, elle retourna voir la femme qui n'avait plus bougé depuis son entrée.

« Voilà. Il faudra mettre le dixième de cette préparation dans la soupe de votre fils à chaque repas. Vous prendrez garde de verser le remède une fois la soupe cuite et de bien mélanger. Si le malade ne guérit

pas, il me faudra le voir pour mieux le soigner. Vous résidez au village de Heulbourg, n'est-ce pas ? »

La femme opina.

« Je ne peux pas rentrer dans l'enceinte. Le comte me ferait des ennuis. Il vous faudra m'amener votre fils sur une litière. »

La femme s'inclina devant la sorcière. Puis, elle fit demi-tour et avança d'un pas vers la porte avant de s'arrêter.

« Auriez-vous besoin d'autre chose ? » s'enquit Cassandra.

La femme se retourna pour lui faire face.

« Oui. Mon mari commet le péché d'adultère avec notre voisine. »

Cassandra explosa de rire.

« Que voulez-vous ? Je n'ai pas de potion contre ça. Enfin, pas directement. »

« Que pouvez-vous me proposer ? »

« Je n'aime pas donner des poisons, que ce soit pour tuer les maris volages, les maîtresses voluptueuses ou les deux. J'ai peut-être quelque chose qui, malgré tout, pourrait vous aider. Il existe des substances qui endorment l'appétit des hommes pour les femmes. Et, si vous administrez cette substance à votre mari, il ne sera plus capable, et n'aura de toutes les façons plus envie, d'honorer quelque femme que ce soit, y compris vous. »

« Cela me convient. J'ai déjà six enfants. »

La sorcière tendit la main, paume vers le haut. Le femme recommença à y poser des pièces une à une. La

main se referma moins vite que la première fois. Mais la sorcière alla chercher une petite fiole qu'elle remit à la femme avec ses recommandations quant aux dosages.

Enfin, la femme partit en traversant les sous-bois. Cassandra la suivit en esprit, plus par amusement qu'autre chose. Mais, bientôt, quelque chose s'approcha. Avant que le brigand ne s'approche trop près, Cassandra visualisa son cœur. Elle sentit le battement. Elle le ralentit jusqu'à l'arrêter.

La bourgeoise n'entendit même pas un corps s'effondrer dans les sous-bois. Mais Cassandra tenait à ce que ses clientes soient contentes et rentrent chez elles saines et sauves.

Chapitre 7

Stephen von Kirchburg paradait dans la rue principale d'Heulbourg. Juché sur son destrier blanc harnaché comme pour la guerre, il avait revêtu sa cotte de mailles et son armure astiquée le matin même par son écuyer. Il portait son gorgerin et son heaume mais n'avait pas refermé la plaque faciale. Cela lui permettait de sourire aux jeunes femmes qui le regardaient passer. Les pères veillaient alors à réprimander toute réponse qui aurait pu être interprétée comme insuffisamment prude.

Sur les côtés du cheval avaient été accrochés, bien visiblement, une lance, une épée et une masse d'armes. Stephen von Kirchburg était parfaitement conscient que, contre une sorcière, la lance et même la masse d'armes seraient d'une totale inutilité. Ces armes n'étaient pas là pour la sorcière mais pour l'escorte de quatre gardes qui suivait et devait être rassurée. Oui, chacun de ces hommes devait savoir qu'il était sous le commandement d'un preux chevalier.

Les quatre marchaient au pas (ou tentaient de le faire), en carré de deux hommes de côté, une formation qu'ils ne tenaient que dans les grandes occasions. Mais chacun veillait ainsi à être à son avantage devant ses voisins, ses amis et ses rivaux.

Quelle affaire que cette arrestation d'une sorcière ! Après tout, une femme, même sorcière,

pouvait être maîtrisée par deux gardes au plus. A quoi bon quérir de l'aide auprès du duc et de l'évêque ? Eudes de Heulbourg était un imbécile et un pleutre. Le chevalier ne changeait aucunement dans son premier jugement.

Tout le décorum et le défilé dans la rue principale du village faisaient également partie de ce que, plusieurs siècles plus tard, on nommerait de la stratégie de communication. Les gens du comte, les bourgeois, devaient être rassurés. Ils devaient savoir que le duc respectait ses devoirs envers ses vassaux et ses gens.

Ils devaient également savoir que leur Sainte Mère l'Eglise veillait sur eux. Après les soldats venait donc le prêtre. La mule du Père Bernardo de Novare trottinait doucement et l'ecclésiastique veillait à bénir régulièrement les badauds de chaque côté de la rue.

Le seul qui tentait de se faire discret et modeste fermait le cortège. Il s'agissait de l'écuyer Adso de Ley, sur son petit cheval gris. Il savait que toute autre attitude lui attirerait les quolibets de la foule et les reproches du chevalier. Son temps de gloire viendrait. Mais plus tard.

Le défilé quitta enfin le village en franchissant la porte principale des remparts. Il se dirigea vers la forêt, dans la direction de la demeure de la sorcière. Il n'y avait plus de badauds sur les côtés du chemin. Seuls quelques paysans s'arrêtaient de travailler dans les champs pour regarder passer ce qui constituait pour eux un spectacle.

Apotheosis

Quelques petits bourgeois aidés de quelques paysans s'arrêtèrent de travailler un instant au passage de l'expédition. Mais le bourreau les réprimanda. Il dirigeait le petit groupe. Un haut mât avait déjà été planté bien profondément dans le sol, à une centaine de pieds des remparts. Il avait été fabriqué avec un vieux pin très résineux afin de résister le plus longtemps possible au feu. Le petit groupe accumulait autour du mât des couches de bûches de bois sec, de foin et de fagots. Il fallait que l'ensemble fut assez solide pour qu'on puisse y hisser la sorcière. Il fallait aussi qu'il soit assez large pour qu'ensuite on puisse le recouvrir de manière stable de fagots afin d'emprisonner la sorcière dans le bûcher, comme il convenait pour que son corps brûle en entier. L'âme serait alors expédiée plus sûrement en Enfer.

Le comte avait donné des ordres pour que la sorcière, dès qu'elle serait saisie, subisse son jugement et celui du prêtre missionné par l'évêque et ensuite son juste châtiment. Il voulait ne pas perdre de temps. Si on pouvait éviter que la sorcière fut même enfermée un seul instant dans les cachots sous sa demeure, c'était même mieux. L'idéal serait que la sorcière n'entre pas dans la ville puisqu'il était trop tard pour qu'elle n'entre pas dans le comté. A chaque fois qu'il évoquait la sorcière à haute voix, le comte Eudes se signait vivement. Bon chrétien, il craignait le Diable et ses créatures.

Quand la troupe pénétra dans le bois, le chemin se fit moins large. L'ordonnancement du défilé laissa

place à une marche désordonnée. Les soldats bavardaient entre eux. Le chevalier savait dans quelle direction aller et il était convenu que les soldats lui disent quand quitter le chemin principal.

Le soleil ne serait pas encore au zénith avant un certain temps. Le ciel était bleu. Pas un nuage ne pouvait être aperçu à l'horizon.

Cela convenait bien à Stephen von Kirchburg. L'expédition serait rapide. Sa tenue et son cheval ne seraient pas salis par la boue. La sorcière grillerait le soir même et, ensuite, avant de rentrer à la cour du duc, auréolé une fois de plus de gloire, il pourrait dormir à l'auberge en galante compagnie.

Chapitre 8

Cassandra sentit quelque chose d'étrange près d'elle. Elle se retourna vivement mais ne vit rien de particulier dans sa chaumière. Tout était à sa place. Sa couche était dissimulée par un rideau. Celle de sa fille de même. La table était propre et rangée. Plusieurs tabourets étaient rangés en dessous.

La sorcière leva le regard vers le toit mais la chaume était ordinaire. Un plancher séparait la pièce principale d'un grenier mais celui-ci ne couvrait que la moitié du rez-de-chaussée.

Malgré tout inquiète, Cassandra ferma les yeux et fit appel à sa conscience extra-sensorielle. Elle observa d'abord l'ensemble de la chaumière, même derrière les rideaux, dans les placards, dans le grenier. Elle ne remarqua rien. Pas même sa fille. Elle rouvrit alors les yeux brusquement. Mais où donc était Tamara ?

Cassandra regarda son brouet d'herbes qu'elle remuait doucement sur un feu doux. Elle le jugea prêt. Elle retira la petite marmite du feu et versa de l'eau de vie sur la préparation. Elle mélangea et laissa l'ensemble reposer. Il faudrait, après un temps d'infusion, filtrer et mettre la décoction dans une fiole.

Elle pouvait maintenant chercher sa fille. Un mystérieux instinct la poussait à ne pas l'appeler. Quelque chose se passait. Quelque chose d'important.

Cassandra sortit et se dirigea vers la basse-cour. Peut-être Tamara donnait-elle à manger aux poules. Jusqu'alors, elle n'avait pas fait attention mais les volailles semblaient très agitées. Elles caquetaient bien plus que d'habitude.

En passant le coin de la maison, Cassandra aperçut enfin sa fille. Elle était agenouillée tout près de l'enclos et semblait agitée de sanglots. Tamara ne montrait que son dos à sa mère, dissimulant l'objet de sa tristesse. La mère se précipita, sans même réfléchir, sans même craindre le moindre danger, sans user de magie pour se protéger. Sa fille pleurait.

« Eh bien, Tamara, que se passe-t-il ? »

La fille releva son visage déformé par les pleurs vers sa mère. Elle montra ce qu'il y avait devant elle. Une poule était morte, le cou pris dans une gueule rousse. Mais cette gueule semblait bien curieusement mutilée. Et le corps auquel elle était plus ou moins rattachée était pratiquement réduit à des cendres.

« Tamara, que s'est-il passé ? »

La fille baissa les yeux, comme si elle craignait une juste punition. Cassandra s'agenouilla à côté d'elle et lui logea la tête contre sa poitrine, la prenant dans les bras pour la réconforter.

Usant de sa voix la plus douce, elle répéta sa demande.

« Tamara, explique moi ce qui s'est passé et pourquoi tu pleures. »

Enfin, après plusieurs sanglots supplémentaires, l'enfant raconta à sa mère.

« J'étais sortie m'occuper des poules. Mais, quand je suis arrivée à l'enclos de la basse-cour, j'ai surpris ce renard emportant une de nos poules. Alors, j'ai été très en colère. Mon esprit s'est concentré sur le renard. J'ai vu ses tripes plus que sa fourrure. Et ma colère est montée. J'ai voulu que du feu punisse ce voleur. Et le renard a brûlé. Il est mort très vite. Mais la poule était déjà morte. J'ai pu voir son cou brisé. J'ai essayé de lui recoller les os mais ça n'a pas marché. Et elle est restée morte. Nous avons perdu une poule et j'ai tué ce renard pour rien. »

« Calme toi, Tamara. Calme toi. Ce n'est rien. Nous mangerons une poule à midi, voilà tout. Il faudra que je renforce l'enclos pour éviter de perdre toute notre basse-cour. »

« Maman, j'ai senti la colère monter en moi. J'ai vu comment j'ai tué ce renard. J'ai ressenti sa douleur. »

« Oui, tu es très douée. A ton âge, j'aurais bien été incapable d'un tel exploit. »

« Maman, n'est-ce pas mal de tuer ainsi des êtres vivants ? »

« Il faut bien se défendre. Le renard a tué la poule. Toi, tu as défendu la poule parce qu'elle t'appartenait. Tu lui devais protection comme le Comte doit protection à ses gens. Tu n'as pas réussi à la sauver mais tu as sans doute préservé le reste de notre élevage. Tu as bien agi. »

« Tu crois vraiment, Maman ? »

« Mais oui. »

Cassandra se releva en aidant sa fille à en faire de même. Elle ramassa la poule, la secouant juste un peu pour la dégager de la gueule du renard. La sorcière n'osa pas toucher ce qui restait du corps calciné. Tamara était décidément très puissante pour son âge. Cassandra commençait à se demander si elle devait la craindre ou en être fière.

Il lui faudrait se rendre à son sabbat. Tamara n'avait jamais partagé son sabbat. Beaucoup de jeunes sorcières procèdent de la sorte, conservant pour elles-mêmes leur jardin secret. Mais, devant la puissance inhabituelle et précoce de sa fille, Cassandra devait savoir. Qu'est-ce qui allait se passer quand le sabbat serait plus intense grâce aux herbes qui accroissent la perception des autres mondes ?

Chapitre 9

Adso était descendu en premier de son petit cheval gris. Il l'avait pris par la bride et avait prestement rejoint son seigneur. Il pris la bride du cheval de celui-ci également en mains et attacha les deux chevaux à un petit arbre. Il prit garde à pouvoir rapidement détacher l'un ou l'autre. Il était déjà arrivé que le chevalier demande à son écuyer de quérir telle ou telle personne ou chose. Adso devait donc pouvoir partir rapidement sans avoir à détacher le destrier du chevalier. Et puis, pour une chasse à la sorcière, pouvoir décamper sans demander son reste pouvait être utile.

Tandis que le Père Bernardo de Novare attachait sa propre monture à un autre arbre, Adso aidait Stephen von Kirchburg à descendre de cheval. L'arrestation d'une sorcière serait plus simple à pieds. Le chevalier n'avait pas revêtu la totalité de son armure et il prit d'ailleurs la précaution de s'alléger un peu, maintenant qu'il s'agissait d'opérer et non plus de parader.

Il retira ainsi ses canons de membres, son plastron et sa dossière, conservant la protection de son haubert, de ses spalières, de ses gantelets et solerets, ainsi que son gorgerin et son heaume. Un couteau lancé vivement par une femme aux abois pouvait en effet fort bien pénétrer une gorge. Il renonça malgré tout à sa plaque faciale, trop étouffante sous ce beau soleil. Pour

le chevalier, c'était clairement un risque qu'il pouvait payer de la perte d'un œil.

Il prit son épée dans sa main droite et sa masse d'armes dans sa gauche. Celle-ci serait appropriée pour défoncer la porte. Stephen von Kirchburg réfléchit en regardant ses armes. Il devait faire attention. Les bons bourgeois de Heulbourg attendaient le spectacle d'une sorcière grillant sur son bûcher. Il devait donc s'abstenir de lui broyer le crâne à la masse d'armes ou de lui trancher la tête.

« C'est par ici, Messire. »

Le soldat indiqua un petit chemin s'enfonçant entre les fourrés. La trace était légère. Bien peu de gens devaient l'emprunter. On prétendait cependant que certaines femmes venaient chercher la nuit quelques poisons pour assassiner leurs maris ou séduire des hommes plus jeunes et vigoureux que ceux-ci.

Un peu plus loin, on apercevait au travers des arbres une chaumière. Un feu brûlait à l'intérieur : de la fumée s'échappait de la cheminée. La fille de Satan devait préparer quelque potion abominable.

Stephen von Kirchburg désigna l'un des soldats du comte pour garder les montures avec Adso. Les deux jeunes hommes s'entre-regardèrent en souriant. Ne pas devoir affronter la sorcière était plutôt une bonne nouvelle.

Le chevalier soupira. Il avait hâte d'en finir. Cette mission le lassait déjà alors même qu'il allait enfin

passer à l'action. Arrêter une mégère. Etait-ce là un office digne d'un chevalier ? Il ne croyait guère aux ensorcellements, aux cas de combustions corporelles rapportés par le brigand et ainsi de suite.

Mais la principale difficulté était d'empêcher la sorcière de s'enfuir dans les bois. Il serait alors très difficile de la rattraper, surtout qu'elle devait connaître les cachettes possibles dans la zone. Sur ce plan, elle possédait un avantage clair sur ses adversaires.

Stephen von Kirchburg observa la zone. Le sous-bois était peu dense. Il y avait cependant des fourrés de tous types qui couvraient le sol. On pouvait aisément s'y faire piéger si la démoniaque créature avait placé des pièges comme des fosses emplies de pieux acérés et couvertes de feuilles. Le chevalier avait déjà vu ce genre de choses.

Il décida d'accéder à la chaumière par le chemin en compagnie du prêtre. Il marcherait devant, les solerets pouvant protéger de petits pieux.

Donnant des ordres brefs, il envoya donc les trois gardes disponibles faire le grand tour, en gardant une certaine distance avec la chaumière. Chacun allait se placer sur une face de la demeure. Une fois chaque participant de l'expédition à sa place, ils regarderaient le chevalier et commenceraient à avancer en même temps que lui. Celui placé de l'autre côté de la chaumière aurait le signal en regardant ses deux acolytes à sa droite et à sa gauche.

Il serait bientôt l'heure de déjeuner. Le chevalier se surprit à espérer que le feu allumé dans la chaumière fut pour faire cuire le repas. Après tout, les sorcières aussi doivent manger. Elles ne font pas cuire que de sordides potions.

Les gardes progressaient lentement dans les fourrés. Ils ne s'aidaient que peu de leurs dagues pour se frayer un chemin. Il fallait en effet éviter de faire trop de bruit, même s'ils conservaient une certaine distance avec la chaumière.

Si la sorcière sortait de chez elle avant que le dispositif tactique ne soit en place, il était convenu que le chevalier hurle comme le loup, entraînant une charge précipitée des soldats. Il faudrait en effet alors tenter de prendre de vitesse la catin des enfers.

Stephen von Kirchburg attendait en regardant la porte de la chaumière.

Chapitre 10

« Maman, des gens arrivent. »

Cassandra tournait le poulet sur la broche, au dessus du feu. L'affirmation de sa fille l'immobilisa. La sorcière eut peur. Pourquoi ? Le ton employé par sa fille ? En effet, il y avait comme une indicible terreur qui avait percé sous les mots employés. Mais comment savait-elle que des gens approchaient ? Se maintenait-elle perpétuellement en éveil de conscience ?

Si ces gens étaient hostiles, Cassandra les tuerait. Elle devait se protéger. Elle devait protéger sa fille.

Tamara avait-elle compris le sens de l'expression figée de sa mère ? Elle reprit : « Maman, il ne faut pas tuer les gens. Ce n'est pas bien. »

« S'ils nous veulent du mal, je n'hésiterais pas. Je te protégerai, Tamara. Quoiqu'il arrive. »

« S'il te plaît, Maman, faisons leur peur, simplement. Ils vont nous laisser tranquilles après. »

Cassandra soupira. Sa fille était bien naïve. Les gens craignent les sorcières. Beaucoup veulent les faire rôtir comme le poulet qu'elle se remit à faire tourner pour éviter qu'il ne brûle. Il fallait agir.

« Tamara, je vais m'en occuper. Reste ici et continue de tourner le poulet pour qu'il ne brûle pas. »

La fillette se saisit de la broche et obéit à sa mère. Cassandra ferma un instant les yeux et elle envoya sa conscience vaquer alentours. Un, deux, trois soldats.

Un quatrième qui attendait pendant que les trois précédents prenaient place pour encercler la chaumière. Ce quatrième était différent. Il avait une armure et des armes lourdes. Près de la route, deux autres attendaient à côté de deux chevaux et d'un mulet. Pourquoi un mulet ? Il manquait quelqu'un.

Oui, ça y était. Elle l'avait vu. Il était là, dans un fourré, il avait retroussé ses vêtements pour uriner. Un prêtre. Il portait un lourd crucifix suspendu autour du cou avec une chaîne. Une chaîne en or payée par la dîme tandis que les paysans crevaient de faim. Cassandra voyait chaque anneau de la chaîne. Un beau travail d'orfèvre. La dîme avait payé un beau travail. Un travail cher. La colère de la sorcière montait.

Le Père Bernardo de Novare avait crié d'horreur. Son crucifix était tombé dans la flaque de son urine. Le prêtre avait souillé le Christ. La chaîne avait rompu. Comment était-ce possible ?

En entendant le cri, le chevalier s'était retourné. Il surprit le prêtre en train d'uriner sur le crucifix. Il fut tellement abasourdi qu'il en resta bouche bée.

« La chaîne bénite a cédé. Comment est-ce possible ? »

Le prêtre se brûla en attrapant les extrémités rompues. La chaîne n'avait pas cédé mais avait fondu. Il se saisit d'un linge blanc où il essuya le crucifix. Puis il prit un mouchoir brodé pour l'envelopper. Il le rangea

avec la chaîne en or. Il noua les coins du mouchoir et le dissimula dans sa robe.

Les trois soldats étaient en place. Ils regardaient vers le chevalier, essayant de comprendre ce qui arrivait au prêtre.

Stephen von Kirchburg brandit son épée, donnant ainsi le signal attendu. Il commença à avancer vers la chaumière, suivi du prêtre qui semblait troublé et terrorisé. Les soldats sortirent leurs dagues et marchèrent à leur tour vers la chaumière.

Les dagues. Trois dagues. Trois soldats de piètre extraction.

« Maman, ne les tue pas, je t'en prie. Je vais leur faire peur. »

« Et comment vas-tu faire, Tamara ? »

Elle ne cessa pas de tourner la broche transperçant le poulet mais son regard sembla porter bien plus loin que les murs de la chaumière. Cassandra se maintint en état de conscience extra-sensorielle tout en arborant un petit sourire moqueur. Comment sa fille allait-elle s'y prendre ?

Un premier soldat lâcha sa dague en poussant un petit cri de douleur. Puis un deuxième. Et enfin le dernier. Les dagues semblaient sortir du feu du forgeron tant elles avaient soudain rougi.

Stephen von Kirchburg les vit s'enfuir en grand désordre. Il avait beau aboyer des ordres ou les traiter de

pleutres, les soldats couraient pour s'éloigner de la sorcière sans tenir le moindre compte de leur mission, de leur honneur ou des exhortations du chevalier. Le prêtre murmura : « Seigneur Tout Puissant, venez en aide à vos enfants affrontant le Malin. »

Il sortit des plis de sa robe de bure le crucifix. Sans même songer à défaire l'emballage, il l'empoigna par le stipes et le brandit devant lui en hurlant : « recule, Satan, car le Vrai dieu nous protège. » Le tissu s'enflamma, obligeant le prêtre à lâcher le crucifix.

Stephen von Kirchburg sentit monter la colère en lui. Cette sorcière le défiait, lui, un chevalier. Que lui importe dieu ou Diable. L'ennemi devait céder. Le chevalier se mit à courir malgré ce qu'il restait de son armure. Il chargea vers la porte de la chaumière, se donnant du courage en poussant un long cri de rage, portant son épée bien haute et sa masse d'armes en arrière, prête à jaillir et briser ce qui pourrait se présenter.

Cassandra ne put s'empêcher de pouffer. Quel bellâtre belliqueux. Mais sa virilité était intéressante d'après ce que la sorcière percevait sous le haubert. Il serait dommage de s'en priver. Autant capturer cet imbécile et s'en servir pour se féconder autant de fois que nécessaire.

« Celui-ci, nous allons le garder » dit-elle à sa fille.

« Mais, Maman, il est bien le plus dangereux. »

« Laisse moi faire. Achève de chasser le prêtre. Je m'occupe du chevalier. »

Le crucifix se mit à brûler. La figure du christ, en or massif, commença à fondre. Bernardo de Novare regarda, ahuri. Il ne porta plus aucune attention au chevalier hurlant qui se précipitait droit devant lui vers la chaumière.

Quand il n'y eut plus qu'un petit tas de cendres et une flaque de métal en fusion, le prêtre s'enfuit. Il s'empara de son mulet, le détachant de l'arbrisseau avant de monter dessus et le stimula à coups de talons dans le thorax. L'animal partit dans la sorte de galop que les mulets connaissent.

Adso et le dernier soldat s'entre-regardèrent. Tandis que l'homme du comte entreprit de suivre le prêtre à l'aide de ses seules jambes, Adso préféra imiter Bernardo de Novare en enfourchant son petit cheval gris. Il ne vint à l'idée de personne de détacher ou de s'emparer du destrier du chevalier. Le beau cheval blanc continuait donc flegmatiquement de manger l'herbe haute à portée de mâchoire.

Oubliant les pleutres, Stephen von Kirchburg n'était plus qu'à quelques pas de la chaumière. Il s'apprêtait à faire exploser la porte avec sa masse d'armes quand celle-ci devint lourde au delà de toute expression. Il n'eut pas le temps de la lâcher. Il se retrouva précipité au sol, allongé sur le dos.

Apotheosis

Chapitre 11

Stephen von Kirchburg se sentait oppressé, comprimé contre le sol. Une lourde pierre invisible devait s'être posée sur son corps. Le chevalier peinait à respirer.

La sorcière sortit alors de la chaumière. Elle n'était ni trop vieille ni trop vilaine. Elle semblait bien s'amuser du désarroi de son adversaire. Elle portait quatre cordes et autant de piquets ainsi qu'un lourd maillet. Elle enfonça chaque piquet à quelques mains de distance de chaque membre du chevalier puis entreprit d'attacher chacun au piquet le plus proche. Elle prenait garde de rester en dehors de la zone soumise à l'écrasement, n'y faisant pénétrer que ses mains et les cordes. Quand le chevalier fut immobilisé, le sortilège fut aussitôt levé. Stephen von Kirchburg pouvait respirer de nouveau normalement.

La sorcière se planta alors à ses pieds, debout face au chevalier, les poings sur les hanches et les jambes légèrement écartées. Elle n'était pas en colère mais bien amusée.

« Messire, je ne vous ai pas tué car je pense que vous cachez sous votre haubert ce qui peut m'être utile. Je m'en vais l'utiliser autant que nécessaire pour enfin donner à ma fille la petite sœur ou le petit frère que je lui souhaite. Puis votre âme ira rôtir en Enfer. »

« Catin du démon, votre place est sur le bûcher et je jure bien de vous y mener ! »

La sorcière ne répondit à l'insulte du chevalier que par un rire franc et puissant. Elle rentra dans la chaumière et en ressortit aussitôt avec un seau d'eau et un linge. Elle s'accroupit alors entre les cuisses écartées de Stephen von Kirchburg, en souleva le haubert et le pourpoint avant de déchirer les braies.

Elle prit en main et soupesa la virilité du chevalier comme un maquignon aurait pu faire avec celle d'un taureau. Elle arbora une moue réjouie avant de laisser sa langue humidifier ses lèvres.

Stephen von Kirchburg sentit la poigne de la mégère flatter ses parties intimes. Elle prit alors le linge qu'elle trempa dans l'eau et le passa sur l'ensemble du sexe, veillant même à rétracter le prépuce.

Les caresses diaboliques commencèrent alors. Elles ne tardèrent pas à remplir leur office. La bougresse savait s'y prendre et nul homme n'aurait pu résister à ce charme malin bien longtemps. Encore jeune et fougueux, habitué à trousser la catin comme la paysanne dont on pille la ferme, Stephen von Kirchburg sentit la jouissance s'emparer de son corps. Juste ce qu'il fallait.

La fille de Satan retroussa alors ses robes et jupons et vint s'empaler sur le chevalier. Elle adopta les mouvements adéquats pour que le chevalier connaisse la joie du pêché. Il relâcha sa semence sans pouvoir la contenir en même temps qu'il poussait un long soupir

autant de plaisir que de contrariété. Tout son art chevaleresque n'avait été d'aucun secours face à la sorcière. Bien pire, il ne pouvait que s'avouer qu'il avait connu un vif plaisir dans les bras de la catin des enfers. Son âme serait-elle de ce fait damnée ? Il se sentit en effet emmené dans un endroit infernal.

Cassandra sentait la virilité de l'homme la pénétrer au plus profond de son intimité. Les dimensions du phallus lui convenaient tout à fait. Elle s'agitait comme il fallait pour amener l'homme à lui livrer sa semence mais aussi pour connaître elle-même le plaisir.

Sans l'avoir réellement voulu, simplement parce qu'elle connaissait une certaine transe, elle convoqua un sabbat. Elle se retrouva aussitôt sur Shaad.

Surpris, les démons cessèrent leurs occupations pour se rassembler autant de leur déesse. Ils formèrent spontanément leur bacchanale. Les âmes qui surgissaient des fleuves de lave continuaient à s'écraser sur le sol mais étaient juste paralysées d'horreur devant le spectacle s'offrant à elles.

Quelque chose, cependant, perturbait le sabbat. Quelque chose accompagnait la déesse mais ce n'était pas sa fille.

Cassandra fut la première surprise quand elle se rendit compte que l'âme recroquevillée à ses pieds était celle du chevalier. Il participait ainsi à son sabbat bien involontairement. La sorcière s'en voulut d'avoir ainsi entraîné son ennemi dans son intimité. Elle savait bien

qu'il ne fallait pas se lancer dans un sabbat pendant un acte sexuel.

Quand la sorcière eut reçu en elle la semence terrestre de l'homme qui la pénétrait, elle acheva le sabbat en bénissant ses démons. Elle se força à retourner sur Terre. Elle n'avait désormais plus le choix : dès qu'elle serait fécondée, elle tuerait cet homme. Tant pis pour les bons sentiments naïfs de Tamara.

Stephen von Kirchburg resta abasourdi. Tandis que la sorcière se retirait, laissant à l'air le phallus désormais flasque et remettant en place ses jupes, il se demanda si la scène à laquelle il avait été convié n'était qu'un avant-goût de son destin.

« Est-ce là l'Enfer où vont les damnés ? » s'enquit-il tout haut.

La sorcière se contenta de hausser les épaules et de lui rabattre pourpoint et haubert. Elle disparut alors dans la chaumière en refermant la porte derrière elle.

Chapitre 12

Alignés debout dans la grande salle du château, les quatre soldats baissaient la tête comme des enfants pris en faute. Devant eux, le comte Eudes faisait les cent pas, furieux. Dans un coin de la pièce, pas très loin de la cheminée, Bernardo de Novare était assis sur un tabouret, encore tremblant, le visage pâle marqué de grimaces d'effroi. Derrière le prêtre, s'appuyant discrètement contre le mur, Adso de Ley était également pâle mais restait debout.

Le rapport qui avait été fait des événements de la mi-journée contrariait fortement le seigneur du lieu. Et le bon peuple du village avait exigé avec force cris la fermeture des portes de l'enceinte, le doublement de la garde et d'autres mesures de précaution qui employaient la totalité des forces disponibles. Le comte avait bien été obligé d'accorder satisfaction aux bourgeois tant l'avis était unanime. De toutes les façons, le comte aussi crevait de trouille.

Les bourgeoises se relayaient dans l'église paroissiale. Le curé, lui, n'était pas remplacé et commençait à donner des signes d'épuisement. Les oraisons, messes et autres cérémonies se succédaient les unes aux autres.

Il faut dire que le contraste entre d'une part la parade du matin, quand le chevalier, le prêtre et les soldats étaient partis, et, d'autre part, l'espèce de

cavalcade désordonnée du retour, n'était pas là pour rassurer. Les soldats eux-mêmes, en franchissant l'enceinte, avaient exigé de leurs compagnons de garde qu'ils ferment aussitôt les portes. Ils couraient en un tel désordre, hurlant des choses à peu près incompréhensibles, sauf qu'il fallait fermer les portes, qu'on aurait dit que Satan lui-même les pourchassait.

Le comte Eudes s'immobilisa soudain et se retourna vers Bernardo de Novare pour l'interpeller.

« Eh bien, Mon Père, que doit-on faire à présent ? »

Le prêtre baissa la tête, serrant les mains comme dans une prière, et sembla marmonner quelque litanie. Son corps tremblait du bout de ses orteils à la pointe de ses cheveux.

Faute d'obtenir une réponse, le comte hurla sa rage au point qu'on l'entendit sans doute dans tout le village. Ses poings vinrent s'écraser sur la lourde table où, la veille encore, les convives dînaient. Les épaisses planches tressaillirent sous le choc.

A l'étage, les dames pleuraient et tremblaient. Nul ne savait si elles craignaient davantage la sorcière ou la colère du maître de céans.

Chapitre 13

Tamara sortit de la chaumière en portant avec précautions une assiette de terre cuite. Sur celle-ci trônait une cuisse complète de poulet encore fumante et, à côté, un gros morceau de pain. Elle vint poser délicatement l'assiette sur le torse du chevalier, toujours ligoté au sol.

« Je reviens » dit-elle avant de prestement faire demi-tour et de repartir vers la maison. Quelques instants plus tard, elle revenait, en effet, portant une cruche d'un vin aromatisé aux herbes et un gobelet.

La fillette remplit le gobelet aux deux-tiers et posa la cruche dans l'herbe. Elle approcha alors le vin des lèvres du chevalier mais celui-ci se détourna.

« Qu'est-ce qui me dit que ce vin n'est pas empoisonné ou porteur de quelque charme ? »

« Ma maman m'a dit de vous donner à boire et de vous nourrir, comme on peut faire avec un malade. Elle ne fait jamais de mal à quiconque, sauf si on lui veut des misères. »

Le chevalier ricana. De toutes les façons, il était à la merci de la sorcière et de sa fille. Le tuer était simple. Il était tellement humilié par sa position qu'il n'était plus si réticent à l'idée de mourir empoisonné.

Il redressa la tête et accepta de boire au gobelet que la fillette lui tendait. Puis elle posa le verre et attrapa la cuisse par le pilon avant de la faire ronger à l'homme.

La viande était juste cuite comme il convenait, juteuse, goûteuse et tendre. Enfin vint le tour du pain. A chaque fois qu'il demandait à boire, la fillette lui en donnait.

Quand le repas fut achevé, Tamara remporta l'assiette et le gobelet à l'intérieur de la chaumière, jetant au loin dans les herbes l'os du poulet. Stephen von Kirchburg se demanda si, malgré tout, il n'était pas sous l'effet d'un charme mais il reconnut que la tête ne lui tournait que sous l'effet du vin. Ce n'était qu'un mauvais vin aux herbes tels qu'on en trouvait dans les auberges.

Le chevalier tentait d'oublier les crampes qui commençaient à le gagner. Il fit jouer les cordes pour pouvoir bouger un minimum. Cela suffit, pour l'instant, à chasser les douleurs.

Se laissant emporter par les vapeurs de l'alcool, le chevalier se demanda ce que ses compagnons d'expédition pouvaient bien faire. Il les imagina courir jusqu'à Jérusalem ou Rome, fuyant la sorcière, craignant Satan et cherchant la consolation du Seigneur de l'Univers.

Chapitre 14

« Tamara, reste à la maison et ne ressors pas tant que je ne t'ai pas appelée. »

Cassandra sortit et ferma la porte de la chaumière derrière elle. Elle portait un seau d'eau et un tissu, comme le matin. Elle refit les mêmes gestes, nettoyant le phallus du chevalier quelque peu sali des excréments qu'il avait rejetés auprès de lui.

La sorcière reprit ses massages infernaux. Le chevalier ne put, de nouveau, pas résister. Quand le moment idéal fut venu, elle s'empala sur le sexe turgescent du mâle prisonnier. Et elle reçut en elle la semence qu'elle désirait, moins que le matin toutefois. Cette fois, il semblait qu'elle avait totalement détroussé les bourses de Stephen von Kirchburg.

Emportée elle-même par la jouissance, elle convoqua un sabbat, emmenant sans s'y opposer l'âme effrayée du chevalier. Et les démons honorèrent leur déesse avec joie.

Stephen von Kirchburg observa plus attentivement ce monde qu'il ne connaissait pas. Des créatures malheureuses jaillissaient des fleuves de lave en hurlant mais elles appartenaient bien à ce monde. Elles n'étaient pas comme la sorcière et lui-même.

Stephen von Kirchburg se souvint du sac d'une ville. Il en avait oublié le nom. Qu'importe. Il faisait nuit. Coincé dans une grange qui brûlait, il avait eu peur.

La peur de mourir sans s'être confessé. Et juste après avoir commis le péché de chair avec des bourgeoises que l'on tenait écartelées à quatre tandis que le cinquième troussait avant que les soudards n'échangent les rôles. Et chaque femme hurlait, criait, pleurait.

Oui, alors, dans la grange en feu, le chevalier Stephen von Kirchburg avait eu peur. Il avait eu peur de son dieu. Il avait eu peur de mourir. Il avait craint le poids de ses pêchés. Et il s'était échappé.

Pourquoi avait-il eu peur ? Parce que son corps était menacé. Sa vie était menacée. Mais, dans ce monde de la sorcière, là où elle vivait son sabbat, il semblait bien être à égalité avec elle. La seule différence résidait dans l'adoration des démons qui ne s'adressait qu'à cette sorcière. Ces démons étaient juste indifférents à son égard.

Le sabbat prit fin. La sorcière se retira de sur le sexe désormais flasque. Elle vint le soupeser de nouveau, l'examiner en détail. Oui, il était bien purgé. Il faudrait attendre au moins une journée avant qu'il ne soit vraiment utilisable de nouveau. Du moins pour une fécondation. Pour le plaisir, après tout...

A force de tirer sur les cordes, Stephen von Kirchburg réussit à saisir le pommeau de son épée du bout des doigts. Ni la sorcière ni sa fille n'avaient songé à la déplacer depuis la chute. Petit à petit, le chevalier parvint à attirer le pommeau jusque dans le creux de sa main puis à se saisir de la fusée de la poignée.

La sorcière n'eut pas le temps de réagir. Elle ne regardait pas les mains de l'homme immobilisé. Le poignet de l'homme pivota brusquement et la lame vint frapper de taille la femme encore agenouillée. Elle reçut le coup dans le haut du bras gauche. L'épée recula pour reprendre de l'élan.

Cassandra hurla. Elle avait reçu ce coup d'épée par surprise. Son bras lui faisait mal. Elle saignait. Sa robe était déchirée. Elle bondit de côté pour s'éloigner du danger tandis que l'homme qu'elle tenait prisonnier se démenait pour tenter de faire céder ses liens. Heureusement, l'épée ne pouvait pas se retourner contre les cordes. L'orientation de la lame ne le permettait pas.

Le bras gauche de la sorcière resta raide, collé à son tronc tandis qu'elle se relevait. Le regard pointé vers le chevalier signifiait clairement qu'elle avait décidé de le tuer.

L'épée fut soudain d'un poids tel qu'elle resta collée au sol sans que le chevalier ne put la redresser. L'homme se sentit faible, dominé. Il eut peur de nouveau. Mais un chevalier peut-il avoir peur ? Son maître d'armes lui avait enseigné que la peur est nécessaire. Mais qu'elle doit être dominée.

Alors il vrilla son propre regard dans celui de la sorcière. Il la défia en silence.

Cassandra rit. Mais son rire était tout en retenue. Un rire mauvais. Elle ramassa de sa main valide la masse d'armes puis, faisant le tour du corps allongé,

l'épée. Le poids extraordinaire qui l'avait affublée disparut quand il fallut. La sorcière jeta les armes au loin, dans les herbes hautes.

Méprisante, elle sembla cracher : « tu n'as plus besoin de cela, chevalier. »

« Je ne crains pas tes démons ou tes mauvais tours, sorcière. Car dieu est à mes côtés. Et je connaîtrai la victoire sur Satan en t'anéantissant. »

La sorcière explosa alors de rire. Elle dit simplement : « regarde, puisque tu as des yeux pour voir. »

Le sang cessa de couler du bras blessé. Les chairs se refermèrent. S'il n'y avait pas eu la déchirure du tissu et la tâche de sang, il n'y aurait plus eu de trace de la blessure.

Le chevalier se demanda comment tuer un ennemi qui réparait ses blessures au fur et à mesure.

Chapitre 15

Cassandra avait des potions à préparer. La nuit n'était pas encore tombée mais elle avait déjà mangé avec sa fille. La présence du chevalier avait été un sujet de conversation durant le souper. La sorcière n'avoua pas qu'elle comptait bien tuer cet homme dès qu'il ne serait plus utile. Mais elle expliqua clairement qu'il était là pour que Tamara ait un petit frère ou, mieux, une petite sœur.

« Mais ne devrait-on pas donner à manger à l'homme ? » demanda soudain la fillette.

« Il n'a pas été sage cette après-midi. Le priver de dîner sera une juste punition. Par contre, il convient qu'il boive. Et ce serait mieux s'il dormait, saoul par exemple. »

La sorcière prit un pot de terre et alla le remplir de vin aux épices. Elle confia le récipient à sa fille. Au moment où celle-ci allait sortir, la fillette se retourna et demanda à sa mère : « maman, puis-je rester un peu dehors à regarder le lever de la Lune et des étoiles ? »

Cassandra haussa les épaules. Et elle répondit distraitement : « si tu veux, Tamara, mais prends garde au chevalier et, surtout, rentre dès qu'il fait nuit. Comme tu as vu aujourd'hui, il y a des renards et des loups à proximité. »

Tamara sortit alors, prenant juste garde à refermer la porte derrière elle. La fillette s'approcha de

la tête du chevalier et, en silence, l'aida à boire le vin. Quand la cruche fut vide, le chevalier eut envie de parler.

« Eh bien, ta mère t'a dit ce qu'elle comptait faire de moi ? »

« Oui, le père de mon petit frère ou de ma petite sœur. »

« Et après ? »

« Eh bien, on reste père pour le restant de sa vie, non ? »

« Euh... En effet. »

Stephen von Kirchburg se sentit stupide. La fillette était-elle particulièrement retors ou bien avait-elle juste fait une réponse digne d'une enfant de son âge ? Abruti par le vin, le chevalier décida de ne pas trancher dans l'instant. La fillette s'éloigna sans plus parler, conservant le pot de terre avec elle.

Quand elle s'assit en tailleur, pas très loin, elle conserva le récipient sur ses genoux. Tamara se mit à regarder le ciel avec un sourire apaisé. Elle avait besoin de retrouver une sérénité que l'irruption du chevalier dans sa vie avait brisée.

Tamara n'était plus sur Terre. Elle regardait le paysage du monde de son propre sabbat. Elle n'avait jamais voulu inviter sa mère sur ce monde qu'elle avait d'abord baptisé Na-Heulbourg puis Na-Heul et enfin Naheul.

Apotheosis

Ici, il n'y avait pas de flammes, pas de démons. Tamara flottait dans un ciel bleu où les nuages avaient été purgés. La neige commençait à se répandre sur les flancs des montagnes escarpées et le fond des mille vallées encaissées qui se croisaient.

Les larges fougères couvrant, telles des forêts, la majeure partie des terres commençaient à ressentir l'arrivée de l'hiver. Elle emmagasinaient des réserves dans leurs racines. Bientôt, les feuilles gèleraient.

Tamara se rapprocha d'un village. Les maisons mêlaient la pierre et le bois. On allait bientôt y célébrer un culte à la Déesse.

Des humanoïdes aux longs cheveux blonds et aux grands yeux totalement bleus vaquaient à leurs occupations dans un petit village construit autour d'une petite rivière. L'hiver venait. Il fallait achever de constituer les réserves avant d'aller, dans les sous-sols des maisons, hiberner.

Et puis, dans le temple, le prêtre donna un grand coup sur un gong métallique. Le son se répandit dans la vallée, rebondissant sur les flancs des montagnes, donnant naissance à de multiples échos.

Les humanoïdes quittèrent leurs champs ou leurs ateliers. Ils étaient attendus au temple. Ils s'y rendirent sans se hâter inutilement. Mais ils marchaient avec détermination.

La déesse prit place dans le saint du saint. Et les créatures vinrent l'adorer comme elles le devaient. Tamara ressentit l'énergie que ses enfants lui

transmettaient. La fillette savait, depuis que ses créatures l'adoraient, qu'elle serait une grande sorcière grâce à ce culte.

Malgré tout, quelque chose la dérangeait dans son propre monde. Elle se sentit épiée. Mais elle décida de ne pas se distraire. Elle devait du respect à ses créatures. Elle se concentra donc sur la cérémonie.

Tapi dans l'ombre du temple, Stephen von Kirchburg regardait. Sur Terre, il restait allongé dans l'herbe, attaché à des piquets. Mais, ici, il admirait un monde harmonieux.

Ce monde, que la petite fille avait appelé Naheul en l'invoquant, ne semblait avoir aucun point commun avec l'abominable enfer invoqué par sa mère. Mais, dans les deux cas, il conviendrait que les créatures connaissent le Vrai dieu.

Dans les brumes du vin, Stephen von Kirchburg se demanda si ces êtres étaient pourvus d'âmes et si, par conséquent, le Seigneur Jésus était mort aussi pour eux.

Chapitre 16

Cassandra était allongée sur son lit. Elle ferma les yeux. Elle entreprit de se regarder ou, plutôt, de prendre conscience d'elle-même. Elle concentra son attention sur son ventre. L'utérus était bien là, prêt à recevoir un petit être qui viendrait s'y nicher.

La semence de l'homme avait bien remonté tout le parcours qu'il convenait. De même, l'œuf était descendu dans les trompes. Mais la rencontre sublime d'où découlerait une vie nouvelle n'avait pas encore pris corps. La sorcière décida de purger les gonades de l'homme dès le lendemain matin à l'aube. Pour l'heure, il fallait dormir. Tamara dormait déjà, elle. Sa mère entendait la petite respiration.

Dehors, Stephen von Kirchburg restait allongé, à regarder les étoiles. Il se souvint des nuits de campagnes où, après un long périple ou quelques combats, il était temps de dormir. Les courbatures le faisaient autant souffrir qu'aujourd'hui mais elles n'étaient pas les mêmes. A l'époque, il avait chevauché des heures avant de sentir la selle lui marquer les cuisses ou le trot lui martyriser le dos.

Il parvenait malgré tout à bouger suffisamment les bras et les jambes pour ne pas trop s'ankyloser. La putain de Satan l'avait bien attaché. Faire glisser les cordes, que ce soit aux poignets ou aux chevilles, était

impossible. Regarder le ciel ne l'aidait guère à trouver une solution, aucun signe ne parvenait de la voûte sombre percée des lumières lointaines.

Mais les étoiles commençaient à disparaître. Des nuages arrivaient et couvraient petit à petit le spectacle. Il allait pleuvoir, sans doute.

Stephen von Kirchburg eut envie de revoir ce monde diabolique où il n'y avait nul ciel, nulle lumière qui ne soit pas celle du feu, nulle pluie. Son esprit s'y était rendu déjà une fois, il connaissait le chemin.

Les petits démons s'activaient pour chasser les autres créatures qui jaillissaient de la lave. Ces créatures semblaient, elles, bien plus humaines. Etait-ce donc bien l'Enfer promis aux méchants ?

Stephen von Kirchburg n'avait pas eu le sentiment de s'interroger à voix haute. Pourtant, les démons situés autour de lui, brutalement, prirent conscience de sa présence.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda l'un.

« On dirait l'être qui accompagnait la Déesse, l'autre sabbat » répondit un autre.

Une colère immense sembla émaner soudain du chevalier. Il hurla dans ce monde démoniaque : « il n'y a pas de déesse, il n'y a qu'un seul dieu. »

Les cavernes tremblèrent. Des roches se détachèrent du plafond. Deux démons périrent écrasés. Eh bien, être simplement présent dans ce monde

permettait donc d'y influer ? Ne pouvait-il pas sauver les malheureuses créatures qui jaillissaient de la lave ?

Les cinq démons qui s'apprêtaient à capturer deux âmes tombées ensemble sur le sol de la caverne furent soudain projetés dans la lave où ils disparurent en hurlant. Les démons alentours regardèrent, ahuris, ce qui venait de se passer. Les âmes ne hurlaient plus, du moins dès lors qu'elles n'étaient plus dans le fleuve de lave. Les âmes sentaient qu'une puissance immense les protégeait.

Stephen von Kirchburg proclama le plus fort qu'il put, poussant les habitants de Shaad à se couvrir les oreilles : « la déesse que vous honoriez est un faux dieu. Il n'y a qu'un seul vrai dieu et il ne vit pas en ce lieu. »

Les Shaadins furent terrifiés d'un tel discours. Qui était donc cette créature de même nature que leur déesse mais qui contestait la nature divine ce celle-ci ? Que voulait ce protecteur des âmes ? Etait-il ce Vrai dieu dont il parlait ?

Et que faisait la Déesse ?

Stephen von Kirchburg était surpris de ses pouvoirs dans ce monde étrange. Etait-ce vraiment l'Enfer ? Comment pouvait-il avoir un tel pouvoir de destruction face aux créatures de Satan ?

Peut-être dieu l'avait-il choisi. Il lui fallait alors montrer la voie de la lumière aux créatures déchues.

Alors le chevalier ouvrit le chemin vers le haut. Les cavernes s'écroulèrent autour de lui, faisant monter le niveau de la lave, détournant les cours des rivières de feu.

Les Shaadins furent pris de panique tandis que les âmes, réchauffées de l'amour de ce nouveau dieu, commençaient leur ascension à la recherche de cette lumière qu'on leur promettait. Les âmes ne hurlaient plus. Mais les Shaadins, eux, les remplaçaient.

Cassandra fut réveillée en sursaut. Quelque chose l'appelait. Dressée sur sa couche, elle se retourna. Non, sa fille dormait tranquillement. La douce respiration n'avait pas changée.

Dehors, un orage avait éclaté. La sorcière l'entendait. Peut-être était-ce le bruit de la pluie qui l'avait réveillée.

Elle songea, amusée, au chevalier qui était attaché sous la pluie, allongé dans la boue. Elle sourit. Elle imagina même la joie qu'il y aurait à le tuer non pas par le feu ou le fer mais par l'eau ou la terre. L'enterrer vif. Le noyer. Cela changerait.

Mais l'angoisse était toujours là. Elle était même plus forte. Elle ferma les yeux et prit conscience d'elle même. Mais elle ne voyait rien. Ses paupières closes semblaient désormais faire obstacle à toute vision. Que se passait-il ?

Elle rouvrit les yeux mais ne vit que l'obscurité régnant dans sa chaumière. Elle tenta de nouveau de

plonger dans la perception extra-sensorielle. Mais elle ne perçut rien, comme si elle n'avait plus de pouvoir.

L'angoisse devint plus forte. Elle se basait désormais sur quelque chose de concret : Cassandra ne percevait plus au delà des sens communs. Elle se concentra sur le tas de petit bois sous son chaudron. Mais elle ne parvint pas plus à l'allumer.

Que se passait-il ? Cassandra avait besoin de retrouver de la puissance magique. Elle avait besoin de la dévotion des Shaadins.

Elle se força à se rallonger sur sa couche. Elle se projeta sur Shaad mais ne reconnut pas son monde.

Les fleuves de lave coulaient n'importe où. Les Shaadins mouraient pas milliers. Certains perçurent sa présence et se mirent un peu à la prier mais sans guère de conviction tant leur monde se dissolvait.

Et puis la sorcière vit les âmes monter dans un puits. Et elle comprit que le chevalier était là.

Cassandra tenta de fermer le puits aux âmes ascendantes mais n'y parvint pas tant la volonté de l'intrus était désormais plus forte que la sienne. Et le monde perdait en cohérence. Il perdait en substance. Son monde risquait de disparaître. Le monde qu'elle avait bâti depuis ses premiers sabbats...

Il fallait qu'elle tue cet homme maintenant. Sur Terre. Mais sans pouvoir magique.

Stephen von Kirchburg fut forcé de revenir sur Terre. Son corps l'appelait à l'aide. De l'eau

commençait à le couvrir. Il devait se trouver dans un petit trou et l'orage était violent. Le ciel était zébré d'éclairs.

Alors il tira sur les cordes désormais détrempées mais elles ne cédèrent pas. Par contre, le sol autour des piquets était devenu meuble à cause de la pluie. Et les arracher fut désormais simple.

En quelques instants, Stephen von Kirchburg fut debout. Il lui fallut faire quelques mouvements de base pour retrouver sa mobilité après presque une journée attaché au sol. Il retrouva ses armes dans les herbes hautes. Il se libéra des cordes grâce au fil de son épée.

Puis il se saisit de ses armes et les brandit en se retournant vers la chaumière.

Chapitre 17

Le comte Eudes s'était abrité sous le toit du poste de guet, en haut d'une des deux tours de la porte principale de la ville d'Heulbourg. L'orage avait éclaté assez soudainement mais rien de magique n'était nécessaire pour l'expliquer. Les nuages avaient progressé tout à fait normalement.

Ils s'éloignaient déjà, d'ailleurs. La pluie commençait à diminuer.

Situé sur une petite butte de terre, le bûcher était bien en place. Dans la lumière des éclairs, on voyait sa silhouette sinistre. Il faudrait attendre qu'il sèche un peu pour l'allumer. Mais l'eau ne s'accumulait pas. Et comme un plancher avait été installé autour du mât où serait attachée la sorcière, l'essentiel du bois avait été préservé d'une humidité trop importante. Le plancher avait joué le rôle de toit. Pour peu qu'il y ait un peu de vent, le bûcher serait utilisable au matin.

Encore fallait-il pouvoir capturer la sorcière.

Pour la nuit, les bourgeoises avaient regagné leurs demeures. Et le prêtre avait pu aller dormir dans sa cure. L'église était presque déserte.

Seul, sur le sol de pierre de la nef, à la limite du chœur, était allongé sur le ventre le Père Bernardo de Novare. Il avait les bras écartés en croix et il gardait la face contre le sol. Pénitent en prière, il interrogeait dieu

sur les signes qu'il avait vus de ses propres yeux. Comment la Sainte Croix avait-elle pu être ainsi détruite ? Satan pouvait-il donc prospérer devant les envoyés du Seul dieu ?

L'endroit était désert. Nul ne répondait aux questions du prêtre. Aucune lumière ne jaillissait du ciel en dehors des éclairs qui délivraient de courtes illuminations dans la sombre église, bien diminuées par les vitraux fermant les fenêtres romanes. Dehors, on entendait l'orage s'éloigner. Mais l'aube était encore loin.

Le doute s'immisça dans l'esprit du prêtre. La Foi était combattue par la raison. Si son dieu était si faible face à Satan, peut être n'existait-il pas. Ou peut-être Satan avait-il finalement vaincu son Créateur. N'était-il pas Lucifer, le Porteur de Lumière, le plus puissant des anges, le bras droit du Seigneur ? Dans bien des royaumes terrestres, des souverains avaient été remplacés par leurs seconds, leurs maires du palais, ou quelques grands vassaux. Pourquoi en serait-il autrement dans les Cieux alors que l'homme est fait à l'image de dieu ? Le premier chapitre de la Genèse ne prévenait-il pas, de façon cachée, qu'un tel renversement pourrait avoir lieu ? Et le Livre de Job n'indiquait-il pas que Satan et le Seigneur pouvaient converser civilement ? N'étaient-ils pas, dès lors, pratiquement des égaux ?

Le prêtre secoua la tête. Tout s'éclairait. dieu l'avait soumis à la tentation. Des signes devaient

éprouver sa foi. Oui, comme Job et ses fils, il devrait affronter la défaite pour qu'enfin la puissance de dieu lui soit révélée.

Le Seigneur lui-même ne s'était-il pas sacrifié, subissant les tourments infligés par les Romains et les Juifs jusqu'à faire mourir son corps terrestre ? Mais ce supplice de la croix était devenu l'emblème des croyants car le Seigneur avait triomphé. Il avait vaincu la mort. Et la foi des disciples, tant éprouvée, avait été confortée.

Dieu, dans sa miséricorde infinie, pouvait-il en vouloir au pauvre Père Bernardo de Novare d'avoir, un instant, été autant faible que Saint Thomas ? Non, il avait à faire pénitence pour proclamer de nouveau sa foi.

Et cette foi vaincrait Satan incarnée dans cette putain des Enfers. Le prêtre se saisit de son chapelet aux grains de buis. Puis il reprit sa position, les bras en croix, la face contre le sol de pierre.

Il commença à réciter : « Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris... » Les grains du chapelet glissaient entre ses doigts au fur et à mesure de la récitation des prières.

« Pater noster, qui es in caelis, sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum... »

Le temps s'écoulait. L'oraison apaisait le prêtre. Non, dieu ne l'avait pas abandonné. Sa présence était évidente. Comment une simple créature comme un prêtre ordinaire pouvait-il douter ? Quand l'affaire serait finie, il lui faudra faire une véritable pénitence. Il se

retirerait quarante jours au monastère sur l'Île aux Hommes et demanderait au frère pénitencier de lui donner le fouet tandis qu'il réciterait les prières appropriées.

Le comte Eudes s'était assis sur une pierre taillée posée dans le poste de guet pour le repos des soldats qui étaient de garde sans être de faction. Il somnolait, son épée posée sur les genoux. Il en caressait le flanc, éprouvant parfois le fil mais sans risquer de répandre son sang. Son épée était sa seule amie. Jamais elle ne l'avait trahie.

La garde fermait la lame avant la poignée. L'ensemble formait une croix. La croix du Seigneur. L'épée ne pouvait que vaincre la créature de Satan. Que devenait le chevalier Stephen von Kirchburg ? Lui aussi portait l'épée. Et il n'était pas rentré.

Nul de ses hommes, de cet écuyer couard et de ce prêtre indigne n'avait su dire ce qu'il était advenu de leur chef. Les imbéciles. Les traîtres. Fuir ainsi devant l'ennemi.

Si, la veille, la panique avait envahi la ville, il convenait de reprendre ses esprits. Sans doute Stephen von Kirchburg affrontait-il les hordes de Satan. Seul. Il serait donc le seul à tirer gloire de sa victoire.

Rester ainsi enfermé dans des remparts n'était pas approprié. Soit la sorcière finirait bien par les attaquer, soit elle était en train d'être vaincue. Il conviendrait donc d'aller en force l'affronter. Et ainsi,

dirigeant l'expédition, le comte Eudes d'Heulbourg deviendrait le véritable sauveur de sa contrée. Il avait eu tort de demander au duc de se mêler de cette histoire. N'était-il pas, par dieu, maître de son domaine ? Et il avait avoué sa faiblesse en requérant l'aide de son suzerain contre une simple sorcière. Il fallait laver son honneur.

Il restait encore un temps certain avant l'aube. Il fallait attendre le matin pour partir en expédition. Il choisirait ses meilleurs hommes. Il laisserait les couards garder la ville. Rester derrière des remparts devrait leur convenir. Il pourrait se faire aider par le forgeron, un homme fort capable de manier la masse avec habileté et qui ne craignait pas le feu.

La pluie avait cessé. Les nuages, désormais déchargés, s'éloignaient. On voyait reparaître les étoiles et la Lune. Un petit vent frais venait caresser les pierres et le torchis. S'il resterait, au matin, sans doute quelques flaques, les murs seraient secs. Et le bûcher également. Tout au plus délivrerait-il un peu trop de fumée.

Le comte aurait préféré que la sorcière brûle à feu vif et ne soit pas asphyxiée avant que les flammes ne l'atteignent. Qu'importe ! Peut-être était-ce le signe que le Seigneur avait de la compassion même pour les filles de Satan. Elle mourrait donc avant d'être dévorée par les flammes. Elle aurait, de toutes les façons, l'éternité pour brûler dans les Enfers.

A p o t h e o s i s

Dans la maison du forgeron, à l'étage, l'épouse fidèle dormait, apaisée. Son fils dormait bien lui aussi. Sa fièvre maligne était partie.

A ses côtés, son mari était fort mécontent. Il ne trouvait pas le sommeil depuis que, la veille au soir, il n'avait pu honorer sa maîtresse. Son phallus ne s'était pas dressé et, même, il n'avait guère eu envie de trousser la fille. Il s'était rendu à son rendez-vous parce qu'il était déjà conclu. Ces histoires de sorcières, sans doute, le troublaient. C'était ce qu'avait dit la fille. Pour le rassurer.

De fait, la sorcière n'était pas étrangère à ses déboires. Mais comment aurait-il pu se douter que sa propre épouse lui avait administré un filtre dans son vin ?

Chapitre 18

Soudain Tamara cria. Un cri d'effroi. Pas un cri d'enfant. Pas un cri à la sortie d'un cauchemar. Elle s'était redressée dans son lit. Sa mère se précipita à ses côtés.

« Il arrive, Maman, il est à la porte... »

« Je vais m'occuper de lui. Maintenant. Mais j'ai peur de te blesser par mégarde. Le combat va être dur. Sors par la fenêtre de derrière et va à la Grotte de l'Ermite. Tu m'y attendras. Je viendrai te chercher quand tout sera fini. »

« Maman, je peux t'aider, je ne veux pas t'abandonner. »

« Fais ce que je te dis. Maintenant. Va à la Grotte de l'Ermite. »

Cassandra avait presque été obligée de crier. Enfin, Tamara s'était levée. Elle s'était enroulée dans sa couverture et escalada la fenêtre pour s'enfuir dans la nuit. Sa mère la vit courir et s'éloigner du danger. La sorcière savait que la situation était critique. Si elle ne parvenait pas à retrouver des pouvoirs, elle mourrait. Au moins, sa fille lui survivrait.

La sorcière entendit derrière elle le bruit sourd de la masse d'armes contre le bois de la porte. Il y avait eu un déchirement. Un morceau de planche avait volé jusqu'au milieu de la pièce.

La Grotte de l'Ermite ? Stephen von Kirchburg avait entendu mais il ne connaissait pas suffisamment la région pour savoir où c'était. Qu'importe ! Il devait d'abord détruire la sorcière. Il s'occuperait de la fille plus tard.

Un premier coup de la masse d'armes sur la porte fit voler un morceau de planche. Il voyait la pièce sombre. La sorcière lui tournait le dos. Une fenêtre avait été ouverte face à elle. La fille était partie.

La putain de Satan se retourna vers lui. Elle le regardait. Elle était debout, droite, les jambes légèrement écartées pour bien assurer sa stabilité. Elle écarta les bras comme pour attendre un amant, en une sorte de parodie de croix. Mais ses doigts crochus étaient recroquevillés vers le chevalier.

Les yeux de la sorcière étaient fixés sur le chevalier. Des yeux porteur de haine et de malédiction. Des yeux qui firent hésiter Stephen von Kirchburg. Des yeux qui lui firent peur.

Sur Shaad, la Déesse convoqua un sabbat. Mais il n'y avait plus personne pour l'adorer. Le monde devenait vague. Il disparaissait. Dans leur puits, les âmes s'étaient échappées vers le néant. Elles ne virent jamais le ciel qui leur était promis par ce faux dieu.

Les derniers Shaadins regardaient les fleuves de lave se tarir. Ils disparaissaient les uns après les autres. Même s'ils n'étaient pas écrasés par des rochers ou

brûlés par la lave. Ils étaient là, abrutis par l'horreur, et l'instant d'après, ils n'étaient plus là, sans avoir bougé.

Ils avaient oublié leur déesse. Et ils s'oubliaient eux-mêmes.

La porte ne résista pas à un deuxième coup de masse d'armes. Elle vola en éclats. Le chevalier en écarta les restes et vit la sorcière qui ne bougeait pas. Elle était sur Shaad.

Il s'approcha d'elle. Et il se rendit à son tour sur Shaad.

La déesse observait le désastre. Et le faux dieu fut soudain à ses côtés.

« Tu as détruit Shaad, la source de mes pouvoirs. »

« Ce sont ces démons qui te donnaient leurs pouvoirs, n'est-ce pas ? »

« Non, ils n'avaient pas de pouvoir. Mais leurs prières nourrissaient les miens. La puissance d'un sorcier est liée à celle du monde de son sabbat. Il faut qu'il soit le dieu de créatures ayant le libre arbitre. Et tu as détruit la cohérence de ce monde. Les créatures qui le peuplaient ont disparu. Je ne suis plus leur déesse. Je ne suis plus rien. »

« Si, une fille de Satan. »

La douleur sortit Cassandra de sa transe sabbatique. La masse d'armes venait de s'abattre sur son

bras gauche. L'os était brisé. La sorcière hurla de douleur. Elle s'effondra à genoux devant le chevalier. Ses yeux ne purent retenir leurs larmes.

La pointe de l'épée se posa à la base de son cou. Le flanc de l'arme suivait la joue de la sorcière. Cassandra savait qu'elle allait mourir.

Elle ferma les yeux et elle supplia le chevalier : « fais vite, je t'en prie. Finissons en. »

Stephen von Kirchburg retira son épée et la rengaina. Il recula de deux pas. Il regarda Cassandra. Il ne vit qu'une paysanne blessée. Et pas des plus laides. Il n'y avait plus de sorcière, plus de danger. Il posa sa masse d'armes sur la table.

La pièce était faiblement éclairée par un reste de feu dans la cheminée. Le chevalier s'approcha et en prit un tison. Il alluma la lampe à huile accrochée au plafond.

La sorcière rouvrit les yeux et le regarda faire. Elle restait à genoux. Elle était faible et blessée. Elle n'avait plus de puissance magique. Elle regardait sans plus pouvoir agir. Pourquoi ne l'avait-il pas tuée ?

L'étonnement de Cassandra fut encore plus grand quand le chevalier se saisit de deux morceaux de la porte, les brisant un peu plus en usant de sa masse d'armes sur la table comme s'il s'était agi d'un marteau et d'une enclume. Il se saisit également d'une cordelette qu'il vit à côté des onguents.

Il vint alors, muni de ses deux petites planches et de sa cordelette, s'agenouiller à côté de la sorcière. Il lui fit une atèle pour son bras brisé. Mais, avec la cordelette, il entreprit ensuite d'attacher les deux poignets de la sorcière ensemble, dans son dos. Cassandra se retint de hurler sa douleur.

Le chevalier se redressa. Debout, il fit face à la sorcière. Il reprit sa masse d'armes et s'en servit telle une prolongation de sa main pour redresser le menton de la fille de Satan. Il força l'ancienne sorcière à le regarder.

« Où sont tes grimoires ? Où sont consignées tes formules ? »

« Je n'ai pas de grimoire : je ne sais pas lire. J'ai appris tout ce que je sais de ma mère qui, elle même, le tenait de sa mère et ainsi de suite depuis les temps les plus anciens. »

« Y compris comment se rendre à un Sabbat ? »

« Oui. C'est un savoir que nous nous transmettons de génération en génération. »

« Et le pouvoir d'un sorcier ou d'une sorcière dépend des prières qu'il reçoit en tant que dieu d'un monde qu'il a créé ? Il est donc lui-même Satan et pas son fils. »

La sorcière ne put s'empêcher, malgré la douleur, la fatigue et la menace de mort imminente, de sourire : « si tu le dis... »

« Et j'ai donc détruit la source de ton pouvoir en détruisant ce monde de Shaad ? »

« Oui. Il ne me reste que mon savoir des plantes. Je puis toujours faire des filtres. »

Le chevalier reposa sa masse d'armes sur la table. Il fit le tour de la pièce, soulevant des pots, des couvercles, des couvertures... Il ne trouva en effet nul grimoire.

Mais s'il avait pu détruire Shaad, peut-être Naheul pourrait être sien. Devenir dieu était tout de même plus sympathique qu'être chevalier errant. Le comte et la populace de Heulbourg attendaient une sorcière, pas deux.

Il se saisit de sa masse d'armes par le bout métallique et frappa avec le manche le crâne de la sorcière. Assommée, elle s'effondra. Stephen von Kirchburg l'emporta sur ses épaules et, au moment de quitter le lieu, il jeta la lampe à huile sur le toit de chaume. Le chevalier ne se retourna pas pour assister à l'incendie.

Chapitre 19

L'aube ne pointait pas encore tout à fait. Il faudrait encore un peu de temps pour que les premières lueurs du jour apparaissent à l'horizon. Le ciel était clair. Les gardes de faction ne pouvaient s'empêcher de l'admirer. Les étoiles brillaient. La Lune éclairait même assez largement la Terre.

Un léger vent avait fait sécher l'eau du chemin de ronde d'Heulbourg. Il restait bien, sur le sol au pied des remparts, quelques flaques qui brillaient, reflétant les lumières de la nuit. Mais la pluie n'avait fait que passer tel un banal orage.

Un garde regarda le bûcher dressé à une faible distance des remparts. Il frissonna. C'était là un instrument de mort horrible. Il espérait malgré tout qu'il servirait bientôt et que la contrée serait débarrassée de la sorcière qui y sévissait.

Le comte Eudes s'était endormi, assis sur sa pierre, l'épée posée sur ses genoux. Il ronflait. De temps à autre, un garde se retournait en souriant. Mais il valait mieux qu'il dorme. Sinon, il serait d'encore bien plus mauvaise humeur.

Dans l'église, le Père Bernardo de Novare était resté allongé face contre le sol. Mais il avait fini par s'endormir, le chapelet dans la main. dieu l'avait apaisé.

Des courbatures le réveillèrent. Il se mit à genoux. Il se sentait fortifié par ses prières et engagements de pénitence. Il eut un peu de mal à se mettre debout. Il avait passé une nuit entière allongé sur des dalles de pierre et, à son âge, cela laissait des traces.

Il se rendit dans le choeur, se signant en passant devant l'autel. Il s'assit dans un des sièges réservés aux prêtres. Il se pencha en avant, joignant les mains comme s'il priait et se rendormit, se remettant en pleine confiance à la miséricorde divine.

Il n'était pas encore tout à fait l'heure des laudes. Et un dur combat contre Satan serait à livrer dans la journée. Il convenait de prendre des forces.

Adso de Ley était heureux. Il avait oublié la sorcière. Près du lavoir, il avait trouvé une fille aux seins voluptueux fort désappointée que son amant, le forgeron, n'ait pu l'honorer. Elle n'avait guère été difficile à entraîner jusque dans son lit. Un jeune écuyer fougueux la satisfaisait au delà de ses espoirs. Adso de Ley avait oublié de s'en retourner dans sa chambre mais point de tourner et retourner la gueuse plusieurs fois dans la nuit pour la faire jouir.

Chapitre 20

Les premières lueurs du jour faisaient rougir l'horizon. En vigie sur la tour de guet des remparts d'Heulbourg, un garde bailla et eut du mal à conserver les yeux ouverts. Il serait bientôt l'heure de la relève. La sorcière n'avait pas attaqué. L'aube s'annonçait belle.

Soudain, le garde eut le regard attiré par quelque chose d'étrange à la limite de son champ de vision. Il se tourna et vit, au lointain, comme un feu. Il y avait un incendie quelque part dans la forêt. Comment un feu avait-il pu prendre dans les bois alors qu'il venait de pleuvoir ?

Les flammes montaient haut. Ce qui se consumait alimentait fortement le feu. Le garde appela l'autre factionnaire et lui montra l'incendie. Celui-ci s'étonna de même de cet étrange feu.

« Et si c'était la sorcière ? » demanda l'un.

« C'est bien la direction de sa chaumière, d'après ce que l'on m'a dit » répondit l'autre.

Ils discutèrent avidement de la première chose intéressante de la nuit. Mais, de fait, ils ne savaient rien de ce qui pouvait bien se passer par là-bas, au plus profond des bois. Et leur bavardage réveilla le comte Eudes qui en fit tomber son épée sur le sol.

« Eh bien, que se passe-t-il ? » hurla-t-il, furieux d'avoir été réveillé en sursaut.

Les gardes lui montrèrent l'incendie dans le lointain. Le comte regarda en se grattant le menton, signe d'une intense réflexion.

« Alleluia laudate Dominum de caelis laudate eum in excelsis. Laudate eum omnes angeli eius laudate eum omnes virtutes eius. »

Le Père Bernardo de Novare fut réveillé par les premières phrases du Psaume 148. Des années de pratique monacale lui permirent de redresser la tête sans qu'il ait l'air de se réveiller. N'importe qui n'étant pas familier des astuces des moines, et qui aurait aperçu le prêtre à cet instant, aurait été persuadé qu'il avait prié seul et qu'il se joignait simplement désormais à la prière commune.

« Laudate eum sol et luna laudate eum omnes stellae et lumen. »

Un bref et discret regard circulaire permit à Bernardo de Novare de constater que le prêtre célébrait l'office des laudes pour eux deux et trois vieilles au premier rang. Cinq personnes dans l'église. Ce n'était déjà pas si mal. La présence d'une sorcière renforçait la foi dans les villes. Les autres bourgeoises rejoindraient les trois vieilles plus tard, pour d'autres célébrations visant à éloigner la sorcière de leur ville et de leurs foyers.

« Laudate eum caeli caelorum et aqua quae super caelum est. Laudent nomen Domini quia ipse dixit et facta sunt ipse mandavit et creata sunt. »

Sur la tour de guet, le comte Eudes hésitait. Que faire ? Cet incendie pouvait être n'importe quoi. Il ne s'étendait pas : les arbres alentours devaient être encore humides, comme c'est naturel après une pluie. Et, même, on voyait les flammes et la fumée baisser d'instant en instant.

Envoyer des hommes sur place pour inspecter et lui apprendre ce qui avait brûlé ? A quoi bon ? Et trouveraient-ils quoique ce soit sans la colonne de feu et de fumée pour les guider, si celle-ci continuait de se réduire jusqu'à disparaître ?

A l'horizon, pendant ce temps, la déesse Aurore avait ouvert les portes du Ciel au char du soleil. L'aube pointait. Le soleil allait se lever.

Adso de Ley avait trouvé la force et la volonté de s'extirper de la couche de la lavandière. Ce n'était pas qu'il tenait tant à la quitter mais elle-même convenait qu'il faudrait éviter que quiconque les surprenne ensemble. Son père était homme violent. Et le forgeron ne l'était pas moins. Si le jeune écuyer survivait à l'un, il devrait également échapper à l'autre.

Il ressortit discrètement de la demeure de sa belle, une simple chambre aménagée dans d'anciennes écuries, au rez-de-cour. Il put éviter les quelques flaques d'eau qui étaient présentes dans la cour et qui reflétaient la Lune. En effet, la lumière des étoiles était largement suffisante pour se diriger aisément.

Apotheosis

L'aube pointait. Etait-il bien nécessaire de rentrer à l'auberge se coucher ? D'un autre côté, dans un lieu perdu comme Heulbourg, il était facile de parier qu'aucune taverne n'était ouverte à cette heure. On n'était pas dans le quartier étudiant d'une grande ville.

Le jeune écuyer se planta dans la rue principale, le nez tourné vers le soleil. Il s'emplit les poumons de l'air frais du matin. Il toussa aussitôt tant il détestait l'odeur de crottin et de bouse. L'ancien étudiant eut soudain une profonde nostalgie de son université. Il savait bien pourquoi il avait choisi les armes au lieu d'entrer dans les ordres : les filles se trouvaient plus facilement quand on était écuyer puis chevalier que quand on était moine ou curé.

Du moins, Adso le présumait.

Chapitre 21

Cassandra gémissait de douleur. Chaque cahot lui faisait mal au bras, chaque pas du cheval était un supplice. Et le chevalier Stephen von Kirchburg ne chevauchait pas lentement. Il avait jeté la sorcière en travers de son cheval et l'avait attachée à sa selle pour qu'elle ne tombe pas.

Le troussequin heurtait la fracture régulièrement et les atèles ne la protégeait guère même si elles évitaient au bras de complètement se déchirer. La fracture n'était pas ouverte. Il n'y avait eu qu'une plaie de surface à l'endroit où la masse d'armes avait frappé et la plaie ne saignait plus. Le chevalier avait mesuré son coup : il voulait immobiliser sa proie, pas la tuer ou l'estropier.

Quand elle avait repris connaissance, Cassandra était déjà attachée. Le cheval s'éloignait de ce qui méritait plus que jamais le nom de foyer. Elle y avait vécu heureuse avec sa fille mais, désormais, ce n'était plus qu'un désordre de flammes. Les poutres s'effondraient déjà en grand fracas. Ce n'était qu'une chaumière paysanne, pas une demeure seigneuriale, et la construction n'était guère solide. Les poules affolées fuyaient l'enclos. Elles ne survivraient guère longtemps dans la forêt. Les renards sauraient régler leur sort.

Tamara avait dû obéir. Elle ne chercha pas à s'interposer. Sa mère ne l'aperçut pas. Cette absence

qu'elle avait toujours crainte, aujourd'hui, rassurait la sorcière. La fillette ne pourrait survivre qu'en fuyant. Elle était bien trop petite pour se défendre ou, pire, attaquer le chevalier. C'était ainsi une lignée de sorcières vieille de plusieurs siècles qui allait s'éteindre. La mère n'avait pas eu le temps d'enseigner tout ce qu'il fallait à sa fille. Et il n'y avait pas d'autre véritable sorcière dans les environs. Tout au plus, à une journée de marche, y avait-il une vieille capable de cuisiner quelques potions simples. Mais Tamara ne la connaissait pas.

Pour tenter d'oublier la douleur, Cassandra retourna sur Shaad. Mais Shaad n'existait plus. Elle tenta de réorganiser le monde, de refaire jaillir des démons de la glaise, de redresser le cours des fleuves de lave... Mais rien n'obéissait. Sa volonté était devenue trop faible. Son trouble était trop grand. Et son monde bien trop abîmé pour être reconstruit en quelques instants.

Combien d'années avaient été nécessaires pour créer Shaad ? Pas loin d'une dizaine. Sa mère l'avait guidée dans ses premiers pas. Mais son premier véritable sabbat eut lieu alors qu'elle avait presque douze ans. L'âge de Tamara aujourd'hui. Mais Tamara avait déjà les pouvoirs issus d'un monde bien développé. Cassandra aurait aimé le visiter, rien qu'une fois. Peut-être aurait-elle pu l'emprunter, juste le temps nécessaire pour retrouver assez de puissance pour défaire le chevalier. Mais c'était trop tard. Beaucoup

trop tard. Que sa fille vive était désormais le seul souhait de Cassandra. Pour elle, c'était trop tard.

Le chevalier s'engagea dans la plaine verdoyante qui montait en pente douce vers la muraille d'Heulbourg. Il voyait à l'horizon la porte et les tours. Il donna un coup de talons dans les flancs de son destrier. Celui-ci se mit à galoper dans les herbes humides et les flaques, faisant jaillir des gerbes de gouttelettes.

Cassandra gémit plus fort. Le cheval bondissait sur le terrain inégal. Sa fracture la faisait souffrir le martyr. Elle faillit s'évanouir.

Plus le cheval s'approchait de la ville, plus il arrivait sur des terres hautes, puis le sol était sec. La pluie n'avait pas duré suffisamment pour inonder toute la pâture.

La sorcière se redressa autant qu'elle put. Elle faillit hurler mais son cri resta coincé d'horreur dans sa gorge. Elle venait d'apercevoir le bûcher.

La porte de la ville était fermée. Le cheval s'arrêta devant les battants clos. Le chevalier appela.

« Oh, du guet ! Ouvrez ! »

En haut de la tour, un garde se pencha et répondit.

« Messire de Kirchburg ? Est-ce bien vous ? »

« Mais oui, c'est moi. Et j'ai vaincu la sorcière que je vous ramène. »

« Alors, restez à la porte. Je vais prévenir le comte qui a interdit absolument que la sorcière n'entre dans la ville. »

Stephen von Kirchburg haussa les épaules. Ce comte Eudes ne remontait pas dans son estime. Le guerrier vainqueur descendit de cheval et détacha la sorcière de sa selle. Il la jeta sur le sol sans ménagement. La douleur la fit hurler et l'immobilisa. Le chevalier utilisa la corde qu'il venait de défaire pour entraver les chevilles de la femme. Il relia les chevilles au cou en passant par les poignets. La sorcière était bien attachée et ne pourrait pas s'échapper même si elle se débattait désormais comme un diable dans un bénitier en hurlant. Il est vrai que son visage était tourné vers le bûcher et que son regard ne pouvait pas se détacher de l'horreur qui lui était promise.

Soudain, les battants de la porte de la ville s'ouvrirent. Le comte était à la tête d'une escouade qui encercla aussitôt la sorcière, pointant leurs lances vers la femme immobilisée. Eudes d'Heulbourg prit Stephen von Kirchburg dans ses bras.

« Messire, je vous croyais mort. »

Attiré par l'agitation, Adso de Ley avait dévalé la grande rue et avait suivi l'escouade. Il s'agenouilla devant son maître, sans prendre garde à l'état pitoyable du haubert et du pourpoint pleins de boue ou des braies déchirées. Il aurait à nettoyer tout ça plus tard.

A p o t h e o s i s

Déjà, les bourgeois se réveillaient et regardaient par leurs fenêtres la raison de toute cette agitation de si bon matin. La rue principale se remplit rapidement de monde tandis que le soleil commençait son ascension.

Epuisée, la sorcière ne hurlait plus. Elle pleurait. Nul n'osait l'approcher. Les gardes tremblaient en pointant leurs lances vers elle, comme si ses liens pouvaient ne pas la retenir suffisamment.

Stephen von Kirchburg confia son destrier à son écuyer, lui ordonnant de le conduire à l'écurie. Puis il se pencha vers sa prisonnière. La prenant dans ses bras, il la remit debout. La foule voyait cette femme salie de boue et au visage déformé par la douleur. Sa soudaine laideur ne pouvait qu'être le signe qu'elle était bien une sorcière.

Le curé de la ville et le Père Bernardo de Novare arrivèrent enfin. Ils durent écarter la foule avec vigueur pour approcher de la sorcière. Celle-ci était tenue debout par le chevalier, encerclée de gardes la tenant au bout de leurs lances. Et le comte Eudes se frottait les mains de satisfaction.

« Est-ce bien la sorcière, messire ? » demanda le curé.

« Je vous l'assure » répondit le chevalier.

« Comment l'avez-vous donc vaincue ? » s'interrogea soudain Bernardo de Novare.

« La lutte fut longue et, toute la nuit, je crus bien ne jamais triompher mais, au matin, par la foi et le fer, je lui brisais ses pouvoirs en même temps que ses os. »

La populace applaudit. Les murmures admiratifs circulaient dans toute la foule. Le récit était court mais il était suffisant pour l'instant.

Bernardo de Novare, soudain rassuré d'apprendre que la diablesse ne disposait désormais plus de pouvoirs magiques, fit taire les gens avec de grands gestes. Reprenant sa place d'expert en sorcellerie et en manières de l'éradiquer, il s'empara de la parole.

« Il convient malgré tout de s'assurer qu'il n'y a nulle erreur. Si la bougresse n'avoue pas, il conviendrait de la soumettre à la torture jusqu'à ce que la protection divine se révèle à nous ou bien qu'elle avoue. »

La sorcière s'agita, tentant d'échapper aux bras du chevalier, et ne réussissant qu'à s'inonder de douleur en traumatisant de nouveau sa fracture.

Bernardo de Novare s'empara de sa nouvelle croix pectorale, trouvée dans ses bagages, et la montra à la femme piégée en l'interrogeant.

« Reconnais-tu être une fille de Satan, engager un commerce avec le Malin en échange de pouvoirs ? »

« Idiot que tu es, le prêtre. J'étais sorcière mais jamais je ne fus soumise à quiconque, pas même ton dieu. »

« Cet aveu me suffit. Catin du Diable, te repends-tu de tes pêchés ? »

Malgré la douleur, Cassandra ne put s'empêcher de rire. Un rire profond, un rire gras. Tous y virent un rire satanique. Bernardo de Novare se tourna vers Eudes d'Heulbourg. Il hocha la tête en disant : « elle est bien coupable ».

Accompagnant son instruction d'un vaste geste du bras désignant le lieu du supplice, le comte Eudes ordonna : « menez la sorcière au bûcher ».

Cassandra fut arrachée aux bras du chevalier et emmenée par deux soldats, traînée plutôt, puisqu'elle était entravée de tous les membres. Les deux prêtres se précipitèrent pour se placer en tête de cortège et commencer à réciter les oraisons. Le comte Eudes et le chevalier se mirent à suivre, la foule les accompagnant.

Le bourreau portait une échelle. Il parvint à doubler le cortège en courant. Arrivé au pied du bûcher, il posa son échelle contre l'empilement de bois. Il grimpa et attendit que les gardes montent à leur tour, entraînant la femme qui hurlait et se débattait. Le bourreau la plaqua contre le poteau et entreprit de l'attacher convenablement avec tout le cordage nécessaire.

Le regard dans le vague, dirigé vers un point indéfini quelque part dans la forêt, la sorcière s'était soudain tue. Elle ne se débattait plus. Elle avait renoncé.

Le bourreau se fit envoyer par ses aides des fagots qu'il empila tout autour de la sorcière. Bientôt, celle-ci fut couverte du petit bois. Il se décida alors à

redescendre. Un des ses aides lui donna une torche allumée. Se présentant devant le comte, le bourreau attendit l'ordre formel de celui-ci. Cet ordre ne fut pas long à venir. Le visage du comte portait malgré tout comme une marque d'appréhension. On sentait que cette marque ne s'effacerait qu'une fois le corps de la sorcière réduit en cendres.

Au pied du bûcher, simplement au premier rang de la foule, le chevalier Stephen von Kirchburg attendait. Lui aussi connaissait une certaine appréhension. Il craignait que, soudain, la sorcière ne parvienne à ressusciter Shaad et à retrouver ses pouvoirs.

Chapitre 22

Pourquoi l'avoir attachée ? Cassandra était paralysée. La douleur irradiait à partir de son bras. Elle ne pouvait plus bouger. Elle avait mal, tellement mal. Elle ne pouvait plus bouger le moins du monde.

Les cordes étaient si serrées qu'elles lui mordaient la chair partout sur le corps tant les bourgeois avaient peur qu'elle ne s'échappe. Sa robe était déchirée en maints endroits, laissant la peau nue au contact de la scie qu'étaient devenus les cordages.

Et puis, il y avait ces fagots qu'on avait accumulés autour d'elle. Les brindilles jaillissaient un peu n'importe comment, dans le plus parfait désordre. Et elles venaient agacer ce qui restait de peau libre, notamment sur le visage.

A travers les fagots, Cassandra apercevait la foule qui grossissait d'instant en instant. On ne brûlait pas une sorcière tous les jours et les curieux venaient nombreux. Elle ne voyait pas les visages ou les expressions, barrés de mille brindilles. Elle ne reconnaissait personne. Mais elle devinait les airs hilares ou, en tous cas, réjouis. Un bûcher est un spectacle de choix, bien supérieur à celui d'une pendaison. Et puis, une pendaison débarrassait la contrée d'un voleur, voire d'un assassin. Là, il s'agissait d'une traînée, d'une sorcière, d'une putain de Satan.

A p o t h e o s i s

Le soleil s'était désormais bien levé. L'heure était encore matinale mais le jour s'était fait. A l'horizon, loin derrière la barrière des fagots, Cassandra voyait la forêt avec, au dessus, un beau ciel bleu.

Quelque part, dans cette immensité verte et marron, Tamara se cachait. Si un dieu existait sur cette Terre, Cassandra le priait de tout son cœur et de toute son âme. Que sa fille vive !

Les premières volutes de fumée vinrent obscurcir l'horizon. Cassandra entendit le bois craquer. Elle eut peur. Elle se mit à respirer fort par la bouche tant son corps exigeait de l'air frais. Déjà, elle toussait. La fumée envahissait tout.

Et puis il y eut les premières lueurs rouges. Elles dansaient, lointaines. Le spectacle devait être magnifique vu de la plaine ou des remparts de la ville. Les danseurs de feu se dressèrent de plus en plus haut. Les plus audacieux dépassaient largement le sommet du crâne de Cassandra mais restaient, pour l'heure, sur le pourtour de ce domaine clos de brindilles qu'on lui avait donné en ultime apanage.

Et puis il y eut la douleur. Pire que celle du bras cassé. Mille fois pire que celle des brindilles dans les yeux. La douleur des chairs qui se consument.

Chapitre 23

Le chevalier Stephen von Kirchburg regardait l'immense brasier se consumer. La sorcière avait cessé de crier. Ses hurlements avaient glacé le sang de tous les présents. Même un bon chrétien ne pouvait qu'avoir une envie de compassion pour cette putain de Satan en entendant de telles plaintes. La douleur qu'elle avait ressentie en mourant n'était cependant rien en comparaison de celles qu'elle endurerait durant toute l'éternité dans les domaines de Satan.

L'odeur était effrayante. Le vent tournoyant rabattait les fumées tantôt de tel côté, tantôt de tel autre. Stephen von Kirchburg était autant incommodé que les autres mais il avait faim et il eut envie de faire griller une côte de porc ou un cochon de lait sur une broche. De la viande restait de la viande. En cuisant, la chair dégageait toujours une odeur à peu près similaire. On prétendait que certaines tribus païennes mangeaient des hommes. Certains guerriers, perdus dans des déserts lointains, auraient également mangé leurs camarades morts. Stephen von Kirchburg frissonna en pensant à ces détails sordides. La chair de la sorcière, de toutes façons, n'était plus cuite mais consumée. Rien ne resterait à manger, même pour les chiens.

Les flammes commençaient à s'éteindre petit à petit. On devinait un morceau de cadavre pas tout à fait brûlé encore attaché au grand mât. Il restait une sorte de

gros morceau de charbon du volume d'un tronc, évidé à l'endroit des tripes. Les os des membres étaient tombés ou avaient entièrement brûlé. Accroché au tronc, un morceau de crâne noirci était à peine reconnaissable sans sa mâchoire, sans le moindre morceau de chair, sans les yeux ou le nez. La paille et le petit bois n'étaient plus que cendres. Mais il demeurait des morceaux de grosses bûches pas tout à fait brûlés qui fumaient encore tandis que les dernières flammes en jaillissaient.

Déjà, le bourreau se préparait, avec ses aides, à pelleter ce qui restait du bûcher dans un petit chariot à bras. Tout serait jeté dans la rivière qui traversait le comté, au niveau d'un marais. L'eau emporterait tout petit à petit. Ce qui restait du corps de la sorcière se perdrait dans les roseaux jusqu'à achever sa décomposition progressive. On avait jeté au même endroit, la veille, le corps du pendu. Le comte trouvait malséant de laisser pourrir un cadavre devant son château. Les exécutés étaient donc promptement détachés et jetés toujours dans la même rivière.

On prétendait que, parfois, la famille du condamné payait le bourreau pour qu'il oublie le cadavre sur la rive. Si le défunt ne pouvait pas rejoindre une terre chrétienne, il finirait malgré tout enterré, en général dans la forêt. Et le curé acceptait aussi, contre espèces sonnantes et trébuchantes, de faire un rapide et discret office sur la tombe. Certains moines errants et mendiants acceptaient volontiers de dire une messe pour

ces âmes perdues. Les familles payaient pour réduire la peine du condamné au purgatoire. Nul homme d'Eglise ne s'aventurait cependant à garantir que l'âme n'était pas en Enfer où tout rachat était impossible. Du point de vue commercial, affirmer une telle hypothèse aurait été mauvais pour les affaires. Et la démentir aurait posé des cas de conscience. Alors, seul dieu savait...

Le comte Eudes vint inspecter au plus près les restes du bûcher. Les dernières flammèches étaient éteintes. L'odeur abominable se dissipait petit à petit. Le bon peuple avait suivi en procession le curé et le prêtre envoyé par l'évêque jusqu'à l'église dès que la sorcière avait cessé de crier. Un office d'action de grâce semblait absolument nécessaire pour remercier dieu d'avoir débarrassé la contrée d'une dangereuse et maléfique sorcière.

Le comte Eudes avait ordonné qu'une grand'messe soit dite en fin de matinée afin que lui-même, le chevalier, le bourreau et ses aides puissent participer à un culte. Entre les deux offices, les bourgeois pourraient retrouver leurs occupations ordinaires.

Au côté du comte, Stephen von Kirchburg vérifiait tout comme lui que la sorcière était bien morte. Il était dommage que Shaad ait disparu mais il restait Naheul. Le chevalier voulait s'en emparer. Si cela n'était pas possible, il fallait aussi le détruire. Tant que la fille de la sorcière vivrait, elle voudrait venger sa

mère. Et elle devait déjà avoir quelques pouvoirs. Il faudrait être prudent.

Il était inutile de parler de la fille au comte. Il avait déjà expliqué qu'il avait incendié la chaumière afin que nul maléfice ne demeure. Eudes d'Heulbourg s'était alors engagé à envoyer une expédition pour s'assurer que tout était bien détruit. Les restes de la chaumière seraient charriés jusqu'à la rivière et on répandrait sur le sol à cet endroit du sel et de l'eau bénite.

Le comte Eudes était finalement ravi de la tournure que prenaient les événements. Sa gestion de la crise se révélait excellente. L'immense péril causé par la sorcière s'était bien avéré, nul ne pourrait mettre en cause sa prudence. Cette sorcière vivait là depuis bien des années mais le comte ne s'était alarmé que quand le danger parut hors de tout contrôle. Son choix de faire appel à des experts du Duc et de l'Evêque avait abouti à l'éradication de la menace. Et, en plus, le héros du jour était déjà engagé auprès d'une dame de qualité richement dotée. Il ne lui vint pas à l'esprit de briser ses fiançailles en réclamant d'épouser la fille d'un comte.

A l'auberge, le chevalier fut traité en héros, en prince. On lui monta dans sa chambre un baquet pour qu'il puisse se laver et des servantes vinrent y verser de l'eau chaude. On lui donna du savon, une grande serviette. Stephen von Kirchburg put confier son haubert, son pourpoint et ses braies déchirées à Adso. L'écuyer nettoierait tout cela et le réparerait, aidé par

cette lavandière bien empressée auprès de la gent masculine.

Mais Stephen von Kirchburg préféra une des servantes venues lui apporter de l'eau chaude. Bien qu'encore tout crotté, il n'eut aucune difficulté à l'entraîner dans son lit pour l'honorer avec toute sa vigueur virile. Elle se retira bien contente quand le chevalier se décida à se laver.

Ses bagages comportaient une tenue plus appropriée que son armure pour assister à la grand'messe. Des braies neuves, un pourpoint brodé, des chausses élégantes...

Ensuite, il se reposerait. Adso pourrait ainsi avoir tout le temps nécessaire pour prendre soin des montures et de l'équipement. Le soir, le comte avait prévu un banquet d'adieu et de remerciement.

Le chevalier et son écuyer repartiraient dès le lendemain matin. Culbuter des servantes ou des sorcières est une chose, mais il convenait d'épouser au plus tôt sa mie.

Ils ne feraient pas route avec le Père Bernardo de Novare. Celui-ci leur avait confié un message pour l'évêque. Il voulait faire une retraite dans un monastère dont il connaissait l'abbé, pas très loin d'Heulbourg. Il ne rentrerait donc pas tout de suite à la capitale ducale.

Une fois de retour, Stephen von Kirchburg voulait acheter un petit domaine dans la banlieue de la grande ville. Ce n'était pas un fief mais il pourrait tout de même y installer sa famille en vivant de ses rentes et

de la dot de sa femme. Celle-ci comportait notamment un immeuble de rapport dans le bas quartier de la ville.

Et puis, après tout, les guerres qui déchiraient les royaumes de la chrétienté étaient l'occasion aussi de briller au feu de façon plus glorieuse qu'en capturant une mégère pour la livrer au bûcher. Les pillages rapportaient souvent plus qu'un domaine agricole.

Le soleil était à peine levé quand l'expédition s'ébranla. Outre le chevalier et son écuyer, elle comportait le bourreau et ses aides et emportait un chariot. Le chevalier avait remis une partie de ses pièces d'armure, y compris son casque.

Arrivée aux ruines de l'ancienne demeure de la sorcière, l'expédition commença son ouvrage. Il lui fallait détruire les dernières poutres, emporter les cendres jusqu'à la rivière...

Le chevalier avait à faire, lui aussi. Le bourreau se chargea de le renseigner.

« Messire, la Grotte de l'Ermite où vous souhaitiez aller vous recueillir est située juste derrière la petite colline que vous voyez là-bas. La rivière fait un coude et il existait jadis un petit chemin qui permettait au saint homme d'aller y puiser de l'eau, au Gué de l'Ermite. Mais la pente y était rude. Nous, nous allons passer par un autre endroit, par un chemin plus commode. Nous allons jeter les restes de la sorcière et de sa chaumière en amont du gué, près du Marais aux Crapauds. »

« Je vous remercie. Je vous confie mon écuyer pour qu'il vous aide à charrier les débris. Je vais me rendre seul à la grotte. Je serai de retour bien vite, avant que vous n'ayez achevé votre ouvrage. »

Adso de Ley apprécia modérément d'être ainsi astreint à aider le bourreau et ses assistants dans une tâche bien fatigante. Mais, d'un autre côté, il maniait bien la hache pour débiter les poutres à demi-brûlées. Et puis il devait complaire à son maître jusqu'à son adoubement. Le chevalier lui avait même dit qu'il envisageait de proposer l'adoubement de son écuyer juste après le mariage avec sa mie.

Il faudrait que le duc l'accepte mais, après tout, Adso ne serait pas le plus jeune des chevaliers même si sa naissance n'était pas assez prestigieuse pour justifier une carrière rapide.

Le chevalier le laissa donc sur place tandis qu'il s'éloignait sur son destrier à allure lente. La petite colline fut vite franchie. Derrière un bosquet, on voyait une grotte comme on la lui avait décrite.

Par précaution, il mit pieds à terre. Il attacha son cheval à un arbuste. Il ferma son casque avec sa protection faciale. Il devait se méfier. Il se saisit de son épée. Il renonça à la masse d'armes. La grotte semblait étroite. Et, cette fois, il s'agissait bien de tuer, pas d'immobiliser une créature à faire griller sur un bûcher. Nul ne devait même savoir que le sang de cette fille avait jamais existé.

Le chevalier repéra le vieux sentier permettant d'accéder à la rivière. Ce serait parfait pour aller y jeter le petit cadavre.

Enfin, son esprit fut invité à retrouver le chemin de Naheul. Les créatures s'étaient assemblées dans le temple païen. Elles priaient avec ardeur leur déesse. Mais celle-ci semblait troublée, triste et malheureuse.

Elle s'inquiétait pour sa mère qui n'était pas venue la chercher. Et elle avait faim et froid.

Chapitre 24

Tamara recevait les offrandes de ses adorateurs. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour rester attentive à leur cérémonie. Ils sentaient sa présence. Mais Tamara était troublée.

Elle avait fui de sa maison la nuit avant le jour précédent. Elle avait donc passé deux nuits dans la grotte. Elle avait pu boire à la rivière, manger quelques baies, mais elle ne voulait pas s'éloigner tant que sa mère ne lui en avait pas donné l'autorisation. Il ne fallait pas que celle-ci vienne la chercher et ne la trouve pas.

La chaumière où elle vivait était au delà de son champ de perception extra-sensorielle. Elle ne pouvait pas savoir ce qui s'y passait. La colline semblait faire obstacle.

Et puis, en ce moment, elle avait surtout à suivre ce qui se déroulait en son honneur. En tant que déesse, elle avait tout de même quelques devoirs.

Soudain, elle eut l'impression d'être épiée. Elle se retourna. Et elle vit l'homme. C'était le chevalier. Il était dans son monde. Il s'approchait d'elle, en souriant. Mais son sourire n'était pas signe de gentillesse. C'était un sourire de triomphe mauvais.

Elle cria.

La cérémonie stoppa net. Les créatures regardèrent autour d'eux. Quelque chose arrivait à la Déesse.

Alors, le lieu où les créatures déposaient leurs offrandes ne fut plus qu'un immense brasier. Une voix leur parlait : « votre déesse vous a trompé. Vous devez adorer le seul Vrai dieu. »

Tamara voulut repousser l'envahisseur. Mais celui-ci la fit prendre feu. Pour la première fois, elle eut peur dans son monde.

Et son corps fut soudain brutalisé, rappelant son esprit sur Terre.

Pénétrant dans la grotte, Stephen von Kirchburg s'était précipité sur la fille allongée, en transe. On ne pouvait pas tenir debout dans la grotte. Jouant le tout pour le tout, le chevalier s'était donc jeté sur Tamara avec son épée. Il la frappa d'estoc, enfonçant l'acier dans le petit ventre.

Sortant brutalement de transe, Tamara hurla en se redressant. Elle regarda le chevalier. Elle regarda son ventre. Elle était saisie d'horreur.

Stephen von Kirchburg la rejeta au sol violemment. Surprise, la fille n'eut pas le temps de retirer ses mains de son ventre. Son crâne heurta violemment le sol rocheux.

L'épée fendit de bas en haut la petite robe de laine, découvrant des cuisses d'enfant et un bas-ventre qui n'avait encore que peu de pilosité. Stephen von

Kirchburg déchira le tissu jusqu'à la naissance des seins pré-pubères.

« Tu ne mourras pas vierge, sorcière » cracha le chevalier.

Tamara avait mal au ventre. Sa tête la faisait souffrir. Elle se sentait nauséeuse et ne parvenait même pas à se maintenir sur Naheul. Sa vision se troublait. Elle tenta de fermer les yeux et de découvrir son environnement en utilisant sa perception extra-sensorielle.

Soudain, une nouvelle douleur la força à rouvrir les yeux. Quelque chose lui déchirait le bas ventre. C'était rentré en elle. Cela lui faisait mal. Tellement mal. Et toutes ses autres douleurs avaient été amplifiées par l'apparition de cette douleur nouvelle. Respirer, même, lui faisait mal.

Elle ne parvenait pas à ressentir de colère. Elle avait peur. Simplement peur. Peur et mal. La douleur, la peur. La douleur, la peur. La douleur, la peur. Il ne restait que cela. Elle ne savait pas comment se défendre. Même se débattre était au dessus de ses forces. Ses yeux inondés de pleurs lui étaient inutiles : elle ne voyait plus rien.

Il y avait un souffle chaud et puant contre sa joue. Ce souffle se transforma en un râle de jouissance. Puis l'homme éloigna son visage du sien. Alors l'acier pénétra la gorge blanche. Tamara ne pouvait plus crier. Elle se sentit mourir.

Stephen von Kirchburg essuya sa lame contre ce qui restait de la robe. La fille était presque décapitée. Elle était morte et son sang inondait la grotte. L'entrecuisse saignait aussi entre des jambes malingres largement écartées au point qu'on aurait pu croire la fille démembrée.

« Elle était étroite, la garce, mais elle n'aura pas l'excuse de virginité devant le Tribunal du Très-Haut. Qu'elle aille griller en Enfer avec sa mère ! »

Le chevalier recula à quatre pattes tout en tirant le cadavre. Une fois à l'air libre, il acheva de dénuder le petit corps. Il pénétra de nouveau dans la grotte avec le tissu pour éponger l'essentiel du sang. Inutile de laisser trop de traces. Avec son épée, il creusa un petit trou dans la terre meuble à l'entrée de la caverne et il y enterra la robe déchiquetée.

Il traîna ensuite le petit corps par les pieds le long du sentier jadis utilisé par l'ermite. Arrivé sur la rive, il allongea le cadavre sur le ventre. Il se leva, prit son élan et fit s'abattre son épée sur le cou de la fille. La tête se sépara du corps aisément. Elle fut jetée à l'eau en premier, le plus loin possible du bord. Ensuite, le reste fut glissé dans l'eau boueuse.

Chapitre 25

Bien des années avaient passé depuis que Stephen von Kirchburg avait connu sa première gloire en ayant vaincu une dangereuse sorcière. Sa mie était devenue sa femme, la mère de ses quatre enfants dont trois garçons. Les guerres continuaient de déchirer les royaumes chrétiens. Le chevalier revint plusieurs fois chez lui couvert d'or.

Et puis, un jour, il ne rentra pas. Lui, qui parvenait à stopper ses adversaires en les regardant, avait reçu un mauvais coup d'épée. Ses ennemis avaient jeté son corps à la rivière. Quand la victoire fut acquise, ses compagnons partirent à sa recherche, sans succès.

Dans une grange, Stephen von Kirchburg s'était allongé sur de la paille sèche. Il fit ce qu'il avait l'habitude quand il devait se soigner une blessure. Il prit conscience de lui-même et répara les muscles, les vaisseaux, les os et les autres organes endommagés. Cette fois, l'alerte avait été chaude.

C'était une bonne occasion pour disparaître. Ne pas vieillir commençait à devenir suspect. Et puis, quand il détruisait une partie de la cervelle ou du coeur de son adversaire en la faisant se consumer, il triomphait trop facilement. Un jour, l'Inquisition risquait de s'intéresser de trop près à lui. Certaines rumeurs commençaient à courir sur son compte.

Il fallait qu'il apprenne à mieux cacher ses pouvoirs. Et, déjà, il devait quitter la région, partir loin. Changer de nom. Trouver un métier.

Il pouvait donner des cours d'escrime, devenir un enseignant (un « lehrer » comme on disait dans sa patrie), devenir mercenaire, voire rejoindre les lointaines steppes et s'y tailler un royaume.

S'il parvenait à utiliser des pouvoirs simples, il était évident que Naheul était un monde frustre. Les pouvoirs qu'il conférait étaient limités. D'autres sorciers ou sorcières devaient exister en ayant créé d'autres mondes plus puissants.

Les pouvoirs de Cassandra étaient bien supérieurs à ceux dont Stephen von Kirchburg disposaient. Shaad aurait été une prise bien meilleure que Naheul. Quel imbécile il avait été de détruire ce monde de Shaad.

Et, pour profiter pleinement de ses pouvoirs, il devait absolument mieux comprendre les lois régissant la Terre. Il devait mieux comprendre comment son propre corps fonctionnait. Plusieurs fois, sa perception de son corps lui avait donné une image allant à l'encontre de ce qu'il pensait, comme ces vaisseaux dans lesquels le sang circulait, animé par le cœur dont cela semblait être la seule fonction.

Epilogue

Stéphane Laireur prit son smartphone pour vérifier la route à prendre. Cette assistance pour trouver le bon itinéraire était des plus agréables dans ces villes où les rues étaient innombrables.

Il avait mis du temps à s'habituer aux véhicules à moteur. Maintenant qu'il possédait le sien avec le permis pour le conduire, on parlait de plus en plus d'en restreindre l'usage. Peut-être allait-on revenir aux chevaux, comme à l'époque où il se nommait encore Stephen von Kirchburg.

Si la vie était incomparablement plus facile désormais, l'ancien chevalier regrettait parfois son armure. Pour traverser certains quartiers, cela aurait pu être utile. D'un autre côté, un voyou ne l'embêtait pas longtemps.

Il fallait être discret, tout autant aujourd'hui qu'hier, même si l'Inquisition avait disparu. Mais changer la pesanteur très localement suffisait en général à mettre hors de combat le plus agressif des voyous.

En fait, Stéphane Laireur avait réussi à devenir pratiquement immortel. Il réparait son corps au fur et à mesure de son usure ou de ses blessures. Pour bien savoir quoi faire, il était devenu étudiant en médecine au XIXème siècle. Il avait suivi quelques cours depuis, pour se tenir au courant.

Mais tout ce qu'il savait de ses pouvoirs lui venait de la seule Cassandra. Il copiait, la plupart du temps, ce qu'il avait vu Cassandra faire. Son immortalité étant toute relative, elle lui était des plus précieuses. Il hésitait par conséquent à prendre le moindre risque.

Le petit monde de Naheul avait totalement oublié sa créatrice et l'honorait comme son seul dieu éternel. Bien des générations s'étaient succédé depuis l'élimination de Tamara.

Parfois, Stéphane Laireur ressentait comme des regrets au souvenir de ce qu'il avait fait. Mais il dissipait rapidement ces scrupules : autres temps, autres mœurs. On ne devait pas juger les actes d'il y a plusieurs siècles avec des valeurs d'aujourd'hui. Violer et décapiter une fillette lui vaudrait bien des ennuis à l'époque actuelle. De même, personne n'envisageait plus de dresser des bûchers. Quant à porter une épée, c'était autant exclu.

« Vous êtes arrivé à destination » prononça une voix de synthèse.

Stéphane Laireur gara sa voiture dans un parking souterrain. Puis il sortit dans la cité commerciale où il avait rendez-vous. L'immense hall aurait pu contenir en entier l'église d'Heulbourg. Mais il n'était bordé que de boutiques de vêtements et d'autres articles de mode. Si la lumière n'était pas divine, elle était plus vive que celle que l'on avait jadis dans la plus belle et la plus riche des maisons.

Il déambula dans la foule. Il était un peu en avance. Enfin, il trouva le totem « point de rendez-vous ». Il s'y arrêta, attendant l'heure dite. Il n'y avait personne d'autre à côté du totem.

Il y eut soudain comme un vent frais insistant qui lui agaça le visage. Il fut tenté de se tourner pour le recevoir dans le dos. Alors, dans un recoin sombre, derrière un palmier synthétique, il la vit. Il ne connaissait que sa photographie, celle déposée sur le site web de rencontres. Mais il n'eut pas de doute.

Il se dirigea vers elle.

« Bonjour, Adeline. »

« Bonjour, Stéphane. Vous êtes un peu en avance et j'attendais l'heure convenue pour rejoindre le totem. Mais vous m'avez trouvée et c'est tout aussi bien. Nous allons boire un verre ? »

« Volontiers. »

Elle était charmante, comme il s'y était attendu. Et elle était tellement naïve sur les chevaliers. Bien qu'elle s'intéressât surtout à la science-fiction, elle combinait les vieilles coutumes, ou du moins ce qu'elle en imaginait, avec un univers de space-opera dans des petites nouvelles très agréables à lire sur son site web.

C'est en discutant de la chevalerie qu'ils s'étaient séduits l'un l'autre. Stéphane Laireur n'était guère attiré par les histoires situées dans l'espace mais celles d'Adeline lui plaisaient, comme si elles modernisaient et idéalisaient des souvenirs.

Le café qu'on leur servit dans un bar de la cité commerciale n'était pas très chaud. Il était même quasiment froid. D'instinct, Stéphane Laireur allait le réchauffer quand il s'aperçut que sa compagne en avait pris l'initiative. L'origine des flux magiques ne faisait aucun doute. Quand le café de Stéphane Laireur fut réchauffé, Adeline procéda de la même façon pour le sien tout en invitant l'homme à boire rapidement, avant que cela ne refroidisse.

Stéphane Laireur sut dès lors à quoi s'en tenir. Ils parlèrent ensemble de tout et de rien, comme à tout premier rendez-vous entre une jeune fille et un jeune homme de son âge. Il n'était plus dans l'air du temps d'attraper une jeune fille à cinq gars costauds, quatre qui la tenait membres écartés tandis que le cinquième lui faisait son affaire. Ceux qui s'y risquaient encouraient bien des ennuis. L'amour courtois n'était pas plus de mise. Et la « libération sexuelle » rendait les femmes bien plus difficiles et prisonnières de bien plus de convenances que les servantes et les lavandières que l'on prenait dans le foin ou dans le lit d'une auberge. Stéphane Laireur regrettait parfois la simplicité du monde de sa jeunesse.

Il fallut près d'un mois, avec quatre rendez-vous, pour que Stéphane Laireur put partager la couche d'Adeline. C'était un samedi après-midi. Ils devaient ensuite se rendre au cinéma.

Apotheosis

Elle hurla sa jouissance comme il convenait désormais. Il déchargea sa semence dans un petit réservoir de latex. Et il attendit.

Epuisés, les deux tourtereaux somnolaient. Quand Adeline montra les signes d'une transe, Stéphane Laireur lui prit doucement la main. Il pénétra discrètement le rêve de la jeune femme. Il la suivit dans le monde qu'elle avait baptisé Anaquine.

Les chevaliers y affrontaient des seigneurs du mal, comme au Moyen-Age européen, mais leurs armes étaient différentes. Et, surtout, ils se déplaçaient de monde en monde grâce à des vaisseaux spatiaux. Ils n'étaient pas seuls. On croisait sur les routes de l'espace aussi bien des aventuriers, des contrebandiers, des marchands... et des prêtres. Très peu de prêtres. Trop peu.

Adeline n'avait de toute évidence aucune idée de l'origine de ses pouvoirs ou de la manière de les développer. Peut-être n'avait-elle aucune envie d'accroître la puissance issue de ce monde.

Elle portait une petite cicatrice à côté de l'oeil droit. Un bocal qui lui était tombé dessus alors qu'elle était enfant avait-elle dit. Mais Adeline n'avait pas jugé bon de réparer son corps, même pour une si infime blessure.

Faute de la plus petite ambition, elle ne méritait pas Anaquine.

Le potentiel de ce monde était immense. Stéphane Laireur se dit qu'il allait devoir bien l'étudier avant de développer un clergé à sa dévotion.

Puis il prendrait ce monde, comme il avait pris Naheul. Il allait procéder avec soin. Il ne commettrait pas deux fois l'erreur qui lui avait coûté Shaad.

Surtout, ne pas perdre Anaquine.

Livre troisième
Ainsi meurent les dieux

Apotheosis

Chapitre 1

La carapace n'était pas, par définition, très souple. Exercer une trop forte pression sur elle ne pouvait qu'aboutir à la briser. C'était le but de la lutte rituelle. Briser la carapace de l'adversaire puis l'achever en lui arrachant les entrailles. Chaque section abdominale comportait bien un cœur et un poumon (avec ses orifices respiratoires) autonomes mais l'œsophage traversait toutes les sections, digérant petit à petit les nutriments avalés par la tête. Et la circulation sanguine était également commune à toutes les sections du corps. L'hémorragie provoquait une mort douloureuse et lente. Si le gagnant était miséricordieux, il lui revenait le droit d'achever son adversaire en lui arrachant la tête. La mort était alors instantanée.

Voimakas savait que son adversaire ne lui laisserait aucune chance. Il savait qu'une demande de grâce par soumission ne serait pas acceptée. Tous deux avaient lutté trop longtemps dans l'arène. Ils s'étaient infligés l'un à l'autre trop de souffrances. Dans le meilleur des cas, celui de la victoire, Voimakas conserverait sur sa carapace verte foncée à fines rayures rouges les marques de ce combat durant des années. Et son adversaire, de la même façon, aurait des cicatrices foncées sur sa jolie carapace bleue s'il triomphait. Non, Voimakas non plus ne pourrait pas accepter la soumission de son adversaire. Le duel serait à mort. Et

sans doute aucun des deux n'aurait envie de montrer la moindre miséricorde. La mort serait lente et douloureuse autant qu'inéluctable.

Il fallait triompher. Aucune alternative.

Dans les gradins autour de l'arène, des milliers de Rukoilis, mâles et femelles, observaient le combat. Ils s'accrochaient aux barres de suspension avec leurs griffes et attendaient de savoir qui serait leur prochain roi. Le vieux Paatoï avait été tué au tout début du Défi. Il ne s'était guère battu et avait choisi celui qui l'avait affronté.

Il se savait vieux et incapable, désormais, de diriger la tribu. Il avait préféré convoquer un défi dans les règles au lieu d'être assassiné dans son nid, la nuit. Il avait choisi la voie de l'honneur et avait été décapité d'un geste sec dès que ses membres avaient été immobilisés par l'ouverture de sa carapace. Son corps avait même été dévoré par son vainqueur, en signe de respect.

Les restes, essentiellement la carapace et la tête, avaient été conduits en procession jusqu'à la grande place centrale de la capitale où ils avaient été incinérés, le bûcher étant allumé par le vainqueur. Mais celui-ci n'avait pas triomphé très longtemps. Il fut tué dès le combat suivant et, déjà, plus personne ne se souvenait de son nom.

La succession des duels avait abouti à ce combat final. Voimakas avait autant triomphé que son adversaire. Tous deux étaient fatigués. Mais un des deux seulement deviendrait le nouveau chef de la tribu. Voimakas ne se rappelait plus le nom de celui qui tentait de le tuer. Pourquoi chercher, même, à le connaître ? S'il perdait, cela n'avait pas d'importance. S'il gagnait, Voimakas n'aurait plus le loisir de se souvenir de quoique ce soit, de ce nom comme d'autre chose.

Dans sa tête, Voimakas nommait son adversaire « le bleu ». La couleur de sa carapace pouvait faire un nom valable. Il était rare d'avoir ainsi une carapace presque monochrome, avec simplement des nuances plus ou moins foncées ou claires.

Le bleu était audacieux. Il devait être vraiment fatigué et chercher à abréger le combat. Il maintenait ses ailes collées à son corps. Prenant leurs attaches sur la section abdominale centrale, comme chez chaque Rukoili, elles dépassaient donc de la section postérieure. Mais elles étaient ainsi relativement protégées. De ce fait, ses quatre membres, deux sur la section antérieure et deux sur la postérieure, avaient pu être mobilisés pour simplement bondir sur Voimakas.

Celui-ci fut surpris de la manœuvre et se retrouva plaqué au sol, les ailes écartées, chaque membre immobilisé par le membre homologue de son adversaire. Les griffes du bleu tentaient de pénétrer la carapace de Voimakas. Mais, pour y parvenir, il faudrait que le bleu puisse relâcher son étreinte.

Alors Voimakas souffrait en attendant une opportunité pour débloquer la situation. Soudain, les ailes du bleu se déplièrent et il souleva dans les airs son adversaire.

Des crissements d'admiration fusèrent des tribunes. La manœuvre était audacieuse. Chacun s'attendait à ce que le bleu monte le plus haut possible puis jette au sol son adversaire.

Mais Voimakas ne lui laissa pas ce loisir. Il dégagea ses quatre pattes en arrière, laissant de ce fait son adversaire pénétrer sa carapace. Mais avant que le bleu comprenne la tactique de Voimakas, celui-ci déchirait les ailes du bleu en lambeaux.

Le bleu crissa de douleur et lâcha Voimakas. Les deux adversaires n'étaient pas très haut. Une chute n'était pas trop gênante. Mais Voimakas fit vrombir ses ailes, volant sur le dos, bousculant le bleu dans son ascension.

Dans les tribunes, on était au bord de l'hystérie. Personne ne se risquait à prendre parti pour l'un ou l'autre mais chacun reconnaissait un combat de grande classe.

Le bleu s'était effondré au sol, ailes déchirées. Sans doute s'était-il blessé dans la chute car il remuait peu. Peut-être était-il à moitié assommé. Il n'eut pas le loisir de reprendre ses esprits.

Voimakas s'était porté assez haut. Il cessa de battre des ailes après s'être positionné verticalement, la tête vers le haut. Il plaça ses membres postérieurs dans

le prolongement de son corps, griffes déployées. Sous l'effet de la chute, les griffes pénétrèrent la carapace du bleu. Voimakas se remit à battre des ailes et recommença à s'élever en écartant les pattes postérieures. Cette fois, ça y était, le bleu était ouvert, presque coupé en deux. Ses organes internes se répandaient dans l'arène.

« Je suis vaincu, achève moi » crissa le bleu.

Voimakas se posa à côté de lui. Il saisit la tête de son adversaire entre toutes ses mandibules. Le bleu était soumis. Il ne bougea pas. Ses propres mandibules étaient relâchées, pendantes. Elles ne tentèrent pas d'entrer en contact avec le visage de Voimakas dans une ultime confrontation. Il y eut un bruit sec. Voimakas avait arraché la tête de son adversaire et l'envoya rouler un peu plus loin.

Il plongea alors ses mandibules dans le corps éclaté de son adversaire pour se repaître de sa chair. C'était le plus grand hommage qu'il pouvait lui rendre. Le bleu avait été un adversaire de qualité.

Les acclamations de la foule étaient d'ailleurs autant destinées à reconnaître le vainqueur qu'à saluer le vaincu.

Mais Voimakas était désormais envahi par la lassitude. Il était épuisé, au delà de toute fatigue.

Il ressenti alors dieu. Celui-ci était satisfait. dieu ne crissait pas mais il n'en n'avait pas besoin. Il lui suffisait d'être là, simplement, et de communiquer ses sentiments. Les Elus ressentaient la présence divine.

Apotheosis

Le Défi n'était pas qu'un rituel social permettant l'émergence d'un nouveau roi. C'était aussi un culte voué au dieu créateur de Hyonteinen. A chaque fin de combat, le vainqueur se devait d'ailleurs d'aller s'incliner devant la Stèle Sacrée, de remercier dieu pour son succès et de prier pour de nouvelles victoires.

Celui qui avait tué le vieux Paatoï, disait-on, ne s'était guère montré dévot, réduisant le culte à un geste symbolique. Certains pensaient que son arrogance vis-à-vis du dieu créateur était la cause de sa défaite aussi rapide, dès le combat suivant, alors qu'il avait montré un talent certain dans l'arène pour défaire Paatoï.

Voimakas ne fit pas la même erreur. Il démontra une vive dévotion, reprenant les prières rituelles plusieurs fois, bien au delà du nécessaire.

Chapitre 2

Réveillé par la sonnerie stridente qu'il avait programmée, Elijah Grubler se redressa brutalement dans son lit. Il donna un coup plus violent que nécessaire sur le gros bouton supérieur du réveil posé sur sa table de nuit. Il était l'heure de se lever. Automatiquement, la lumière avait commencé à s'allumer dans la chambre. Pour l'instant, elle n'était guère plus qu'une lueur. Elle atteindrait la puissance normale dans quelques minutes. Selon les discours en vogue parmi les psychologues, une telle lumière progressive au réveil était préférable. Elle rappelait le lever de soleil, la nature, les rythmes circadiens de l'animal enfoui dans la nature humaine.

L'appartement d'Elijah était moderne. Il était donc équipé de ce genre de gadgets connectés, tout comme le réveil d'ailleurs, à l'ordinateur domestique. Quand il était enfant, les ordinateurs domestiques ne pilotaient pas tout cela. Chez ses parents, d'ailleurs, ce n'était toujours pas le cas. Nathalie et Guillaume Grubler étaient propriétaires de la maison où ils résidaient. Ils n'avaient donc pas l'obligation d'installer les dernières nouveautés à la mode pour continuer de louer cher à de jeunes bourgeois éduqués. Les propriétaires préféraient ce type de petits investissements plutôt que de voir le niveau de leurs locataires baisser. Elijah n'avait pas vraiment

d'appétence pour ce genre de gadgets mais, d'un autre côté, cela faisait partie d'un certain standing.

Son appartement précédent, dans une plus petite ville, était moins moderne. Mais c'était un logement correspondant à son premier poste d'enseignant. Maintenant, il était professeur titulaire à l'Université de Morbourg où il avait été étudiant, pas très loin de chez ses parents et, surtout, pas très loin de chez Winona Verfurt. Reprendre le poste de Stéphane Laireur, même s'il y avait eu plusieurs autres professeurs titulaires de la chaire entre eux, le gênait un peu. Mais comment ne pas postuler ? Comment ne pas saisir une telle opportunité ?

Après la mort brutale de Stéphane Laireur, il avait fallu trouver un enseignant dans l'urgence. Il n'était pas très bon et n'avait gardé le poste qu'un an, retournant dans une plus petite université à un poste moins prestigieux dès l'année suivante. Deux autres enseignants avaient été nommés successivement avant qu'Elijah n'apprenne que le poste était de nouveau libre.

C'était Winona qui lui avait appris. Elle travaillait souvent pour l'université où elle avait également étudié. Pourtant, ils ne s'étaient pas rencontrés sur le campus. Après la mort d'Adriana, Elijah avait débuté un premier stage chez Metaworld. C'était lors de son deuxième stage, quelques mois après, qu'il avait rencontré celle qui était sa compagne depuis toutes ces années.

Brillante informaticienne, elle travaillait sur la partie technique, parfois un peu sur la conception

ergonomique, des nœuds Emenu. Elle gérait également des nœuds publics, la partie technique et sécurité de nœuds de grandes entreprises comme d'institutions telle que l'université de la ville.

Metaworld avait eu l'idée de combiner deux jeunes talents prometteurs dans une même équipe. Un brillant concepteur d'univers, Elijah, et une technicienne tout autant géniale, Winona. L'alliance avait rapidement débordé du seul cadre professionnel. Depuis, l'un et l'autre étaient restés fidèles tout en vivant chacun dans son propre appartement.

Lorsqu'Elijah avait quitté la ville pour son premier poste d'enseignant-chercheur, Winona avait juré qu'elle ne lui en voulait pas. Ils s'étaient dits que leur histoire s'arrêterait là, comme tant d'autres. Il y a des choses que l'on ne peut pas simuler via Emenu. Ils s'étaient organisés une dernière grande soirée romantique avec restaurant et promenade. Puis ils avaient fait l'amour toute la nuit.

Ensuite, ils avaient continué à communiquer tous les jours ou presque sur Emenu. Ils s'encourageaient l'un l'autre à séduire quelqu'un d'autre. Mais ils n'en n'avaient pas vraiment envie. Quand Elijah était revenu voir ses parents, il avait dîné avec elle. Il n'était pas prévu qu'ils couchent de nouveau l'un avec l'autre mais ils s'étaient tous les deux retrouvés très naturellement dans le lit de Winona. Et l'histoire avait donc continué.

Maintenant qu'ils vivaient dans la même ville, acheter ensemble une maison au lieu de chacun louer un

appartement semblait être la prochaine étape. Puis viendrait sans doute un enfant commun. L'un et l'autre craignaient ce destin tout tracé. Ils cesseraient d'être jeunes. Et puis ils accumulaient des économies largement suffisantes. Les univers ludiques créés par Elijah se vendaient bien. Les droits d'auteur en découlant complétaient très fortement la paye de l'enseignant-chercheur qui, par ailleurs, publiait régulièrement des ouvrages scientifiques et des contenus de vulgarisation sur sa matière de prédilection, la littérature de l'imaginaire.

Elijah avait d'ailleurs rendez-vous ce jour là avec le patron de Metaworld pour la renégociation annuelle de son contrat. Peut-être y croiserait-il Winona, toujours en poste là-bas. Ils pourraient déjeuner ensemble.

Saisissant ses lunettes sur la table de nuit, Elijah les plaça sur son nez, enfonça les oreillettes dans ses conduits auditifs et se connecta à Emenu. De sa pièce privée, il consulta le témoin de présence de Winona. Elle n'était pas encore connectée. Il se rendit donc à son nœud et lui laissa un message dans sa boite.

Chapitre 3

Sur Hyonteinen, une simple pensée suffisait à Rudolf Luoja pour changer tel ou tel élément qui lui déplaisait. Mais sur Emenu, c'était plus compliqué. Et sur Terre, c'était presque pire. Ça dépendait, en fait. Pour l'instant, l'homme se grattait à rebrousse-poil sa barbe blonde négligée. Comment paramétrer convenablement cette nouvelle pièce qu'il venait d'ajouter à son nœud ?

Il avait sa pièce de connexion, totalement privée, avec des portes vers des avenues fréquentées d'Emenu. Elle disposait également d'un téléporteur pour se rendre directement à des adresses pré-sélectionnées ou bien en saisissant des adresses nouvelles à la main. Il avait ajouté un salon public bien des années plus tôt. Mais ce salon restait vide. Il n'avait aucun meuble, pas même un écran de visualisation de contenus. Et personne ne rendait jamais visite à Rudolf Luoja, que ce soit sur Terre ou bien dans Emenu. D'un autre côté, un cube standard sans décoration n'était guère attirant. Personne ne passant sur l'avenue où le nœud était rattaché n'aurait envie d'entrer en contact avec le maître de céans. Le regardant de l'extérieur, Rudolf Luoja en avait convenu.

Il s'était donc rendu dans une boutique Metaworld située un peu plus loin sur l'avenue et avait acheté une pièce médiévale-fantastique. L'univers avait été conçu par quelqu'un de réputé, un certain Elijah

Grubler dont on disait le plus grand bien dans les salons de discussion d'Emenu. Il avait travaillé sur ce game-node universe (ou GNU) avec une collaboratrice habituelle, une certaine Winona Verfurt. Elle aussi avait une bonne réputation. Et Metaworld était une entreprise sérieuse. Pourtant, Rudolf Luoja se débattait avec un dragon crachant des flammes sur tout ce qu'il tentait d'installer dans un salon public d'une taille suffisante pour accueillir un bon millier d'avatars. C'était un développement graphique autour du système de sécurité qu'il avait fort imprudemment paramétré dans un mode qualifié de « paranoïaque ». Ce n'était guère accueillant pour se faire de nouveaux amis. Et Rudolf Luoja n'avait pas l'habitude de paramétrer des nœuds ludiques. Déjà, il avait négligé les modules de base de son nœud. Et il tentait d'installer un module dernier cri !

D'après la documentation et les articles des critiques, ce GNU était l'un des meilleurs du moment. On pouvait concevoir des pièces de grandes tailles en grand nombre et ensuite diviser ces pièces en véritables labyrinthes. On pouvait alors placer des automates guerriers dans les couloirs pour s'amuser soi-même ou inviter des passants à venir y jouer. Le tout était que le dragon ne détruise pas tout en permanence.

Rudolf Luoja rejeta ses lunettes sur son lit, laissant les oreillettes qui y étaient rattachées pendre de part et d'autre. Automatiquement, son avatar disparut de son nœud. Il y reviendrait plus tard. Il fallait qu'il comprenne les concepts du paramétrage d'un GNU

moderne. Pour l'heure, que le dragon continue sa surveillance sans objet d'une pièce vide et inaccessible.

Soulevant son bras gauche, Rudolf Luoja renifla la vieille sueur. Il faudrait qu'il prenne une douche. Et qu'il change de T-shirt. Cela faisait au moins trois jours qu'il n'avait pas quitté son lit.

Il regarda autour de lui. Le lit occupait le centre de la pièce unique de son studio minable. Les draps non plus n'avaient pas été lavés depuis trop longtemps. La poussière s'accumulait. Le propriétaire ne l'emmerdait pas trop, même quand il était en retard pour payer son loyer. Rudolf était le dernier occupant de l'immeuble. Lorsque sa dernière voisine était partie, elle avait dit que le propriétaire voulait détruire tout le bâtiment pour reconstruire quelque chose de moderne.

Pour l'instant, rien d'officiel n'était parvenu à Rudolf. D'un autre côté, un loyer payé très irrégulièrement serait une bonne excuse pour ne pas renouveler son bail. Il faudrait retrouver la date d'échéance.

La main de Rudolf quitta la barbe pour gratter le sommet du crâne en plongeant dans les cheveux gras. Pour trouver un travail, il faudrait d'abord prendre une douche et se couper la tignasse blonde.

L'homme ferma les yeux et se plongea dans l'univers qui l'entourait. Il observa tout l'immeuble en commençant par les appartements du sommet jusqu'aux caves. Partout, c'était désert. Tous les humains avaient

quitté les lieux. Les seules choses qui bougeaient étaient des rats et des insectes.

Mais il fallait manger. La vision extra-sensorielle s'appesantit sur le réfrigérateur situé à quelques mètres du lit. Il restait un morceau de viande synthétique, un peu de purée végétale à base d'algues et de la bière bon marché. Le repas serait frugal.

Poussée par une montée de pression à l'intérieur du réfrigérateur, la porte s'ouvrit. Les assiettes pré-conditionnées s'envolèrent et se dirigèrent vers le lit grâce à un gradient de gravité entre les deux côtés. La porte du réfrigérateur se referma avec un autre coup de vent.

Une fois qu'il eut les assiettes entre les mains, Rudolf ouvrit les couvercles en plastique, se saisit des couverts jetables qui y étaient accrochés et accéléra les mouvements browniens des molécules de nourriture. Aujourd'hui, Rudolf voulait manger chaud.

Chapitre 4

L'esprit d'Elijah naviguait dans le ciel de Trom où il croisait des nuages d'algues. La douceur de ces rencontres plaisait au dieu. Celui-ci s'en voulait de délaisser son monde. Mais comment faire autrement ?

Son travail d'enseignant-chercheur lui plaisait et lui accaparait l'essentiel de son temps. A cela s'ajoutait son travail de concepteur de GNU. Enfin, il y avait Winona. Et celle-ci n'aimait pas se retrouver en queue de liste. Alors, Trom...

Depuis les irruptions d'Adriana puis de Stéphane Laireur, Elijah redoublait de prudence. Il avait été réellement traumatisé par ce qui s'était passé. Plus question de s'amuser à rentrer en transe lorsqu'il n'était pas absolument seul.

En plus, il lui fallait se rendre de temps en temps sur Anaquine et Naheul. Elijah se sentait responsable de ces univers dont il avait hérité à la mort de Stéphane Laireur. Disparaîtraient-ils s'il les oubliait ? Et s'il mourait ? Être dieu ennuyait profondément Elijah. Il n'avait jamais voulu le devenir. Il imaginait un univers pour son plaisir propre et voilà qu'il devenait responsable de milliards d'êtres conscients doués de libre arbitre.

Quant aux pouvoirs qu'il retirait sur Terre de sa divinité, Elijah continuait d'en chercher l'utilité réelle.

La nécessaire discrétion dont Stéphane Laireur l'avait convaincu rendaient ces pouvoirs globalement inutiles.

Certes, sa divinité l'avait sauvé de voyous, assassinés par Stéphane Laireur. Et puis c'était amusant de fabriquer de la crème glacée en abaissant les mouvements browniens sans passer par l'étape du congélateur. Bien sûr, un peu de tricherie aux examens... A l'inverse, quand il avait surveillé des épreuves, il avait pu démasquer des tricheurs très astucieux. Sa réputation de vision surnaturelle dans les salles d'examen faisait sourire tous ses collègues enseignants.

Lors de la dernière crise géo-politique, il s'était dit qu'il pourrait intervenir. Enfin une utilité à sa divinité ! Mais sa vision extra-sensorielle ne portait pas suffisamment loin pour en savoir plus que ce qui était dit dans les journaux vidéos. Avant de trouver un moyen d'intervenir, la crise était terminée. Et le jeune dieu avait alors compris que le méchant n'était pas forcément celui que son pays présentait comme tel. Elijah en avait déduit qu'il était préférable que les hommes règlent leurs problèmes sans que les dieux ne s'en mêlent tant qu'ils n'étaient pas directement menacés.

Il restait l'immortalité. Il pouvait examiner des corps humains, dont le sien, avec bien plus de précision que l'appareil médical le plus perfectionné. Et intervenir à la moindre alerte. Mais que deviendrait le monde sans la mort ? Comment demander aux Flédeurs, sur Trom, d'accepter le cycle de la vie et de la mort et ne pas l'accepter lui-même sur Terre ? Qui sauver ? Seulement

lui-même ? Ses parents, ses amis, sa compagne ? Pourquoi eux et pas d'autres qui valaient au moins autant si ce n'est plus ? Pourquoi ne pas sauver de la mort tel médecin dévoué aux misérables, tel grand scientifique ?

Alors Elijah ne faisait pas grand'chose de ses pouvoirs. Il s'était juste permis, il y a quelques mois, de réparer son bras après une bien mauvaise chute dans un escalier. L'univers ne serait pas changé selon qu'il aurait ou non un bras cassé. Mais sa vie quotidienne, elle, était facilitée par ce soin express.

Cette lassitude de ses pouvoirs divins disparaissait pourtant bien vite quand Elijah se promenait dans ses mondes. Être dieu avait cet avantage énorme de pouvoir ainsi voyager dans des univers passionnants sans la moindre limite.

Le jeune dieu s'assit au sommet du Mont Sacré qui avait pris son nom terrestre sur Trom. Aucun flédeur ne se rendait plus ici depuis longtemps. Bat vieillissait. Il était devenu un vénérable et un saint, très écouté des siens. Et Elijah en était heureux et fier.

Du haut de cette montagne, Elijah regardait son monde. Il éprouvait toujours une immense fierté à être le dieu créateur de Trom. Il en était bien plus fier que de n'importe quel GNU vendu à des millions d'exemplaires.

Le grand nuage d'algues passa auprès du mont mais pas à une altitude suffisante pour passer par dessus. Les vents le détournèrent et il en fit le tour. Elijah vit

ainsi cette vague végétale passer sous lui. Plus bas, dans l'obscurité soudaine, dans le principal temple de la planète, les prières se firent soudain plus intenses. L'obscurité, sur Trom comme sur Terre, faisait peur. Qu'il ne s'agisse que d'un nuage d'algues ou du coucher du soleil, l'obscurité restait synonyme de mal.

Restant en transe, profitant qu'il avait enfin quelques moments libres, Elijah quitta Trom pour se rendre sur Naheul. Il avait récemment découvert que, dans une grotte isolée, quelques êtres de ce monde rendait un culte à une petite fille humaine nommée Tamara. Par contre, le culte à Stéphane Laireur avait totalement disparu. Sans doute cette Tamara était-elle celle qui avait conçu Naheul. Mais le jeune dieu n'apprit rien sur le sujet et Tamara semblait morte depuis longtemps. Sur Anaquine, Elijah suivit quelques expéditions spatiales entre certains de ses temples. Il surveilla ainsi que tout se passait bien. Dans ce monde là, aucun culte parasite ne semblait exister. Peut-être Stéphane Laireur l'avait-il réellement conçu sans le voler.

Chapitre 5

Le soleil rouge d'Hyonteinen se couchait. Depuis sa victoire, Voimakas avait abandonné son nid excentré. Il vivait désormais au milieu des centaines de milliers de nids individuels, dans un bâtiment en dur construit spécifiquement pour le roi et lui permettant de remplir toutes ses prérogatives.

Comme le temple, le palais royal avait été construit sur une petite butte naturelle. Les murs et le toit étaient constitués de boue amalgamée à des végétaux. Cette méthode donnait d'excellents résultats sans effort démesuré.

L'architecture ne permettait pas de voler dans le bâtiment ou même d'arriver par les airs. Les salles avaient leurs plafonds assez bas et toutes les entrées étaient au niveau du sol. De ce fait, il était compliqué d'attaquer le palais ou le temple, et même de s'y battre.

Quand un défi était lancé au roi, le combat avait généralement lieu de manière très formelle, dans l'arène. Symboliquement, elle avait été érigée entre le palais et le temple. Il ne s'agissait en fait que d'une double enceinte circulaire. Les spectateurs prenaient place entre les deux murs, sur les barres de suspension des gradins en fibres tressées, le mur intérieur étant suffisamment bas pour ne pas gêner la vue. Au sein de l'enceinte intérieure se situait la zone de combat.

En dehors des luttes rituelles, l'endroit était assez peu utilisé. Parfois, quelques cérémonies justifiaient de rassembler la plupart des Rukoilis et on le faisait alors dans l'arène.

Comme il n'existait aucune porte, on ne pouvait accéder à l'intérieur qu'en volant. C'était donc assez peu furtif. Malgré tout, les rendez-vous qui se voulaient discrets s'y déroulaient parfois. L'enceinte et l'ombre des gradins permettaient un plus grand secret que l'enchaînement des nids, de simples accumulations de branchages pas très hauts.

Rares étaient ceux qui venaient juste s'y promener ou s'y recueillir.

A cette heure tardive, la majorité des Rukoilis étaient rentrés chez eux, parfois même dormaient-ils déjà. Le roi s'envola pour l'arène, accompagné de ses gardes du corps. Certains de ses sujets levèrent les yeux vers le ciel en l'entendant passer. Une telle sortie vespérale était inhabituelle.

Voimakas se posa en plein centre de l'arène. Il crissa ses ordres et ses gardes du corps se dispersèrent de manière régulière sur le pourtour de la zone de combat.

Le roi était seul, à l'endroit qui avait vu sa victoire. A l'endroit qui aurait pu voir sa défaite et sa mort. Il tourna sur lui-même, observant la totalité des gradins vides. Il n'y avait plus personne pour saluer un beau combat et se réjouir de la mort de l'un des

adversaires. Qu'est-ce que cela aurait changé que l'un plutôt que l'autre l'emporte ? Voimakas avait gagné. Il était donc roi. Si le Bleu l'avait emporté, il aurait été roi. Qu'est-ce que cela aurait changé pour le peuple ?

« Vanité des vanités, tout est vanité » songea le roi. Il se promit d'écrire un poème sur ce thème.

Le soleil rouge commençait à disparaître à l'horizon. Il ferait très bientôt nuit. Voimakas devait se hâter. Il s'envola et fonça vers le temple. Ses gardes du corps, qui ne l'avaient pas perdu un seul instant du regard tout en assurant une veille des gradins, s'envolèrent à sa suite.

Dans le peuple, Voimakas était surnommé de plus en plus « le pieux » car il allait souvent au temple. Il avait même relancé une certaine mode de la prière. Les élites fréquentaient désormais plus assidûment le temple qu'auparavant. Par contagion, des membres de classes de plus en plus basses prenaient aussi de plus en plus souvent le chemin de la Stèle Sacrée.

Voimakas se posa tout à côté de la Stèle Sacrée. Un prêtre l'attendait. Un messager était venu le prévenir quelques instants plus tôt.

Le roi plaça ses quatre membres sur le sol et garda les ailes bien repliées. Même le roi devait être humble devant le dieu. La tête du roi se tourna vers le prêtre qui lui tendait un bol de terre cuite rempli d'eau bénie. Les mandibules de Voimakas se saisirent du bol. Ce faisant, elles rencontrèrent un bref instant celles du

prêtre. Le roi eut le temps de décrypter les phéromones de ce larbin. Il y lut de la peur. Oui, le prêtre avait peur du roi. Cette peur tenait lieu de respect. Nul n'aimait le roi, malgré toutes les louanges qu'on lui faisait. Mais on le craignait.

Voimakas versa le contenu du bol sur la stèle chauffée par le soleil durant toute la journée. Il reposa le récipient sur le côté et plaça sa tête au dessus de la stèle, déployant ses mandibules dans la fine vapeur qui commençait à s'élever. Cette vapeur montait jusqu'aux orifices olfactifs du dieu disait-on. Elle assurait une liaison entre les simples mortels et dieu.

Rudolf Luoja aimait bien Voimakas. Il serait un bon roi. Les vapeurs s'élevant de la stèle se chargèrent d'une phéromone de félicitations.

Chapitre 6

Enfin, la réunion était terminée. L'équipe de développement graphique était encore une fois en retard. La progression de Winona Verfurt sur le codage du nouveau GNU de Metaworld était donc bloquée. Il ne restait à réaliser que de l'intégration des textures et la vérification de l'ergonomie générale.

Winona s'apprêtait à quitter les locaux de l'entreprise peut-être un peu trop joyeusement. Le directeur du développement, Alexandre Geld, l'appela avant qu'elle ne s'éloigne. Il lui demanda de rester dans la salle de réunion quelques instants. Il laissa sortir les graphistes, têtes basses, et referma la porte.

« Asseyons nous, Winona » dit-il le plus amicalement possible. Il avait beau avoir sa tête des mauvais jours, il tentait de sourire.

« Bien, Monsieur. »

Le directeur et elle s'étaient installés sur deux chaises contiguës.

« Winona, je suis désolé de ce nouveau retard. »

« Vous n'y êtes pour rien, Monsieur. »

« Si. Je ne cherche pas à fuir mes responsabilités. En tant que responsable de cette boutique, c'est à moi de la faire tourner. Et vous êtes un élément important pour nous. Nous comptons sur vous. »

« Merci, Monsieur. Mais que voulez-vous me dire ? Ne pourrait-on pas aller droit au but ? »

« Si vous voulez. Peut-être avez-vous un rendez-vous ? »

« En effet. »

« Je suis conscient que ce retard dans le projet provoque un décalage dans votre propre rémunération. Souhaitez-vous une avance ? »

« Non, cela n'est pas nécessaire. Je vais avoir un peu de temps libre et cela me convient. Mais je vous remercie d'y avoir songé. »

« Cette équipe de graphistes m'a beaucoup déçue. Je pense m'en séparer. Vous connaissez Pineapple Juice ? »

« Bien sûr, le studio graphique de Pineapple. Leurs équipes sont très bonnes mais dédiées aux outils de leur maison mère. Et les affaires sont mauvaises en ce moment. Quand on tente d'arnaquer le client en le rendant dépendant de technologies exclusives au lieu d'utiliser les standards d'interopérabilité, un jour ou l'autre... »

« Une de leurs meilleures équipes a fait défection à notre profit. Mais à une condition unique. »

« Laquelle ? »

« Travailler avec vous et Elijah Grubler. S'ils acceptent de tous venir chez nous en bloc, avec leurs talents habitués à travailler ensemble, c'est pour travailler avec vous deux. »

« D'un autre côté, cette équipe risquait de perdre son travail assez vite... »

« Pas cette équipe là, non. Si Pineapple Juice n'en avait gardée qu'une, cela aurait été celle-là. Je puis vous assurer que Kevin Worx est furieux. »

« Qui est le chef d'équipe ? »

« Geoffroy Stark. »

Winona Verfurt resta bouche bée. S'il n'y avait qu'un graphiste avec qui elle rêvait de travailler, c'était Geoffroy Stark. Il était l'homme de tous les derniers succès de Pineapple Juice. Il avait créé des univers extraordinairement riches et complexes tout en étant totalement cohérents et magnifiques. Pourtant, il n'était qu'à peine plus vieux que Winona. Cinq ans au plus.

Alexandre Geld regarda la jeune femme droit dans les yeux. L'expression de félicitée habillant le jeune visage constituait déjà une réponse mais l'homme avait besoin d'une confirmation.

« Winona, ce n'est pas seulement Metaworld qui souhaite avoir une réponse. C'est aussi moi. J'ai besoin d'être certain de pouvoir compter sur votre fidélité. Alors, Winona, le puis-je ? »

« Monsieur, comment pourrais-je m'éloigner de Geoffroy Stark alors même que je vais enfin pouvoir travailler avec lui ? »

« Merci, Winona. »

Le directeur soupira et se détendit. Il avait enfin réuni les meilleurs toutes catégories confondues. Metaworld allait définitivement écraser ses concurrents. A commencer par Pineapple Juice. Il n'était pas censé le savoir (ou du moins en tenir compte) mais le fait

qu'Elijah soit le compagnon de Winona avait simplifié les choses. Maintenant qu'ils allaient bientôt vivre ensemble, garder l'un signifiait aussi garder l'autre.

Winona sortit en courant de l'immeuble de Metaworld. Elle se glissa avec dextérité au sein de la foule qui se pressait sur le trottoir et atteignit la station de bus la plus proche en un temps record.

Elle rayonnait. Les hommes se retournait en la voyant passer, ce qui n'arrivait jamais habituellement. Winona était une fille discrète. Plus petite que la moyenne, coiffée court « à la garçonne », elle s'habillait toujours dans des couleurs passe-partout. Qui la remarquerait ?

Un bus arriva presque aussitôt. Il n'était pas encore tout à fait l'heure d'affluence. Winona put trouver un siège sans être obligée de rester debout durant tout le trajet. De toutes façons, cela ne serait pas très long.

Chapitre 7

La table était recouverte d'une nappe blanche. De belles assiettes en porcelaine résinée, des verres en cristal et des couverts en acier brillant y avaient été placés en harmonie en suivant toutes les règles de l'art. Sur le côté, un seau contenait de la glace pilée. Une bouteille d'un excellent Champagne s'y trouvait à demi enfouie.

Les mains sur les hanches, Elijah Grubler contempla son œuvre. Il ne manquait plus que l'essentiel : Winona.

Abandonnant la surveillance des mouvements browniens de la glace pour l'empêcher de fondre, la conscience d'Elijah Grubler se déplaça jusque dans le bas de son immeuble. Il sentit passer sur le trottoir de nombreuses personnes. Enfin, celle qu'il attendait fut là.

Il fut tentée de déclencher l'impulsion électrique nécessaire pour que la porte s'ouvre. Mais une telle intervention magique n'avait aucune utilité. Elle risquait même d'éveiller des soupçons chez la jeune femme.

Soupirant, il se dirigea donc vers l'interphone en marchant, comme n'importe quel être humain.

A peine la porte fut-elle refermée que Winona prit Elijah dans ses bras. Elle posa ses lèvres chaudes sur celles de son amant. La main droite de celui-ci se glissa voluptueusement dans les courts cheveux bruns qu'il

aimait tant caresser. L'autre bras s'enroula autour de la jeune femme.

Il allait lâcher prise quand une main se plaça derrière son crâne pour le forcer à maintenir ses lèvres collées à celles de Winona. La question était désormais de savoir qui serait à bout de souffle le premier. Elijah dut se débattre le premier.

Alors que sa compagne le regardait dans les yeux s'hyper-ventiler, Elijah ne pensait qu'à retrouver un taux à peu près normal d'oxygène dans son sang.

« Tu devrais faire plus de sport, mon chéri : tu manques de souffle ces temps-ci ! »

Elijah se contenta de hausser les épaules. Mais c'était au moins sa troisième défaite consécutive à ce petit jeu.

Avec un large sourire, Winona lui annonça : « j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. »

« Et moi j'ai une nouvelle extraordinaire à t'annoncer, d'où le Champagne qui est au frais sur la table. »

« Moi d'abord. Geoffroy Stark... »

« ...a quitté Pinapple Juice pour Metaworld à la seule condition de travailler avec nous deux. Moi aussi j'ai eu une réunion avec Alexandre aujourd'hui ! »

Winona fit une moue en baissant les yeux. « Moi qui croyait t'annoncer la nouvelle... »

« Et c'est une extraordinairement bonne nouvelle. »

Les deux amants s'embrassèrent de nouveau.

Apotheosis

Contrôler le niveau exact de mouvements browniens des molécules pour avoir telle ou telle température avait nécessité un certain entraînement. Mais, désormais, Elijah était passé maître dans l'art de la juste température. Le Champagne fut parfait. Les petits fours également. Une truite saumonée au beurre blanc, grillée avec de petits dés de légumes. Et un mi-cuit de chocolat.

Elijah se demandait toujours comment réaliser convenablement cette dernière recette sans être un dieu. Il fallait en effet que la température extérieure soit suffisante pour cuire le gâteau mais le cœur devait demeurer nettement moins chaud afin de rester liquide.

Etre un dieu, finalement, c'était peut-être cela : savoir cuisiner en maîtrisant parfaitement la température de chaque élément. C'était en tous cas la seule utilité concrète qu'Elijah avait trouvé à ses talents ces dernières années. En plus d'avoir le droit de parcourir des univers plus extraordinaires que tous ceux qui n'existeraient jamais sur Emenu.

Contrairement à Adriana, Winona n'avait jamais eu l'occasion de connaître les mondes où Elijah était réellement dieu. Le jeune professeur veillait désormais à protéger ses mondes de toute nouvelle intrusion. Mais pourrait-il éternellement vivre dans le mensonge ? Même si ce n'était qu'un mensonge par omission ? Comment cacher ce qui constituait ainsi une partie essentielle de sa personnalité à la femme que l'on aime ?

Et tant de questions restaient sans réponse. Peut-être Winona saurait-elle aider le jeune dieu. Que deviennent les mondes lorsque meurent les dieux ? La Terre était-elle aussi le fruit d'un dieu créateur ?

Winona s'était endormie dans les bras de son amant. Elijah continuait de la caresser. Il avait la nostalgie de l'instant où elle avait poussé un petit cri de jouissance. C'était ainsi qu'il voyait désormais sa vie : une éternelle jouissance dans les bras de Winona.

L'homme retira doucement son bras de sous la tête de la femme. Il remonta la couette pour qu'elle les couvre tous les deux. Puis il posa un baiser sur son front. Elle sourit.

Et puis, à son tour, il s'endormit.

Chapitre 8

Les volets ne fermaient plus depuis longtemps. Le soleil réveilla Rudolf Luoja comme chaque jour. Il avait la bouche pâteuse. Il avait également très soif. Il avait aussi une sorte de nausée. Et sa vessie le faisait souffrir.

Il n'eut pas besoin de s'examiner avec ses capacités extra-sensorielles. Il se leva en titubant et alla uriner aux toilettes. Cela résolut immédiatement l'un des problèmes.

Il se gratta le sommet du crâne. Quelque chose lui semblait anormal mais il n'arrivait pas à définir exactement ce dont il s'agissait. Il regarda autour de lui avec ses yeux humains. La pièce était calme, silencieuse même. Trop silencieuse. Et les témoins lumineux qui parsemaient tous les appareils électriques étaient tous éteints. Le ronronnement habituel du vieux réfrigérateur avait également cessé.

Il tenta d'allumer une lampe électrique sans y parvenir. L'ordinateur domestique était tout autant hors fonction. Une rapide inspection extra-sensorielle des prises électriques lui confirma qu'il n'y avait plus de tension.

Interloqué par le silence persistant, il se retourna et constata que le réservoir de la chasse d'eau ne se remplissait pas. Il ouvrit un robinet d'eau froide et l'eau ne coula pas. Rudolf Luoja pesta.

Plus d'eau, plus d'électricité.

En réfléchissant, il s'aperçut qu'il n'avait plus rien payé, ni loyer ni facture d'aucune sorte, en lien avec son logement depuis au moins six mois. La dernière chose qu'il avait achetée, c'était sans doute son GNU médiéval-fantastique. Il se souvenait que son compte bancaire était d'ailleurs presque à zéro après cette opération.

Il se dirigea vers le réfrigérateur et en ouvrit la porte. La température intérieure était similaire à celle de la pièce. Il n'y eut aucun vent frais sortant de l'appareil lors de son ouverture. Les quelques petites choses qui restaient à l'intérieur commençaient à moisir.

Combien de temps était-il resté endormi ? La dernière chose dont il se souvenait, c'était d'avoir activé certaines parties de son cerveau grâce à ses capacités extra-sensorielles. Il s'était payé un sacré bon temps à coup de doses massives d'endorphines. Un peu trop peut-être.

La nausée vint se rappeler à sa conscience. En fait, il avait faim. Et toujours horriblement soif. Sans compter qu'il puait comme un troupeau de boucs comme son nez lui signala soudain.

Dans un placard, il trouva deux canettes de soda. La boisson n'était pas à la bonne température pour en apprécier le goût mais cela n'avait pas d'importance. Elle contenait une bonne dose de sucre et de l'eau. Cela permettrait à son corps d'attendre quelques instants. Il fallait remettre la machinerie en route étape par étape. Il

ne prit donc même pas la peine d'abaisser le mouvement brownien pour que la boisson fut fraîche.

Il retira son vieux T-shirt et son caleçon et les jeta dans un coin de la pièce. Se projetant dans le cumulus d'eau chaude, il constata que le réservoir était plein d'une eau à la température presque adéquate pour prendre un bain. Il remplit donc la baignoire et réussit pendant ce temps à trouver du gel douche et du shampoing. Se laver était la première chose à faire avant de sortir. Et sortir devenait nécessaire.

Une fois propre, il trouva des vêtements utilisables dans un placard. Il s'habilla donc. Et, enfin, il se présenta devant la porte de son appartement. Il resta debout, là, quelques secondes. Depuis combien de temps n'était-il pas sorti ? Il se faisait livrer ses courses le plus souvent.

Il se saisit de la poignée de la porte et actionna le mécanisme. La porte s'ouvrit. Il pensa à s'emparer des clés qui pendaient à un clou et referma la porte derrière lui.

Le palier et l'escalier étaient plongés dans le noir. Même l'éclairage de secours semblait éteint. Rudolf Luoja dut faire appel à ses capacités extra-sensorielles pour descendre les marches sans en rater une seule. La porte de l'immeuble était ouverte. Elle était même dégondée. Il fallut la pousser avec force pour passer. Il devait y avoir des miséreux qui avaient forcé le passage pour s'installer dans des appartements vides. Ou peut-être des trafiquants de drogue.

Apotheosis

Des gens passaient dans la rue. Certains utilisaient des véhicules, individuels ou collectifs et filaient à vive allure sur la chaussée. D'autres marchaient sur le trottoir. Rudolf Luoja respirait fort. Il était paralysé. Pourtant il fallait qu'il aille dans un magasin. Il fallait qu'il mange.

Tentant de rester le plus naturel possible, il s'inséra dans la foule. Enfin, disons qu'il se glissa parmi les quelques personnes qui passaient sur le trottoir à cette heure-ci. Il releva juste la tête pour voir un panneau annonçant la prochaine démolition de son immeuble.

Un peu plus loin, sur la devanture d'un magasin, il vit un panneau lumineux indiquant l'heure, la date et la température. Réfléchissant un peu, Rudolf Luoja se dit qu'il avait dû dormir au moins trois jours.

Manger et boire étaient désormais ses seuls buts. Il s'occuperait du reste plus tard.

Chapitre 9

Depuis trois jours, Winona s'était installée. Elle avait branché son ordinateur sur le réseau de l'appartement d'Elijah : c'était le signe qui ne trompait pas. D'un autre côté, il fallait bien qu'elle travaille pendant que son compagnon donnait ses premiers cours.

Elle n'avait apporté avec elle que le strict minimum. Quelques vêtements et accessoires, son ordinateur, ses lunettes de réalité virtuelle... de quoi remplir deux grosses valises transportées dans un simple taxi. Le vrai déménagement ne se ferait que plus tard, dans un appartement ou une maison commune. Une maison serait mieux, à proximité de l'université et des principales lignes de transports en commun, si possible avec vue sur le bois ou le lac. L'inconvénient était la proximité des beaux parents mais, de ce point de vue, Winona était plutôt bien tombée. Et puis, s'il devait y avoir un enfant, des personnes pas encore âgées et bien valides pourraient se révéler utiles pour le baby-sitting...

L'informaticienne se connecta aux tableaux de bord de ses créations. Son dernier GNU médiéval fantastique se vendait bien. Les retours clients exprimés étaient excellents selon les analyseurs sémantiques de commentaires. Taux de connexion proche de 100%. En fait, il n'y avait qu'un seul acheteur qui n'avait pas connecté son GNU. Quand elle tenta de voir si quelque chose n'allait pas avec cet exemplaire, elle se retrouva

devant un nœud déconnecté. Visiblement, le GNU n'était pas en cause. C'est tout le nœud de cet acheteur qui était planté.

Elle observa les tendances du marché. Elijah n'avait pas tort en disant qu'il manquait des GNU pseudo-sauvages. Les derniers à avoir été proposés sur le marché dataient de plusieurs années. Elle regarda la liste des créations de Geoffroy Stark et les typologies de mondes qu'il avait déjà créés avec son équipe. De fait, il ne semblait pas avoir déjà travaillé sur ce type de mondes virtuels mais il avait déjà réalisé des pseudo-élevages, y compris d'animaux fantastiques, et maîtrisait évidemment parfaitement les éléments graphiques naturels et pseudo-naturels.

Elijah avait laissé quelques notes sur ce qu'il envisageait de créer. L'ergonomie serait assez complexe. Et les limites des outils courants seraient vite atteintes. Créer toute une écologie planétaire sur un monde sylvestre ne serait pas simple. Voilà qui pourrait être un beau défi à relever pour impressionner le marché. Un défi à la hauteur de la première collaboration de Geoffroy Stark avec Metaworld.

Chapitre 10

En milieu de matinée, le petit fast-food était désert. Rudolf Luoja y pénétra, attiré par les odeurs mêlant les hamburgers et les autres plats rapides proposés. Pour atteindre le comptoir, il fallait traverser une salle où l'on pouvait s'asseoir et manger sur des tables plastifiées. Mais Rudolf Luoja n'avait pas envie de s'éterniser.

Il voyait derrière le comptoir les stocks de boisson et de nourriture, notamment une série de hamburgers prêts à être consommés. Juste à côté, des bouteilles contenaient des boissons aux fruits ou des sodas.

Le vendeur qui attendait derrière sa caisse eut un mouvement instinctif de recul quand Rudolf Luoja s'approcha. Le mouvement fut à peine perceptible mais malgré tout très net. Il fallut également au moins une seconde pour que le vendeur adopte l'attitude souriante et engageante que ses employeurs exigeaient de lui.

« Bonjour Monsieur, que puis-je vous servir ? »

Rudolf Luoja sursauta. Il n'avait plus l'habitude d'entendre une voix humaine s'adresser à lui. Il se ressaisit. Il redressa la tête vers le menu comme s'il cherchait quoi répondre. Dans le même temps, il s'assura que le vendeur était bien seul. En milieu de matinée, l'équipe des cuisines était réunie dans la salle

de pause, plus loin, derrière une lourde porte. Tous les employés dormaient dans leurs fauteuils de relaxation.

Alors Rudolf Luoja concentra son attention sur la gorge du vendeur. Les mouvements de la glotte trahissaient un stress inhabituel. Le vendeur se doutait de quelque chose. Il ressentait en Rudolf Luoja une menace. Le dieu de Hyonteinen sourit. Le vendeur avait raison. Rudolf Luoja était bien une menace. Il était un type sans le sou qui avait faim et soif. Et un dieu par dessus le marché.

Tout d'un coup, le vendeur saisit sa propre gorge entre ses mains. Il titubait. Il étouffait. Il ne parvenait pas à émettre le moindre son. Il ne pouvait pas comprendre ce qui lui arrivait. Il ne fit même pas attention au fait que le rideau métallique protégeant la boutique durant ses heures de fermeture commençait à descendre, comme si le fast food fermait effectivement ses portes. Le rideau métallique se verrouilla tandis que le vendeur s'effondra au sol, ayant perdu connaissance. Rudolf Luoja passa alors derrière le comptoir, se servant en hamburgers et en boissons.

Le dieu de Hyonteinen aimait le coup du blocage de la respiration. C'était un truc qu'il avait vu dans de vieux films de science-fiction, datant d'avant sa naissance, où le seigneur du mal d'un empire galactique en usait à plusieurs reprises. Quand il s'agissait de faire perdre connaissance à quelqu'un, c'était assez pratique et facile à faire. Le dieu eut tôt fait de se nourrir.

Apotheosis

Rudolf Luoja avait pris un sac dans lequel il avait placé quelques hamburgers qu'il n'avait pas mangés tout de suite ainsi que quelques bouteilles de diverses boissons. Son estomac était plein mais il faudrait à nouveau se nourrir plus tard dans la journée. D'ici là, il pourrait se reposer et réfléchir à sa situation.

Hyonteinen lui donnait toute satisfaction mais Emenu le frustrait et, surtout, la Terre lui posait de sérieux problèmes. Il allait falloir agir.

Le rideau métallique était revenu dans sa position haute, le fast food ré-ouvrait. Le vendeur reprenait d'ailleurs conscience petit à petit. Mais il ne verrait plus personne devant sa caisse. Personne non plus n'aurait volé d'argent. Seuls manquaient quelques hamburgers et quelques boissons. Rudolf Luoja marchait déjà d'un bon pas vers chez lui. Il n'avait plus de nausée.

Il observa mieux le panneau placé devant son immeuble : la destruction allait commencer très vite. Un emplacement aussi excellent, pas très loin des principales routes et lignes de bus, de l'université, du bois et de magasins ne resterait pas une friche très longtemps.

Sans doute le propriétaire attendait-il qu'il cesse de payer son loyer depuis assez longtemps pour pouvoir l'expulser. Il était le dernier occupant de l'immeuble.

Pour pénétrer dans le hall, il dut encore forcer la porte dégondée. Il passa devant les boites aux lettres. Il appuya son pouce sur la serrure biométrique. Rien ne se

passa. Il n'y avait plus du tout d'électricité dans l'immeuble.

Mais la boîte aux lettre n'était verrouillée que par un petit loquet. Un petit bout de métal. Du métal qui chauffait, chauffait, chauffait... Bientôt, les mouvements browniens des atomes de métal amenèrent le loquet à se liquéfier. Rudolf Luoja arracha alors le portillon. Une goutte de métal brûlant tomba sur le sol, à quelques centimètres des chaussures du dieu. Celui-ci jura. Il aurait pu se blesser. Il devait faire attention avec ses pouvoirs. Sa mésaventure avec la stimulation des endorphines aurait dû lui servir de leçon.

Dans la boîte aux lettres, il y avait plusieurs courriers à traçabilité garantie, le genre de courriers que les juristes emploient quand ils veulent pouvoir prouver que le destinataire a bien reçu chez lui l'information qu'ils veulent transmettre. Il n'y avait pas besoin d'ouvrir les lettres pour en comprendre le contenu : des rappels de factures, une convocation au tribunal, la condamnation à payer le loyer et à quitter le logement, l'avis d'expulsion... Il aurait dû quitter l'immeuble depuis près d'un mois. Rudolf Luoja emporta le tout dans le sac qui contenait déjà les hamburgers et les boissons.

Il commença à monter l'escalier tout en projetant sa conscience extra-sensorielle dans l'immeuble. Il examina pour débuter les étages les plus élevés puis il descendit progressivement. Plusieurs portes avaient été forcées, défoncées même. Plus exactement, toutes les

portes avaient été détruites à la masse en partant du haut de l'immeuble jusqu'à deux niveaux au dessus du domicile du dieu. Les quelques meubles qui pouvaient rester ici ou là, abandonnés par les derniers occupants, avaient été renversés, voire également détruits à la masse.

Des gens étaient en train de défoncer les portes juste au dessus de chez Rudolf Luoja. Inutile d'être un dieu pour comprendre que ceux-là allaient s'attaquer dans quelques instants à son appartement. Il n'y avait pas grand chose à y voler mais cela ne protégerait pas les dernières richesses de Rudolf Luoja des pilleurs de ruines.

Le dieu se mit à courir. Il arriva à son étage en même temps que les trois types qu'il avait détectés. Ils employaient des lampes torches qu'ils braquèrent dans les yeux de Rudolf Luoja.

« C'est quoi ce kem ? » demanda l'un.

« T'es qui, kem ? » renchérit le deuxième.

Le troisième avait laissé ses camarades s'inquiéter de la présence surprenante de Rudolf Luoja dans l'immeuble abandonné. Il attaquait à la masse la porte de l'appartement. Celle-ci explosa littéralement au deuxième coup.

Celui qui avait ouvert le passage s'exclama : « eh, les pincos, y'a des curts là-dans. Serons pas viendus pour rien finalement. »

Le premier des pilleurs brandit sa propre masse vers Rudolf Luoja en le menaçant : « dégage, kem.

L'immeuble est à nous. Pas de place pour deux kipés de yeurpis. »

Rudolf Luoja sentit la colère l'envahir. Puisque l'immeuble devait être détruit, autant s'amuser et faciliter les choses. Autant détruire le peu qui lui restait et recommencer ailleurs. Devenir libre de toute attache. Mais ces pilleurs le menaçaient. C'était une insulte intolérable. Lui seul devait détruire ses propres biens.

La gravité devint soudain telle sur le palier que les trois pilleurs furent précipités au sol. Le palier s'effondra sur le niveau inférieur. Une réaction en chaîne s'amorça. Les paliers du dessus commencèrent aussi à s'effondrer, couvrant de gravats les trois voyous qui hurlaient de terreur.

Mais l'immeuble entier était déstabilisé par l'effondrement d'une partie des escaliers.

Chapitre 11

Devant l'immeuble abandonné, l'agent immobilier était enthousiaste. Elijah Grubler l'écoutait en essayant de trouver des informations utilisables au milieu des descriptifs laudatifs du futur immeuble qui serait construit dans les douze mois.

« L'immeuble va être détruit à partir de demain et, à la place, s'élèvera une résidence de grand standing avec les dernières technologies... »

« En fait, ma compagne et moi envisagions plutôt un pavillon un peu plus loin mais la situation de cet immeuble est effectivement idéale. Le prix des appartements est par contre un peu élevé. Même avec mes droits d'auteur, je vais avoir du mal à payer ma part. Et je ne peux emprunter qu'avec la garantie de mon salaire régulier. »

« Nos offres de financement sont très avantageuses... »

« Mais c'est quoi ce boucan qui provient de l'immeuble ? »

Dans la résidence désormais abandonnée par les anciens habitants, les trois pilleurs expiraient sous des tonnes de gravats. Leurs corps étaient à peine reconnaissables. Rudolf Luoja sentit les escaliers se dérober sous lui. Il risquait de subir le même sort que les voyous. Manipulant de nouveau la gravité, il sauta dans

son appartement, par dessus le vide laissé par le palier effondré. Puis il laissa les lois de la Terre reprendre leur place. Les escaliers s'effondrèrent, étage après étage. La poussière de béton envahit tout.

Rudolf Luoja toussait. Mais il n'avait pas besoin de voir avec ses yeux pour savoir où il était. Sa vision extra-sensorielle lui permit de retrouver, dans les sous-sols, une vieille cuve à mazout. Elle n'avait jamais été démontée, ni même nettoyée correctement. L'immeuble datait de plus d'un siècle et bien peu de travaux y avaient y été faits.

Puisque tout devait être détruit... Les gaz résiduels s'échauffèrent. Ils étaient mélangés à de l'air, suffisamment d'air pour exploser. Les restes de mazout se volatilisèrent, portant l'incendie partout où le souffle de l'explosion les menèrent.

Le souffle avait projeté l'agent immobilier et Elijah Grubler au milieu de la rue. Les voitures s'étaient brutalement arrêtées. La poussière de béton envahissait le quartier sous la forme d'un brouillard opaque.

Rudolf Luoja atterrit avec douceur sur le trottoir, caché par un brouillard qui, autour de lui, retombait vers le sol moins vite qu'ailleurs.

Chapitre 12

La magie. La magie était à l'œuvre. Elijah Grubler la ressentit. La gravité était manipulée. Un homme étrange était au centre de la distorsion de l'univers. Il semblait s'amuser de toute cette destruction.

Mais Elijah avait mal. Il s'examina. Plusieurs côtes cassées. Quelques alvéoles pulmonaires déchirées. Une de ses jambes était brisée. Rien de bien grave. Il ordonna à ses cellules de faire ce qu'il fallait. Il stoppa l'hémorragie interne en cautérisant les vaisseaux déchirés.

Rudolf Luoja se sentait observé. Quelqu'un le scrutait. Il haussa les épaules avec dédain. Une illusion, sans doute. Il se retourna vers l'immeuble déjà bien fragilisé. Cette fois, il menaçait de s'effondrer à tout moment.

Manipuler la gravité commençait à lasser le dieu de Hyonteinen. Il se concentra sur les fers armant le béton. En élevant leur température, il les ramollit. Le béton explosa autour. Il choisit de faire s'effondrer les premiers niveaux du côté opposé à la rue. Bientôt, tout l'immeuble ne fut plus qu'un amas de gravats dans ce qui avait été son jardin.

Le dieu de Hyonteinen s'apprêtait à quitter l'endroit, nappé dans les restes du brouillard de béton, quand il se trouva face à un homme à peu près de son âge pour autant qu'il puisse en juger. L'intrus était en

effet couvert de poussières et d'ecchymoses. Et les yeux de cet homme fixaient Rudolf Luoja.

« Qui êtes-vous ? Pourquoi avez-vous détruit cet immeuble ? »

Qui était cet olibrius ? Comment savait-il ce qui s'était passé ? Rudolf Luoja ne répondit pas aux questions posées. Il était dieu. Il n'avait pas à s'abaisser à répondre à des questions d'un inconnu.

Elijah Grubler sentit sa gorge se serrer et se bloquer. L'homme face à lui était bien un dieu qui usait de sa magie pour tenter de le tuer. Mais il ne semblait pas très puissant. Il ne lui fallut pas beaucoup d'efforts pour libérer sa gorge.

Rudolf Luoja vit sa magie contrée. Le type face à lui était au moins autant un dieu que lui-même. Voilà qui changeait tout. Il pouvait donc y avoir plusieurs dieux sur Terre. Quel foutoir que ce monde ! Comment s'en débarrasser ? Après tout, autant revenir aux bonnes vieilles méthodes.

Il s'empara d'un morceau de fer à béton, une sorte de pieu tressé de fibres métalliques, qui traînait sur le sol, au milieu de quelques gravats. Il en saisit une extrémité et s'en servit comme d'un casse-tête pour tenter d'atteindre son adversaire.

Mais celui-ci s'écarta prestement, renforçant la gravité à l'endroit où Rudolf Luoja se trouvait. La soudaine augmentation de poids de son arme le surprit. Avec un petit cri de détresse, il s'effondra au sol, la barre métallique lui frappant la tête.

Délaissant un instant le dieu inanimé, Elijah se retourna vers le corps de l'agent immobilier. Il avait perdu conscience. Deux jambes cassées. Lorsque l'immeuble avait explosé, il était dos au mur, avec un sac à dos contenant des documents en papier et diverses affaires personnelles. Son dos avait été protégé. Un peu de poussière dans les poumons mais rien de bien grave. Des ecchymoses un peu partout. Ah, un petit vaisseau sanguin avait explosé dans le cerveau. Il y avait un début d'hémorragie. Cautériser. Coaguler l'épanchement.

Tandis que la sirène des pompiers se rapprochait, des gens commençaient à oser s'introduire dans les restes du brouillard de béton. Les poussières étaient presque toutes retombées. Le quartier entier en était recouvert.

Une femme d'une cinquantaine d'années s'approcha d'Elijah.

« Vous allez bien, monsieur ? Vous ne devriez pas rester debout. Les pompiers arrivent. Asseyez-vous sur le bord du trottoir. »

Elijah obtempéra en hochant la tête. Il montra le corps de l'agent immobilier auprès de qui trois jeunes garçons, peut-être des lycéens, s'affairaient en appliquant les protocoles de secourisme appris à l'école.

« Cet homme était avec moi et il a deux jambes brisées. »

Un homme d'âge mûr s'était agenouillé auprès de Rudolf Luoja. Il l'avait allongé, placé un objet sous sa tête et vérifiait qu'il respirait.

Il ne semblait pas y avoir d'autre victime. Certains passants étaient couverts de poussière mais ils ne devaient pas être assez près pour sentir le souffle de l'explosion.

Elijah regarda les ruines de l'immeuble. Il ne restait qu'un tas de gravats. Voilà qui allait accélérer le chantier, peut-être. A moins qu'un interminable procès vienne au contraire le stopper net. Quel juge, quel assureur, accepterait de croire en l'existence des dieux ? Qui voudrait assumer une explication de cette nature ?

Ce qui perturbait le dieu de Trom, c'était surtout le fait d'avoir découvert un autre dieu, ici, encore dans sa ville. Combien y en avait-il d'autres ?

Il fallait qu'il en sache plus sur ce dieu inconnu.

Chapitre 13

Emenu ne se laissait pas maîtriser. La Terre ne lui posait que des problèmes depuis son enfance. Seul le grand soleil rouge de Hyonteinen le rassurait et l'apaisait. Sur ce monde là, Rudolf Luoja était heureux.

Le dieu survolait la plus grande des cités construites par les Rukoilis. Autour du palais royal et du temple, d'innombrables nids étaient placés en cercles concentriques, avec des allées qui servaient à évacuer les eaux de pluie et tenaient lieu aussi d'égouts.

Si on excepte les deux petits monticules artificiels où se dressaient les deux bâtiments officiels, l'endroit était à peu près plan. Les Rukoilis n'étaient pas gênés par la pluie qui coulait sur leur carapace sans aucun dommage. Tout au plus la baisse de température était-elle désagréable. Mais le climat de cet endroit de la planète était chaud.

D'autres cités, plus loin, dans des climats plus froids, recouraient à des architectures différentes. Les nids étaient alors couverts et on y accédait par une porte ménagée sur le côté. Ils étaient donc rassemblés par petits groupes autour d'une placette où les habitants pouvaient se poser ou décoller avant d'entrer ou de sortir de leurs nids.

Mais, ici, les nids étaient ouverts vers le haut. Il comportaient juste de petits orifices permettant aux eaux tombées du ciel de s'évacuer. La plupart des nids

demeuraient habités par un seul individu. Les nids de femelles, à l'inverse, étaient bien plus vastes et pouvaient accueillir les jeunes, du stade larvaire à l'adolescence. Mais plus l'âge avançait, moins le jeune passait du temps avec sa mère qui, en général, avait de nombreux autres jeunes à s'occuper.

La vie grouillait. La mort la suivait de près. De nombreux jeunes, victimes des innombrables duels et épreuves jalonnant leur éducation, ne verrait jamais l'âge adulte. Donner la mort ou la recevoir. Et lorsque la victoire était sienne, il convenait de remercier le dieu qui admirait son monde.

Rudolf Luoja était fier du monde de Hyonteinen. Ce monde était sa création. Il l'avait bâti jour après jour, transe après transe, en le cachant à tous. Au début, il avait parlé de ses rêves à sa mère. Elle s'était d'abord amusée puis ouvertement moquée de ce monde quand le garçon eut l'âge de ne plus rêvasser ainsi. C'est ainsi que Rudolf Luoja avait découvert ses pouvoirs divins. Sa mère était morte. Il avait dû accepter de vivre avec son père tandis que les médecins ne comprenaient pas ce qui avait bien pu arriver à sa mère dont le cœur semblait s'être consumé.

Alors était venu l'âge de la discrétion. Son père, parti du foyer depuis des années, ignorait tout de Hyonteinen. Il n'apprit rien. Il ne s'y serait pas intéressé de toutes les façons. Tant qu'il pouvait boire de l'alcool, manger des pizzas et regarder la télévision, il était heureux. Ou du moins semblait l'être.

Apotheosis

De moins en moins souvent à l'école, dans l'indifférence de son père, Rudolf Luoja avait choisi de passer un maximum de temps en transe. Son monde lui manquait quand il en était absent. Son père ne répondait jamais aux convocations des enseignants ou des éducateurs. Quand une assistante sociale se présentait, il lui refermait la porte au nez.

Après plusieurs années, Rudolf Luoja décida de partir alors qu'il avait environ quinze ans. il n'est pas certain que son père s'en aperçut. Celui-ci mourut peu après comme son fils l'apprit par hasard en repassant dans le quartier. Une histoire cardiaque.

Modifiant ses papiers d'identité en détruisant l'encre qu'il voulait supprimer et en brûlant légèrement les zones qu'il fallait pour recomposer les bons caractères, Rudolf Luoja trouva un logement à louer. Quelques petits boulots, quelques menus larcins et divers expédients lui permettaient de survivre.

Mais, au fil du temps, il préférait de plus en plus se consacrer à son monde. Là, il était dieu, il était tout puissant, il était heureux. La réclusion volontaire prit fin avec cet avis d'expulsion et la destruction de son immeuble.

Alors il s'était de nouveau réfugié sous le ciel rougeâtre de Hyonteinen. Qu'importait la Terre. Qu'importait Emenu. Qu'importaient toutes les frustrations qu'il vivait dans ces mondes. Il était dieu. Autant le rester.

Il ne prit pas garde à l'âme qui naviguait pas très loin de lui. Elijah Grubler observait ce monde étrange, si différent des siens, si violent, si primitif. Désormais, il avait établi la connexion, il pourrait y retourner quand ce serait nécessaire.

Sur Terre, les médecins ne parvenaient pas à réanimer l'inconnu assommé par une barre de béton. Pourtant, il n'y avait aucun traumatisme d'aucune sorte. Ils décidèrent de placer l'inconnu en observation, avec une alimentation en intraveineuse.

L'agent immobilier et l'enseignant qui avaient été pris dans le même incident s'étaient réveillés à quelques mètres de Rudolf Luoja. Quelques plaies et bosses mais rien de grave. Elijah s'était en effet permis de réparer le corps de l'agent immobilier, se sentant coupable de l'avoir amené jusque là au mauvais moment. Et puis, il ne s'agissait que de supprimer l'intervention d'un autre dieu.

Chapitre 14

La dinde était presque froide. Elijah le ressentit. Discrètement, il en ranima les mouvements browniens, juste ce qu'il convenait pour qu'il soit agréable de la manger. Il avait fallu passer tant de temps pour rassurer ses parents tout en mangeant l'entrée... La dinde avait refroidi.

Après deux jours en observation à l'hôpital et quelques examens, les médecins avaient accepté de le laisser repartir chez lui. Ses parents s'étaient bien sûr précipités à son chevet. Et, maintenant qu'il était officiellement en parfaite forme, ils avaient invité leur fils et sa compagne à dîner.

Winona aurait préféré davantage se reposer ces quelques jours. Mais elle ne pouvait pas accepter la demande de son compagnon de le laisser seul sur son lit d'hôpital. Elle lui avait apporté ses lunettes, sa montre et son oreillette, lui permettant de naviguer dans Emenu. Comme beaucoup de gens, même l'un à coté de l'autre, ils communiquaient souvent via les interfaces numériques.

Dans leur cas, ils avaient une excuse : débroussailler leur prochain univers virtuel ludique. Le travail avec l'équipe de Geoffroy Stark allait bientôt débuter. Le marché ne comprendrait pas que l'alliance des meilleurs talents de la planète ne donne pas naissance au meilleur des univers.

Et puis Elijah avait pu aussi garder le contact avec ses étudiants et l'université. Il avait interverti des cours avec un collègue pour éviter de perdre des heures d'enseignements.

Enfin, tout allait rentrer dans l'ordre. Elijah reprenait ses cours. Winona avait également commencé à chercher un nouveau logement. Plus chanceuse que son compagnon, le pavillon qu'elle avait visité la veille, à Seiglebourg, assez près du lac, du bois et de l'université, n'avait pas explosé à son approche. La maison n'était pas très grande, donc pas trop chère, mais le terrain autour était assez vaste pour, le cas échéant, construire une nouvelle pièce ou deux.

Guillaume et Nathalie Grubler s'étaient réjouis que cet endroit plaise à la compagne de leur fils. Sans l'exprimer ouvertement, ils espéraient que leur enfant et elle y emménageraient. Ce n'était pas loin de chez eux. Ils pouvaient espérer voir souvent leur fils en chair et en os, pas seulement sous la forme de son avatar sur Emenu.

Elijah devait visiter à son tour le petit pavillon d'ici quelques jours. Winona avait su décrire l'endroit de telle sorte qu'il ait envie de le voir.

Chapitre 15

Trom. Trom, enfin. Elijah pouvait enfin revenir sur son monde. Winona dormait, une main posée sur la poitrine de son amant. Mais le dieu, lui, ne dormait pas. Il était revenu parmi ses créatures et il errait ici ou là.

La douce caresse des nuages d'algues le comblait autant que l'air délicieux. Mais Elijah voulut aller au delà de son monde. Le Flédeur Bat ne trouvait-il pas ce monde trop petit, trop seul ? N'y avait-il pas tant de place perdue si sa planète était la seule à honorer le dieu créateur ? Elijah dessinait depuis un moment déjà des galaxies entières. Il y plaçait des civilisations. Leur passé avait toujours été, même quand il venait de l'inventer. Etre dieu permettait aussi de s'affranchir du temps. Chacune, ensuite, vivait sa vie. Certaines civilisations disparurent bien vite, souvent par le fait d'une guerre généralisée. D'autres essaimèrent sur diverses planètes. Le dieu les avait conçues comme techniquement évoluées. Une grande partie de l'univers restait pour l'heure vague mais suffisamment défini pour que nulle créature ne suspecte ces imperfections. Et toutes eurent, à un moment ou un autre, révélation du dieu qui les avait créées.

Bat était devenu un vieux sage. Mais son dieu lui vouait toujours une attention particulière. Lui aussi devrait mourir, bientôt, comme tant d'autres avant lui. Nul ne devait y échapper car tel était l'ordre du monde

de Trom comme l'ordre sur tous les mondes se renouvelant. Face aux naissances, il fallait des morts.

Bat sentait quand son dieu portait son attention spécifiquement sur lui. Ce soir là, le Flédeur était bien las. La vie lui échappait.

« J'aimerais tant continuer de vivre » murmura comme une prière la créature.

Son dieu l'entendit.

Le Flédeur était assis dans un nid perché dans les arbres. Il regardait le ciel. Il regardait le sommet de la montagne, là où il avait rencontré son dieu. Les vents y érodaient les roches. Nulle végétation ne poussait là-haut. Bat savait qu'il n'avait plus la force de monter jusqu'au sommet. Mais peut-être son dieu accepterait-il encore de faire ce miracle.

Elijah tressaillit.

Bat s'envola jusqu'au chemin qui montait au sommet. Il ne pouvait pas voler jusque là haut. Mais il pourrait gravir les roches en suivant le chemin des eaux de ruissellement, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois. Et, ce soir, il sentait qu'il devait monter au sommet de la montagne.

Une dizaine de jeunes Flédeurs vinrent se poser auprès de lui. Ils voulurent le dissuader d'endurer une telle épreuve.

« Maître, vous êtes désormais trop âgé pour surmonter une telle ascension » lui dit avec respect le seul qui osa parler.

« Je sens la présence de dieu sur moi et je dois monter là où je L'ai rencontré » répondit Bat.

« Maître, vous allez mourir ! »

« Peut-être, si telle est la volonté de dieu. »

« Comment pouvez-vous accepter d'aller à la mort ainsi ? » interrogea une jeune femelle.

« La mort fait partie de la vie et ma propre vie, de toutes les façons, va s'achever sous peu. J'aimerais tant rencontrer de nouveau mon dieu avant de trépasser que, peut-être, acceptera-t-Il de m'accorder cette grâce. »

Bat s'engagea à pieds sur le chemin du sommet. Il faisait nuit et froid mais rien n'aurait pu arrêter le vieillard. La lumière des étoiles était suffisante pour le guider. Il voulait être au sommet pour l'aube du soleil principal.

Les jeunes s'entre-regardèrent. Ils hésitèrent quelques instants puis, l'un après l'autre, ils s'engagèrent derrière leur maître. Ils savaient que, sans doute, plusieurs d'entre eux ne reviendraient pas vivants de cette expédition derrière un vieux fou. Mais ce vieux fou était leur maître et le but de leur expédition leur dieu.

Sondant le cœur résolu de sa créature, Elijah renonça à dissuader son adorateur. Puisqu'il devait mourir, le dernier hommage que son dieu pouvait lui rendre était de lui laisser cette ultime liberté de choisir sa mort. Et que ce choix eut pour objectif unique d'aller à sa rencontre plaisait à Elijah.

Apotheosis

L'aube vint plus vite pour le dieu que pour ses créatures. Celles-ci durent d'abord gravir le mont dans la nuit glacée du monde de Trom. Parfois, un nuage d'algue venait boucher le ciel, empêchant la lumière des étoiles de parvenir jusqu'au sol. Mais les vents écartaient vite cette gêne.

Une jeune femelle et un mâle qui tenait à elle furent les premiers à renoncer. Ils avaient passer la journée précédente à récolter des fruits pour le clan. Ils étaient épuisés. Ils s'arrêtèrent dans un creux du rocher et se blottirent dans les ailes l'un de l'autre. Ceux qui continuèrent les saluèrent simplement. Tous sentaient leur dieu autour d'eux. Le couple eut conscience que son union était bénie par le créateur de toute vie. Les deux jeunes Flédeurs s'enlacèrent plus encore et s'endormirent, épuisés.

A l'aube, ils feraient l'amour ensemble pour la première fois comme ils en ressentaient ensemble le désir. Et cette union des corps serait aussi une union de leurs âmes. Le dieu leur révéla dans leur sommeil que cette union ne serait pas stérile.

Plus loin, dans un autre creux du rocher, un autre disciple renonça. Il s'endormit sans même avoir la force de saluer ses compagnons. Ceux-ci poursuivirent leur chemin. Il en fut ainsi à chaque fois que la petite troupe s'amenuisa.

Toujours, devant, Bat marchait.

Il ne sentait pas le froid. Il ne sentait pas la faim. Il ne sentait pas la soif. Ces prix de la vie ne

l'atteignaient plus. Il allait mourir et n'avait plus besoin de manger, de boire ou même d'avoir chaud. Il ne désirait désormais plus qu'une seule chose en ce monde : parvenir au sommet et, si son dieu y consentait, pouvoir Le rencontrer encore une fois, une dernière fois.

Derrière lui, ses derniers disciples le suivaient. Quand, enfin, le sommet apparut et qu'il fallut franchir les derniers mètres de l'ascension à quatre pattes, ils n'étaient plus que trois derrière leur vieux maître.

Loin, bien loin, le soleil principal commençait à pouvoir être deviné. Les premiers rayons de sa lumière parvenaient à franchir l'horizon.

Sur la plate-forme érodée, Bat se redressa. Il regardait l'aube poindre. Son cœur était saisi de la beauté du spectacle. Car le monde que son dieu avait créé était magnifique.

Les trois disciples s'agenouillèrent derrière leur maître. Ils étaient épuisés mais heureux d'être parvenus jusque là. Ils admirèrent la majesté de leur soleil comme pouvait le faire leur maître.

Alors, ils eurent conscience de la présence de leur dieu. Une présence qui allait au delà de ce que l'on pouvait ressentir en chaque partie de ce monde. L'attention du dieu était fixée sur le sommet de ce mont, sur Bat et ses disciples.

« Eh bien, Bat, te voilà de nouveau » dit Elijah.

Le Flédeur s'agenouilla à son tour et répondit : « Oui, mon Seigneur et mon dieu. L'heure est venue de remettre ma vie entre Vos mains. »

« La mort fait partie de la vie. Pourquoi as-tu accompli de nouveau l'exploit de cette ascension ? »

« Je voulais admirer, une dernière fois, la beauté de la Création de mon dieu, et, si mon Seigneur y consentait, également converser une dernière fois avec Lui. »

« J'avais lu cela dans ton cœur, Bat, et je suis fier de ta foi. »

Tandis que le soleil commençait à éclairer le sommet du mont, Bat ne parla plus. Son cœur avait cessé de battre. Ses disciples l'allongèrent et le pleurèrent tandis que la face de leur maître montrait la joie la plus intense pour l'éternité. Elijah ressentit le besoin d'un miracle. Alors, le corps de Bat se consuma et les cendres se dispersèrent dans les vents.

Quand les disciples redescendirent, ils portèrent en eux une foi plus solide encore. Elijah, lui, pleurait dans son lit.

Chapitre 16

Sans les textures graphiques, le game-node universe (ou GNU) forestier ressemblait surtout à un monde très gris et composé essentiellement de fils de fer. Dans la partie professionnelle à accès restreint de son nœud Emenu, Elijah commençait malgré tout à disposer les éléments de sa forêt personnelle en s'aidant de son imagination pour estimer l'effet rendu final. Le travail de l'équipe de Geoffroy Stark serait fondamental mais, déjà, Winona avait fait des merveilles. Ce monde forestier allait enthousiasmer le marché.

Elijah plaça les premières créatures automatiques, des sortes de chimères d'oiseaux et de félins. Leur design définitif n'était pas tout à fait fixé. Le mouvement de l'animal fut saccadé quand il bondit de branche en branche. Elijah plaça une note vocale dans son application de suivi : si un serveur domestique comme celui de l'enseignant ne suivait pas au niveau de la puissance de calcul, le consommateur moyen n'arriverait sans doute pas à démarrer ce GNU. Une optimisation était donc indispensable.

Durant quelques heures, Elijah poursuivit ses tests avant d'inviter Winona à venir visiter le résultat. Pour l'instant, cette partie de son nœud Emenu était à accès très restreint. Il ne fallait pas qu'il y ait de fuite. Les concurrents de Metaworld l'attendaient au tournant. Et les journalistes spécialisés se demandaient tous ce

que l'alliance des meilleurs talents disponibles allait donner : une sombre bouse tant des talents trop marqués ne pouvaient que s'entre-annihiler ou bien au contraire un sommet repoussant les standards du marché.

Winona, ce jour là, travaillait dans les locaux de Metaworld. Elle était en train de transférer toutes ses affaires de son ancien logement chez son compagnon et son serveur domestique n'était pas forcément au mieux de sa forme. Elle avait dû couper son propre serveur physique pour louer une machine virtuelle sur le Réseau avec des fonctions limitées en attendant de pouvoir ré-installer son propre serveur.

Une fois ce premier déménagement opéré, il resterait à effectuer le transfert vers leur nouveau logement en commençant par le serveur domestique de Winona avant d'installer sur une deuxième liaison celui d'Elijah. A l'heure de la civilisation numérique, il demeurait des lenteurs administratives insupportables pour certains actes officiels comme l'achat d'une maison.

Elijah reposa ses oreillettes et ses lunettes. Il se déconnecta automatiquement de son nœud Emenu. Il cligna des yeux pour revenir dans le monde réel, du moins son monde d'origine car tous les mondes étaient réels.

Chapitre 17

Hyonteinen était un monde rude, cruel même. Mais Rudolf Luoja en était fier. C'était le seul monde où il se trouvait bien. C'était le sien. Sur Terre, les médecins tentaient de maintenir en vie un corps qui ne souhaitait plus rester sur un monde désagréable.

L'âme du dieu s'était approchée d'une femelle Rukoilis. Elle avait tressailli et s'était offerte à lui dans une exaltation mystique. C'était la première fois que le dieu se mêlait ainsi à ses créatures. Mais il ressentait le besoin d'une union plus intense entre lui et son monde.

Tandis que son corps humain était massé pour éviter les nécroses dermiques et nourri par intraveineuse, le dieu s'était réfugié dans un œuf. Il y découvrait la joie simple de manger les réserves prévues.

Puis était rapidement venu le stade larvaire. Ne pouvoir se déplacer qu'en rampant. Sentir son corps grandir en éclatant petit à petit la proto-carapace. La douleur de chaque étape de croissance aurait pu être terrible mais elle n'était, pour le dieu, qu'une information. Petit à petit, le dieu grandit dans son corps. Le temps s'écoulait vite.

Sa mère l'avait baptisé Ja Sirkka. Ce nom lui était venu assez naturellement : il signifiait l'oint de dieu. Plus que n'importe quelle mère pour ses enfants, eElle était fière de la carapace verte foncée à rayures fines rouges de son fils. Elle avait pour ce petit

davantage d'affection qu'envers les autres. Même s'il était plutôt plus frêle que la moyenne.

Mais il émanait de Ja Sirkka quelque chose de particulier. C'était comme un écho de cette étrange nuit où la mère avait ressenti au plus profond de sa chair la présence du dieu de son peuple. Un écho indéfinissable, comme si le jeune Ja Sirkka comportait une empreinte sacrée.

Ses frères et ses sœurs assistaient avec sérieux aux ateliers des pédagogues. Ils apprenaient tout ce qui ferait leur vie future. Mais Ja Sirkka semblait toujours déjà connaître le contenu de l'enseignement. Lorsqu'un maître l'interrogeait, il savait répondre sans hésitation alors même que tout le monde s'était bien rendu compte qu'il ne portait aucune attention aux propos ou aux démonstrations des pédagogues.

De plus en plus, les autres s'écartaient de Ja Sirkka. Pas seulement les autres jeunes mais aussi les adultes. Les pédagogues s'occupaient avec plaisir de ses frères et sœurs mais trouvaient mille excuses pour éviter de devoir enseigner à Ja Sirkka.

Lors des premières joutes, Ja Sirkka se révéla là encore assez doué. Il parvenait à déjouer les coups tout en déséquilibrant ses adversaires. Mais il ne les frappait pas, se contentant de les immobiliser.

Rudolf Luoja découvrait la vie de ses créatures d'une façon à laquelle il n'avait pas pensé. Etre l'une d'entre elle changeait pourtant bien des choses. Il n'était plus simple spectateur s'amusant de leurs aventures. Il

était au milieu d'elles. Il vivait ce qu'elles vivaient. Il ne les en aimait que davantage.

Et ce monde qu'il avait façonné était bien le sien. Ici, il ne pouvait pas se plaindre de ne pas le comprendre. Ce n'était pas Emenu. Il ne pouvait pas plus se plaindre que tout lui soit hostile, comme sur Terre. Hyonteinen était bien à lui. Hyonteinen était lui. Hyonteinen l'incluait désormais.

Ne plus jamais retourner sur Terre. Abandonner son corps pourrissant qu'une équipe médicale tentait de maintenir en état. Telle était désormais son ambition.

Hyonteinen, monde magnifique dont il observait les mille merveilles. Pour l'heure, il était encore jeune et devait donc vivre dans sa ville, avec sa mère, dans le nid de celle-ci. Bientôt viendrait le moment de se joindre aux chasseurs. Bientôt viendrait le moment de vivre pleinement, en adulte, dans une carapace de Rukoilis. Il lui faudrait faire un nid.

Et, chaque soir, il regardait se coucher le grand soleil rouge comme s'il le découvrait pour la première fois.

La vaste sphère rouge était située à des millions de kilomètres et, pourtant, elle occupait une bonne part du ciel. L'étoile était géante mais pas très chaude. Et elle déteignait sur la couleur du ciel en lui donnant cette éternelle teinte rosée, une teinte plus ou moins foncée au fil de la journée ou des saisons mais toujours dans les mêmes tons.

A p o t h e o s i s

Seuls les poètes et les fous pouvaient ainsi passer du temps à regarder ce soleil. N'était-il pas là depuis l'éternité ? Ne serait-il pas toujours là ? A quoi bon observer quelque chose que l'on voyait à l'identique tous les jours ?

Cela ajoutait donc encore une bizarrerie au palmarès déjà chargé de Ja Sirkka. Mais l'âme de Rudolf Luoja avait besoin de cette observation. Il avait besoin d'admirer l'étoile, le ciel, son monde.

Chapitre 18

« Conformément à la réglementation, comme vous faites partie des victimes directes, nous vous informons que l'enquête a été clôturée. »

Le policier donna à Elijah un petit dossier agrafé avec une couverture à peine cartonnée. L'enseignant ne se souvenait pas depuis combien de temps on lui avait donné un document en format papier. Quand il avait reçu une convocation du commissariat, il avait craint d'être mis en cause dans une quelconque affaire louche : un collègue jaloux lui cherchant noise, une jeune étudiante trouvant que sa sympathie était trop entreprenante, un autre auteur de GNU l'attaquant en plagia, etc. Se voir ainsi convoqué juste pour qu'on lui remette un document contre une signature manuscrite l'avait interloqué, puis presque mis en colère devant la perte de temps, et enfin amusé. Des choses qui semblaient naturelles dans tous les domaines, comme échanger des documents électroniques signés, restaient des chimères dans certains secteurs. Parfois, en grandissant, il se retrouvait dans la peau de son père voire, peut-être, de son grand-père. Du papier ! Quelle antiquité !

Elijah remercia. Puis il sortit avec son dossier sous le bras, ne sachant pas trop comment le tenir en main. C'était encombrant. Pas vraiment lourd : quelques pages, une couverture légère... Après quelques essais de

positions diverses, Elijah se résolut à le courber pour en faire une sorte de demi-tube afin de le tenir dans une seule main.

En arrivant chez lui, il y trouva Winona qui regarda, les yeux écarquillés, ce curieux tas de feuille. Elijah dut lui expliquer ce dont il s'agissait. Oui, il restait des occasions où les documents étaient transmis en format papier contre une signature manuscrite. Elle haussa les épaules en indiquant : « le notaire m'a dit que ce serait pareil pour l'achat de notre maison. »

« Tiens, c'est vrai, je devais l'appeler... »

« Ne t'inquiète pas : je l'ai fait ce matin. Tout est prêt. Il ne manque plus que l'accord définitif du vendeur qui tique un peu à cause de notre négociation tarifaire. Ensuite, cela ira vite. »

Comme deux enfants découvrant une antiquité au grenier, Winona et Elijah déposèrent le document remis par le policier sur la table et entreprirent d'abord de l'examiner physiquement avant de commencer à le lire. Pour la police, l'effondrement de l'immeuble était un accident lié à l'explosion d'une citerne d'hydrocarbure mal nettoyée. Elle avait classé l'affaire devant sa complexité juridique : le propriétaire avait été mis en liquidation et l'immeuble racheté aux enchères par le promoteur. Il n'y aurait donc pas de poursuites pour l'absence de nettoyage de la cuve. Le document précisait que les victimes pouvaient cependant intenter eux-mêmes une action.

Elijah remit son oreillette et chercha sur sa montre le contact du policier en charge du dossier. Il l'appela. Ils passèrent rapidement les salutations d'usage.

« Je voudrais savoir ce que sont devenues les deux autres victimes directes. »

« Je vais être franc avec vous, monsieur Grubler. Si l'affaire a été classée, c'est que mettre en cause la responsabilité du promoteur sera compliqué. L'agent immobilier va s'occuper de commercialiser le nouvel immeuble et il a bien compris qu'il valait mieux ne rien tenter. Quant à l'autre victime, c'est un Doté de Domicile Mobile qui a été expulsé de l'immeuble qui a sauté il y a quelques mois. En fait, il n'est pas impossible qu'il soit responsable de l'explosion, par vengeance. On a d'ailleurs retrouver des cadavres d'autres DDM dans l'immeuble. Si tel était le cas, il n'aurait aucun moyen de vous indemniser. »

« Et qu'est devenu ce DDM ? »

« Il est toujours à l'hôpital dans le coma. »

« Je vous remercie. »

Elijah salua et raccrocha. Il n'avait de toutes les façons guère envie d'engager des poursuites judiciaires contre le promoteur, sachant bien ce qui s'était réellement passé. Mais le cas de ce DDM l'intriguait. Il faudrait qu'il retourne sur son monde, Hyonteinen.

Il résuma sa conversation avec le policier à Winona. Puis il s'enquit : « mais au fait, tu ne travaillais pas chez Metaworld aujourd'hui ? »

« Ce n'est pas la peine. J'ai intégré les premières textures de l'équipe de Geoffroy Stark. J'ai aussi optimisé le code pour éviter les lourdeurs que tu avais vues. Je vais lancer une compilation d'ici. »

« Metaworld n'a pas ses propres nœuds de calcul ? »

« Cela fait longtemps qu'il n'ont plus de capacité interne. Comme toutes les boites, Metaworld achète la capacité dont ils ont besoin au moment où ils en ont besoin. Les chiffrements de liaison et les fractionnements entre nœuds différents rendent tout piratage illusoire. »

Joignant le geste à la parole, Winona reprit sa console et montra à son compagnon comment elle réservait des capacités de calcul dans une ferme de multiples serveurs domestiques. Elijah avait abonné son propre serveur domestique à une telle ferme, ce qui lui permettait de vendre la capacité de calcul qu'il n'utilisait pas. Mais il ne pouvait pas savoir ce qui était calculé chez lui : les fermes s'échangeaient aussi des capacités dans une sorte de bourse en temps réel.

Chapitre 19

Pas très aimables. Elijah n'avait guère apprécié la réaction du personnel soignant quand il s'était rendu à l'hôpital pour prendre des nouvelles du DDM blessé dans le même accident que lui. Secret médical. Il n'était pas de la famille et n'avait donc rien à savoir. Si c'était pour savoir si le DDM voudrait se joindre à un procès, c'était inutile tant qu'il serait dans le coma.

Mais, du coup, il savait à peu près où ce type se situait, dans quel bâtiment et à quel étage. Elijah s'installa confortablement dans les toilettes du rez-de-chaussée. Il verrouilla la porte et projeta sa conscience extra-sensorielle. Les gens qui étaient hospitalisés dans ce service n'avaient vraiment pas l'air en forme. Le coma était l'état le plus courant. Beaucoup avaient subi de graves blessures, notamment à la tête.

Ca y était. Elijah trouva celui qu'il cherchait. Et sa conscience n'était plus dans son corps. L'homme s'était réduit à la condition de dieu d'un autre univers. Il avait totalement basculé.

Combien de temps cela pourrait-il durer ? L'âme divine parviendrait-elle à survivre si le corps mourait ? Il faudrait qu'Elijah examine Hyonteinen plus en détail.

Mais ce n'était pas le moment. Il actionna la chasse d'eau et sortit des toilettes. D'abord, il fallait quitter l'hôpital. Puis il fallait prendre le métro jusqu'à

l'université. Il ne pouvait pas faire attendre ses étudiants alors qu'il exigeait d'eux une parfaite ponctualité.

L'université n'avait pas beaucoup changé d'apparence depuis les années où Elijah y avait été étudiant. On avait juste remplacé les portiques de sécurité à l'entrée. Désormais, l'analyse de la rétine était beaucoup plus rapide et les portes du sas s'ouvraient quasi-instantanément, même aux heures d'affluence. Les salles avaient été repeintes, les sièges parfois changés. Et les étudiants, comme les enseignants, bénéficiaient de liaisons réseaux plus rapides.

Quelques étudiants étaient déjà présents dans l'amphithéâtre quand Elijah y rentra. Il les salua avant de synchroniser sa montre avec le vidéoprojecteur réémetteur. Les étudiants qui le souhaitaient pourraient ainsi visualiser le cours sur leurs propres lunettes plutôt que de regarder l'image projetée sur le grand écran fixé au mur au dessus de l'estrade de l'enseignant. Elijah ne doutait pas qu'un jour les grands écrans disparaîtraient. De plus en plus d'enseignements avaient d'ailleurs lieu à domicile. En technologies, cela était courant. Dans les matières plus littéraires où des discussions intenses étaient la règle, la présence physique demeurait plus confortable. Pour l'instant.

Chapitre 20

Le grand soleil rouge se levait sur une journée extraordinaire pour tous les jeunes de la génération de Ja Sirkka. Déjà, les adolescents avaient repéré où construire leurs nids, marquant l'emplacement avec leurs phéromones et parfois après quelques luttes pour les meilleurs endroits. Même s'ils continuaient pour l'heure d'habiter avec leurs mères, certains avaient commencé à construire leurs nids.

Ja Sirkka s'était choisi un endroit calme, un peu en périphérie, pas très loin de la forêt. Personne ne lui avait disputé le lieu. D'autres emplacements étaient d'ailleurs libres à proximité. Il avait commencé à édifier les fondations. Normalement, nul ne devait achever son nid avant d'être adulte.

Et, pour cela, il fallait franchir une étape importante : la Réception.

Tous les jeunes s'étaient rassemblés dans l'arène. Les parents s'agglutinaient dans les gradins. Les pédagogues s'étaient alignés à côté de l'autel dressé à une extrémité.

Les Appeleurs s'étaient perchés en haut du mur circulaire. Ils sonnèrent ensemble du cor. Les jeunes répondirent à l'appel en formant un cercle sur le pourtour de l'arène.

A p o t h e o s i s

Tandis que ses gardes du corps se dispersaient pour rejoindre les Appeleurs, le roi Voimakas se posa au centre du cercle formé par les jeunes, suivi de peu par le Grand Prêtre. Rudolf Luoja souriait intérieurement. Il allait être initié à son propre culte par un prêtre qui était sa créature. Mais, sur Hyonteinen, il n'était pour l'heure plus dieu : il était simplement un jeune nommé Ja Sirkka.

Pratiquant les gestes d'appel rituels, crissant ses imprécations en y ajoutant les phéromones appropriées, le roi appelait les jeunes à rejoindre pleinement la tribu. Les Appeleurs sonnaient des cors en réponse à certains crissements rituels. Tout était extrêmement codifié et surveillé par le Grand Prêtre.

Rudolf Luoja faisait tout pour empêcher son corps de Ja Sirkka de rire mais la situation était tout de même cocasse. Lui qui avait toujours détesté les rituels en tous genres, voilà qu'on lui imposait un rituel conçu et exécuté en son seul honneur. Et ceux qui lui imposaient étaient ses propres créatures.

Le roi avait fini sa partie du rituel. Une sonnerie particulière des Appeleurs vint signaler aux jeunes qu'il fallait désormais s'aligner face à l'autel et donc face aux pédagogues.

Chacun son tour, appelé par le Grand Prêtre, chaque jeune venait se prosterner devant l'autel puis se retournait face à la foule et à ses condisciples. Il crissait alors la phrase rituelle : « je réponds à l'appel de mes pères et de ma mère, je réponds à l'appel de ma tribu, je

réponds à l'appel de mon roi et de mon dieu ». Le Grand Prêtre le relevait alors symboliquement et usait de ses mandibules pour l'enduire de la phéromone d'acceptation.

La cérémonie se déroulait normalement. Enfin vint le tour de Ja Sirkka. Très ému, il vint se prosterner devant son propre autel puis se retourna. Il commença alors la récitation mais ne put s'empêcher de marquer une pause après « mon roi ». Il fallait pourtant qu'il prononce « et de mon dieu », même si cela signifiait « et de moi-même ».

Son hésitation ne dura pas mais elle fut suffisante pour qu'il soit interrompu par un vieux pédagogue qui ne l'aimait pas.

« Rejet ! » crissa le pédagogue en émettant une phéromone renforçant le message. Il s'envola pour atterrir à côté de Ja Sirkka avec un air menaçant.

Interloqué, le dieu incarné n'acheva pas sa phrase rituelle. Il regarda le roi, impassible. Il regarda le Grand Prêtre, autant abasourdi que lui-même. Il regarda la foule qui s'agitait et sa mère catastrophée.

« Pourquoi rejettes tu Ja Sirkka de notre peuple ? » demanda soudain le Grand Prêtre.

Le pédagogue s'inclina devant le Grand Prêtre et devant le roi et justifia son interruption : « il n'est pas sain et se comporte en apostat. Il n'a d'ailleurs pas achevé son acceptation en refusant de répondre à l'appel de notre dieu. »

« Vous m'avez interrompu ! » s'offusqua Ja Sirkka.

« Tu as eu une bien longue hésitation » constata le pédagogue. Il poursuivit : « et ce rejet de notre dieu n'est pas une erreur due à l'émotion de ce jour spécial. Je l'ai souvent constaté. Tu es un apostat et un blasphémateur qui ne peut qu'apporter le malheur sur notre peuple. »

Comment Ja Sirkka pouvait-il réagir ? Comment pouvait-on l'accuser de ne pas croire en lui-même ? Il réfléchissait pour savoir quoi répondre tandis que les grondements de la foule s'intensifiaient. Le pédagogue ne lui laissa pas le loisir de trouver une réponse. Il lui défonça le thorax avec deux de ses griffes. Aussitôt, il l'entraîna avec lui en s'envolant.

La douleur était intense. Elle partait de la poitrine pour s'étendre à tout le corps. Ja Sirkka souffrait dans son corps rukoilis. Et Rudolf Luoja souffrait avec lui. Sur son lit d'hôpital, le corps de celui-ci tressaillit.

Chapitre 21

Pour la première fois depuis des mois, Elijah Grubler et Winona Verfurt allaient revoir leur vieil ami Leonardo Fabricci. Il s'agissait de célébrer dignement la signature du contrat d'achat de leur pavillon. Après le partage des bouteilles de Champagne rituelles avec leurs parents respectifs le week-end précédent, les deux heureux acquéreurs fêtaient la chose avec leurs vieux amis. Leonardo Fabricci étaient de ceux-là : ils s'étaient rencontrés tous les trois chez Metaworld plusieurs années auparavant.

Malgré tout, la venue tant désirée de cet ami était sujet d'inquiétude pour les hôtes. Ils avaient fait attention à écarter du chemin tout objet entre la porte de l'appartement et la table. Tous deux craignaient que leur ami commun ne soit devenu totalement aveugle tant la maladie, une sorte de dégénérescence de l'oeil, progressait rapidement depuis un peu plus d'un an. Elijah s'était fait expliquer le mécanisme de la maladie mais il hésitait à utiliser ses pouvoirs divins tant il craignait de déranger l'ordre naturel de la Terre.

Les amis invités arrivaient l'un après l'autre et l'état de santé de Leonardo Fabricci devenait à chaque fois un sujet de conversation.

Enfin, il ne manqua plus que lui. Et lorsque la sonnette retentit une nouvelle fois, Elijah se leva et

déclencha le vidéoportier. Leonardo Fabricci portait des lunettes de soleil.

« Veux-tu que je vienne te chercher à l'entrée de l'immeuble ? » demanda Elijah.

Leonardo répondit en souriant : « ce ne sera pas nécessaire, merci ».

Il franchit la porte et se dirigea sans hésiter vers la porte de l'appartement où il était invité. Il salua son hôte venu lui ouvrir et se dirigea directement d'un pas ferme vers la place disponible à table.

« Tu n'as plus de canne blanche ? » s'étonna un invité.

« Non, en effet » confirma Leonardo en retirant ses lunettes de soleil avec un sourire de quelqu'un qui fait une petite farce.

Fixés par tous les amis présents, les yeux du nouvel arrivant procuraient une étrange impression. La pupille disposait de reflets étranges et changeants, comme si un mécanisme y bougeait. L'iris était d'une couleur étrange et disposait d'une brillance inhabituelle. Même le blanc était bizarre, trop blanc.

Les regards de chacun des présents qui fixaient les yeux de Leonardo restaient ébahis. Les amis restèrent silencieux quelques instants tandis que Leonardo souriait d'un air farceur.

Elijah s'exclama soudain : « tu as des yeux artificiels et une prothèse auditive. »

« Bravo. Pour les yeux, c'est facile de deviner : je vois parfaitement. Par contre, pour la double prothèse

auditive, ça se voit à peine. Mais, quand je me suis fait opéré, ça coûtait à peine plus cher. Il faut dire que j'ai pris le nec plus ultra, pas le modèle que les assurances voulaient me payer. C'est l'avantage d'avoir un travail bien payé. Maintenant, je n'ai plus besoin d'oreillettes ou de lunettes. La connexion à Emenu est incluse. La surface de la peau derrière les oreilles est liée aux capteurs de la prothèse auditive qui me sert d'interface pour le pilotage de la navigation dans Emenu. En fait, aujourd'hui, au lieu d'être handicapé, je suis un humain amélioré, un humain corporellement connecté. »

« Les transhumains existent depuis quelques années maintenant mais ça reste rare » releva l'un des convives.

« Tu n'as pas eu peur ? » demanda Winona.

« En fait, j'aurais été en bonne santé comme vous tous, j'aurais hésité car l'opération ne réussit pas toujours mais j'étais voué à devenir aveugle. Je ne perdais donc rien. Je ne risquais rien. Ah, au fait, je viens de faire, via un service Emenu, une visite virtuelle du futur quartier de Winona et Elijah tout en discutant avec vous, et c'est assez sympathique. »

Il y eut un éclat de rire général quand l'utilité des gestes réalisés derrière ses oreilles par Leonardo se révéla soudain. Les sujets des discussions de la soirée alternèrent ainsi entre les prothèses transhumanistes et le nouveau pavillon de Winona et Elijah.

Ces échanges laissèrent Elijah songeur. A quoi pouvaient bien servir des pouvoirs divins dans un

monde où la technologie permettait de résoudre tous les problèmes ? Lui, qui n'utilisait qu'extrêmement rarement ses pouvoirs, ne pouvait que constater la vanité de la divinité. Devenir immortel et se guérir de chaque incident étaient à la fois les seules utilités avérées et les plus grands dilemmes pour Elijah. Changer ainsi les règles du jeu de la vie devait être exclu. Il ne restait donc de la divinité que des inconvénients : une responsabilité écrasante et le risque d'attirer la convoitise d'autres dieux.

A quoi bon être dieu ? Que se passerait-il quand finalement il mourrait ? Ses mondes disparaîtraient-ils avec lui ? Que s'était-il passé pour les mondes créés par d'autres dieux qui avaient forcément déjà existé ?

Combien de dieux existaient sur Terre ? Combien d'univers avaient ainsi été créés ? Combien avaient disparu ? Combien avaient changé de propriétaire ?

Toutes ces questions sans réponse...

Chapitre 22

L'émergence concrète du transhumanisme dans son entourage immédiat donna envie à Elijah de visiter son univers techniquement évolué, Anaquine. Des trois univers dont il se retrouvait dieu, c'était peut-être celui dont il se souciait le moins, celui qu'il visitait le moins. Il est vrai qu'Elijah consacrait de moins en moins de temps à sa divinité tant il lui était compliqué d'entrer en transe seul, sans risquer que sa compagne n'entre par inadvertance dans ses univers.

La religion y disparaissait d'ailleurs petit à petit. De multiples mondes ne possédaient plus de temples actifs. Les vaisseaux spatiaux franchissaient des distances considérables sans que les interrogations sur le pourquoi de l'existence de cet univers ne soient désormais une question pertinente pour les multiples races présentes.

Elijah était presque certain que Anaquine avait été conçu récemment. Il s'inspirait trop des univers de science-fiction de la fin du vingtième siècle. Qui l'avait créé ? Stéphane Laireur ne pouvait pas en être le créateur. Mais aucune trace ne semblait demeurer de son véritable dieu créateur, contrairement à l'univers médiéval de Naheul où une petite secte continuait d'adorer en secret une certaine Tamara.

Comme pour chaque monde et chaque univers, la création s'accompagnait d'une histoire. Il y avait ainsi

un passé créé avec le présent de l'instant de la création. Ce passé était considérable pour Anaquine. Mais cela n'empêchait évidemment pas que la création fut finalement récente du point de vue du temps terrestre.

La religion ne semblait pas être une composante importante des règles de cet univers en dehors d'une sorte de croyance panthéiste ne justifiant aucun culte si on excepte l'existence d'un ordre de chevalerie défendant un certain ordre moral contre des perturbateurs les plus variés.

Le dieu créateur d'Anaquine n'avait pas dû vouloir être adoré ou reconnu. Il avait dû se comporter en simple observateur, au contraire de Stéphane Laireur qui avait développé sa religion pour accroître ses pouvoirs divins.

Elijah se laissa dériver au fil des routes commerciales fréquentées par de multiples vaisseaux spatiaux. Il visita ainsi rapidement de nombreux mondes en très peu de temps terrestre. Etre ici et l'instant d'après ailleurs, sans tenir compte des contraintes physiques imposées à l'univers considéré, demeurait un attribut divin particulièrement appréciable dans n'importe lequel de ces espaces-temps autonomes.

Il fut soudain surpris de ressentir comme une gêne sur un monde isolé où ses pérégrinations aléatoires l'avaient amené. Quelque chose se passait sur ce monde qui perturbait la texture de l'univers. Elijah concentra son attention sur cette étrange sensation.

Apotheosis

Le monde en question était une planète désertique sans vie autochtone. Il n'y avait que peu d'eau et peu d'êtres vivants en dehors de la capitale de la planète, en fait un simple astroport avec les habitations des personnels l'entretenant, quelques hôtels et quelques commerces. La planète était une escale et un endroit dont on extrayait des matières premières dans des mines fortement automatisées. Pourquoi fixer son attention ici ? Il n'y avait rien. Le temple de la capitale était d'ailleurs désaffecté depuis des années, voire des siècles, en temps local.

La perturbation provenait du cœur du désert équatorial. Des tempêtes de sable y sévissaient régulièrement, faisant le tour de la planète et la coupant en quelque sorte en deux, entre deux hémisphères aux climats plus cléments.

Les chevaliers, gardiens de l'ordre moral de l'univers, s'étaient étrangement rassemblés en grand nombre sur cette planète. Ils partaient en patrouilles, deux par deux, et revenaient faire un rapport au siège local de leur ordre, dans la capitale. Eux aussi avaient ressenti cette perturbation dans les règles de l'univers. Et leur rôle était bien de restaurer l'ordre, de rétablir les règles normales.

Elijah était dieu. Il n'était pas contraint de chercher sans relâche dans les tempêtes de sable. Celles-ci ne le gênaient d'ailleurs pas du tout. Le sable n'entrait pas dans ses poumons pour les déchirer de l'intérieur ou dans les turbines des véhicules motorisés pour les

détruire par abrasion des pièces les plus fragiles. Le vent ne l'empêchait pas d'avancer. L'alternance de chaud et de froid selon les périodes du jour et de la nuit, les cycles de montée et de descente de l'air chargé de sable et les mille règles de la météorologie locale ne le gênaient pas du tout tant Elijah était confortablement installé dans son lit, sur Terre.

Le dieu arriva de ce fait bien avant les chevaliers à l'endroit que tous cherchaient bien que ceux-ci n'eussent pas relâché leurs efforts depuis des mois en temps local. Il s'agissait d'une grotte dans une petite chaîne de montagnes érodées par les vents de sable incessants. La grotte était bien cachée, très discrète. Et son occupant faisait tout pour demeurer discret. Ou presque.

La grotte voyait ainsi sa gravité ou sa température varier sans logique. Le peu d'eau passant à proximité pouvait se retrouver captée, aspirée et précipitée sous forme liquide dans une sorte de petit lac souterrain.

Elijah s'approcha de la créature. De toute évidence, celle-ci était en transe. Et elle ressentit la présence divine. Elle osa s'adresser à son dieu sans hésitation.

« Je savais que Tu existais et que Tu viendrais à moi, me reconnaissant comme Ton égal ! »

« Tu n'es qu'une créature d'un monde oublié dans un univers que je possède. Comment pourrais-tu être mon égal, moi qui suis ton dieu ? »

La créature se mit à rire.

« Qu'importe la naissance. Tu es peut-être né dieu. Pas moi, c'est vrai. Moi, je le suis devenu. Moi, ta créature d'un monde oublié. Aujourd'hui, je suis moi-même un dieu. »

Elijah prit peur. De quoi cette créature parlait-elle ? Alors, il comprit. Il s'introduisit dans la transe de la créature et y découvrit un univers forestier fertile. Anaquine avait désormais généré son propre dieu.

Troublé, Elijah s'éloigna de la grotte, quittant l'univers de sa propre créature tandis que celle-ci riait de la surprise du dieu de son univers. Elle manipula, sans doute avec moins de prudence qu'à son habitude, quelques variables physiques. Elijah prit de l'altitude. Il vit arriver de divers endroits plusieurs patrouilles de chevaliers.

La créature ne se méfiait pas. Elle demeurait en transe, jouissant de sa divinité dans son univers forestier. Elle ne ressentit la présence d'une paire de chevaliers que lorsque ceux-ci furent tout à côté d'elle. Trop tard. La créature fut brutalement désintégrée.

Elijah fut choqué par cette violence. Mais il se refusa à intervenir tant cet enchaînement d'événements l'avait perturbé.

Mais à tout malheur peut être lié quelque chose de bon. Elijah avait pénétré le monde forestier créé par cette créature désormais anéantie. Son esprit en connaissait le chemin.

Alors il y retourna.

Cet univers était toujours là. La disparition de son créateur ne semblait pas l'avoir perturbé. Elijah trouva ce monde assez frustre et limité, plus encore que Naheul : quelques planètes et une seule race intelligente honorant leur créateur avec une dévotion primitive. Rien d'intéressant. Sauf son existence même.

La disparition d'un dieu ne semblait donc pas impacter l'univers qu'il avait créé, même en absence d'un nouveau dieu. Elijah en fut soulagé. Il savait désormais que ses propres univers pourraient survivre à sa mort dès lors que leur cohérence demeurait parfaite.

Chapitre 23

Jeté sans ménagement sur une petite butte à l'écart de la Cité, Ja Sirkka souffrait. Il était l'incarnation du dieu de Hyonteinen. Il était Rudolf Luoja. Il se força à s'en souvenir. Mais il était avant tout un Rukoilis. Il avait voulu être un Rukoilis.

Ses blessures, deux trous dans sa carapace verte foncée à rayures fines rouges, s'étaient plus ou moins refermées. En tous cas, elles ne saignaient plus. Mais il faudrait du temps pour que les organes internes guérissent en usant des seuls principes naturels de ce monde.

Ainsi cela devait-il se passer, pourtant. C'était le choix de Rudolf Luoja. Il devait être un Rukoilis jusqu'au bout. Si la Terre ou Emenu ne lui avaient donné que des contrariétés, il ne pouvait pas se plaindre de l'univers qu'il avait lui-même créé. Et cela impliquait de ne pas transformer les règles de ce monde. Il n'y aurait pas de miracle.

Ja Sirkka entreprit d'abord de se hisser dans une sorte de grande fougère arborescente. Son sommet ne serait certes pas aussi confortable et sûr qu'un vrai nid mais cela ferait l'affaire. Il lui fallait d'abord se reposer.

A peine installé dans le creux dont il débordait largement, il s'endormit. Il n'eut pas plus de rêve que les autres fois, si ce n'est ses rêves humains. Sur le lit

d'hôpital, le corps inanimé de Rudolf Luoja connaissait des souffrances d'un autre monde. Les médecins terrestres n'y comprenaient rien et s'acharnaient à vouloir réveiller un corps qui le refusait.

Le grand soleil rouge se leva et se coucha plusieurs fois avant que Ja Sirkka ne s'éveille. Son corps le faisait moins souffrir si ce n'est de la soif et de la faim. Le Rukoilis redressa la tête vers le soleil. Ses mandibules dessinaient ce qui tenaient lieu de sourire. Il avait survécu. Il crissa sa joie.

Ses griffes déchirèrent les feuilles de son refuge. Les pattes portèrent cette nourriture jusqu'à la bouche où les mandibules les mirent en morceaux avant de permettre qu'elle ne soit avalée.

La plante saignait une sève riche en eau. Le Rukoilis s'abreuva à la plaie. Déjà, ce qui tenait lieu de tronc commençait à s'affaisser : la plante était blessée par celui qu'elle avait protégé et que, maintenant, elle nourrissait.

C'était là les règles sur ce monde cruel : tuer ou blesser pour vivre mais finalement toujours mourir. Comme sur Terre. Perché dans son refuge de plus en plus précaire, tout en mangeant, Ja Sirkka méditait en même temps que Rudolf Luoja.

Un tel monde était-il nécessaire ? Oui, sans aucun doute. La vie et la mort devaient s'enchaîner pour assurer le renouvellement des générations. L'existence de la vie impliquait l'existence de la mort. Rudolf Luoja

tentait de se remémorer tous ses cours d'écologie et de biologie.

Mais la cruauté ? N'était-elle pas le fruit de sa perversité propre, celle qu'il avait cultivée sur Terre au fil de ses frustrations ? Etait-il nécessaire que les Rukoilis s'entre-tuent ?

Ja Sirkka sentit son repaire s'affaisser. Repu, il s'envola quelques instants pour se poser un peu plus loin. Son corps était suffisamment guéri. Il décida de mieux regarder où il se situait.

Le pédagogue l'avait transporté à l'écart de la cité, dans la grande forêt qui l'entourait. L'endroit convenait au début d'un exil. Le message était clair : va-t-en et ne reviens pas. Nul ne l'avait soutenu. Nul n'en avait le droit, pas même sa mère, sauf le roi.

Revenir dans la cité serait en lui-même un défi. Cela signifierait défier le pédagogue qui l'avait exilé et défier le roi Voimakas. La victoire contre le roi ayant accepté la demande d'exil par son silence serait le prix à payer.

De la violence. De la violence. De la violence.

Ja Sirkka n'avait pas le désir de toute cette violence. Rudolf Luoja aimait son monde et ne voulait pas que la souffrance y soit si grande. Un tel monde méritait-il d'exister ?

Un instant, Rudolf Luoja envisagea d'anéantir son œuvre. Il était dieu et cet univers était sien. L'étoile qui exploserait résoudrait la question. Ou même, d'une

simple pensée, Hyonteinen n'aurait jamais existé. Cet univers était le fruit du cerveau d'un homme. Il suffisait que ce cerveau décide de la destruction de cet univers. Il n'y aurait nulle souffrance. Ce serait la fin de toutes souffrances. Il n'y aurait même jamais eu de souffrance : en perdant son présent et son avenir, Hyonteinen pourrait perdre aussi son passé. La seule trace de cet univers n'existerait que dans le temps terrestre, dans les souvenirs d'un cerveau dérangé situé dans un corps plongé dans un coma volontaire. Il suffirait alors que ce corps humain meure à son tour et tout cesserait. Rien n'aurait jamais existé.

Ja Sirkka crissa sa douleur. Non, il ne pourrait jamais détruire le seul monde où il avait le pouvoir de tout faire. Si ce monde ne lui convenait pas, c'était sa responsabilité unique. Il ne pouvait pas, ici, se défausser.

Chapitre 24

A l'époque où il était étudiant, Elijah Grubler aimait passer par le bois pour aller de l'université à son domicile. Ce serait bientôt de nouveau possible.

Désormais, il ne suivrait pas le chemin des bus desservant les zones les plus pauvres de la ville. Il passerait le long du lac, par un chemin piétonnier. On y croisait des joggers et des promeneurs, seuls, entre amis ou en famille. Aucun risque de croiser des voyous par là. Du moins, aucun risque important.

Le pavillon comportait, en rez-de-chaussée, un vaste séjour avec une cuisine intégrée, une salle de bains, des toilettes et une chambre. Les combles n'étaient pas aménagés mais on y accédait par un escalier déjà installé. « Plus tard, pour les enfants, pour leurs chambres » avait dit en souriant Winona. Elijah ne l'avait pas contrariée. Il avait sourit en hochant la tête.

Ils allaient créer de la vie, ensemble, pas dans un monde quelconque mais sur Terre, pas en dieux mais comme des humains ordinaires, comme des milliards d'êtres humains avant eux.

Ils avaient fait l'amour sur l'épaisse moquette de la chambre avant même de commencer à défaire les paquets. C'était pour bénir l'endroit avait déclaré Winona. Elijah avait trouvé ce rituel à son goût.

La première ligne de communication avait été activée avant même que le couple n'emménage. La

seconde viendrait quelques jours plus tard, quand Elijah transporterait sur place son serveur domestique. Winona avait décidé de réactiver son propre serveur domestique juste après avoir fait l'amour avec Elijah. Celui-ci était encore allongé, dans les brumes suivant la jouissance. Elle s'était échappée de ses bras avec un baiser comme laisser-passer.

Elle avait ouvert l'armoire des communications, y avait inséré son serveur domestique, l'avait raccordé à l'électricité et au réseau, puis l'avait démarré. Une fois les fonctions locales testées, elle avait utilisé sa montre pour lancer le script de déconnexion de son serveur virtuel loué et reconfigurer ses identifications techniques. Quelques instants d'attente et d'angoisse. Sa montre redémarra. Nouveaux tests. Soulagement. Le serveur était convenablement inséré dans le réseau.

Il était temps de commencer à ouvrir les innombrables cartons transportés par les déménageurs.

Chapitre 25

Etre aussi prêt de la Cité qui vous a rejeté ne peut qu'être à peine un début d'exil, juste une amorce. Rudolf Luoja connaissait bien sûr l'ensemble de son monde. D'autres cités, plus petites, étaient éparpillées sur l'ensemble du continent, plus ou moins inféodées au roi de la cité principale. Les quelques îles éparses dans le vaste océan demeuraient par contre vierges de toute vie évoluée.

Après avoir jeté un dernier regard sur les vastes champs de fruits savoureux qui entouraient au plus près la ville et suivaient parfois quelque rivière ou combe, Ja Sirkka se retourna. Il ne vit dès lors plus que l'immense forêt. Plus son regard portait loin, plus le monde qu'il apercevait était sauvage. La prochaine cité était loin, après bien des collines.

Y avait-il d'autres exilés ? Oui, bien sûr. Difficile d'en faire le compte. Certains avaient fui un duel ou un défi. D'autres avaient été rejetés. En rencontrer serait difficile et pas forcément souhaitable. Sans doute certains tentaient-ils de se faire admettre dans une cité différente de leur cité d'origine mais, à moins d'un exploit ou d'un concours extraordinaire de circonstances, un tel sort était indubitablement rare.

Ja Sirkka prit son envol. Il se dirigea droit devant lui, sans porter un seul regard en arrière. Il n'avait plus rien à faire dans cette cité qui l'avait rejeté, lui, le dieu

de ce monde. Du moins, pour l'instant. Il savait que son dessein supposerait qu'il revienne. Mais bien du temps local aller passer.

Sur le lit d'hôpital, le temps passait bien moins vite pour le corps terrestre du dieu. Mais les mois suivaient aux mois pendant que, sur Hyonteinen, les années s'enchaînaient.

Les médecins continuaient de n'y rien comprendre. Le cerveau restait bloqué, refusant de reprendre contact avec la Terre. Mais le corps, lui, fonctionnait pratiquement normalement. Quelques difficultés physiologiques survenaient du fait de l'immobilité mais rien que la médecine moderne ne savait régler d'une manière ou d'une autre.

Et que le corps soit vivant ne pouvait en aucune façon être remis en cause. Le cerveau fonctionnait. Le cœur fonctionnait sans assistance. Simplement, tout cela fonctionnait au bénéfice d'un monde qui n'était pas sur Terre. Et les médecins ne pouvaient pas imaginer que leur patient était un dieu endormi.

La médecine moderne n'est pas habituée à soigner des dieux.

Chapitre 26

Le monde forestier créé par cet être de l'univers d'Anaquine continuait d'exister. Il n'avait pas de nom prononçable par une gorge terrestre. Il était frustre et limité. On y priait de moins en moins un dieu disparu et demeurant de ce fait silencieux. Mais ce monde existait. Elijah s'y promenait mais ne se révéla pas.

Il y rencontra des créatures qu'il n'aurait jamais imaginées. L'écologie en place était complexe. Mais que cet univers était petit ! Pas plus que sur Terre, les créatures ne rencontreraient des êtres d'autres mondes : il n'y en avait pas. Que serait-il devenu si ce dieu issu d'Anaquine avait vécu ? Ne pas modifier cet univers, même marginalement, était une forme de respect pour ce dieu. Cela faisait sourire Elijah, mais, en effet, quelque part, il reconnaissait la créature de l'un de ses univers à son égal. Tous deux étaient des dieux.

Pour l'heure, il ne semblait y avoir de phénomène similaire ni sur Naheul ni sur Trom. L'art y était récent selon les échelles de leurs temps respectifs. L'imagination venait bien après le libre-arbitre. Il faudrait sans doute encore bien des générations avant que des dieux n'apparaissent sur ces autres mondes mais Elijah n'avait aucun doute sur la survenance du phénomène à terme.

L'aménagement de sa nouvelle maison, ses cours, la mise au point de son nouveau GNU Emenu

pour le compte de Metaworld... Toutes ces tâches lui prenaient déjà tant de temps. Elijah ne pouvait plus se promener dans ses univers comme il le faisait jadis sur Trom. Du moins pas autant.

Et cet abandon laissait comme un sentiment de culpabilité au dieu. Peut-on ainsi abandonner les univers que l'on a créés ? Après tout, ils étaient grands, ces univers. Ils pouvaient très bien se débrouiller sans dieu. Anaquine, en particulier, s'en passait très bien.

Le trajet entre son domicile et l'université était souvent le moment idéal pour les réflexions solitaires d'Elijah. La beauté du bois et du lac, la raison essentielle pour laquelle il aimait prendre ce chemin à pieds au lieu d'utiliser le métro, ne lui apparaissait que fugacement. Elijah pensait. Elijah s'abîmait dans ses pensées. Il était connu pour cela et nul ne se formalisait plus de ne pas avoir été salué par le professeur Grubler en passant près de lui mais pas directement sous son nez.

Ce jour là, il était en avance. Il faisait beau. Elijah avait choisi de réellement se promener en utilisant son trajet habituel. Il était donc parti nettement plus tôt que nécessaire.

Il s'assit même sur un banc, au bord du lac. En semaine, il n'y pas grand'monde dans les bois. De fait, Elijah était seul. Alors, il décida de s'amuser.

Au centre du lac, il gela une certaine surface de l'eau sur une profondeur d'environ un mètre. Les poissons qui étaient alentours fuirent naturellement. Les

lois de la physique ne furent pas altérées plus que nécessaire : le glaçon s'éleva donc d'un dixième au dessus de la surface de l'eau comme tout bon iceberg. Puis le dieu décida de vaporiser la surface de cet énorme glaçon.

La fumée s'éleva du lac. Elle fut clairement visible de la berge. Elijah s'amusa de ce petit tour de magie bien médiocre.

Et puis, soudain, il se souvint pourquoi il avait eu cette idée. C'est ainsi qu'il s'était prouvé à lui-même, devant Adriana, qu'il était bien dieu. Cela avait été le début d'un drame ayant abouti à la mort de la jeune femme.

Elijah ne souriait plus. Il avait la gorge serrée et les larmes étaient proches de jaillir. Il ne devait pas oublier que la divinité entraînait des convoitises. Adriana était morte pour des pouvoirs dont il n'usait plus, sauf pour s'amuser ainsi.

Enervé, contrarié, le dieu bondit de son banc. Il fuyait, désormais, ce lac qui lui rappelait ces souvenirs douloureux. Il fuyait ses souvenirs. L'iceberg ne mit guère de temps à totalement disparaître. Les lois de la nature terrestre reprirent leurs droits.

Pour se calmer, Elijah se força à abandonner une allure de course. Il lui restait beaucoup de temps. Il adopta de nouveau une marche lente, celle d'un promeneur, celle qu'il voulait.

Apotheosis

Petit à petit, la douleur des souvenirs s'estompa. Les bois demeuraient magnifiques. Leur présence calmait tout énervement.

Au détour du chemin, Elijah tomba sur une vieille chapelle abandonnée. Cela faisait bien longtemps, sans doute, que plus personne n'y priait. Déjà que les temples et autres églises en pleine ville devenaient chaque jour plus déserts, ce n'était pas une vieille chapelle perdue dans un bois qui pourrait attirer du monde.

Sans doute avait-elle été construite au milieu d'une clairière, bien longtemps auparavant. Les arbres avaient, depuis, poussé tout autour d'elle. Certaines racines soulevaient même des pierres du soubassement. Des plantes grimpaient le long des murs.

Le chemin emprunté par Elijah passait à quelques mètres de son porche. Le dieu quitta le chemin pour s'approcher de la chapelle abandonnée. Il prit conscience du lieu. Il vit les pierres. Il vit les poutres usées commençant à pourrir. Il vit le toit qui laissait passer la pluie.

La serrure de la porte était fermée. La clé avait sans doute été oubliée quelque part par quelqu'un qui ne se souvenait même plus avoir été en possession de cette clé. Elijah vit le mécanisme primitif de la serrure. Modifier ponctuellement la pesanteur sur tel pignon ou sur tel autre. Voilà. Un jeu d'enfant. La serrure était ouverte.

Il restait la chevillette. Elijah la fit jouer. La porte s'ouvrit.

L'endroit était sombre. Il était désert. Il était lugubre. Vide.

Elijah s'avança dans la nef. Sur le sol courraient des racines, des moisissures, des lichens. Beaucoup de plantes présentes étaient mortes. La lumière s'était tarie au fil des ans. Les vitraux étaient devenus opaques de saleté. Devant certains avaient même poussé des arbres.

Plusieurs bancs s'étaient effondrés sous leur propre poids après avoir pourri. Les autres ne valaient guère mieux. Elijah s'abstint de tenter de s'asseoir. Au travers du toit, on voyait le ciel en plusieurs endroits. Chaque pluie devait ajouter des ravages dans ce lieu abandonné.

Le plan de la chapelle était simple : pas de transept. La nef unique aboutissait à un chœur réduit à sa plus simple expression. La croix fixée au fond de la chapelle était tombée au sol. La statue du christ s'était brisée.

L'endroit était désert, abandonné. Le culte était à peine un souvenir. Voilà ce qu'il advient des dieux avec le temps.

En sortant, mélancolique, Elijah referma la porte. Il n'était pas chez lui. Il s'y était cavalièrement invité mais la moindre des politesses était tout de même de refermer la porte en quittant l'endroit.

A p o t h e o s i s

Reprenant le chemin de l'université, le professeur se souvint de ses voyages à travers le monde. Il se souvint de ces temples en ruines. De tous ces dieux oubliés.

L'un ou l'autre avait-il rêvé la Terre ? Peut-être le monde était-il si joli et complexe parce que de multiples dieux s'étaient successivement attelés à la tâche.

Que pouvait-il en savoir ? Nul dieu ne s'était invité dans ses transes pour lui révéler son existence, son histoire, le récit de sa création.

Avant de mourir, au moins, la créature d'Anaquine avait eu cette chance. Elle avait rencontré un des dieux de son univers. Mais si elle avait posé des questions, Elijah aurait été incapable de répondre : il ignorait qui avait créé Anaquine.

Chapitre 27

L'endroit où Ja Sirkka avait construit son nid était à l'écart des grandes cités mais permettait d'avoir une vue splendide sur l'océan. Il ne pouvait plus bénéficier des cultures ou de l'élevage d'une cité et il avait donc besoin de s'installer à un endroit non seulement agréable mais surtout capable de le nourrir. Rudolf Luoja voulait rester fidèle à son principe de ne pas intervenir de manière divine sur ce monde dont il était le seul concepteur et donc le seul responsable.

Comme dans une cité, son nid était construit à même le sol. Mais il en avait réalisé une version couverte et fermée, tel que les Rukoilis avaient l'habitude de faire sous les climats froids. L'entrée était même close par une porte faite de feuilles tressées. Ici, pourtant, le climat était agréable et doux. Cette faible porte avait un autre objectif : elle devrait être suffisante pour assurer sa sécurité.

Ja Sirkka était fier de son œuvre. Il se posa à côté après en avoir fait le tour en volant. Il la regarda encore et encore avec satisfaction. Le nid était solide et, selon les critères esthétiques de ce monde, plutôt beau.

Son corps rukoilis réclamait de plus en plus fortement de la nourriture et de l'eau. Ja Sirkka ferma le nid avec la porte en feuilles tressées et se dirigea vers le ruisseau qui coulait à deux pas. Il ne prit pas la peine de s'envoler et s'y rendit en marchant sur ses pattes.

Installé sur la rive, il se pencha jusqu'à ce que ses mandibules trempent dans l'onde. L'eau fraîche coula alors dans sa gorge. Elle lui fit du bien. La joie simple des choses simples, les plaisirs ordinaires d'un corps ordinaire. Rudolf Luoja s'était incarné en Rukoilis pour connaître ces sensations, pour être une de ses créatures parmi ses créatures. Une fois sa soif comblée, Ja Sirkka irait cueillir des fruits dans la forêt. Peut-être chasserait-il dès ce premier jour et mangerait-il de la chair d'animaux sauvages.

Mais, soudain, l'onde se troubla. Ja Sirkka se retira vivement sur la rive. La créature n'avait pas été assez vive. C'était un spécimen âgé qui se dressa soudain hors de l'eau. Un long corps comportant une bonne vingtaine de sections, chacune ayant ses pattes armées de griffes mais aussi son cœur et ses poumons. La bête n'avait pas de nombreuses mandibules aptes à manipuler des objets ou à fabriquer des outils. La tête était juste dotée de quelques solides mandibules aiguisées, faites pour tuer et découper. Le long corps était grand comme une dizaine de Rukoilis mis bout à bout mais il ne possédait pas d'ailes.

Ja Sirkka s'envola vivement, laissant le prédateur écraser de son poids une rive désormais vide.

Chapitre 28

Le nouveau GNU forestier était désormais installé sur les nœuds Emenu des serveurs domestiques d'Elijah et de Winona. Bien entendu, il était aussi installé sur les serveurs domestiques de chaque membre de l'équipe de Geoffroy Stark ainsi que sur celui d'Alexandre Geld. On y accédait à chaque fois par une porte verrouillée à partir de la pièce d'accueil. Seuls le patron de Metaworld et les membres de l'équipe-projet avaient ainsi la possibilité de pénétrer dans les démonstrateurs ainsi que quelques testeurs.

Chacun avait paramétré son nœud à son goût en tentant de tirer parti au maximum des possibilités du GNU. Il en résultait des mondes virtuels particulièrement réussis, tous bâtis sur le même modèle avec les mêmes briques de base mais cependant tous différents les uns des autres. Winona avait ainsi construit une sorte de labyrinthe d'arbres aux branches et aux lianes créant des passages voire des salles de réunion. Pour sa part, Elijah avait plutôt insisté sur la variété écologique et sur les animaux virtuels autonomes que le visiteur du nœud pouvait rencontrer dans la vaste forêt. Les graphistes de l'équipe de Geoffroy Stark avaient plutôt tenté d'harmoniser les différentes teintes de feuilles, les formes d'arbres, etc. Enfin, Alexandre Geld s'était attaché à voir comment créer un monde simple sans lire la documentation complète. Il avait ainsi

eu l'occasion de féliciter Winona pour son travail sur l'ergonomie du GNU.

Le projet allait s'achever. La sortie commerciale du GNU s'amorçait. Il ne restait plus guère, côté conception, qu'à réaliser quelques tests techniques et optimisations. Comme d'habitude, les graphistes et les techniciens s'étaient écharpés : un petit pixel pouvait donner un cachet sympathique à un objet graphique, rien qu'un petit pixel ou deux (ou, soyons honnêtes, cent ou deux cents), mais qui demandait une consommation de ressources de calcul hors de proportion avec l'effet produit pour le consommateur ordinaire. Elijah et Alexandre Geld devaient alors jouer les juges de paix.

Enfin, la réunion de pré-lancement fut convoquée dans le nœud personnel du patron de Metaworld.

Winona et Elijah s'installèrent l'un en face de l'autre, dans deux fauteuils neufs de leur nouveau séjour. Ils mirent leurs oreillettes et leurs lunettes, se retrouvant instantanément propulsés dans leurs pièces personnelles sur leurs serveurs domestiques.

L'un et l'autre avaient installé une porte dans leurs pièces personnelles ouvertes vers une pièce privée spécifique provisoire d'où des portes menaient vers chaque démonstrateur du GNU forestier sur les serveurs domestiques de chacun de leurs collègues. Leurs avatars s'introduisirent ensemble dans les portes menant au GNU installé sur le serveur domestique d'Alexandre Geld.

Ils arrivèrent alors simultanément dans une clairière propre et claire où l'on voyait des portes installées dans des termitières virtuelles, autant de termitières et de portes que de participants au projet. Au dessus de chaque porte était inscrit le nom du propriétaire du nœud vers lequel pointait la porte concernée.

La clairière était vaste. Un lion vint se coucher aux pieds de l'avatar de Winona en ronronnant. La jeune femme ne put s'empêcher de faire caresser l'animal virtuel par son avatar.

« Familiarité réglée au maximum » constata la programmeuse.

L'avatar d'Elijah haussa les épaules. L'endroit semblait avoir été conçu pour être totalement accueillant, une sorte d'Eden. Sur le pourtour de la clairière, des singes bondissaient dans les arbres mais leurs cris restaient limités. Alexandre Geld détestait le bruit.

L'un après l'autre, les membres de l'équipe-projet parvinrent jusqu'à la clairière. Le lion se déplaça mollement de l'un à l'autre à la manière d'un gros chat aimant les câlins.

« L'attitude du lion n'est pas du tout féline. Il faudrait revoir son moteur comportemental. »

Le graphiste qui s'était plaint fut interrompu par le maître de maison qui arriva bon dernier : « je l'ai réglé pour qu'il agisse de la sorte. L'important n'est pas que le lion ait une attitude d'un vrai lion mais qu'il fasse

ce que nos clients aient envie qu'il fasse. Je vous rassure : j'ai testé le moteur comportemental réglé sur un mode naturel. J'ai dû repasser en mode paramétrage après m'être fait dévorer mon avatar trois fois. »

Chaque participant s'esclaffa. L'essentiel était que le client puisse faire adopter un mode crédible à ses animaux virtuels. Ensuite, il devait pouvoir modifier les créatures comme bon lui semblait. Un des graphistes avait ainsi conçu une sorte de tricératops relativement amical et dont il était très fier.

Alexandre Geld reprit la parole pour annoncer : « le lancement va se faire dans un mois jour pour jour. L'équipe marketing a défini le nom du GNU. Ce sera Sylvania. La campagne publicitaire est amorcée. Pour l'instant, nous faisons visiter mon propre noeud à des journalistes qui s'engagent à ne pas trop en dire. Leurs premiers articles sont élogieux et alimentent l'attente. Le nom du produit sera révélé dans quinze jours, en même temps que le lancement des pré-commandes. »

Chapitre 29

Elijah pouvait enfin souffler un peu. L'année universitaire allait bientôt toucher à sa fin. Le travail sur Sylvania s'achevait. Sa nouvelle maison était installée. Il pouvait de nouveau penser à lui, à ses désirs, à sa divinité.

Dans son bureau, Winona travaillait à corriger tous les petits bogues qui traînaient encore ici ou là. Elle était, au contraire d'Elijah, en pleine surcharge. L'enseignant vint tout de même la saluer d'un chaste baiser sur le front auquel elle ne répondit que par un grognement. Il allait se promener dans les bois.

Malgré la contrariété qu'il y avait vécue, Elijah s'installa sur le banc face au lac. Il étendit les jambes. Il inspira de toute la force de ses poumons l'air tiède et parfumé du printemps. Il était heureux.

Il vérifia que personne n'était présent dans les environs. Enfin, il put plonger dans les univers qu'il connaissait.

Un rapide tour sur Trom. Elijah voulait commencer par là mais souhaitait surtout regarder comment évoluaient certaines situations ailleurs. Il se promit de revenir caresser des nuages d'algues, d'assister à des naissances ou d'accompagner des morts... Plus tard.

Anaquine continuait son existence tranquille. Quelques guerres éclataient bien par-ci par-là. Une

planète avait ainsi été ravagée par des bombes nucléaires peu de temps auparavant. Elijah en fut furieux mais il n'intervint pas. Il s'assura simplement que la situation s'était stabilisée et que l'univers entier ne s'auto-détruirait pas dans les prochains temps.

Du côté de Naheul, les méthodes de chasse au dragon s'étaient nettement améliorées. La métallurgie avait beaucoup progressé. Désormais, ces immenses prédateurs veillaient à éviter les villages devenus trop dangereux.

L'univers qu'il souhaitait surtout visiter, c'était Hyonteinen. Faute de temps, il ne s'était pas plus intéressé que cela à ce monde étrange, apparemment créé par ce Doté de Domicile Mobile dont il avait fini par apprendre le nom par une indiscrétion d'un infirmier. Le DDM se nommait Rudolf Luoja. Et il était toujours dans ce très étrange coma comme Elijah avait pu le constater en allant aux nouvelles.

De toute évidence, Rudolf Luoja s'était réfugié sur son monde. Sans doute s'y trouvait-il mieux que sur Terre. Mais son corps finirait par mourir. Il fallait aller le chercher. Il fallait qu'il revienne.

Chapitre 30

Ja Sirkka, secoué par sa rencontre avec le prédateur, au bord de la rivière, s'était d'abord réfugié dans son nid. Il avait fermé la porte. Il était resté prostré. S'il avait été humain, il aurait pleuré. Mais il n'était pas humain. Il était un Rukoilis. Un Rukoilis comme les autres.

Une journée. Puis une deuxième. Ja Sirkka réfléchissait. Il méditait plutôt. La vie, la mort, la violence. Tous ces sujets tournaient dans son esprit. Pourquoi ce monde qu'il avait conçu était-il si violent, si inhospitalier ? Certes, il fallait de la mort pour équilibrer la vie. Mais il se refusait désormais à ce qu'on s'entre-tue en son nom.

Ces combats rituels qu'il avait tant appréciés jadis, maintenant qu'il vivait dans la carapace d'un Rukoilis, lui faisaient horreur. Il aimait son monde et voulait en aimer toutes les créatures. La mort n'aurait sa place que lorsqu'elle serait nécessaire.

Après trois journées de jeûne, poussé par la faim, il ouvrit la porte de son nid. Il regarda l'océan. Son monde était beau. Il avait raison de l'aimer.

Mais quelque chose le gênait. Il leva instinctivement la tête, cherchant dans le ciel. Mais, bientôt, il vit l'humain à ses côtés. Il le reconnut, même s'il ne l'avait que brièvement vu sur Terre, il y a bien

des années de cela, du moins selon le temps local. C'était avant même sa naissance. Sa naissance comme Rukoilis bien entendu.

« J'ai eu du mal à te trouver : ta trace divine est faible et il est tout de même curieux de te voir ici sous l'apparence d'un indigène » annonça Elijah.

« Qui es-tu ? Que viens-tu faire chez moi ? »

« Je me nomme Elijah. Comme toi, je suis le dieu d'univers. Et tu vois que l'on peut visiter des univers, pourvu qu'un esprit nous y emmène au moins une fois. Je t'ai rencontré quand tu as détruit ton immeuble. Et je t'ai suivi la première fois, pour savoir revenir. Je suis venu te chercher. Ton corps humain va mourir. Il reste depuis trop longtemps en transe. »

« Va-t-en. Je me moque de mon corps humain. Qu'il crève. Et je n'ai pas le temps de discuter avec toi. »

« Pas le temps ? Mais, si tu le souhaites, tu peux être éternel ! »

« Non. La vie doit s'achever par la mort. Mais qu'importe. Pour l'instant, j'ai faim et je dois aller chercher des fruits ou chasser des animaux. »

« Mais pour quoi faire ? Regarde cette pierre. Il te suffit de le vouloir et elle sera la plus délicieuse des nourritures. »

« Je ne veux pas me nourrir d'une telle nourriture. Ma nourriture doit provenir de mon monde. »

Alors, Elijah, amusé par la tournure des événements, se permit d'intervenir sur ce monde. Il

manipula la gravité. Il emporta dans les airs Ja Sirkka qui fut plus stupéfait qu'autre chose.

« Dois-je rétablir la cohérence de ton monde ? Tu es dieu, ici, et une simple pensée de ta part suffira à te faire atterrir en douceur comme si des anges recueillaient ton corps. »

« Si je tombe, que mes ailes se bloquent, alors je mourrais. Simplement. »

Le posant au sommet d'une haute montagne d'où l'on voyait de multiples cités, dont la capitale, Elijah s'adressa à Rudolf Luoja.

« Regarde ton monde. Sois dieu et ta puissance dominera chacune de ces cités. Tu n'as pas à subir leur loi. »

« Va-t-en. Ce monde est mien. Je me battrai pour lui. »

« Ca ne sera pas nécessaire. Puisque tu n'assumes pas ton rang, qu'importe. Je t'ai prévenu pour ton corps. Je ne peux pas te forcer à revenir. Adieu. »

Alors, le dieu parasite qui avait perturbé l'univers de Hyonteinen disparut. Cela ne changeait rien au fait que Ja Sirkka devait se nourrir.

Il atterrit dans la forêt et se goinfra de fruits. Il lui semblait ne jamais avoir été autant heureux. Pour la première fois, il rencontra un Rukoilis autant solitaire que lui-même. Ils sympathisèrent en quelques minutes, échangeant quelques fruits contre un morceau de viande d'un animal local qui s'avéra d'un goût excellent.

Ce Rukoilis aussi avait dû quitter sa cité. Il avait refusé de se battre contre un ami durant des joutes. Il ne voulait pas le tuer. Alors l'ami lui avait percé l'abdomen et l'avait emmené dans la forêt en lui intimant l'ordre de ne jamais revenir.

D'autres vivaient ici et là dans la forêt. Chacun avait son histoire. Chacun avait sa douleur.

Même ici, sur un monde qu'il avait conçu et dont il était responsable, Rudolf Luoja voyait le malheur. Il le vivait ou le constatait.

Alors que la petite bande qui s'était constituée dînait en commun, un soir, Ja Sirkka se leva et crissa : « comment peut-on aimer le dieu créateur de ce monde sans partager l'amour qu'il a pour son monde et chacune de ses créatures ? Comment aimerait-on dieu si l'on n'aime pas son prochain ? »

Chapitre 31

« Nous allons bientôt terminer l'année » annonça le professeur Elijah Grubler à ses étudiants.

Ne prenant pas ombrage des soupirs satisfaits qu'il entendit -il avait été étudiant lui aussi- Elijah décrivit la suite du programme.

« Nous allons tout d'abord terminer le cycle sur le héros et le super-héros, de Homère à Marvel et DC Comics. Il nous reste quelques petites choses à voir sur la cohérence des univers et l'astuce du multivers ou de l'uchronie à la fin du vingtième siècle de l'ère chrétienne. Nous terminerons l'année par un cours, ou plutôt un travail dirigé, sur les mythologies religieuses, un peu à la marge de l'objet de cet enseignement, mais nous ne verrons le sujet que sous l'angle littéraire. »

Elijah Grubler marqua une pause. Il regarda ses étudiants. Certains le fusillaient du regard. Oser aborder la religion sous un angle historique, psychologique, archéologique, anthropologique ou, pire que tout, littéraire était considéré par certains comme une offense grave à leurs croyances de plus en plus minoritaires. Ce déclin des grandes religions ayant dominé les deux derniers millénaires provoquaient souvent chez les adeptes un sentiment d'agression personnelle dès lors que le sujet était abordé. Comme si on les prenait personnellement pour des imbéciles. Ce qui n'était pas toujours faux, d'ailleurs.

Le professeur poursuivit.

« Donc, ici, ni philosophie ni théologie. Nous n'aborderons pas les thèses défendues par mon cher collègue Carlos Joven, de la chaire d'histoire antique, dans son dernier ouvrage *La croix, le poisson et la pomme,* livre qui déchaîne les passions jusqu'au Vatican. Défendre que le Christianisme, et plus spécialement le Catholicisme, est un syncrétisme entre non seulement le néo-judaïsme essénien, les cultes celto-germaniques et les cultes à mystères orientaux comme Isis ou Mithra (avec la déesse du Ciel Anahita, vierge immaculée, mère de Mithra, comme plus tard Marie fut mère de Jésus et proclamée *Reine du Ciel*), mais qu'il emprunte aussi une grande partie de sa doctrine à l'Orphisme ne nous intéressera pas en tant que tel. Si vous voulez faire plaisir à Carlos Joven, vous pourrez vous intéresser à la lecture croisée des mythes de la descente aux Enfers d'Orphée et le récit évangélique de la Passion et de la Résurrection, voire les récits de la chute et du péché originel par le fait d'une part, pour Adam et Eve, de croquer la pomme ou, d'autre part, pour les Titans, de tuer et dévorer la chair de Dyonisos dont les cendres donnèrent naissance aux hommes. Mais pas plus.

Nous nous attacherons donc à voir comment les dieux en tous genres, et surtout les récits de leurs exploits, répondent aux critères de la fiction fantastique en termes, surtout, de cohérence et de complétude, mais aussi de références croisées entre récits d'auteurs

distincts, à des époques variées, pour dégager les tendances archétypales. Le quatrième chapitre de la Genèse est-il à ce point une incongruité comme on le dit souvent ? Nous verrons cela ensemble. D'ici là, je vous souhaite une bonne fin de journée. »

Le cours était fini. Les étudiants ramassèrent leurs affaires et quittèrent la salle. Quelques uns jetèrent des regards courroucés à leur professeur en passant. Considérer les religions comme des mythologies et sous l'angle littéraire, il y avait bien là de quoi attirer les foudres de certains. Elijah n'en avait cure. N'était-il pas dieu lui-même ? Certes, il ne pouvait guère l'avouer.

Quand le professeur se retrouva seul dans la salle de cours, il s'amusa quelque peu de manière fort imprudente. Parler de dieux l'amusait follement. Il n'oubliait pas qu'il en était un.

Il fit voler dans sa main des télécommandes utilisées pour faire fonctionner les vidéo-projecteurs avant de les amener par lévitation, avec une précision trop faible pour que l'exercice put être réussi du premier coup, à retrouver leur place dans les rangements prévus pour elles. Il sourit. Puis il se décida à quitter la pièce à son tour.

A peine la porte franchie, il se retrouva au sol avec une violente douleur à la tête. Quelqu'un l'avait frappé. Quelqu'un qui se cachait derrière la porte et l'attendait.

« Dieu n'est pas une fiction, bâtard. »

L'individu se mit à courir. Il fuyait le lieu de son crime. Le couloir était désert. Il avait couvert sa tête d'une capuche.

Sans qu'il ne réfléchisse, par réflexe, Elijah prit conscience de son agresseur. Il le reconnut aussitôt. Et il le fit tomber, simplement en jouant sur la gravité. Aussitôt, Elijah regretta son geste trop visible. Mais cela lui donna le temps de se relever et d'aller à la rencontre de son agresseur dont il retira la capuche.

Elijah l'avait reconnu sans avoir à le regarder avec ses propres yeux humains. Mais il fallait que l'agresseur sache qu'il était reconnu. Et d'une manière tout à fait humaine.

L'étudiant suffoquait au sol, sous la pression d'une gravité à laquelle il n'était pas habitué. Et il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Elijah Grubler le fixa droit dans les yeux. La gravité redevint normale.

« Imbécile ! » dit distinctement le professeur avant de s'éloigner.

Chapitre 32

La petite troupe d'exclus qui s'était constituée avait fini par migrer près de l'océan, chacun créant son nid près de celui de Ja Sirkka. La nourriture y était abondante, le climat clément. Il manquait des femelles pour que l'on puisse considérer cet endroit comme une cité naissante. Elles étaient très rarement soumises à un exil et, de ce fait, attirer des femelles dans un campement de renégats ne serait pas simple, sauf à employer la force. Ou un miracle. Mais les deux solutions dégoûtaient Ja Sirkka.

Alors, un matin, l'incarnation de Rudolf Luoja se leva en premier. Il méditait en regardant l'océan pendant que ses compagnons se réveillaient progressivement. L'un après l'autre, ils vinrent se placer à côté de lui pour méditer en suivant son exemple. Le dernier méditait depuis peu quand Ja Sirkka s'interrompit et leur fit face.

Tous furent surpris. Mais leur maître à penser leur crissa amicalement de se taire et de l'écouter tandis que ses phéromones se voulaient rassurantes. Il allait de toute évidence leur faire une déclaration importante.

« Je ne peux pas espérer changer ce monde en restant à sa marge. Il ne me suffit pas de réconforter les exclus. Je vais donc rejoindre ma Cité et entraîner les Rukoilis à s'aimer les uns les autres en renonçant à s'entre-tuer. »

Il y eut des crissements d'horreur, des phéromones de panique. De l'avis général, c'était un suicide. Emettant toujours des messages chimiques apaisant, Ja Sirkka confirma ses intentions mais leur demanda de ne pas l'accompagner dans l'enceinte de la Cité.

« C'est mon rôle d'aller porter le message, ma raison d'être. Pas la vôtre. Si vous voulez venir avec moi, nous méditerons sur la colline où je fus déposé par le pédagogue qui m'exclut puis vous m'y attendrez. Je rentrerai seul dans la Cité. »

Les phéromones émises furent celles de l'acceptation de la fatalité, de la tristesse. Il n'y eut aucune protestation : tous savaient que c'était inutile de vouloir faire changer d'avis celui qui était devenu leur guide.

Le premier compagnon s'avança et vint enduire la tête de Ja Sirkka de phéromones d'amitié et de soutien avec ses mandibules. Il crissa qu'il accompagnerait Ja Sirkka jusqu'à la colline, comme son maître l'avait suggéré. Puis il se recula pour revenir parmi les autres.

L'un après l'autre, chacun à leur tour, les autres disciples firent la même chose. Ja Sirkka se sentait conforté même s'il savait qu'il risquait de mourir. Même s'il pressentait que sa mort était nécessaire à ce que son rôle s'accomplisse.

Toute la troupe se rendit dans les bois pour manger des fruits et boire à la rivière. Le silence était pesant. La mort semblait les survoler.

Ils firent ensuite une dernière méditation ensemble avant de s'envoler. Ils se placèrent en formation de voyage, Ja Sirkka en tête et chacun des autres décalés autant vers la droite ou la gauche que vers l'arrière par rapport à celui qui le précédait. Il en résultait un beau triangle cinglant à travers les cieux.

Ils ne s'accordèrent pas de repos avant d'avoir atteint leur but. Epuisés, ils atterrirent sur la colline où Ja Sirkka avait été rejeté.

Ils se reposèrent en méditant, regardant la grande cité qui s'était encore étendue depuis le départ de Ja Sirkka. Celui-ci observait surtout le temple. C'était là où il devait se rendre, lors de la prochaine grande action de grâce. Il le savait. Lui, que l'on avait accusé d'impiété, il devait conquérir le temple avec son corps de Rukoilis. Ce temple où l'on priait son âme humaine, celle qui avait créé ce monde.

Ils se nourrirent dans les environs et construisirent un nid collectif provisoire. Dans la Cité, si quelqu'un les remarqua, personne ne fit rien. Des exclus campant sur une colline à l'écart, cela n'intéressait personne. Et personne ne devait s'y intéresser.

Tandis que ses compagnons le regardaient s'éloigner, Ja Sirkka vola par dessus une Cité presque déserte. C'était le jour le plus sacré de l'année. Toute la population était rassemblée, sauf les malades et quelques femelles devant s'occuper de très jeunes larves. Des

sentinelles restaient également en faction mais ne prirent pas en considération le vol d'un Rukoilis isolé se dirigeant vers le temple.

Délaissant les tribunes, Ja Sirkka fit le tour de l'enceinte sacrée à la plus haute altitude qu'il pouvait. Le Grand Prêtre était à côté de l'autel. Il portait le vase d'eau sacramentelle. Face à lui, le roi. Il avait son bol déjà rempli, le premier chant ayant été entonné. Alors que résonnait le deuxième chant, il s'avançait d'un pas lent, le bol maintenu au dessus de sa tête à bout de mandibules.

Enfin, alors que résonnaient les échos de la fin du deuxième chant, Ja Sirkka fondit sur le temple et vint se placer juste derrière l'autel avant que quiconque ne put réagir. La foule fut saisie de surprise. Le troisième chant ne démarra pas. Le roi s'était stoppé alors qu'il s'apprêtait à verser l'eau sacramentelle sur l'autel.

Alors, interloqué par les réactions du roi et de la foule, le Grand Prêtre se retourna. Il émit un crissement où se mêlait la stupéfaction et l'horreur. Un exclu revenait interrompre la cérémonie du jour le plus sacré de l'année.

Ja Sirkka savait qu'il avait peu de temps pour agir. Les gardes du roi ou ceux du temple allaient intervenir.

« Vous prétendez honorer et servir un dieu qui a créé ce monde. Mais vous êtes vous demandé ce qu'attendait de vous ce dieu ? »

Apotheosis

Le Grand Prêtre et le Roi s'apprêtaient à prendre la parole. Sans doute pour exiger l'intervention de leurs gardes. Ja Sirkka ne leur laissa pas un temps de pause suffisant. Il poursuivit son discours.

« En vérité, je vous le dis. Votre dieu est mécontent de vos pratiques et de vos mœurs. Il attend de vous que vous vous aimiez les uns les autres comme il vous aime. Il attend de vous que cessent les combats rituels. Il attend de vous que vous aidiez les plus faibles et que vous accueilliez tous les Rukoilis dans la Cité. »

Le pédagogue qui avait blessé et exilé Ja Sirkka vint atterrir devant le roi. Il s'inclina devant le monarque et se retourna, faisant écran entre son seigneur et Ja Sirkka. Le pédagogue s'adressa à l'exilé assez fortement pour être entendu de tous.

« Je t'ai refusé dans notre Cité car tu es un impie. Et ce jour est la preuve que j'ai eu bien raison car tu blasphèmes le jour le plus sacré d'entre tous. »

Le Grand Prêtre renchérit aussitôt : « qui es-tu pour oser interrompre la cérémonie et remettre en cause nos rites ? »

La question n'attendait pas de réponse. Elle était plutôt une manière de s'offusquer de l'interruption par quelqu'un qui était moins que rien. Mais Ja Sirkka répondit.

« Je suis l'incarnation de votre dieu. J'ai créé ce monde alors que je n'étais ici que pur esprit. Puis j'ai choisi ma mère pour prendre corps et venir vous délivrer mon message. »

Les crissements de la foule devinrent alors assourdissants. Ils exigeaient la mort du blasphémateur. Les phéromones qui envahissaient le temple marquaient la désapprobation, le sentiment de scandale.

Le pédagogue bondit, déployant ses ailes, griffes tendues vers Ja Sirkka. Mais le premier disciple plongea alors du ciel et planta ses propres griffes dans la première section du corps du pédagogue.

« Non, il ne doit pas y avoir de violence » crissa Ja Sirkka.

Le premier disciple, confus, s'envola à reculons jusque derrière son maître. Le pédagogue était tombé sur l'autel où son sang se répandait.

« Je te défie » crissa le pédagogue à l'attention de Ja Sirkka tout en se relevant.

Par cette formule, il interdisait à quiconque d'intervenir dans le combat. Ses blessures le faisaient souffrir mais elles n'étaient pas suffisantes pour l'empêcher de combattre.

« Il ne doit plus y avoir de défi et Je ne te combattrai pas » affirma Ja Sirkka.

La réponse importait peu. Le défi était lancé. Le Grand Prêtre lui crissa un discret encouragement. Le Roi, pour sa part, hésitait à faire intervenir de suite ses gardes, en alerte en vol stationnaire au dessus du temple.

Ja Sirkka ne bougea pas quand les griffes du pédagogue déchirèrent son abdomen. Il crissa juste sa douleur, la douleur qu'il ressentait dans tout son corps de Rukoilis.

Les griffes allaient de même ouvrir le thorax quand le premier disciple saisit Ja Sirkka dans ses pattes et l'emmena. Il s'envola le plus vite qu'il put. Le pédagogue s'effondra derrière l'autel, entraîné par son élan.

Le Roi commença alors à entonner le troisième chant comme s'il n'avait pas été interrompu. Le message était clair. Le Grand Prêtre puis la foule entonnèrent le chant à sa suite.

Faute d'ordre, les gardes ne poursuivirent pas Ja Sirkka et son disciple. A quoi bon ? Le blasphémateur était mort ou, pour le moins, allait mourir dans quelques instants, dans d'atroces souffrances. Tandis que le Roi versait l'eau sacramentelle sur l'autel, lavant ainsi le sang du pédagogue, un serviteur du temple emportait celui-ci afin qu'il soit soigné.

Elijah ne comprenait pas ce qui s'était passé. Rudolf Luoja avait délibérément affronté son ennemi sans se défendre. Et c'était un presque cadavre que son premier disciple ramenait sur la colline à l'extérieur de la cité.

Il concentra sa conscience auprès du corps du dieu incarné, désormais étendu sur le sol de la colline et entouré de ses disciples terrassés par la tristesse. Nul ne pouvait voir Elijah si ce n'est le dieu de cet univers.

« Rudolf, que fais-tu ? »

« Je suis Ja Sirkka, je me suis incarné car j'aime ce monde que j'ai créé. »

Apotheosis

Ce furent ses dernières paroles. Le corps de Ja Sirkka cessa de vivre.

Ses disciples le saisirent et, à plusieurs, se relayant au fil du long voyage, ils volèrent jusqu'à leurs nids près de l'océan. Ils déposèrent le corps de Ja Sirkka dans son nid, en fermèrent la porte et l'obturèrent tout à fait par un joint de boue.

Chapitre 33

Une machine émit une longue plainte aiguë avant de redevenir silencieuse. Rudolf Luoja ouvrit les yeux. Il fut ébloui malgré la très faible lumière, à peine une veilleuse bleue. Dehors, par delà la fenêtre de la chambre d'hôpital, il faisait nuit.

Les poumons réclamaient de l'air. La bouche de l'homme devint un gouffre où un maelstrom s'engouffra tandis que la poitrine se soulevait. Les mâchoires rappelèrent leur existence par une vive douleur. Elles n'avaient plus fonctionné depuis si longtemps...

Le corps fut saisi d'un tremblement. Il se réveillait d'une longue nuit. Chaque muscle cherchait à se détendre. Malgré les soins prodigués, des plaies suppurantes étaient apparues. La nécrose de l'immobilisation. L'homme-dieu reçut l'information sous forme d'irritations, les plaies frottant les pansements, eux-mêmes glissant sur les draps rêches.

Quelque chose gênait Rudolf Luoja. Un long tube transparent s'enfonçait par son nez et forçait le passage de sa gorge pour arriver dans son estomac. C'est ainsi qu'il avait été nourri durant ces derniers mois. L'homme-dieu arracha doucement ce lien. Cela lui fit mal. Sa gorge n'était pas faite pour être ainsi forcée. Son nez n'était pas destiné à recevoir un tel tube.

Rudolf Luoja se redressa, appuyant son dos contre l'oreiller. Ainsi assis dans son lit, il détacha les

électrodes posés sur ses bras, sur sa poitrine et sur son crâne. La tête lui tournait un peu. Son corps n'avait plus l'habitude d'abriter un esprit.

Des bips d'alerte sonnèrent à partir des diverses machines situées autour du lit. Le dormeur s'était réveillé.

Une infirmière entra soudain en allumant la lampe principale, créant un jour plus lumineux qu'en plein soleil. Elle émit un petit cri de surprise. Le dormeur s'était réveillé. Elle se précipita vers lui, voulant l'empêcher de se lever. Il la regarda. Elle était un obstacle. Elle porta ses mains à sa gorge. Elle étouffait. Elle s'effondra sur le sol, évanouie. Le dormeur s'était réveillé.

Le corps nu avait posé ses pieds sur le sol froid. Les orteils s'agitèrent. Il était prêt. Le dormeur s'était réveillé. Les premiers pas furent hésitants. La démarche ressemblait à celle d'un zombi. Les muscles n'avaient plus l'habitude de fonctionner. Le dormeur s'était réveillé.

Rudolf Luoja se dirigea vers la petite salle de bain. Il retira la couche-culotte qu'il portait et la jeta dans la poubelle. Il entra dans la cabine de douche et fit couler l'eau. Une eau tiède et douce. Le dormeur s'était réveillé.

Il resta de longues minutes ainsi, passif. Puis il se saisit de la pomme de douche et entreprit de passer le jet partout sur son corps, arrachant les pansements,

nettoyant les plaies. La douleur était la preuve qu'il était vivant. Le dormeur s'était réveillé.

Enfin, il arrêta l'eau. Il activa le mécanisme de séchage à air sec et chaud qui équipait toutes les douches modernes, pour éviter les serviettes qui étaient autant de colonies bactériennes.

Il sortit de la cabine et se plaça devant le miroir, au-dessus du lavabo. Il essuya la buée qui s'était formée avec sa main. Il fut surpris de ce qu'il vit. Le visage avait maigri. Les cheveux avaient été tondus. Son visage était parfaitement glabre. Sa poitrine et ses membres aussi avaient été rasés. Jamais, sans doute, son corps n'avait été ainsi nettoyé. Le dormeur s'était réveillé.

L'infirmière était en train de se relever. Elle toussait par réflexe, pour bien débloquer sa gorge. Avant même de réfléchir pour savoir ce qui lui était arrivé, elle regarda le lit et poussa un cri d'horreur. Son patient avait disparu.

Mais elle avait entendu la douche fonctionner. Elle se précipita dans la salle de bain, encore titubante. Il était là, face au miroir. Il se regardait fixement. Le dormeur s'était réveillé.

Quand elle se fut de nouveau effondrée sur le sol, la gorge bloquée, il se contenta de l'enjamber. Il sortit alors dans le couloir. Il lui fallait des vêtements. Il lui fallait surtout une information.

Usant de sa vision extra-sensorielle, il découvrit sans peine, à quelques mètres de là, le vestiaire du personnel. Forcer la serrure électronique ne nécessita

qu'à peine le temps d'un soupir. Il trouva ce dont il avait besoin.

Il sortit du petit local pour passer dans le bureau de l'infirmière. Il chercha son nom dans les fichiers de l'hôpital. Sans succès. Le logiciel proposa spontanément de fournir les personnes enregistrées sans identité connue. Il se trouva alors. La date de l'admission correspondait à la dernière date dont il se souvenait.

Il accéda à son dossier complet et vit les références à deux autres dossiers, celui d'un agent immobilier et celui d'un professeur d'université. La photographie de ce dernier correspondait à celui que Rudolf Luoja cherchait.

L'adresse au moment de son admission était signalée comme obsolète. Mise à jour par recherche dans les bases de données centrales. Une nouvelle adresse apparut. Un pavillon à Seiglebourg, près du bois et du lac. Rufolf Luoja connaissait l'endroit. Il fut un temps, il aimait s'y promener.

Sans que personne ne lui pose de question, Rudolf Luoja sortit de l'hôpital de Monville par des couloirs presque tous déserts. Le dormeur s'était réveillé.

Il faisait nuit. Une belle nuit. Rudolf Luoja s'éloigna d'abord en marchant. L'allure lente lui permit de s'examiner de la tête aux pieds. Il stimula les cellules qui s'étaient crues autorisées à se relâcher. Les plaies purulentes se refermèrent.

Quand il fut prêt, il était dans un endroit désert. Il avait marché droit devant lui, simplement pour s'éloigner de l'hôpital. Il y avait une bretelle d'autoroute séparant Morbourg et Monville. Quelques rares véhicules y passaient à vive allure.

Manipulant la gravité, il donna un petit coup de pied sur le sol et s'envola rapidement jusqu'à une centaine de mètres de hauteur. Il vit l'hôpital. Il vit le centre ville. Il se rappela le plan de la région. Il regarda dans la direction appropriée et aperçut la vaste zone sombre du parc, par-delà l'université.

La bulle de faible pesanteur l'accompagna. Il se pencha et se dirigea doucement vers le parc. On aurait crû qu'il volait. En fait, il tombait lentement. Il se dirigeait et s'avançait en agitant l'air autour de lui. Son moteur se constituait de mini-tornades qu'il faisait naître sous ses mains ou ses pieds en agissant sur les mouvements browniens de la matière.

Enfin, petit à petit, il descendit sur la rive du lac. Il y avait un banc pour le repos des promeneurs. Il y avait un chemin qui menait droit au quartier où il se rendait. Il savait où il était. Le dormeur s'était réveillé.

Alors, il se mit à marcher d'une manière plus assurée qu'à sa sortie de l'hôpital. Ses muscles avaient eu le temps de se rappeler comment fonctionner. Son corps terrestre était redevenu opérationnel.

Les lampadaires diffusaient, dans ce quartier, une luminosité largement suffisante pour que l'on puisse se

déplacer sans problème. Une plaque de rue. Rudolf Luoja ne s'était pas trompé. Encore quelques mètres.

Elijah Grubler se réveilla soudain. Quelque chose le fouillait. Il ressentit la magie à l'œuvre. Il se leva discrètement pour ne pas réveiller Winona. Il se rendit dans le séjour, alluma la lumière et s'assit dans un fauteuil.

Il lança alors sa perception extra-sensorielle. Il trouva rapidement ce qu'il cherchait. L'homme ne se cachait pas. Il était devant la porte. La serrure électronique s'activa. L'homme rentra dans la maison et referma la porte derrière lui.

Il fit face à Elijah, debout, silencieux. Le dormeur s'était réveillé. Elijah n'eut aucune peine à le reconnaître, même s'il avait maigri et avait été tondu. Son regard, surtout, avait changé.

« Que voulez-vous ? »

« Tu ne me tutoies plus ? Tu n'es plus sûr de ta supériorité ? Ce que je veux est simple : un monde où être heureux. Ni la Terre ni Emenu ne me satisfont. J'ai créé Rukoilis et je veux y rester. »

« Vous êtes un humain, même si vous êtes un dieu sur Rukoilis. Votre corps a besoin de votre esprit ou il mourra. »

« Je me moque de mon corps terrestre. Je vais le détruire. Mais, auparavant, je veux savoir qui tu es et comment tu es rentré sur Rukoilis. »

Elijah se dirigea vers le bar. Il atteignit deux verres et une bouteille de liqueur de framboise.

« La framboise, cela ira ? Je vais devoir vous expliquer une grande quantité de choses. Suivez-moi. Ne réveillons pas ma compagne. »

Les deux hommes sortirent de la maison. Ils se dirigèrent vers le banc, à côté du lac. Il s'assirent l'un à côté de l'autre. Les verres furent remplis. Le liquide réchauffa les corps.

Et Elijah lui raconta ce qu'il savait.

En se réveillant, Winona constata que son compagnon n'était pas à ses côtés. Sa place était froide. Il était levé depuis longtemps.

Affolée, elle regarda la pendulette sur la table de nuit. Non, il n'était pas tard. Il était même très tôt. Il n'était pas encore l'heure normale de se lever. Mais où était donc passé Elijah ?

La femme revêtit sa robe de chambre, enfila ses pantoufles. Puis elle se rendit dans le séjour.

Elijah était là. Il venait de ranger une bouteille dans le bar. Deux verres sales étaient posés sur le comptoir.

« Mais que fais-tu ? »

Elijah la regarda. Il se mordit la lèvre. Pouvait-il mentir à sa compagne, à celle qui serait la mère de ses enfants ?

Elle le regardait, inquiète, abasourdie, sans comprendre.

« Pourquoi y-a-t-il deux verres sales sur le comptoir ? Avec qui as-tu bu de l'alcool ? »

« Nous avons eu un visiteur. »

« Un visiteur ? Ou une visiteuse ? »

Elijah sourit : « non, un visiteur. C'était une visite inattendue. Un Doté de Domicile Mobile qui a été victime comme moi de l'explosion de l'immeuble. Lui était resté dans le coma. Il m'avait retrouvé et je l'ai entendu tenter d'entrer. Je l'ai accueilli et je l'ai emmené boire un verre dehors pour éviter que l'on te réveille. Il est reparti. Nous ne le reverrons plus. »

« Tu lui as donné de l'argent ? »

« Non, des réponses à ses questions. »

Chapitre 34

Le corps était mort, ses entrailles répandues en dehors de la carapace. La putréfaction commençait son œuvre. Rudolf Luoja ne voulait pas cette mort. Il voulait vivre sur Hyonteinen. Il en était dieu. Ja Sirkka était son véhicule pour délivrer son message aux Rukoilis.

Les disciples se lamentaient toujours de la perte de leur guide. Ils se lamentaient sur sa mort. Ils se lamentaient aussi sur eux-mêmes. Mais ils hésitaient sur un jugement concernant le blasphème commis dans le temple : comment un Rukoilis, même sage, pouvait-il se prétendre dieu ?

Ils avaient enfermé le cadavre dans son nid. Mais l'odeur de sa décomposition s'en échappait. Trois jours étaient passés.

Le soleil rouge s'était levé. Tous les Rukoilis commencèrent à se réveiller. Avant d'aller se nourrir, les disciples jetèrent un œil vers le nid clos, devenu la tombe de leur maître.

Soudain, la porte de ce nid clos s'ouvrit. La boue séchée qui scellait l'entrée avait été rejetée.

Ja Sirkka sortit, debout, comme s'il se levait normalement, un matin ordinaire. Il salua ses disciples stupéfaits.

« J'ai erré dans l'autre monde et je suis revenu. »

Le corps de Ja Sirkka comportait une marque sur l'abdomen, là où la carapace avait été ouverte. Rudolf

A p o t h e o s i s

Luoja n'avait pas voulu que toute trace de sa mort disparaisse. Il avait juste refermé la carapace, remis en route le corps. Un miracle, oui, mais un miracle limité au strict nécessaire.

Il se nourrit et s'abreuva avec ses disciples. Le soir, il s'envola pour sa cité d'origine. Ses disciples le suivirent.

La formation ne se stoppa pas sur la colline comme la première fois. Elle se dirigea directement vers le temple.

Des sentinelles crissèrent l'alerte. Il s'agissait en effet d'une bande organisée qui traversait le ciel de la Cité. Elles encerclèrent la petite troupe quand celle-ci se posa dans le temple.

Alarmé par toute cette agitation, le Grand Prêtre se présenta. Ja Sirkka le regarda. Le Grand Prêtre regarda Ja Sirkka puis émit des phéromones de panique sans pouvoir rien crisser.

« Tu me reconnais, n'est-ce pas ? Moi qui était mort, je suis vivant. »

« Ce n'est pas possible ! »

« Rien n'est impossible à dieu. »

Chapitre 35

« Je suis Ja Sirkka » affirma, pour lui-même, le Rukoilis dans le secret de sa chambre, dans le temple.

Là où des années de prêches n'auraient pas suffi, un petit miracle avait fait... des miracles ! Ja Sirkka avait transformé la société des Rukoilis en quelques mois selon le temps local. Et le Changement se propageait sur l'ensemble de la planète avec une vitesse prodigieuse.

Le pédagogue qui l'avait rejeté avait disparu. Il s'était enfui. Ja Sirkka avait interdit qu'on le pourchasse. Finalement, cet adversaire avait été nécessaire à la Révélation. Certains théologiens commençaient même à construire un discours autour de la nécessité de l'existence de ce déchu pour que la Vérité soit révélée.

Voimakas, qui commençait à vieillir, ne se montra pas farouchement hostile à la disparition des défis. Il savait que, avec les anciennes traditions, son temps de règne et de vie aurait été compté.

« Je suis Ja Sirkka » répéta l'Incarnation.

Il entra en transe comme il réussissait désormais à le faire sur Hyonteinen. Il vit la Terre où le temps passait si lentement. Son esprit voyait le corps inanimé, sur le sol d'une vieille chapelle abandonnée, dans un bois, à quelques mètres d'un chemin pour piétons.

Ja Sirkka n'avait plus besoin de Rudolf Luoja. Celui-ci pouvait mourir. Il devait disparaître pour que le dieu devienne pleinement dieu sur Hyonteinen. Ce corps

agonisait, de toutes les façons. Plusieurs jours terrestres sans boire ni manger, allongé dans un endroit humide et froid, après des mois de coma, voilà de quoi tuer n'importe qui.

L'esprit s'était incarné sur Hyonteinen. Il n'avait plus besoin de la Terre. Ja Sirkka se le répétait en boucle. Il cherchait à avoir foi en lui-même. Mais il hésitait. Un brin de nostalgie ? Non, certainement pas. Comment avoir la nostalgie de la Terre ? De la peur, oui, le dieu osait se l'avouer. Il avait peur. Alors il fut pris d'une immense colère. Un dieu ne pouvait pas avoir peur. Et il était dieu. Il ne devait pas craindre la destruction d'un corps dans un autre univers.

Rudolf Luoja fut bientôt percé de flammèches. Sa peau noircit. Les os résistèrent bien plus que les chairs. Mais la colère du dieu était suffisante. Tout ne fut bientôt plus que cendres fines. La première pluie laverait les dernières traces. Une condensation d'eau dans la chapelle humide réalisa un premier nettoyage.

Ja Sirkka fut alors apaisé. Il sortit de sa transe. Il alla boire un peu d'eau puis revint dans sa chambre dormir.

Chapitre 36

Les années avaient passé. Tant d'années. Voimakas était mort dans son nid. Il avait été le premier roi de toute l'Histoire à mourir de vieillesse. Ja Sirkka avait refusé d'intervenir pour choisir un autre roi. Puisque les défis n'étaient plus de mise, Les Rukoilis s'étaient assemblés et avaient écouté ceux qui se proposaient de devenir roi. L'un avait séduit plus que les autres.

Avant même le résultat, Ja Sirkka s'était déjà exilé. Son temps comme Incarnation allait s'achever. Plusieurs de ses premiers disciples, notamment le Tout Premier, étaient morts. Les autres accompagnèrent leur maître pour son dernier voyage.

Il n'y aurait pas d'autre miracle.

Ils étaient revenus là où ils avaient construit leurs nids ensemble, devant l'océan. Il ne restait rien ou presque des nids du temps de leur exil. Qu'importe. Il leur restait assez d'énergie pour en reconstruire. Ils bâtirent même des nids pour les morts, en leur souvenir.

Ja Sirkka était heureux en regardant l'océan. Le monde de Hyonteinen était si beau ! Il était fier de sa création.

L'un après l'autre, les disciples moururent. Au fur et à mesure, ils étaient enfermés dans leurs nids

comme Ja Sirkka l'avait lui-même été lors de sa première mort. La plupart, quand ils sentaient que le moment était venu, rentraient d'eux-mêmes dans leur nid qui devenait alors leur tombe. Il ne restait plus alors à leurs compagnons qu'à leur tenir compagnie puis, quand tout était accompli, à refermer la porte en la scellant avec de la boue.

Enfin, ce fut le tour de Ja Sirkka. Les deux derniers disciples usaient de leurs mandibules pour l'entourer de phéromones de compassion autant que de tristesse. En retour, il leur crissa que le monde de Hyonteinen allait enfin vivre comme il devait. La fin de l'Incarnation était nécessaire.

L'air s'échappa de ses poumons une dernière fois. Le corps de Ja Sirkka allait enfin pourrir pour de bon.

Ja Sirkka fut heureux d'être mort. Il admirait Hyonteinen sans plus avoir à se soucier des limites physiques de cet univers. Ici, là, ailleurs, dans le même instant.

Mort, il était enfin pleinement dieu.

Epilogue

Cette fois, l'année universitaire s'achevait pour de bon. Dans quelques jours viendraient les congés d'été. Les adolescents comme les étudiants s'étaient jetés sur Sylvania. Le lancement de ce GNU avait été l'un des plus prodigieux de toute l'histoire d'Emenu. Et la quasi-totalité des utilisateurs ne tarissaient pas d'éloges. Désormais, pour Winona Verfurt, Elijah Grubler et Geoffroy Stark, le dossier était clos. Le seul point qui les concernait encore était financier. Et l'argent commençait en effet à couler à flots.

Elijah n'était plus retourné sur Hyonteinen de son propre chef. Mais Ja Sirkka l'avait convié à sa mort. Il lui avait raconté la mort de Rudolf Luoja. Mais désormais, les deux univers n'avaient plus de lien. Ils s'éloignaient. Elijah ne parvenait plus à accéder à Hyonteinen mais le phénomène avait été suffisamment progressif pour que le moindre doute soit interdit : Hyonteinen persistait. Et son dieu y résidait, sans doute pour l'éternité.

Pour le professeur, expliquer par le menu ce qu'il savait des dieux devenait nécessaire. Mais comment éviter d'attirer la malveillance ? Il résolut de tout expliquer dans un roman de fiction. Ses mémoires deviendraient un roman fantastique. Seuls les plus perspicaces comprendraient que tout cela n'était que la pure vérité. Il allait l'écrire sous pseudonyme. Et il ne

serait publié qu'après sa mort. Officiellement, l'enseignant n'aurait pas voulu que ses travaux de recherche ou de création d'univers Emenu pâtissent du jugement forcément sévère que l'on porterait sur un tel opuscule.

Enfin, le dernier cours de l'année. Depuis l'agression, l'élève en cause n'avait plus paru. Il n'était plus revenu du tout à l'université. L'administration s'en était émue. Mais il avait passé ses examens finaux et avait réussi. Il allait partir dans une autre université.

Il ne restait plus qu'à achever la correction des travaux dirigés. Elijah avait été particulièrement intéressé par la réflexion d'un des étudiants. Il l'invita à venir exposer son travail à l'ensemble de ses camarades.

« Ce qui m'a surtout intéressé, c'est votre conclusion » indiqua l'enseignant.

L'élève reprit alors. « Si l'on admet que l'univers est créé par un dieu parfait, les théologiens s'accordent pour dire que l'univers est alors lui-même parfait et des écoles rabbiniques nient de ce fait l'existence de miracles rompant l'ordre et la cohérence du monde. Ainsi, un dieu bon cesse d'intervenir après la Création. Autrement dit, le seul bon dieu est un dieu mort. »

Postface

Les origines d'Apotheosis

Emenu, l'univers virtuel pair-à-pair de partage documentaire

Apotheosis

Les origines d'Apotheosis

Depuis des années, j'écris très souvent des histoires que j'aimerais lire. Des histoires qui n'ont jamais été contées. C'est le cas encore une fois avec cette saga en trois parties.

Mais, plus encore que d'autres, ce roman est issu de la conjonction de frustrations, de colères même, après avoir lu des ouvrages ou vu des films qui ne tenaient pas compte d'une erreur ou d'une incohérence évidentes ou bien qui n'allaient pas au bout d'un concept.

Des immortels et de leurs luttes

Ainsi, le film *Highlander* (je parle du premier opus, les autres ne méritant pas qu'on s'y arrête) fait l'impasse sur les questions fondamentales autour du concept de base : comment les règles de la quête ont-elles été fixées ? Comment le premier Immortel les a-t-il apprises ? Comment les Immortels connaissaient-ils l'existence du Prix ? Pourquoi des Immortels naissent-ils jusqu'au Moyen-Age mais pas après ? Pourquoi enseigner à un minable l'escrime pour combattre le méchant au lieu de l'abattre soi-même et éliminer aussi le minable ? Finalement, la réponse unique est « parce qu'on voulait faire un film qui dure plus de 30 secondes mais qui ait une fin, un héros, des gentils et des méchants ». Et c'est une mauvaise réponse.

Les films suivants et la série télévisée ont été obligés de créer tout un contexte autour de ces questions qui aboutissent souvent à des incohérences dans l'histoire, celle-ci n'intégrant pas les éléments nécessaires dès le départ et y suppléant ponctuellement d'une manière qui rend les solutions finalement choisies impossibles.

Si j'ai, malgré tout, beaucoup aimé le premier film de la saga, il faut sans doute, pour l'expliquer, mentionner l'extraordinaire bande originale écrite et interprétée par le groupe *Queen* et, d'une manière générale, une ambiance et une esthétique très particulières. Esthétique et ambiance ont malheureusement été perdues dans les autres œuvres de la saga.

Ces films et série ont cependant introduit un élément important qu'il m'a été compliqué de suppléer : une motivation pour retrouver les « autres » et les éliminer. Or ce ressort est essentiel au cours d'un récit de demi-dieux pour qu'une histoire soit possible. Malheureusement, ce ressort varie : d'abord simple élimination de concurrents, il évolue en recherche de l'absorption de la puissance des « autres ». Cette recherche rend l'histoire plus riche en possibilités mais rend, du coup, invraisemblable l'intrigue du premier film.

Tous les récits de super-héros ou de demi-dieux se heurtent à une difficulté : pourquoi Untel a-t-il des pouvoirs et pas d'autres ? Certains super-héros

acquièrent cette qualité (Captain America, Spiderman...) d'une façon qui est ensuite perdue ou tellement accidentelle et improbable que tout le monde ne peut plus en profiter. Le super-héros doit en effet être exceptionnel pour qu'un récit soit possible.

De l'immortel au vampire

Mais, la plupart du temps, la qualité est innée. Du coup, l'histoire est rapidement inintéressante.

Une astuce consiste à donner un talent mais ce talent doit être perfectionné pour abattre le méchant. De ce fait, il existe une histoire tout en évitant d'avoir à répondre à la terrible question : pourquoi, moi, je ne serais pas un super-héros ?

Dans la saga romanesque des vampires d'Anne Rice (*Entretien avec un Vampire*, *Lestat le Vampire*, etc.), la problématique est très habillement traitée. Le vampire le devient sans nécessairement le vouloir en recevant le Don Obscur, à savoir une contamination par le sang d'un autre vampire. Et boire le sang d'un autre vampire lorsqu'on l'est déjà permet d'absorber son niveau de pouvoir. Ainsi naissent une motivation pour à la fois retrouver voire « chasser » (dans le sens d'une chasse par un prédateur) les autres, s'organiser pour se protéger autant des humains que des congénères, etc.

La frustration du lecteur ou du spectateur est inévitable puisqu'il ne partage pas et ne peut pas partager les talents de ses héros. Mais il doit malgré tout pouvoir s'y identifier. C'est un équilibre compliqué à

construire qui signe tous les récits de super-héros ou de demi-dieux réussis.

Le crime absolu : le deus ex machina

Côté roman frustrant, il me faut signaler l'abominable saga des *Princes d'Ambre* de Roger Zelazny. Tous les poncifs et crimes du concepteur d'univers de fiction semblent être réunis dans cette saga pourtant souvent saluée comme un chef d'œuvre parce que son concept de base est puissant.

L'auteur commence par le bon vieux coup de l'amnésique pour que le lecteur découvre l'univers pendant que le héros recouvre la mémoire. La mémoire lui reviendra d'ailleurs très vite quand l'amnésie ne sera plus nécessaire à l'auteur pour expliquer l'univers...

Puis le « deus ex machina » devient la règle. Un problème dont l'auteur ne parvient pas à se dépêtrer ? Pas de soucis, il arrive une rupture de réalité, mais pas trop tôt, afin que le méchant ait le temps de casser la gueule au gentil. La finalité des faits et gestes de chacun est, de plus, pour le moins bizarre et changeante.

Pourtant, le fait de pouvoir ainsi voyager dans des univers parallèles « rêvés » était pour le moins riche en possibilités.

Cette création d'univers par le rêve est le cœur d'un roman, *L'Histoire Sans Fin* de Michael Ende. Le rêve y est une force mais comporte aussi le danger de s'y enfermer. Cette donnée a été pour moi une source d'inspiration essentielle. Certes, ce roman est destiné

avant tout aux enfants et adolescents mais il est, lui, bien construit, cohérent, tout en usant de tout le potentiel d'un univers onirique.

Enfin, *L'Autre Côté du Rêve* d'Ursula Le Guinn m'a apporté l'idée de la capacité à modifier l'univers en utilisant la puissance issue du rêve.

J'ajouterais que, pour créer un univers, il faut que l'histoire soit cohérente et complète, c'est à dire que tout le nécessaire doit être décrit sans qu'aucune règle ne contredise une autre règle. De nombreux univers de fiction ne respectent pas ces deux principes de complétude et de cohérence. Cela me frustre toujours en tant que lecteur ou spectateur.

Avec tous ces ingrédients, j'ai tenté de vous conter une vraie aventure cohérente et riche, une histoire que j'aurais, moi, plaisir à lire. J'espère qu'elle vous a plu également à vous.

De manière accessoire, en illustration de l'histoire principale, j'ai recasé deux inventions déjà utilisées dans certains de mes romans : l'univers virtuel pair-à-pair (le *Emenu* de mon roman *Carcer*, voir ci-après) et la « montre » qui est en fait un ordinateur portable, ici associée à des lunettes de réalité augmentée.

De 2011 à 2021

La première partie d'*Apotheosis* a été écrite sous la forme d'un roman autonome, *Les dieux parmi nous*, publié mi-2011. Au départ, je ne pensais pas compléter

ce roman unique. Et puis le besoin de détailler l'univers m'a amené à écrire les deux autres parties *Les sabbats de la sorcière* (printemps 2014) et *Ainsi meurent les dieux* (fin 2014). J'ai réuni l'ensemble fin 2014 sous le titre *Les hommes-dieux* avant de faire disparaître les trois romans autonomes.

Dans cette première version de l'histoire, j'étais resté fidèle à une règle fixée depuis un certain temps auparavant : en dire le moins possible sur mes héros et leur univers. Ne rien dire qui ne soit pas nécessaire permet au lecteur de davantage imaginer. Je n'oublie pas qu'un bon livre est celui qui pose davantage de questions qu'il n'apporte de réponses. Le lieu des aventures de mes héros restaient donc globalement mystérieux.

Et puis, dans les années qui ont suivi, j'ai beaucoup réutilisé *Emenu* dans plusieurs histoires de l'univers de Morbourg. De ce fait, j'ai associé les deux. Au fil du temps, jai donné une cohérence globale à cet univers avec une chronologie au point d'en faire une sorte d'uchronie/utopie (au sens étymologique des deux mots).

Bien entendu, avec l'expérience, mon écriture s'est améliorée. Alors que je tenais beaucoup à *Apotheosis*, la version de 2014 souffrait de faiblesses que je souhaitais corriger.

En 2021, j'ai donc refondu Apotheosis en l'intégrant pleinement à l'univers de Morbourg, dans un avenir proche, et j'ai publié une réinterprétation dans un

monde plus contemporain et sans les éléments propres à Morbourg tels que *Emenu*, *Les dieux humains*. Cette dernière version se déroule en Normandie au Moyen-Age et aux Etats-Unis à l'époque moderne.

Pas d'implications théologiques

Pour terminer, abordons un point délicat. Au delà de la technique, le présent roman utilise des concepts qui peuvent avoir des répercussions théologiques ou appuyer une idéologie que je n'hésite pas à qualifier de religieuse.

Si les héros créent des mondes autonomes en les rêvant, peut-être sommes-nous nous-mêmes issus du rêve de notre propre dieu. L'existence de multiples dieux évincés au fil du temps peut très bien s'expliquer en appliquant les règles présentées ici.

Une idée de la création « pourrie » par un manque de cohérence apportée par un « diable » est la base de la saga des Terres du Milieu, de J.R.R. Tolkien. Si le sujet est à peine évoqué dans *Le Seigneur des Anneaux*, le *Silmarillion* ou d'autres œuvres connexes insistent au contraire beaucoup sur ce point.

De la même manière, le Satan de la Bible pourrait être un « faux dieu » qui aurait tenté de voler notre monde à son dieu créateur légitime. Ce dernier, grandissant et murissant, pourrait être passé du stade de jeune adolescent bourré de pulsions et violent, celui des premiers livres de la Bible, au stade de vieillard sage, celui des Evangiles.

Cette idée n'a, en elle-même, aucune originalité. Les aborigènes d'Australie disposent depuis la nuit des temps d'une religion basée sur une création onirique.

De même, et j'ai cité quelques exemples au début de cette postface, les romans, films, bandes dessinées et autres œuvres où le rêve est créateur sont innombrables. Le rêve peut s'interconnecter ou pas avec le réel, dans un sens ou dans l'autre. Le rêveur peut être rêvé explicitement par un autre rêveur, éventuellement dans son propre rêve. Et les combinaisons de différentes possibilités rendent tout inventaire exhaustif des plus complexes à mener.

Or il existe au moins un auteur de science-fiction ayant transformé son univers de fantaisie en « religion », à savoir Lafayette Ronald Hubbard. Je condamne définitivement cette démarche qui relève, à mon sens, de la tromperie la plus inadmissible.

Une telle transformation n'est donc nullement mon intention. Ma création est et demeurera, au moins à mes yeux, de pure fiction et de pure fantaisie. N'en attendez aucune « révélation » sur la nature du monde même si, bien sûr, j'espère que vous y trouverez un peu de sagesse.

Emenu, l'univers virtuel pair-à-pair de partage documentaire

En 2007, quand j'ai écrit *Carcer*, j'ai fait concevoir par mes héros un univers virtuel pair-à-pair. Nommé Emenu ou plus exactement MNU (Multi-Node Universe), il visait à corriger certains aspects néfastes de l'Internet actuel et aussi à offrir une nouvelle expérience de communication inter-humaine au delà du web. J'ai réutilisé le concept plus largement dans *Apotheosis*.

Le moteur de recherche et le partage documentaire pair-à-pair

L'organisation d'Internet aujourd'hui va à l'encontre des buts initiaux et met en péril la liberté de communication par l'extraordinaire concentration des acteurs. Mais, d'un autre côté, la généralisation au sein de la population des technologies de l'information et de la communication (les TIC) implique de rendre simple leur usage. La simplicité passe souvent par l'industrialisation et, partant, la concentration entre des mains de spécialistes qui vendent des services avec un niveau de qualité garanti. Le modèle du logiciel vendu comme un service (Software as a Service ou SaaS) se développe selon ce principe. Plusieurs exemples sont connus de tous, comme la bureautique en ligne de Google.

Puisque l'on parle de Google, étudions son produit historique phare : le moteur de recherche. L'algorithme qui permet de définir la réponse qui correspond au mieux à notre question est un secret industriel. Ce n'est pas sans poser un certain nombre de soucis de principe, même si la « neutralité » d'un moteur de recherche est un principe de base de sa crédibilité. Si quelqu'un arrivait à remettre en cause cette neutralité, il faudrait encore qu'on puisse trouver ses travaux sur les mêmes moteurs...

Sans verser dans la paranoïa, plusieurs vrais problèmes sont inhérents à cette centralisation de la recherche.

La première est que les critères de chacun ne sont pas pris en compte : un moteur unique ne dispose que d'un algorithme unique et utilise une indexation unique. Il en résulte que des éditeurs de logiciels spécialisés -notamment en intelligence économique- offrent des produits ou des services qui retraitent et complètent ces recherches en allant au delà de ce que permet normalement un moteur de recherche.

La seconde, c'est qu'une indexation doit précéder la recherche de l'information indexée. Autrement dit, si un site que, moi, j'ai choisi de considérer comme correspondant bien à mes propres critères de qualité, ne subit qu'une indexation par mois, ma recherche ne tiendra pas compte des mises à jour récentes. Les logiciels d'intelligence économiques enrichissent donc

leurs bases de sources en accès direct avec des mises à jour plus récentes.

Quelque part, les logiciels d'intelligence économique préfigurent ce qu'il serait pertinent de généraliser. Mais il faudrait aller bien au delà.

Jusqu'où ? Revenons donc à *Carcer*.

Pour lutter contre le monopole de l'information, un réseau de « nœuds » remplace le fournisseur unique. Chaque « nœud » de cette immense nouvelle toile appartient à un acteur, particulier ou entreprise. Le nœud indexe les données qu'il trouve pertinentes selon ses propres critères. Il peut également contenir et partager des données tout en mettant à jour directement l'index de celles-ci.

Le principe d'un réseau pair-à-pair, c'est de partager des informations avec des nœuds reliés au nœud de départ. Le propriétaire d'un nœud peut donc choisir de partager tel type de données avec tous ceux qui se connecteront à lui ou bien au contraire qu'avec certains « amis ». Si un nœud lance une recherche, il va d'abord chercher dans son propre index puis demander aux nœuds voisins et la recherche va se propager de nœud en nœud.

Plus le résultat proviendra d'un nœud proche par un lien de confiance (similaire à « l'amitié » des réseaux sociaux comme Facebook), plus ce résultat arrivera rapidement et plus il sera en tête de liste des résultats.

C'est donc la confiance dans un index déterminé qui fera remonter un résultat et non pas un algorithme mystérieux. A cela, on peut ajouter des critères objectifs comme la taille, l'âge (date de création ou de modification) ou la nature de la donnée (fichier HTML comme sur un site web, fichier bureautique, etc.).

Ce principe était au cœur d'un démonstrateur de moteur de recherche pair-à-pair au début des années 2000 nommé Net2map. Ce projet n'a cependant pas vraiment décollé et il n'a globalement servi qu'à m'inspirer Emenu. Pour l'instant du moins.

Si un nœud partage des données, son propriétaire peut en stocker en son sein à l'attention d'une catégorie de nœuds amis ou de tous les nœuds qui voudront se connecter.

Un tel système peut donc devenir une évolution d'une gestion électronique de document ou même du courrier électronique. Il suffit en effet de disposer d'une recherche sur les documents qui sont destinés au propriétaire du nœud émettant la recherche. Si je suis propriétaire d'un nœud, que je cherche les documents qui me sont destinés dans mon réseau d'amis (ou de « nœuds amis »), je vais pouvoir accéder à ces « courriers » sans être encombré de sollicitations que je ne désire pas : ma recherche n'inclura en effet jamais ce qui ne provient pas des nœuds à qui je fais confiance. C'est donc la fin du spam (en attendant que les spammeurs trouvent une parade).

Maintenant, imaginons que je veuille contacter quelqu'un que je ne connais pas. Si je ne suis pas relié à cette personne, elle ne va pas chercher les documents que je lui destine, donc ne pas les trouver et par conséquent ne pas les lire. Le système des nœuds reliés en pair-à-pair trouverait-il ici sa limite ? Pas du tout et même au contraire.

Comme sur un réseau social, si je veux entrer en contact avec quelqu'un, c'est que je poursuis un objectif et que j'ai une raison de le connaître. Eventuellement, cette personne s'est enregistrée sur un nœud de rendez-vous pour que je la trouve (par exemple, un annuaire des plombiers pour que je puisse trouver un plombier lorsque j'ai une fuite chez moi). Dès lors, je vais faire une demande de connexion à son nœud. Ma cible aura le choix entre accepter ou refuser. Elle pourra même accepter dans un premier temps puis me virer si je suis un insupportable casse-pied. Exactement comme sur un réseau social de type Facebook, mais sans l'inconvénient d'un intermédiaire technique qui dispose de toutes mes données personnelles et les exploite comme il l'entend.

Tout cela est bel et bon mais peut aller totalement à l'encontre de l'industrialisation qui semble nécessaire à la généralisation. En effet, chacun est jusqu'ici réputé posséder son propre nœud, donc d'un ordinateur connecté en permanence et utilisant des logiciels assez sophistiqués.

Mais rien n'interdit que ces ordinateurs servant de nœuds soient des serveurs hébergés comme la plupart des actuels sites web, y compris les innombrables blogs.

Accéder à son nœud pourrait donc se faire au travers d'un navigateur web classique ou d'une autre interface, comme nous allons le voir dans quelques instants.

Un même « nœud physique » (comprendre : un même ordinateur, qui peut être un serveur virtuel d'ailleurs) pourrait même héberger de multiples « nœuds virtuels » ayant chacun leur propriétaire et, le cas échéant, partageant entre nœuds virtuels d'un même nœud physique des ressources communes, comme la base d'indexation par exemple.

C'est d'ailleurs ce qui arrive dans *Carcer* où le grand public accède au monde virtuel via des « nœuds publics » qui sont des services commerciaux. L'équilibre économique du monde virtuel d'Emenu repose beaucoup sur ces « nœuds publics ».

Il repose aussi sur des « nœuds commerciaux » qui laissent se connecter qui le veut pourvu qu'il paye son abonnement. Il peut délivrer de l'indexation à valeur ajoutée (sur le modèle des logiciels d'intelligence économique) ou des données propres (sur le modèle d'un site web ou d'une revue sur abonnement).

Pour éviter toute confusion, je ne vais conserver le terme de « nœud » que pour le seul nœud réel se connectant aux autres nœuds réels. Un même nœud pourrait donc disposer de plusieurs

propriétaires/utilisateurs identifiés disposant de droits différents tant sur le nœud de connexion que sur les autres nœuds reliés à celui-ci. Mais un nœud donné, source de la confiance que les autres accordent, a pour première fonction de garantir qui il est et qui se connecte par son intermédiaire aux autres nœuds.

Emenu, un monde virtuel en 3D

Jusqu'ici, vous imaginez bien le réseau pair-à-pair et les services qu'il peut rendre. Mais, visuellement, sans doute le voyez-vous comme une sorte de nouveau moteur de recherche plein de texte à lire.

Avec Emenu, dans *Carcer*, j'ai envisagé autre chose : un monde virtuel.

Chaque « nœud » devient alors une maison virtuelle comprenant autant de pièces, de meubles et d'objets que son propriétaire voudra. Chaque objet peut être autorisé à tel utilisateur et pas à tel autre : vous pouvez recevoir des quasi-inconnus dans l'entrée mais laisser une bonne amie accéder à votre chambre à coucher ou organiser une réunion dans votre salon ou votre bureau. Certains meubles seront fermés à clé et ne seront accessibles qu'à certaines personnes ou bien, au contraire, certains autres seront librement accessibles.

Au milieu d'Emenu, vous ne vous baladez pas sous la forme d'un curseur mais d'un avatar, une figurine animée, comme dans un jeu vidéo 3D. L'animation d'un nœud est gérée par ce nœud et

apparaît sur l'écran des visiteurs comme un déport d'affichage.

Cette interface nouvelle donne une humanité à la relation cybernétique.

Pour suivre un lien entre deux nœuds et accéder à un autre nœud où vous êtes autorisé à vous rendre, il vous suffit de prendre une porte dans un des murs de votre maison virtuelle.

Afin d'assurer l'équilibre économique d'Emenu, certaines « maisons-nœuds » seront à accès payant, comme une salle de concert ou une bibliothèque de documents : ces exemples sont déjà pris dans *Carcer*.

Il pourra exister aussi des « routes » remplaçant les portails du web : une bonne adresse sur une des routes permettra de capter un grand nombre de visiteurs. Ces routes ne sont finalement que des nœuds spécialisés comportant principalement des liens vers d'autres nœuds sous forme de « portes », éventuellement représentées sous forme de vues extérieures de « maisons ».

Mais, et c'est fondamental, il y aura multiplicité d'acteurs. Seule cette multiplicité peut garantir un dynamisme comme celui du web.

Pour garantir que les logiciels sont bien tous compatibles, et qu'ils ne possèdent pas de propriétés indésirées qui permettraient à des gens mal intentionnés d'entrer par effraction dans votre nœud ou d'y

corrompre les fonctions (notamment de recherche ou de mise en relation de confiance), il sera nécessaire que l'ensemble des infrastructures soient partagées et ouvertes, donc à base de logiciels libres.

Mais tous les acteurs économiques (fournisseurs de contenus ou de services) auront intérêt au développement des fonctionnalités, donc à contribuer au produit Emenu.

Ebauche de modèles économiques pour Emenu

Quels modèles économiques peut-on, justement, imaginer pour faire fonctionner un tel monde virtuel pair à pair ? Il en existera sans doute une variété aussi grande que ce que l'on peut trouver aujourd'hui sur le web. Mais tentons déjà une première liste.

Le plus évident de ces modèles économiques est celui des créateurs de sites web qui pourront se reconvertir en créateurs de nœuds pour le compte d'entreprises. Dans *Apotheosis*, c'est l'exemple de Metaworld.

Eventuellement, une variante de ce modèle est le consulting pour la création de mondes virtuels internes à des entreprises, une série de nœuds non-reliés à l'extérieur et permettant de partager des informations dans un cercle fermé. La gestion des groupes de confiance et des sécurités est en soit assez complexe dans un tel environnement et peut justifier des missions facturées.

Bien entendu, il faudra aussi héberger des nœuds sur des ordinateurs administrés par des spécialistes, exactement comme les actuels hébergeurs web classiques. Ces derniers pourraient d'ailleurs trouver un intérêt particulier au système d'indexation pair-à-pair : leurs clients pourraient indexer les contenus mis à jour en temps réel sur le nœud de l'hébergeur, sans attendre un hypothétique référencement par un moteur de recherche tiers comme Google.

Certaines entreprises, nous l'avons dit, proposeront des contenus payants ou réservés sur conditions en lien avec un modèle d'affaire du monde physique. Je vois deux types de tels services : du contenu original (par exemple : des journaux dont les « amis » sont des abonnés) et des index (l'équivalent de Google).

L'outil peut aussi servir à rechercher des fournisseurs ou une mise en relation client-fournisseur. En effet, si le client potentiel partage un cahier des charges sur son nœud et que le fournisseur est relié à ce client éventuel, avec les droits appropriés, il peut trouver par la recherche le dit cahier des charges et y répondre.

On en vient à une particularité du système. Il faut que des nœuds soient reliés directement ou indirectement pour que deux nœuds puissent communiquer. Encore faut-il trouver les bons nœuds en dehors de ses contacts directs et réellement amicaux. C'est là qu'entrent en scène les annuaires de confiance. Ceux-ci vont disposer des adresses réseau certifiées des

nœuds abonnés. La qualité de la qualification et de la certification des nœuds sera un critère essentiel à leur activité. Le simple fait de garantir qu'Untel est bien Untel et qu'il procède bien de telle manière pour effectuer tel travail est en lui-même une valeur ajoutée négociable économiquement. Ces annuaires peuvent remplacer le système DNS du web.

Ne doutons pas, enfin, que mille autres moyens de s'enrichir existeront grâce à cet univers virtuel pair-à-pair.

Un chemin vers Emenu

Un tel univers pair-à-pair de partage documentaire avec interface en 3D que je viens de décrire n'est sans doute pas pour demain. Peut-être pour après-demain. Mais je suis du genre impatient et, surtout, il me semble nécessaire de prévoir des étapes intermédiaires tenant compte de l'existant et des attitudes actuelles du grand public.

Pour moi, la belle interface en 3D avec des avatars représentant les utilisateurs reste un gadget. Certes, quand on sera capable d'y arriver (peut-être avec des interfaces écrites en VRML, Virtual Reality Markup Language, ou dans son successeur X3D), l'adhésion du public serait alors renforcée. Ce serait *cool*.

Mais tentons de nous concentrer pour l'heure sur l'essentiel. Cet essentiel est constitué de caractéristiques précises : un annuaire, une gestion documentaire, un index, un moteur de recherche et un système de gestion

des relations. Ces cinq fonctions définissent un nœud de l'univers virtuel Emenu.

Un tel nœud doit être connecté en permanence afin de pouvoir être trouvé en permanence. Il doit aussi être facile à installer et à utiliser par un utilisateur normal d'Internet.

L'une des difficultés que rencontrent les systèmes d'échanges pair-à-pair, outre les interruptions de connexions qui génèrent des flux colossaux de données sur Internet en regard du trafic utile de transferts de contenus désirés, est la gestion de la sécurité. Tout ordinateur connecté à Internet doit être protégé contre les tentatives d'intrusions de pirates. Or cette sécurité implique que les produits qui passent leur temps à échanger des données avec d'autres ordinateurs sont très gênés. Il faut donc contourner les sécurités ou paramétrer finement les logiciels de protection.

Une bonne manière de contourner l'obstacle est... de le supprimer.

Je suggère donc, pour commencer du moins, de faire héberger les nœuds Emenu au sein de sites web normaux, chez des hébergeurs normaux, à la manière d'un logiciel de gestion de contenus normal (Wordpress ou Joomla par exemples). L'interface avec le nœud pourrait ainsi être de type web et consultée par tout appareil disposant d'un navigateur (y compris les téléphones mobiles). Elle pourrait aussi être un client lourd dédié (en Java par exemple), permettant ainsi une

interface de type 3D avec des bibliothèques graphiques et des programmes dédiés sur l'ordinateur de consultation.

Pour être hébergé au sein d'un site web normal chez un hébergeur normal de tels sites sur des espaces mutualisés, il n'existe qu'une seule possibilité technologique à l'heure actuelle : le couple PHP/MySQL.

Reprenons maintenant chaque élément du nœud et décrivons son fonctionnement.

L'annuaire

L'annuaire a pour mission essentielle de gérer les droits d'utilisation du nœud. Pour protéger efficacement et signer les échanges, chaque utilisateur est identifié par un certificat de signature électronique.

Quand il utilise le système, l'utilisateur se connecte à son nœud avec un couple identifiant/mot de passe classique. La signature n'est utilisée que dans les échanges informatiques au sein d'Emenu.

Chaque annuaire comporte au minimum un nom : celui du propriétaire du nœud. C'est lui qui va accepter ou non les autres utilisateurs et leur accorder des droits (qu'il pourra ultérieurement révoquer).

L'annuaire peut contenir autant d'utilisateurs que désiré.

Ces utilisateurs sont soit certifiés en local par le propriétaire, soit par un autre annuaire issu d'un autre nœud. Chaque signature d'utilisateur est donc associée à un annuaire de référence certifiant la dite signature. Si l'utilisateur a été révoqué de son annuaire de référence (en cas de vol d'identité, par exemple, ou de fin d'abonnement, de perte de certification qualité, etc.), tous les annuaires contenant cet utilisateur vont apprendre la révocation la première fois qu'ils chercheront à vérifier la validité de l'utilisateur. Il est donc inutile de propager la révocation a priori. Par défaut ou faute d'une connexion à l'annuaire de référence, la validité ne peut pas être vérifiée et est donc refusée. Si un annuaire disparaît, toutes les identités qu'il contenait disparaissent avec lui. C'est une règle essentielle de sécurité.

Cet annuaire de référence est fondamental dans l'économie d'Emenu. En effet, la gestion des annuaires sera une source importante de profit : être référencé pourra être payant directement ou indirectement (via une certification qualité d'un professionnel par exemple). Contrôler la validité d'une signature suppose que le nœud qui tente de le faire en ait le droit, ce droit aussi pourra être payant si l'annuaire dispose d'identifications à forte valeur ajoutée (une série d'experts reconnus par exemple).

L'annuaire peut aussi disposer de méta-utilisateurs, des sortes de groupes. Imaginons que je possède un annuaire de plombiers. Tous les nœuds souhaitant avoir ma liste de plombiers peuvent décider de donner certains droits à l'utilisateur « plombiers » de mon annuaire. Lorsque l'un des membres du groupe « plombiers » se connecte à un nœud donnant des droits aux « plombiers », il utilise pour cela la signature des « plombiers » en passant par l'intermédiaire de mon propre nœud. Si je décide qu'Untel n'est plus membre de « plombiers », il ne peut plus utiliser les droits accordés à travers Emenu aux « plombiers » sans que personne ne s'en soit aperçu ou n'ait eu quoique ce soit à faire. L'appartenance au groupe « plombiers » pourra ainsi être monnayée par mes soins.

Au passage, on voit avec cet exemple l'intérêt de disposer de clés de signature électronique pour identifier les utilisateurs : il est probable que les groupes « plombiers » comme les Philippe Martin seront innombrables au travers d'Emenu. L'homonymie est ainsi supprimée puisque seul le certificat de signature électronique (par nature unique) certifié par un annuaire précis qui a généré ce certificat (sans doublon) est une source d'identité. Une éventuelle même signature électronique mais rattachée à un autre annuaire ne désigne pas le même individu et n'ouvre donc pas les mêmes droits.

On peut donc, dans l'annuaire, créer des utilisateurs en générant leur certificat de signature

électronique ou bien accepter des certificats issus de demandes de connexions de la part d'utilisateurs inscrits dans d'autre nœuds ou encore solliciter d'un autre nœud un utilisateur.

Dans tous les cas, un utilisateur est forcément inscrit dans un et un seul annuaire de référence pour lui-même. Le fait qu'un autre annuaire accepte de lui conférer des droits et enregistre pour cela sa signature électronique ne fait pas de ce deuxième annuaire, pour cet utilisateur précis, un deuxième annuaire de référence. Cependant, ce deuxième annuaire sera annuaire de référence pour le propriétaire du nœud qui le possède et d'éventuels autres individus.

L'annuaire peut comporter en plus des données sur chaque utilisateur qui permettront de générer son avatar dans chaque nœud où il passera lorsqu'Emenu deviendra un univers en 3D.

La gestion documentaire

Il s'agit du cœur du dispositif Emenu. C'est aussi ce qui est techniquement le plus maîtrisé dans tous les outils disponibles à l'heure actuelle.

Un nœud donné est avant tout un espace de stockage de fichiers informatiques. Techniquement, il s'agit d'un répertoire de disque dur. Ce répertoire peut comporter plusieurs sous-répertoires.

Le principe est de placer dans chaque répertoire, en fonction du classement choisi par l'utilisateur, un

certain nombre de documents. A chaque répertoire sont associés des droits accordés aux utilisateurs faisant partie de l'annuaire du nœud. Eventuellement, certains répertoires peuvent être placés en « accès public », c'est à dire accessibles à toutes personnes le désirant, même non-inscrites dans l'annuaire du nœud.

Si Untel désire ajouter, supprimer, modifier ou consulter le contenu d'un répertoire, il ne pourra le faire que si les droits accordés à Untel dans l'annuaire du nœud l'autorisent à agir de la sorte.

Ces répertoires pourraient comporter des méta-données particulières : le décor. Chaque répertoire pourrait ainsi devenir une pièce de l'univers en 3D.

L'INDEX

L'index permet de retrouver tous les documents présents dans la gestion documentaire décrite ci-avant.

Il comprend bien sûr les clés d'indexation de tous les documents présents sur le nœud au sein de la gestion documentaire. Mais il comprend aussi les clés d'indexation de tous les nœuds que l'utilisateur a trouvé pertinents et auquel il a accès.

Chaque clé d'index est associée aussi à des droits gérés par l'annuaire. L'indexation de tel répertoire peut être publique ou à accès limité à tel ou tel. Mais les droits de consultation ne sont pas forcément liés aux droits d'accès aux index.

On peut ainsi imaginer que chacun puisse accéder à l'index d'un répertoire, au sein d'un nœud, contenant des recettes de cuisine. Mais l'accès à ces recettes supposera d'avoir été référencé dans l'annuaire du nœud, le cas échéant en échange d'un paiement. Imaginons que je cherche la recette ultime du Tiramisu. Je sais qu'elle est présente dans tel répertoire. Mais, pour y accéder, je suis face à un message d'erreur (de type 402 du protocole du web, le HTTP) : il me faut payer un abonnement.

Cette gestion appropriée des droits d'accès tant aux contenus qu'aux index sera suffisamment complexe pour justifier des missions de consulting rémunérées dans les entreprises.

Ajoutons que la mise à jour de l'index est automatique et instantanée quand il s'agit des contenus de son propre nœud. Forcer la mise à jour est une fonction de base de la gestion documentaire dès qu'une modification est opérée.

L'utilisateur peut par contre choisir des rythmes de mise à jour de l'index pour les contenus des autres nœuds. Pour aller plus vite, on peut même importer l'index des autres nœuds au lieu de réindexer les contenus de chacun des nœuds.

Le moteur de recherche

Le moteur de recherche est la brique *utile* du nœud Emenu. J'entends par *brique utile* le fait que c'est là le motif essentiel d'existence des nœuds pour les utilisateurs du système.

Le but est en effet de trouver, dans la multitude des éléments disponibles dans Emenu, ceux qui correspondent à ce que l'on souhaite.

Le moteur de recherche peut être un simple analyseur de mots clés : si je cherche « plombier », il va chercher tous les documents comportant le mot « plombier ». Il peut être un peu plus sophistiqué en utilisant des dictionnaires de synonymes ou des traductions multilingues.

Dans tous les cas, le moteur de recherche va d'abord chercher dans l'index de son propre nœud. Puis il va demander aux nœuds qui ont accepté que l'utilisateur ayant effectué la requête les interroge. A chaque fois qu'un document est identifié comme répondant à la requête, sa localisation est renvoyée au moteur de recherche ayant effectué la requête.

Il en résulte que plus un document est indexé par un nœud proche, plus il remonte rapidement. C'est donc la proximité « sociale » qui favorise un résultat et pas un algorithme mystérieux.

Le moteur peut présenter les résultats de diverses manières. La première manière est la liste « à la Google ». Le démonstrateur de moteur de recherche pair-à-pair Net2Map tenait son nom du fait que la

présentation des résultats se faisait dans une carte multidimensionnelle : taille du fichier, proximité du nœud le contenant, occurrences du terme de recherche, date de création/modification, etc. D'autres présentations sont aussi possibles.

Chaque retour se fait sous la forme d'un lien hyper-texte classique. En cliquant sur un résultat, on peut donc accéder au document visé, sauf si l'utilisateur n'avait que le droit de savoir que le document était là mais pas d'y accéder.

On peut aussi imaginer une source de rémunération particulière pour des prestataires de services et associée à ce moteur de recherche. De la même façon qu'il existe un annuaire des utilisateurs, il pourrait exister un annuaire documentaire ou un « Guide Michelin » des documents. Chaque nœud pourrait se voir associé à une note attribuée par un « expert » ou bien par une communauté. Cette note pourrait devenir un critère de filtrage ou une dimension de la « carte » des résultats. Bien sûr, l'utilisation de ce guide pourrait être soumise à paiement.

La gestion des relations

Cette dernière partie de chaque nœud est le ciment d'Emenu.

Cette fonction vise simplement à relier les nœuds entre eux, à gérer les relations entre annuaires, à administrer la circulation des requêtes des moteurs de

recherche, à transférer les demandes « d'amitié » entre utilisateurs.

Elle constitue, n'en doutons pas, la grande difficulté technique d'Emenu.

Apotheosis

Table des matières

LES DIEUX PARMI NOUS.....7

Chapitre 1.....9
Chapitre 2.....13
Chapitre 3.....17
Chapitre 4.....23
Chapitre 5.....27
Chapitre 6.....31
Chapitre 7.....37
Chapitre 8.....39
Chapitre 9.....43
Chapitre 10.....51
Chapitre 11.....59
Chapitre 12.....63
Chapitre 13.....73
Chapitre 14.....79
Chapitre 15.....85
Chapitre 16.....89
Chapitre 17.....93
Chapitre 18.....97
Chapitre 19.....101
Chapitre 20.....105
Chapitre 21.....115
Chapitre 22.....121
Chapitre 23.....125
Chapitre 24.....129

Chapitre 25.....133
Chapitre 26.....139
Chapitre 27.....143
Chapitre 28.....147
Chapitre 29.....153
Chapitre 30.....157
Chapitre 31.....165
Chapitre 32.....169
Chapitre 33.....173
Chapitre 34.....177
Chapitre 35.....179
Chapitre 36.....185
Chapitre 37.....187

LES SABBATS DE LA SORCIÈRE.....193

Chapitre 1.....195
Chapitre 2.....199
Chapitre 3.....205
Chapitre 4.....211
Chapitre 5.....215
Chapitre 6.....223
Chapitre 7.....229
Chapitre 8.....233
Chapitre 9.....237
Chapitre 10.....241
Chapitre 11.....247
Chapitre 12.....251
Chapitre 13.....253

Chapitre 14.....255
Chapitre 15.....259
Chapitre 16.....263
Chapitre 17.....269
Chapitre 18.....275
Chapitre 19.....281
Chapitre 20.....283
Chapitre 21.....287
Chapitre 22.....295
Chapitre 23.....297
Chapitre 24.....305
Chapitre 25.....309
Epilogue.....311

AINSI MEURENT LES DIEUX.....317

Chapitre 1.....319
Chapitre 2.....325
Chapitre 3.....329
Chapitre 4.....333
Chapitre 5.....337
Chapitre 6.....341
Chapitre 7.....345
Chapitre 8.....349
Chapitre 9.....353
Chapitre 10.....355
Chapitre 11.....361
Chapitre 12.....363
Chapitre 13.....367

Chapitre 14.....**371**
Chapitre 15.....**373**
Chapitre 16.....**379**
Chapitre 17.....**381**
Chapitre 18.....**385**
Chapitre 19.....**389**
Chapitre 20.....**391**
Chapitre 21.....**395**
Chapitre 22.....**399**
Chapitre 23.....**405**
Chapitre 24.....**409**
Chapitre 25.....**411**
Chapitre 26.....**413**
Chapitre 27.....**419**
Chapitre 28.....**421**
Chapitre 29.....**425**
Chapitre 30.....**427**
Chapitre 31.....**431**
Chapitre 32.....**435**
Chapitre 33.....**443**
Chapitre 34.....**451**
Chapitre 35.....**453**
Chapitre 36.....**455**
Epilogue.....**457**

POSTFACE.....**459**

Les origines d'Apotheosis.....**461**
Des immortels et de leurs luttes.....461

De l'immortel au vampire....463
Le crime absolu : le deus ex machina....464
De 2011 à 2021....465
Pas d'implications théologiques....467
Emenu, l'univers virtuel pair-à-pair de partage documentaire....469
Le moteur de recherche et le partage documentaire pair-à-pair....469
Emenu, un monde virtuel en 3D....475
Ebauche de modèles économiques pour Emenu....477
Un chemin vers Emenu....479
L'annuaire....481
La gestion documentaire....484
L'index....485
Le moteur de recherche....487
La gestion des relations....488

Apotheosis